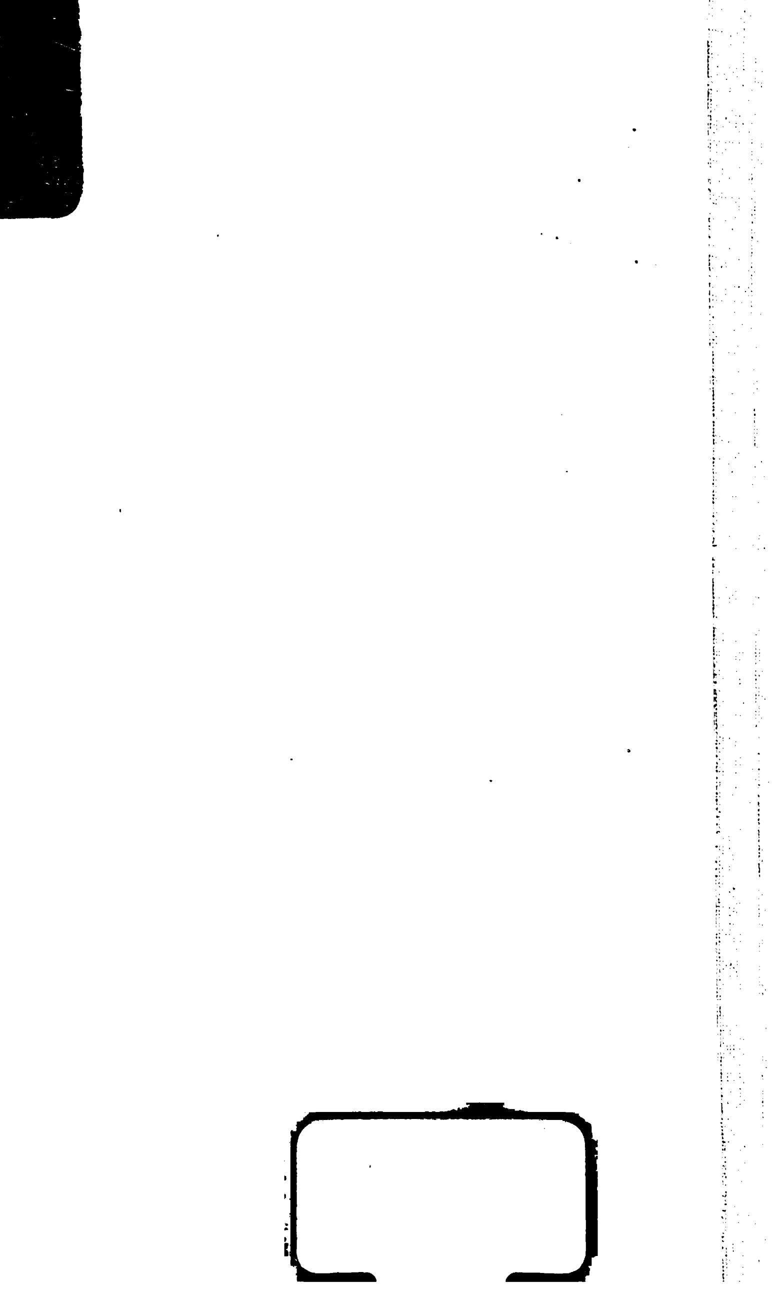
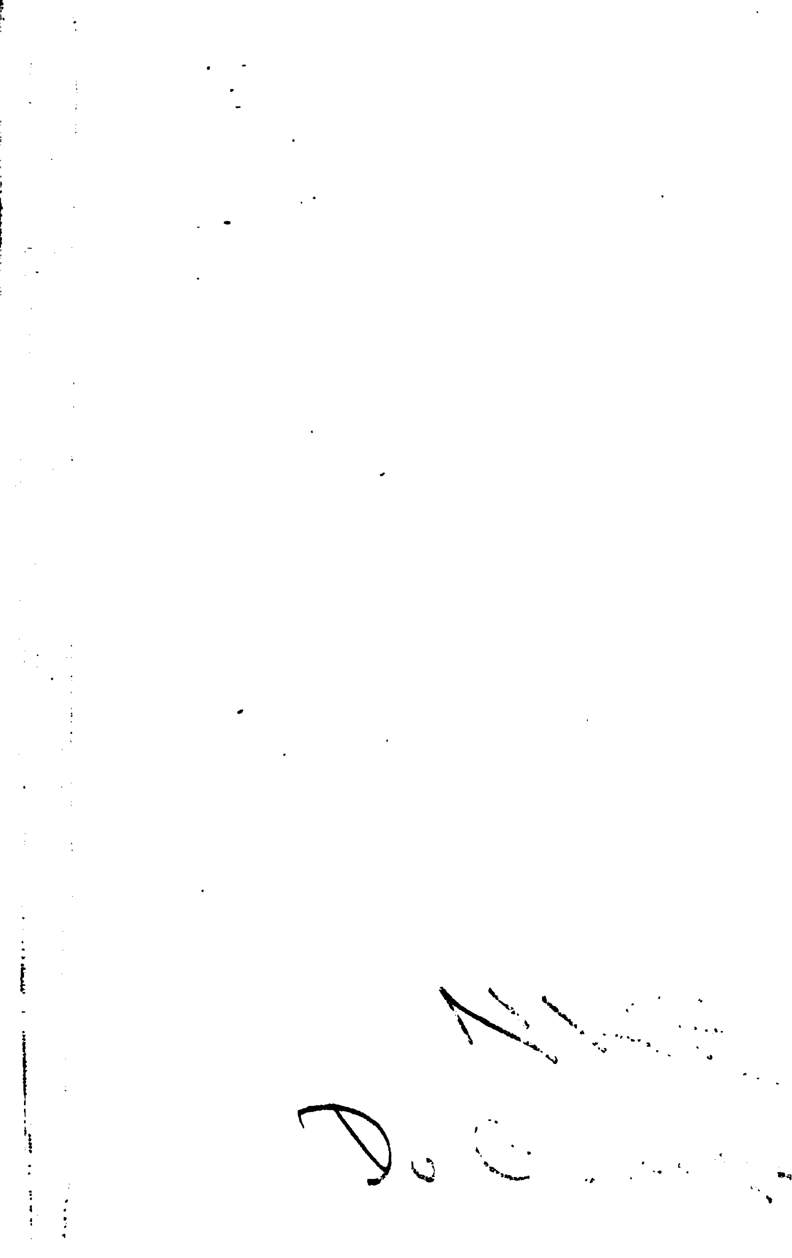

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578111 6





MAXIME DUCAMP
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie ; 7e édition.	6 vol.
Les convulsions de Paris ; 7e édition	4 vol.
La charité privée à Paris ; 3e édition	1 vol.
Souvenirs de l'année 1848 ; 2e édition	1 vol.
Le Nil ; Égypte et Nubie ; 5e édition	1 vol.
Histoire et critique	1 vol.
La Croix rouge de France.	1 vol.

PRIX DE CHAQUE VOLUME, BROCHÉ : 3 FR. 50

23926. — Paris. Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9.

MAXIME DU CAMP

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892


ASTOR
NEW



AVANT-PROPOS

> Quand les gens sont morts, on se prosterne; c'est bien de respecter le mystère de la mort; mais pourquoi mentir? moi, je ne saurais.
>
> GEORGE SAND.
> (*Correspondance*.)

Le samedi 8 mai 1880, je reçus un billet de Gustave Flaubert : « Lundi prochain, j'irai embrasser ta seigneurie; j'ai à peu près terminé mon livre; ce qui me reste à faire est peu de chose; il y a si longtemps que je ne t'ai vu, que je me hâte afin d'arriver avant ton départ. » — Le lendemain, en ouvrant le journal, je lus une dépêche annonçant que Flaubert était mort subitement, la veille, à l'heure même où je recevais sa lettre. Le choc fut très dur. J'aimais tendrement celui qui venait de s'en aller brusquement, isolé, loin de nous, dans la retraite où il s'enfermait pour travailler. foudroyé par un mal qui datait de sa vingtième année, sans avoir pu adresser une parole d'adieu à ceux que consternait sa perte. C'était un colosse fait pour vivre cent ans. Malgré les surprises auxquelles la mort nous a façonnés, il est difficile de comprendre que tant de force, de vigueur intellectuelle, tant de longévité

promise par les apparences, s'évanouissent et soient tout à coup enlevées à la famille humaine. Ce n'était pas seulement un frère d'armes littéraire qui venait de se détacher de moi, c'était l'ami de mon adolescence, de ma jeunesse, le témoin, le confident de ma vie entière; c'était le compagnon de mes voyages, celui devant lequel j'avais pensé tout haut et pour lequel mon affection n'avait jamais fléchi, malgré bien des divergences d'opinion sur le but et la fin de la littérature, à laquelle l'un et l'autre, avec des fortunes diverses et par des chemins différents, nous avons consacré notre existence.

Il est des moments où l'heure qui sonne ressemble à un glas : c'est le *Memento mori* du trappiste; on se recueille alors, on plonge dans ses souvenirs, et, le cœur noyé d'amertume, on parcourt les caveaux où dorment ceux que l'on a aimés. La mort de Gustave Flaubert fit vibrer pour moi une de ces heures solennelles; elle secoua les torpeurs de ma mémoire, elle évoqua les fantômes, et je revis un à un les êtres chers, inconnus ou célèbres, qui m'ont précédé dans le repos. Ce fut une revue funèbre où tous m'apparurent, « traînant la chaîne de leurs espérances trompées », ainsi que disait Bossuet, hardis, indolents, hiérarchisés, révoltés, orgueilleux ou modestes, tels que je les ai connus, au temps de la jeunesse, quand nous regardions vers l'avenir et ne doutions de rien. Au combat des Niebelungen, lorsque déjà plus d'un est tombé, Dankwart s'écrie : « O douleur! ô douleur! O chers amis pour jamais perdus! » Ce cri, je l'ai poussé et je m'aperçus avec stupeur que, des groupes littéraires et artistes avec lesquels j'ai été en communication jadis, j'étais le seul survivant. Où est Rolland de Villarceaux, et Titeux, et

Le Poitevin, et Charles Barbara, et Baudelaire, et Gérard de Nerval, et Pradier, et Delacroix, et Préault, et Louis de Cormenin, le plus cher de tous, et Théophile Gautier, et Louis Bouilhet, et Gustave Flaubert, et tant d'autres qui m'ont dit : « Te souviens-tu? » — « Où sont-ils, vierge souveraine? » disait Villon. — Eux aussi ils sont partis avec les neiges d'antan. Il m'a semblé qu'ils me disaient, comme Elpénor à Ulysse : « Ne me laisse pas sans être larmoyé, sans être mis au tombeau! »

Celui qui reste a le devoir de tresser les couronnes de deuil et de prononcer l'oraison funèbre. Ce devoir, je vais tâcher de l'accomplir avec affection, avec justice, avec impartialité. Depuis l'engouement pour le moyen âge jusqu'à l'apparition du naturalisme, j'ai vu passer bien des formes d'art et de littérature; nulle ne m'a laissé indifférent, et j'en puis parler sans parti pris, car je n'ai jamais admis la prédominance d'une école sur une autre. Dans la bataille littéraire à laquelle j'ai assisté, je n'ai combattu qu'en partisan, à l'aventure, selon mon tempérament, étant un peu comme le loup de la fable et réservant ma liberté d'allure. Je ne comprends pas que l'on soit exclusif en matière d'art : j'admire également Raphaël et le Titien, j'applaudis sans analyser mon impression au *Barbier* de Rossini ainsi qu'au *Prophète* de Meyerbeer, j'estime que *Candide* et que l'épisode de *Velléda* sont des chefs-d'œuvre. Cela me met à l'aise, et je n'aurai pas besoin d'effort pour rester équitable. Je serai respectueux, mais je serai sincère; la vérité s'impose à qui s'adresse au public; elle a des droits auxquels on serait coupable de se soustraire, je le sais, et je tâcherai, comme Chateaubriand, « de m'attacher à peindre les personnages en

conscience, sans leur ôter ce qu'ils ont, sans leur donner ce qu'ils n'ont pas ».

Je ne parlerai que des morts, et seulement des morts que j'ai connus, de ceux qui ont ou qui auraient laissé trace de leur passage ici-bas; les uns déjà sont oubliés, d'autres vivent encore dans le souvenir des hommes. C'est dans mon ossuaire particulier que je vais entrer et non pas dans le cimetière où reposent les générations dont j'ai été le contemporain. Je n'ai pas qualité pour écrire des mémoires; je recueille mes souvenirs, rien de plus; peut-être ne seront-ils pas inutiles pour aider à déterminer certains détails de l'histoire littéraire de mon temps. Je n'ai pas la prétention d'élever un édifice à ceux qui ne sont plus; mon but est plus modeste : j'apporte ma pierre, ma petite pierre, humble et personnelle, au monument que l'on construira plus tard en leur honneur, lorsque la postérité séparée d'eux par l'*ævi spatium* appréciera leurs aptitudes, pèsera leurs œuvres et classera leur talent. Tous ne survivront pas, mais dans ceux dont le nom doit subsister on reconnaîtra un désintéressement des choses éphémères et un amour de l'art qui méritent d'être loués. Ils furent des hommes de bon vouloir, et c'est pourquoi ils peuvent affronter avec sérénité le jugement de l'avenir. Pour faciliter ce jugement, je livre ma déposition; je ne suis qu'un simple témoin et je me hâte de parler « sans haine et sans crainte » de ceux que j'ai côtoyés dans une existence déjà longue, avant qu'il y ait communauté de poussière entre nous.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

CHAPITRE I

L'ENFANCE

Ma première amitié littéraire date du jour même de ma naissance. A cette heure d'angoisse où l'on attend l'arrivée du nouveau-né, un domestique posa une bassinoire sur le berceau préparé; la bassinoire s'ouvrit, laissa échapper des charbons ardents, et le berceau fut brûlé. Je profitai de la circonstance pour apparaître. Ma mère était assistée par une de ses amies intimes, qui déjà avait un fils et dont l'appartement était contigu à celui où je venais de faire entendre mon premier vagissement. Cette jeune femme courut chez elle et en fit apporter le berceau où dormait son enfant, alors âgé de neuf mois. Lorsque je fus paré et enveloppé de langes, on me coucha près du bambin, qui ne s'en aperçut guère. Il se nommait Louis et était le fils du vicomte de Cormenin, qui plus tard devait être le célèbre Timon. Le lien qui, à cette minute d'inconscience et de vie végétative, se forma entre Louis et moi ne s'est jamais relâché; si la mort ne l'avait rompu

le 20 novembre 1866, il nous attacherait encore l'un à l'autre. Du jour où Louis est mort, j'ai été dépareillé.

Jamais amitié ne fut plus instinctive : « Je ne puis rien dire si ce n'est que c'était lui, si ce n'est que c'était moi ; » c'est le mot de Montaigne sur La Boétie. Nous poussions des cris quand on nous séparait, nos nourrices ne se quittaient plus, nos mères ne se quittaient guère, nous étions toujours ensemble et nous grandissions côte à côte. Lorsque le temps fut venu de nous apprendre à lire, Mme de Cormenin et ma mère se relayaient pour nous donner des leçons de lecture à l'aide d'une méthode qui ressemblait à un jeu composé de fiches de diverses couleurs représentant des objets dont le nom reproduisait les lettres, les syllabes ou le mot que nous avions à prononcer. Lorsque nous avions été attentifs à notre leçon, on nous racontait une histoire. Le procédé était ingénieux, car nous apprîmes à lire avec une extrême rapidité. A force de nous hâter vers la lecture, nous avions promptement épuisé le fonds d'histoires que nos mères tenaient en réserve. Mon père était mort treize mois après ma naissance et il n'y avait pas à compter sur M. de Cormenin, qui, absorbé par ses travaux, nous mettait en pénitence derrière son fauteuil, dans un angle de son cabinet, lorsque, précédant Louis, plus timide que moi, je venais lui dire : « Monsieur, racontez-nous quelque chose. »

Ma grand'mère était notre ressource suprême ; c'était une femme charmante, encore jolie, de haute taille, de grande allure, coiffée à la Titus comme les élégantes du temps de la Révolution, montrant dans un beau sourire les plus admirables dents que j'aie jamais vues, ayant une voix métallique dont les notes d'or vibrent encore à mon oreille. Elle ne nous contait pas d'histoires, elle nous chantait des chansons qui nous semblaient extraordinaires et que je me figure être seul à connaître aujourd'hui.

C'était la chanson des dragons de Malplaquet, celle des dragons de Beaufremont, celle du moine qui « ognait » à la porte, celle du grand roi de Maroc qui se chantait en éteignant et en rallumant une bougie, c'était celle des trois beaux enfants vêtus de blanc, que l'on jetait à l'eau. Argo! parce que le pain manquait à la maison, et qui nous faisait sangloter. Parfois, à cette heure même, lorsque ces vieux airs bourdonnent dans ma mémoire, je revois le grand salon découvrant la place Vendôme; Louis et moi, immobiles, la bouche bée, accroupis sur le tapis, dévorant des yeux ma grand'mère assise dans une bergère dont les bras sont terminés par des têtes de cygne en bronze doré; elle ne chante pas seulement, elle joue, elle mime les chansons, et nous avons un frisson de terreur lorsque les dragons en furie veulent tuer la cavalerie.

Nos mères, reconnaissant qu'elles ne suffisaient pas à satisfaire notre curiosité, nous donnèrent des livres, — le *Prince chéri*, les *Contes de Perrault*, — en nous disant : « Puisque vous aimez les histoires, en voilà, lisez-les! » Nous ne nous le fîmes pas répéter, et, assis l'un près de l'autre, le volume entre nous deux, nous lisions la même page, obligés parfois de nous arrêter, car nous suffoquions d'émotion. Quel monde nouveau! Nous nous y précipitâmes avec une foi inébranlable. C'était peine perdue d'essayer de nous prouver que ce n'étaient là que des fictions. Quoi! ces vieilles femmes oscillant sur leur bâton et branlant la tête, qui se transforment en fées éblouissantes, ces génies qui consolent les princesses persécutées, ramènent les enfants égarés, punissent les méchants et récompensent les bons; quoi! ces créatures exquises qui se mêlent mystérieusement aux hommes pour les rendre heureux n'existeraient pas! C'était nous faire mal que vouloir détruire nos illusions. Notre conviction à cet égard était si profonde, qu'elle développa en nous le goût de la

charité. Lorsque nous rencontrions une vieille mendiante, nous n'avions ni fin ni cesse que l'on ne nous eût donné de quoi lui faire l'aumône, car c'était peut-être une fée qui de sa baguette pouvait nous douer de dons incomparables. Le sentiment n'avait rien d'abstrait, et l'égoïsme y avait sa bonne part; mais la pauvre femme recevait sa petite pièce, et cela seul importait.

O lecteur! si dans le fond de quelque bibliothèque vous découvrez l'*Histoire du petit Savinien*, envoyez-la-moi; que je puisse tenir encore dans mes mains, que je puisse relire ce récit qui nous a tant fait pleurer! Qu'était-ce que le petit Savinien? Un enfant trouvé qui avait toutes les vertus, tous les malheurs, tous les héroïsmes, et qui finissait par retrouver son père, auquel il sauvait la vie. Ah! les belles aventures et quelles larmes elles nous faisaient verser! Nous nous mettions dans un tel état, que l'on jugea à propos de nous enlever ce livre qui nous causait de si grands émois. Un jour on l'enferma dans une armoire dont on retira la clef. Louis, qui était d'une nature douce et facilement résignée, regardait l'armoire avec tristesse et ne disait mot. L'esprit de révolte me secouait et je trouvais injuste de nous priver d'un livre que l'on nous avait donné. A l'aide d'un marteau que je manœuvrai comme un levier, secondé par Louis, armé de la barre du feu, nous parvînmes à ouvrir l'armoire, qui n'était qu'un vieux placard. Bien vite nous reprîmes notre lecture et nos larmes. Nous étions si fort occupés à nous désoler, que nous n'entendîmes pas venir ma mère. Ce fut terrible. On prononça le mot de vol avec effraction, et nous reçûmes chacun une de ces corrections que dans ce temps-là on appelait des fessées royales. Nous étions exaspérés; nous nous demandions ce que faisaient les bons génies pendant que l'on nous traitait de la sorte, et si, comme Rousseau, nous ne

nous écriâmes pas : *Carnifex!* c'est que nous ne savions pas le latin.

Nous avions parfois des jours ou, pour mieux dire, des soirs de fête, lorsque nos mères allaient au bal. Les voir en robe courte de satin, les épaules nues où battait un collier de perles, les cheveux ornés d'une couronne de fleurs d'or, nous semblait un mince régal; mais, à cette époque, les femmes portaient des coiffures « à la girafe », coiffures si élevées, si extravagantes, que, pour n'en pas détruire l'échafaudage, on était parfois obligé de s'asseoir entre les banquettes des voitures; coiffures savantes et compliquées, où les coques, les bandeaux, les tresses, les boucles, s'enchevêtraient dans d'inconcevables combinaisons et qui exigeaient la main d'un praticien habile. Le coiffeur à la mode était alors M. Albin, qui demeurait rue Castiglione, et ne se gênait guère pour faire attendre ses clientes. Dès que M. Albin, frisé à l'enfant, souriant avec condescendance, la manche légèrement retroussée, faisant les trois saluts d'usage, entrait dans l'appartement, le cœur nous battait; nous restions silencieux, ne le quittant pas du regard, ayant peur qu'il n'eût hâte de partir, trouvant qu'il était bien lent à édifier ses coiffures, car nous espérions lui faire raconter, pour la vingtième fois peut-être, l'aventure dont le récit nous faisait frissonner. Lorsqu'il avait donné le dernier poli à la boucle allongée, qui devait pendre sur la nuque, lorsqu'il avait fait bouffer la double coque qui s'épanouissait au-dessus de la tête, il se reculait un peu, contemplait son œuvre et murmurait : « Ça, c'est d'un artiste! » Alors nous nous poussions du coude pour nous enhardir, et l'un de nous disait : « Monsieur Albin, contez-nous l'histoire du charcutier! »

M. Albin se piquait de beau langage; il comparait volontiers les femmes à des papillons; il savait en outre

que la grâce des mouvements ajoute au charme du débit, et il répétait invariablement les mêmes gestes qui nous semblaient l'indispensable accompagnement de son récit. Il plantait d'abord son peigne dans ses cheveux, rabattait lentement sa manchette, levait les bras vers le ciel, laissait tomber sa tête dans ses mains, puis, découvrant son visage, où l'effroi et la douleur se peignaient dans des proportions habilement pondérées, il disait : « Ah! messieurs, quels souvenirs vous réveillez dans mon âme! C'était mon ami, ce charcutier, dont je ne vous dirai pas le nom de famille, car peut-être encore aujourd'hui il y aurait péril à le révéler; je vous dirai seulement qu'il s'appelait Joseph; du reste, il est retiré des affaires; Dieu a béni ses efforts, il a fait fortune; aujourd'hui il habite une jolie propriété dans son pays natal et il y vit heureux, si le remords de l'acte qu'il a commis ne vient point troubler son sommeil. »

Ici M. Albin faisait une pause et semblait se recueillir, pendant que nous étions haletants en attendant la fin de l'histoire, dont chaque mot nous était connu. « Messieurs, c'était en 1815, au fort de l'hiver. Les alliés occupaient Paris; leurs bandes parcouraient nos rues et insultaient à notre douleur; Dieu vous épargne un pareil spectacle! J'avais fermé mon magasin, et je dormais déjà depuis longtemps, lorsque j'entendis heurter aux volets; les coups étaient précipités, et, comme si l'on eût crié à voix basse, on disait : « Albin! Albin! » Je me levai, je battis le briquet; il était deux heures à ma montre; j'entrebâillai ma porte avec précaution et je dis : « Qui est là? » On répondit : « C'est moi, Joseph, ouvre vite; je suis perdu! » Joseph se précipita dans le magasin, s'affaissa sur une chaise et dit : « Je n'ai plus qu'à me pendre! » Je l'interrogeai, il se mit à sangloter. Ah! messieurs, quel moment! » Louis et moi nous nous pressions l'un

contre l'autre et nous répétions : « Quel moment! Quel moment! »

« Je lui fis respirer de l'eau de Cologne, reprenait M. Albin; il revint à lui et, me serrant les mains, il me dit : « Albin, toi seul peux me sauver; j'ai voulu venger la France vendue par des traîtres, ç'a été comme une folie, et voilà que je suis un assassin. Écoute! J'avais envoyé coucher mes garçons qui, deux fois dans la journée, avaient été à l'abattoir de Villejuif; il était à peu près onze heures du soir, je lavais ma boutique de la rue des Petits-Champs, lorsque deux Cosaques se sont arrêtés devant moi et, dans leur baragouin, m'ont demandé à manger. J'ai refusé, j'ai voulu les renvoyer; ils sont entrés de force, se sont assis et ont pris des saucissons. J'ai regardé dans la rue, les boutiques étaient closes; il n'y avait que deux ou trois passants qui se hâtaient à cause du froid; ces hommes étaient armés; je leur ai servi du pain et du jambon, ou, pour mieux dire, je leur ai laissé prendre ce qu'ils ont voulu. Pendant qu'ils se gavaient, j'ai placé les auvents et j'ai donné deux tours de clef à la porte. Ils ont réclamé à boire; j'ai mis devant eux une bouteille de rhum, et ils n'ont pas été lents à la vider. Ils en ont exigé une autre; alors une idée terrible m'est venue et je leur ai fait du punch, un punch diabolique; j'ai mêlé du vin, du rhum, du poivre long, de l'eau-de-vie, du sucre; j'ai fait chauffer tout cela; ils l'ont bu comme des bêtes; ils se sont endormis, la tête renversée sur le dossier de la chaise. J'ai pris mon couteau; je les ai saignés au cou, comme des porcs; ils sont morts. Quand j'ai vu ce que j'avais fait, je me suis mis à pleurer; il était trop tard; j'ai eu peur d'être découvert, conduit à la prévôté, fusillé. J'ai perdu la tête. Sais-tu de quoi j'ai été capable, Albin? Je les ai coupés en morceaux, je les ai dépecés, je les ai fourrés dans des sacs qui avaient

contenu le sel destiné à mes salaisons; ils sont dans quatre sacs. Il faut aller les jeter à la Seine avant que le jour se lève; j'ai compté sur toi. Viens vite! »

A ce point de son récit, M. Albin était toujours pris de faiblesse, il chancelait et disait : « Mes jambes se dérobent sous moi. » Nous savions ce que cela voulait dire et nous lui offrions une chaise, qu'il acceptait avec la familiarité d'un homme qui comprend son importance. — « Merci, messieurs. J'étais anéanti; je m'écriai : Et les patrouilles? — Joseph me répondit : Me laisseras-tu mourir? — Messieurs, je n'hésitai plus; j'endossai mon plus mauvais vêtement, je me coiffai d'une vieille casquette; ainsi accoutré, qui aurait pu me reconnaître? et nous partîmes. — Il fait trop froid, me dit Joseph, les patrouilles sont restées à se chauffer. — Nous allions vite, nous ne parlions pas. Joseph arriva près de sa boutique, dans laquelle nous nous glissâmes par la porte chatière. Les quatre sacs étaient rangés contre le comptoir, liés au sommet et rouges de sang; il me sembla qu'ils avaient une forme humaine. J'étais plus mort que vif, car je suis un homme de mœurs douces, messieurs, uniquement consacré à mon art. — Allons, du courage! dit Joseph. Chacun de nous chargea un sac sur ses épaules et nous partîmes. Malgré le froid, j'étais inondé de sueur. Il fallait éviter la place Vendôme, où les alliés occupaient l'hôtel de la première division militaire, et où des factionnaires se promenaient devant la chancellerie.

« Nous prîmes la rue du Marché des Jacobins, la rue Saint-Honoré, la rue Castiglione, la rue de Rivoli; par la diagonale, pliant sous le faix, nous gagnâmes le milieu de la place Louis XV, puis le pont du Corps législatif. Nous n'avions rencontré personne qu'un fort de la halle qui s'était arrêté pour nous regarder et avait continué sa route en murmurant des paroles que je n'entendis pas.

La Seine était haute, sombre; nous nous appuyâmes contre le parapet et nous laissâmes tomber les sacs; nous écoutâmes le bruit de la chute. — Allons vite, dit Joseph, faisons le dernier voyage. — Messieurs, en revenant je récitai mes prières et je fis vœu de faire dire douze messes à Saint-Roch si je sortais sauf d'une telle aventure. Je ne veux pas vous faire languir, messieurs; notre dernier transport s'accomplit aussi heureusement que le premier; nous étions sauvés. J'aidai Joseph à laver sa boutique et à faire disparaître les traces du meurtre; nous brûlâmes les bonnets de ces pauvres Cosaques, nous jetâmes leurs sabres dans une bouche d'égout, et nul n'a jamais soupçonné la tragédie où j'ai joué un rôle si contraire à ma nature. Pendant le temps que les alliés ont occupé notre belle France, toutes les fois que je rencontrais un de ces étrangers arrogants, je me sentais pâlir, car je me figurais que ma complicité dans ce meurtre, si j'ose parler ainsi, était écrite en traits de feu sur mon visage. Je ne fus délivré que lorsque notre sol même fut délivré; je respirai plus à l'aise et je compris que notre crime ne serait jamais découvert. »

Ce récit, toujours le même, où les paroles et les gestes se reproduisaient avec une concordance inaltérable, nous causait une indicible émotion. Nous admirions M. Albin, nous le trouvions un héros, Joseph nous apparaissait comme une sorte de demi-dieu vengeur, et nous étions résolus, si une nouvelle guerre éclatait, à nous faire charcutiers, afin de pouvoir égorger les Cosaques sans qu'on s'en aperçût. M. Albin nous avait si bien décrit la place où il avait jeté les cadavres en aval dans la rivière, que nous la connaissions. Lorsque l'on nous conduisait aux Champs-Élysées, nous insistions pour qu'on nous menât sur le pont, nous allions à l'endroit précis, nous touchions le parapet avec respect, nous nous faisions lever dans les

bras des domestiques afin d'apercevoir la Seine, nous avions un petit frémissement de frayeur et nous disions : « Dire que c'est là! »

Ce récit, dont l'exactitude était rigoureuse[1], nous avait laissé une impression que le temps n'a point émoussée; Louis et moi, devenus grands, devenus hommes, nous en parlions souvent. Le 24 février 1848, j'appris dans la journée que Louis de Cormenin avait été à la Chambre des députés. Je fus inquiet, je m'imaginai qu'il avait pu se trouver dans quelque bagarre et je partis pour tâcher de le rejoindre. Je le rencontrai au milieu du pont de la Concorde; j'étais avec Gustave Flaubert et Louis Bouilhet; nous nous arrêtâmes. Louis nous raconta que le roi avait quitté Paris, que la République était proclamée et qu'un gouvernement provisoire, qui s'était nommé lui-même, se réunissait à l'Hôtel de Ville. Tout à coup, s'interrompant pour me montrer le parapet contre lequel nous étions accotés, la rivière qui roulait ses eaux jaunâtres, il me dit : « Et dire que c'est là! » Nous ne pûmes nous empêcher de rire, et cependant nous étions profondément troublés de cette révolution qui remettait en question les destinées de la France.

Les fées, les génies, les infortunes du petit Savinien, les Cosaques et le charcutier suffisaient à occuper nos loisirs, et nous ne demandions rien de plus, lorsque M. de Cormenin estima qu'il était temps de nous donner quelques notions d'instruction élémentaire. M. de Cormenin, qui n'était encore que maître des requêtes au Conseil d'État, mais qui déjà préparait sa candidature pour les élections législatives de 1828, était un philanthrope à sa manière. Il avait ramené du Loiret, où il possédait des

1. La boutique du charcutier existe encore rue des Petits-Champs, nº 80.

terres et le château de Lamotte, une sorte de magister, paysan à peine dégrossi, qui s'appelait Têtedoux et lui servait de secrétaire, c'est-à-dire de copiste. Ce fut sous la direction de ce brave homme que nous fûmes placés deux heures par jour, afin d'apprendre un peu de grammaire, un peu de géographie, un peu d'arithmétique, un peu d'histoire sainte, bien peu de tout cela à la fois, et avec une réserve telle, que, par une interprétation hardie, on nous enseigna que la femme de Putiphar était mal disposée en faveur de Joseph, parce que celui-ci avait refusé de lui donner un agneau qu'il possédait et dont elle avait envie.

M. Têtedoux était plus respectueux qu'il n'eût convenu avec des bambins de cinq ans; il ne nous parlait qu'à la troisième personne, était d'une douceur extrême et d'une prodigieuse ignorance. Lorsqu'il nous eut expliqué à sa façon les premiers éléments de la grammaire, il nous dit avec solennité : « L'heure est venue de faire connaître à ces messieurs une règle importante, une règle que je qualifierai de rare et qui est la règle de la pénultième. » Le mot était nouveau et nous ouvrîmes nos oreilles bien grandes pour écouter la leçon que voici : « Lorsqu'un mot terminé par deux consonnes est suivi d'un mot commençant par une voyelle, la liaison euphonique se fait non pas avec la dernière consonne, mais avec l'avant-dernière, c'est-à-dire avec la pénultième. Ainsi quelqu'un qui connaît les usages du monde et qui a approfondi les difficultés de la langue française ne doit jamais se permettre de dire : Ce n'est point-t'à vous; — il faut qu'il dise : Ce n'est point-n'à vous. » — Cela me parut admirable et j'adoptai la règle de la pénultième. Lorsque l'on m'adressait des observations sur ma façon de parler et que, pour me faire honte, on m'appelait « petit paysan », je répondais : « C'est que vous ignorez la règle de la pénultième. » Je

n'en voulus démordre; de guerre lasse, on me laissa dire. Quatre ans plus tard, le collège me corrigea. J'avais appliqué la fameuse règle en disant à un maître d'étude : « Ce canif n'est point-n'à moi. » J'eus à copier deux cents fois de suite : « Ce canif n'est point-t'à moi. » Cela modifia mes idées et je compris qu'il était sage d'envoyer la règle de la pénultième rejoindre les vieilles lunes.

Les leçons de M. Têtedoux ne nous formaient qu'au beau langage, on jugea qu'il était temps de nous initier aux belles manières et l'on nous donna un maître à danser. Ma grand'mère avait dit : « Ces enfants marchent les pieds en dedans, il faut remédier à cela. » — Aussitôt l'on avait appelé M. Petibon. Ah! il ne marchait pas les pieds en dedans, celui-là; il glissait, la tête légèrement penchée, le sourire aimable, regardant à gauche quand il allait à droite, donnant un coup d'œil à la glace et lissant de la main la coque de cheveux qui surmontait son visage rasé, gracieusement appuyé sur une cravate blanche. Il nous fit d'abord un cours d'histoire : « La contredanse est le dernier mot de l'art chorégraphique des salons; pour parvenir à ce degré de perfection, il a fallu traverser les périodes de tâtonnement : il y eut les danses sacrées, David devant l'arche; — des danses guerrières, la pyrrhique; — des danses désespérées, la danse macabre; — des danses maladives, la tarentule. » — Nous écoutions et ne comprenions guère. M. Petibon reprenait : « Pour bien saisir les beautés complexes de la contredanse, il faudrait savoir toutes les danses précédentes et imiter l'humanité dans son développement, qui est le développement des grâces, d'où découle l'aménité des caractères; mais ce serait fatiguer ces messieurs, et nous commencerons simplement par la gavote, que nos pères ont dansée avec éclat. » Écarquillant les yeux et tenant le fond de nos culottes, nous regardions le maître à danser qui scandait ses phrases et s'arrêtait

parfois pour constater l'impression que son éloquence produisait sur nous; il disait : « Seule la danse peut rendre un homme irrésistible, messieurs, vous le saurez plus tard. » — Nous ne l'avons jamais su.

Il nous plaça, les épaules effacées, la tête haute; nous fit de minutieuses recommandations, laissant tomber un regard de commisération sur nos pieds : « En dehors, messieurs! en dehors. » — Puis il prit sa pochette, en tira des sons aigrelets et se mit à danser en chantant :

Un pas du côté du lit,
Un pas auprès de la porte,
Un pas du côté du coffre,
Et puis vous reviendrez ici!

Il s'arrêta, se balança, échangeant des sourires avec un être invisible; puis tout à coup, donnant un vigoureux coup d'archet, faisant le simulacre de cracher, il reprit :

Suivez mon crachat,
Faites l'entrechat;
Vous aurez dansé la gavotte
Lorsque vous aurez fait cela.

Cette poésie nous avait émerveillés, et, quand M. Petibon nous dit : « A vous, messieurs! » nous partîmes dans un accès de gambades accompagnées de hurlements et entrecoupées de culbutes que « le développement de l'humanité » n'avait pas prévues. M. Petibon criait : « Pas si vite, attendez la mesure; en dehors, messieurs! en dehors! » — Très fiers de notre science nouvelle, nous crachions partout pour mieux danser la gavotte. Cet exercice, qui nous amusait beaucoup, dura quelques mois. Puis, un beau jour, M. Petibon ne reparut plus et nous ne remarquâmes pas que son départ coïncida avec celui d'une grosse femme de chambre que l'on avait renvoyée; — la danse l'avait rendu irrésistible.

Ma famille possédait alors, dans la vallée de Montmo-

rency, le château de Cerney, qui depuis a été démoli par la bande noire, et une assez vaste maison de plaisance à Villeneuve-Saint-Georges. Je n'ai conservé qu'un vague souvenir de Cerney, mais je me rappelle nettement la maison de Villeneuve-Saint-Georges, avec sa terrasse ombragée de tilleuls qui dominait une route bordée par la rivière d'Yères. Parfois on nous y conduisait, Louis et moi, passer le dimanche, et lorsque venait la belle saison, nous y restions souvent plusieurs semaines. Pendant l'un de ces déplacements, nous assistâmes à un spectacle que les générations actuelles ne verront jamais et qui me laissa une impression dont toute trace n'est pas effacée.

Nous revenions en voiture découverte d'une promenade à Montgeron, lorsque, au moment d'entrer à Villeneuve-Saint-Georges, nous aperçûmes un étrange cortège qui s'avançait vers nous, précédé par des gendarmes à cheval, le sabre au poing et le tricorne en bataille. Le cocher arrêta les chevaux et, se tournant vers ma mère, il lui dit : « Madame, c'est la chaîne! » Instinctivement ma mère me serra contre elle; on rangea la voiture de façon à laisser place libre sur la route. Je regardais avec une sensation de malaise indéfinissable, car en réalité je ne savais guère ce que je voyais. La chaîne était-elle nombreuse? Je ne saurais le dire; il me semble qu'elle était composée d'une foule; mais les souvenirs d'enfance s'exagèrent d'eux-mêmes en vieillissant; là où nous croyons retrouver un lac, nous voyons une mare, et la forêt, restée immense dans notre mémoire, n'est le plus souvent qu'un bouquet d'arbres.

Des hommes sans cravate, coiffés d'un bonnet de laine, couverts d'une veste et d'un pantalon gris, marchaient sur deux lignes parallèles, rattachés par une chaîne partant de leur cou à une longue chaîne qui les reliait ensemble, comme l'arête médiane d'un poisson relie entre elles les

arêtes latérales et en fait un tout. C'était un tout, en effet, que la chaine. Des êtres qu'elle réunissait elle faisait un être collectif, multiple mais un, qui ne pouvait avoir qu'une initiative d'ensemble et auquel l'initiative individuelle était matériellement, mécaniquement interdite. C'était affreux à voir. En dehors de la ligne de forçats qui cheminait lentement en traînant les pieds, venaient quelques hommes isolés, revêtus d'un uniforme bleu clair à passepoils jaunes, armés d'un « briquet » suspendu à un baudrier, la tête couverte d'un bonnet de police à gland jaune et portant un bâton à la main. Quelques-uns de ces hommes étaient suivis par des chiens bouledogues. C'était la chiourme, qui, prenant les condamnés au dépôt central de Bicêtre, les conduisait à destination des bagnes de Rochefort, de Brest et de Toulon.

Les forçats ricanaient en passant près de notre voiture; un d'eux adressa je ne sais quelle plaisanterie à ma mère, qui détourna la tête. Un garde-chiourme accourut et frappa ce malheureux, qui poussa un cri de douleur. La chaine parut se tendre; les hommes accélérèrent le pas; il y eut un cliquetis de ferraille. La pitié avait gagné nos mères; elles jetèrent sur la route une poignée de pièces de monnaie. Les forçats se précipitèrent pour les ramasser, se tirant les uns les autres, tombant, s'enchevêtrant dans leurs chaînes. Les gardes-chiourme se ruèrent sur eux à coups de gourdin, criant : « A vos rangs! à vos rangs! » Un gendarme vint et dit : « Ne tapez donc pas si fort! » Puis, poliment et la main au tricorne, il dit à Mme de Cormenin : « Il est défendu de donner. » Je tremblais; nos mères pleuraient, le mouchoir sur le visage. Les forçats se remirent en ordre et le cortège s'éloigna au milieu d'un tourbillon de poussière. Deux charrettes chargées de chaînes de rechange, de bidons en fer-blanc, fermaient la marche sous l'escorte de plusieurs gendarmes; quelques

forçats étaient assis, appuyés contre les ridelles; un d'eux, couché sur de la paille, semblait mourant. Notre cocher dit : « Ceux-là sont les grands seigneurs; ils ont payé pour faire le voyage en carrosse. » Dès que la chaîne eut atteint les premières maisons de Villeneuve-Saint-Georges, on eût dit que la terreur entrait dans le village. On poussait les volets des fenêtres, on fermait les boutiques, des femmes se sauvaient en emportant les enfants; les hommes s'adossaient aux murs, les poings fermés, comme prêts à la défensive. En traversant la principale rue, les forçats se mirent à chanter, en chœur, un air très gai dont le refrain ressemblait à un éclat de rire.

Le soir, après le dîner, une femme de chambre, qui le lendemain fut vertement tancée, nous conduisit jusqu'à une grange formant bâtiment isolé sur la grand'route: deux gendarmes étaient de faction à la porte, que l'on ouvrit pour nous. Le long des murailles, sur une litière, les forçats étaient étendus, les pieds vers le milieu où s'allongeait la chaîne centrale. Trois perches réunies en faisceau soutenaient une lanterne, près de laquelle quatre gardes-chiourme jouant aux cartes étaient accroupis, le bâton à portée, leurs chiens auprès d'eux. Il paraît que, parmi ces misérables, il y avait un criminel célèbre que la femme de chambre voulait voir. Elle parla à un des gardes-chiourme, qui cria un nom, je ne sais plus lequel, et ajouta : « Montre ton museau; on veut le regarder. » Dans l'ombre à peine éclairée par le rayonnement de la lanterne, un homme se redressa; la femme de chambre dit : « Comme il est jeune! »

Lorsque nous rentrâmes à la maison, nous vîmes les domestiques sur pied; derrière la grille, dans le vestibule, à toutes les issues, ils se tenaient armés de fusils de chasse; dans le jardin, les jardiniers faisaient bonne garde. Pendant cette nuit on veilla à Villeneuve-Saint-Georges.

Le lendemain matin, on nous apprit que la chaîne était partie au lever du jour. C'est ainsi qu'en 1827, sous le règne du roi très chrétien, les forçats s'en allaient vers le bagne. Il fallut attendre jusqu'à l'ordonnance royale du 9 décembre 1836 pour voir cesser cet immoral voyage qui durait de trente à quarante jours. La chaîne fut remplacée par des voitures cellulaires conduites en poste; aujourd'hui, sur chaque ligne de chemin de fer, l'administration des prisons a ses wagons aménagés pour le transport des criminels. Que de fois, lorsque j'étudiais le monde des malfaiteurs, lorsque dans les salles du greffe de la Grande-Roquette j'assistais à la visite et au départ des condamnés, que de fois je me suis rappelé le spectacle qui m'avait terrifié à Villeneuve-Saint-Georges pendant que, tout petit enfant, je regardais défiler les trois ou quatre cordons de trente forçats chacun, dont l'ensemble était la chaîne!

Il est difficile aujourd'hui de comprendre que, parmi tant d'hommes de bien et d'intelligence qui se sont succédé au pouvoir, nul n'ait songé, pendant des siècles, à supprimer ce reste de barbarie, fait pour révolter la conscience et outrager la moralité. Que de temps il a fallu avant d'admettre que la société se protège et ne se venge pas! que si elle a le droit de punir, elle a le devoir d'amender, et que toute aggravation inutile de la peine devient une cruauté qui affaiblit le respect dû à la loi! Nous n'en sommes pas encore à proclamer que la prison ne peut et ne doit être qu'une infirmerie morale; cela viendra peut-être, car dans notre pays il ne faut désespérer de rien.

Peu de temps après ce séjour à Villeneuve-Saint-Georges, Louis et moi nous fûmes séparés. Simultanément, et pour des causes différentes, on quitta la place Vendôme. M. de Cormenin alla habiter rue Saint-Honoré, et ma famille, entraînée dans un procès qui devait avoir des conséquences importantes, s'installa rue d'Enfer, dans l'ancien hôtel de

Chaulnes, entre la maison des Sourds-muets et le couvent des Carmélites. J'étais seul et sans compagnon de mon âge, jouissant en liberté d'une grande cour, d'un jardin, et d'un vaste enclos abandonné où poussaient les herbes folles. Cela ne remplaçait pas le frère d'élection que je n'avais point quitté depuis ma naissance et dont l'absence me semblait un désastre. On avait beau nous réunir le plus souvent possible, nous nous manquions, et lorsque, après quelques heures passées ensemble, il fallait nous séparer, c'étaient des désespoirs qui nous énervaient pour plusieurs jours. Cette période de ma vie est restée confuse dans mes souvenirs; on dirait que là où Louis n'était pas, le point de repère me fait défaut. Je me rappelle cependant les théories des Carmélites qui, pendant l'hiver, marchaient pieds nus dans la neige en psalmodiant des cantiques, et je me rappelle la violence des sourds-muets qui me causaient une insurmontable terreur, et qu'un de nos domestiques avait surnommés les sans-langue.

L'appartement de ma grand'mère comprenait le grand salon de l'hôtel, celui-là peut-être où, sous le règne de Louis XVI, le duc de Chaulnes fit sa fameuse expérience sur l'emploi de l'alcali volatil dans les cas d'asphyxie par le gaz carbonique. J'y reçus une impression littéraire que je dois noter, car le temps, l'expérience et l'étude ont pu seuls la modifier. A cette époque, un homme en France soulevait les foules et était devenu une sorte de divinité populaire qu'il était criminel de ne point adorer. C'était Béranger, et comme alors la libération de la Grèce passionnait les cœurs, on l'appelait le Tyrtée moderne. Nul poète peut-être ne vint plus à propos, nul ne sut avec plus d'habileté s'emparer du fait, de l'incident qui mettait momentanément les esprits en émoi, le généraliser, l'envelopper d'une forme facile à retenir et le graver dans la mémoire en le rythmant sur un air connu. Si, au lieu de

faire des chansons, Béranger avait fait des poésies, son nom serait ignoré. Malgré cela, on peut dire qu'au milieu de ses couplets il se rencontre parfois des vers isolés qui sont de haute facture; mais ils sont rares et ne suffisent pas à enlever à son œuvre le fond bourgeois qui peut-être, après tout, en a assuré le succès. Il fut de son temps, rien que de son temps; on s'en aperçut après sa mort : la médiocrité de ses chansons posthumes a étonné ses admirateurs les plus entêtés.

Au moment où m'amènent ces souvenirs, c'est-à-dire aux années qui précédèrent immédiatement la chute de la maison de Bourbon, il n'était pas permis de discuter Béranger; en lui on voyait, on proclamait un génie exceptionnel, et de ses chansons on disait : Ce sont des odes! Il représentait bien, du reste, l'esprit frondeur du Parisien qui se moque de tout et croit à l'innocuité de ses railleries, jusqu'au jour où il s'aperçoit qu'elles ont lentement, mais invinciblement désagrégé les choses et en ont fait une ruine. Béranger célébrait la gloire et ranimait les regrets, les espérances qui vibraient dans le cœur des officiers encore jeunes, serviteurs, adorateurs de l'Empire que la Restauration avait forclos du service militaire. En outre, il se gaussait volontiers de la religion, et au Dieu un peu trop jaloux que l'on voulait faire revivre, il opposait un certain Dieu des bonnes gens qui est bien la conception philosophique la plus médiocre que l'on puisse imaginer. Le chansonnier ne manquait pas de prétextes et le pouvoir se chargeait de lui en fournir.

A la Fête-Dieu, des processions parcouraient les rues de Paris; des feuillages cachaient les pavés; des tapisseries, des draps ornés de bouquets étaient tendus devant les maisons; des reposoirs s'élevaient dans les carrefours; le clergé, au bruit des cantiques, à la fumée des encensoirs, lentement, en pompe théâtrale, marchait au milieu de la

population, qui voyait avec surprise Charles X et le duc d'Angoulême, inclinant leur tête blanche, s'avancer sous le dais que l'on portait au-dessus d'eux. Dans une ville ironique comme Paris, de tels spectacles étaient dangereux pour la monarchie et pour la religion.

Béranger excellait à donner un corps aux impressions fugitives de la foule et chaque allusion de ses couplets était saisie avec sagacité. Il exerçait une réelle influence, et soit qu'il célébrât l'Empire ou qu'il invoquât la liberté, il était certain d'être compris, d'être approuvé par les hommes jeunes de son époque, même par ceux qui, sincèrement ralliés à la famille de Bourbon, espéraient que le régime parlementaire amènerait les améliorations auxquelles les peuples ont droit. J'en eus alors une preuve que je ne compris que bien longtemps après.

C'était vers la fin de l'année 1829, pendant ce dur hiver qui fit tant de malheureux à Paris. Mes oncles avaient amené un de leurs amis à dîner. Cet ami était France de Caen, fils du général de Caen, qui était, je ne sais comme, allié de ma famille et que Napoléon Ier avait secrètement chargé d'opérer dans les Indes anglaises une descente armée dont le projet seul fut préparé. Pendant le dîner, on parla de Béranger, qui avait été récemment condamné à quelques mois de prison et à 10 000 francs d'amende pour avoir attaqué « le trône et l'autel ». France de Caen avait mystérieusement tiré un papier de sa poche et avait dit : « J'ai du nouveau. » On lui avait fait signe de se taire, en lui montrant de l'œil les domestiques qui servaient. Lorsque le repas fut terminé et que l'on fut réuni autour du feu dans le salon de ma grand'mère, un de mes oncles sortit, revint bientôt, ferma la porte à clef et dit : « Les gens dînent ; il n'y a rien à craindre. »

France de Caen raconta qu'il avait deux chansons manuscrites de Béranger que nul ne connaissait encore.

C'était une bonne fortune de les avoir, c'était un péril de les colporter. Il chanta. Je me les rappelle, ces deux chansons; l'une était *le Vieux Caporal*, l'autre *le 14 Juillet*. Mes oncles reprenaient le refrain en chœur; à un dernier couplet on me poussa violemment : « A genoux! petit, c'est un chant sacré. » On était ému. La voix de France tremblait; on levait les bras vers le ciel, comme si cette pauvre poésie eût sonné l'heure de la délivrance. Où donc était l'oppression? On se grisait au rythme; je me sentais comme soulevé sans savoir pourquoi. Le plus étrange, c'est que, sauf France de Caen, qui était partisan du régime impérial, ma mère, ma grand'mère et mes oncles étaient légitimistes par tradition de famille et par conviction.

Je me souviens que France de Caen hocha la tête et dit : « Ça ne peut plus durer longtemps, nous ferons revenir le roi de Rome. » Chacun se récria et la conversation devint une discussion confuse, à laquelle j'assistai sans la comprendre. On était très animé, et, malgré la vivacité des ripostes, France maintenait son opinion avec une fermeté déférente, mais invincible. J'étais assis sur le tapis devant la cheminée, appuyé contre un des chambranles et presque caché par le fauteuil de ma grand'mère. Celle-ci, impatientée, me saisit par la tête et s'écria : « Cet enfant aura des cheveux blancs et peut mourir centenaire avant d'avoir vu une nouvelle révolution! » — Hélas! cet enfant n'est pas encore centenaire, mais il n'en est plus à compter les révolutions dont il a été le témoin. La passion de France de Caen avait été plus clairvoyante que la raison de mon aïeule. Un an ne s'était pas écoulé que le vieux roi, escorté de sa maison militaire, s'était embarqué à Cherbourg pour aller chercher une tombe loin de sa patrie, donnant un démenti à Béranger lui-même, qui avait chanté :

> Nous sommes en dix-neuf cent trente,
> Et les Barbons règnent toujours!

CHAPITRE II

L'ÉCOLE

Lorsque Louis XVIII revint en France, après les Cent-Jours, le duc d'Otrante lui remit un mémoire dans lequel on lit : « On peut concevoir pour l'avenir une conspiration infaillible et dont les desseins ne pourraient être prévenus, ni arrêtés. Ce serait celle d'un ministère ou d'un parti de la cour qui, par l'erreur la plus grossière ou par un aveugle dévouement à la cause royale, conseillerait ou favoriserait un plan de contre-révolution. Tout plan de cette nature renverserait de nouveau le trône avec fracas et détruirait peut-être jusqu'à nos dernières espérances, la dynastie de nos rois. » Ce mémoire est daté du mois d'août 1815; Fouché avait été bon prophète : la prédiction venait de s'accomplir[1].

On a dit de la révolution de Juillet qu'il n'y en eut pas de plus légitime; je l'admets, mais on conviendra qu'il n'y en eut pas de plus impolitique. Elle rejeta la France dans la voie des aventures, où l'on peut, il est vrai, rencontrer le salut, mais où il est plus facile de trouver sa perte. Si l'on eût accepté le retrait des ordonnances qui entraînait la chute du ministère Polignac et la soumission du

1. *Rapport sur la situation de la France et mémoire présenté au roi par le duc d'Otrante*, page 38. Août 1815, Paris.

vieux roi, la France continuait paisiblement l'apprentissage de la liberté, si pénible, si périlleux dans notre pays, et nous en serions sans doute arrivés aujourd'hui au fonctionnement régulier du mode constitutionnel. Au lieu de cela, nous avons oscillé entre le despotisme et la licence; nous nous sommes plusieurs fois transportés brusquement d'un pôle à l'autre de la politique et nous avons attendu de la fortune ce que notre raison, — ce que notre déraison, — n'a pas su nous donner. Expériences inutiles qui sont toujours à recommencer et produisent toujours les mêmes déceptions. A trop souvent changer de matelas, dit un proverbe, on finit par coucher à terre.

La révolution de Juillet eut une cause déterminante très étrange, peu connue encore et qui me fut révélée longtemps après. Quoique ce fait ne touche en rien aux choses littéraires, je crois devoir le raconter ici, car il eut sur notre histoire une influence considérable. Le coup d'État qui devait avorter au mois de juillet 1830 avait été arrêté en principe entre le roi, le prince de Polignac et le maréchal de Bourmont avant l'expédition d'Alger, et l'on avait décidé que les ordonnances ne seraient promulguées que si nous infligions une défaite aux Barbaresques. Dans ce cas, le maréchal de Bourmont, rappelé à Paris avec une partie de l'armée victorieuse, devait être chargé des opérations militaires qu'un soulèvement probable de la population pouvait rendre nécessaires. Avant de partir pour Toulon, où l'attendait la flotte française, il avait fait promettre au prince de Polignac de ne rien entreprendre avant son retour, et pour être certain que nulle tentative ne serait essayée pendant son absence, il lui avait abandonné l'intérim du ministère de la guerre dont il avait le portefeuille. Néanmoins, malgré ces précautions, malgré les engagements échangés, on n'attendit pas le retour du maréchal et l'on se hâta vers un dénouement qui eut le résultat que l'on sait.

L'homme sérieux du ministère était M. d'Haussez, ministre de la marine; il ne répudiait pas les ordonnances, qui seules, selon lui, pouvaient sauver les prérogatives royales attaquées par l'opposition parlementaire; mais il demandait si l'on était en mesure de les imposer à la population parisienne, dans le cas où celle-ci refuserait de s'y soumettre. Le prince de Polignac répondit qu'il était certain du succès et qu'il n'y avait point à se préoccuper des moyens d'exécution. M. d'Haussez insista et exigea communication des états militaires. Le chiffre de la garnison de Paris, porté sur ces états, était de onze mille hommes, desquels il convenait de déduire trois mille cinq cents absents par congé, par maladie, ou employés dans les administrations. Il restait donc sept mille cinq cents hommes, sur lesquels trois mille soldats de ligne n'inspiraient qu'une confiance limitée.

M. d'Haussez se récria et déclara que ce serait folie de tenter l'aventure avec des forces aussi insuffisantes. Le prince de Polignac répliqua que, pour des motifs qu'il ne pouvait divulguer, mais que le roi n'ignorait pas, il ne lui était permis d'avoir aucun doute sur le résultat de l'entreprise et qu'il était résolu à jouer la partie, quand bien même il n'y aurait pas un soldat dans Paris; il ajouta que sa résolution était inébranlable et basée sur un événement supérieur aux raisonnements humains. Charles X fit un geste approbatif et dit : « Cela est vrai. » Cette parole était un ordre; M. d'Haussez ne fit plus d'objection.

Quel était donc ce fait extraordinaire qui détruisait les calculs de la sagesse, mettait toute prévoyance à néant et jetait un souverain, des hommes d'État sur une route dont on négligeait avec une telle infatuation de s'ouvrir les issues? — Dans les premiers jours de juillet, la Vierge était apparue en songe au prince de Polignac et lui avait dit : « Va! ton œuvre est bonne! » Le ministre avait fait

part à Charles X de cette intervention surnaturelle et tous deux y avaient vu la certitude du succès. Quoi que l'on ait pu savoir de la faiblesse d'esprit de celui que Chateaubriand appelait « un muet éminemment propre à étrangler un empire », ce fait a de quoi surprendre; il peut passer pour une fantaisie imaginée après coup par un adversaire de la maison de Bourbon. Ce fait m'a été raconté, au moment de l'établissement du second empire, par le grand orateur légitimiste, par Berryer, qui le tenait du prince de Polignac lui-même. Vers 1846, un an avant sa mort, celui-ci disait encore : « En présence d'une aussi glorieuse apparition, toute hésitation eût été criminelle. »

On ne se doutait guère de cela dans Paris pendant que

La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité,

et que l'on donnait la chasse aux Suisses, aux gendarmes et aux soldats de la garde royale. La victoire populaire fut complète et couronna Louis-Philippe. Je n'avais pas assisté à ces événements; nous étions, par suite d'un projet formé depuis plusieurs mois, partis pour Mézières dans la matinée du 27 juillet. Lorsque nous rentrâmes à Paris, vers la fin de septembre, les fenêtres étaient encore pavoisées de drapeaux tricolores et l'on continuait à acclamer Lafayette chef de la garde nationale, qui était devenue « la base inébranlable sur laquelle s'appuyait un trône entouré d'institutions républicaines ». — Depuis plus d'une année, nous avions quitté l'hôtel de Chaulnes; nous habitions dans la rue des Petits-Champs, que le commerce n'avait pas encore envahie, un appartement qui prenait jour sur la place Vendôme, et nous étions ainsi rapprochés de la famille de Cormenin. Ce fut sans bénéfice pour Louis et pour moi, car il allait à la pension Morin, rue Louis-le-Grand, et l'on m'expédiait, chaque

matin, à la pension Saint-Victor, située rue Chanteraine[1], qui ne redevint la rue de la Victoire qu'après les journées de Juillet.

Cette pension était dirigée par un homme qui eut quelque notoriété et remporta plus d'un succès dramatique. Le père Goubaux, comme nous l'appelions alors, quoiqu'il n'eût guère que trente-cinq ans, semblait avoir multiplié les pseudonymes pour dérouter la curiosité : Pierre Aubry dans le *Courrier français*, Hautefeuille à l'Opéra-Comique, Dorival dans différents petits recueils oubliés aujourd'hui, Prosper Dinaux au théâtre : on s'y perdait. C'était un humaniste distingué; il avait traduit une partie des œuvres de Cicéron et les odes d'Horace, comme tant d'autres et aussi infructueusement. Il était alors célèbre « au boulevard du Crime », car on y jouait souvent *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, gros drame émouvant et moral, qu'il avait machiné avec Victor Ducange. Il ne devait pas s'arrêter en chemin : je retrouve son nom dans *Richard d'Arlington* d'Alexandre Dumas, dans *Louise de Lignerolles* d'Ernest Legouvé, dans *Latréaumont*, dans les *Mystères de Paris*, dans le *Juif errant* d'Eugène Süe; il donne seul le *Morne au diable*, qui fut applaudi. Il était sans doute absorbé par ses travaux littéraires, car on le voyait peu à la pension, du moins dans les classes élémentaires que je suivais; en revanche, nous étions en rapport avec Mme Goubaux, petite femme sèche, brune, alerte, qui passait souvent dans nos salles d'étude et nous vitupérait lorsque nos blouses étaient déchirées, nos cheveux ébouriffés et nos mains tachées d'encre.

Nous étions soumis au système de l'enseignement mu-

1. J'écris Chanteraine et non Chantereine, car la rue en question avait pris la place de la ruelle du marais des Porcherons et doit certainement son nom aux grenouilles, — *rana*, raine, — qui y coassaient.

tuel, qui était alors dans sa primeur et fort à la mode. Les enfants, par escouade de dix, placés contre un demi-cercle en fer faisant face à la muraille couverte de tableaux de lecture, répétaient la leçon qui leur était faite par l'un d'eux, nommé le moniteur et armé d'une baguette servant à indiquer les lettres, les syllabes, les mots ou les phrases qu'il fallait lire à haute voix. Lorsqu'une centaine d'élèves ânonnaient à tue-tête les exemples qu'ils avaient sous les yeux, c'était un effroyable vacarme; un professeur, se transportant d'un cercle à l'autre, tâchait de se reconnaître au milieu de ce tumulte et n'y parvenait pas toujours. A ces fonctions notre professeur joignait celles de maître d'étude et s'appelait Machet.

C'était un homme encore jeune, dont les cheveux noirs et crépus, les grosses lèvres, le visage marqué de petite vérole n'étaient pas désagréables. Il était né en Savoie; il avait la persévérance et la force de ses compatriotes, mais il n'en avait pas toujours la patience. Il eût fallu posséder une longanimité angélique pour rester impassible en présence d'une bande de marmots effrontés, indisciplinés, bruyants, accoutumés aux gâteries de la famille et ne pouvant guère obtenir d'eux-mêmes l'attention qu'on en exigeait. Aussi le pauvre Machet se mettait souvent en colère; il parcourait la classe en criant : « Non! je suis vraiment trop malheureux! » et distribuait au hasard des taloches qui ne s'égaraient que rarement sur des innocents. Le mode homéopathique ne lui déplaisait pas et volontiers il appliquait le principe *similia similibus*. Un jour que je m'étais fait une paire de moustaches avec de l'encre, il trempa une éponge dans l'encrier et me débarbouilla de telle sorte que j'avais l'air d'un nègre. On poussa des cris d'horreur lorsque, le soir, je rentrai en si piteux état. On se plaignit à M. Goubaux; M. Goubaux tança M. Machet et M. Machet promit de ne plus recommencer.

En dehors des notions élémentaires, ou plutôt rudimentaires que l'on nous enseignait, on usait à notre égard d'un système d'éducation baroque. Sous prétexte de développer en nous le courage militaire, on nous permettait de nous livrer à de véritables batailles rangées. Le jeudi était consacré au culte de Bellone. Lorsque les leçons étaient terminées, on nous distribuait des boucliers en carton, on nous armait des baguettes qui, dans les jours pacifiques, servaient aux moniteurs; on nous partageait en deux troupes à peu près égales, et on nous lâchait les uns contre les autres. C'était absurde et dangereux; on s'excitait, on se gourmait, on se meurtrissait, mais on y mettait de l'amour-propre : qui pleurait était déshonoré, et les coups de baguette les mieux appliqués ne nous arrachaient pas une plainte. Ce divertissement barbare dut être supprimé après la révolution de Juillet. M. Machet avait beau crier : « Surtout pas de passion politique! » la passion politique pervertissait les bambins, l'ordonnance des batailles se désagrégeait et l'on ne voyait plus que des combats singuliers auxquels les carlistes et les orléanistes s'étaient appelés d'avance. Un de nos camarades, un carliste, ayant eu l'œil à moitié crevé par son adversaire, on mit les boucliers au grenier, d'où jamais ils n'auraient dû sortir, et il fut interdit de toucher aux baguettes des moniteurs.

Si mes souvenirs sont exacts, c'est en 1830 que la pension Saint-Victor quitta la rue Chanteraine; on nous transporta rue Blanche, dans une maison nouvelle, dont le jardin s'étendait jusqu'à la rue de Clichy. Cette maison existe encore; elle a été un lieu de plaisirs publics; aujourd'hui elle abrite une sorte de théâtre. Quant à la pension Saint-Victor, elle a eu de glorieuses destinées, car de transformation en transformation elle est devenue ce grand collège Chaptal qui s'élève au point d'intersec-

tion de la rue de Rome et du boulevard des Batignolles; l'œuvre de mon ancien maître, du « père Goubaux », a prospéré : ce qui tendrait à prouver que l'on peut être à la fois auteur dramatique et bon pédagogue.

Un jour, — en 1830 ou en 1831, — deux « nouveaux » firent leur entrée à la classe du matin; c'étaient les deux frères; le plus jeune, blond, petit, un peu mièvre, d'une jolie figure, fut promptement surnommé Jésus à cause de sa douceur; l'aîné était tout l'opposé : c'était un garçon pétulant, résistant, hautain, toujours prêt à la bataille et criant : « Vive l'empereur! » quand il avait poché l'œil d'un de ses camarades. Il n'était pas grand, mais sa grosse tête, éclairée de deux énormes yeux noirs très mobiles, lui donnait quelque chose de démesuré. Lorsque c'était son tour d'être moniteur, nous ne nous tenions pas d'aise, car il était « bon enfant », et au lieu de nous faire lire les préceptes de morale imprimés sur les tableaux, il nous racontait des histoires. Et quelles histoires! toujours les mêmes et toujours écoutées avec une indicible émotion. C'était la retraite de Russie, la bataille de Leipzig, la campagne de France, la bataille de Waterloo. Nous étions haletants :

« Alors l'empereur fit venir le maréchal Ney, celui que Louis XVIII a assassiné; il lui dit : « Prince, tu vas prendre ma vieille garde et tu vas enfoncer les Anglais! » Le maréchal répondit : « Oui, sire! » Il galopa et dit à la garde : « En avant, et vive l'empereur! » Alors la garde partit l'arme au bras, en riant, pour prouver aux Anglais qu'elle n'avait pas peur. Les deux armées cessèrent de combattre et applaudirent; c'était superbe! Quand la garde fut à portée de l'ennemi, elle s'arrêta et mordit ses cartouches pour charger ses fusils. Dans les cartouches, il n'y avait pas de poudre, il n'y avait que du son! — C'était Bourmont, le traître Bourmont, qui, avant

de livrer le plan de campagne au roi d'Angleterre, caché dans une ferme voisine, avait enlevé la poudre des cartouches et l'avait remplacée par du son ou par de la cendre. C'est pour cela que nous avons été vaincus, c'est parce que nous avons été trahis; sans cela nous étions vainqueurs. — La garde cria : « Trahison! trahison! » et continua d'avancer, parce qu'elle n'aurait pas pu reculer quand même elle l'aurait voulu. Les Anglais amenèrent leur artillerie de siège; la garde, toujours l'arme au bras, disait : « La garde meurt, elle ne se rend pas! » Elle mourut tout entière; l'endroit où elle est morte s'appelle Mont-Saint-Jean. L'empereur se mit à pleurer et dit : « Adieu, mes braves! » Alors il y eut un prodige. Un aigle qui volait au-dessus du champ de bataille tomba mort aux pieds de l'empereur. On comprit que tout était fini! »

Nous étions consternés. Si l'un de nous, plus sceptique que les autres, disait : « Es-tu sûr qu'un aigle soit tombé mort? » le narrateur devenait furieux et répondait : « Si j'en suis sûr, j'y étais! il est tombé entre l'empereur et moi! » Certes, à ce moment, il était de bonne foi; il croyait qu'il avait assisté aux événements qu'il nous racontait, et nous le croyions comme lui. Ce petit bonhomme endiablé et dont les récits nous donnaient la fièvre, a eu son heure dans la vie : c'était Ernest Feydeau.

Il nous racontait bien autre chose encore, et, comme un conspirateur qui se confie à des complices, il baissait la voix lorsqu'il nous parlait de l'histoire des sergents de La Rochelle, à laquelle nous ne comprenions rien; mais nous étions saisis d'admiration lorsqu'il nous disait : « Il y avait cinq sergents; le gouvernement n'a pu en arrêter que quatre; le cinquième s'est sauvé grâce à un déguisement, et ce cinquième sergent, ne le dites pas, c'est moi! » Nous savions bien que cela n'était pas vrai,

mais nous étions cependant persuadés qu'il ne mentait pas. Admirable crédulité de l'enfant ! admirable crédulité de l'homme qui ne sait qu'imaginer pour se tromper lui-même, afin d'obéir aux besoins de merveilleux qui le tourmentent! Le père d'Ernest Feydeau avait été officier d'administration dans l'armée du roi de Westphalie; l'enfant recueillait près du foyer paternel les récits d'un temps regretté, les exagérations des adversaires de la légitimité, il les arrangeait, les modifiait avec une faculté d'invention déjà considérable, et nous les apportait à la pension, où nous les recevions avec une confiance que rien n'ébranlait.

L'heure était propice, du reste; la légende impériale, lentement formée par la Restauration, derrière le huis clos des sociétés secrètes, dans les réunions de famille, dans les guinguettes qui alors entouraient Paris, éclatait au grand jour. La substitution du drapeau tricolore au drapeau blanc avait réveillé les souvenirs et ranimé bien des espérances. Dans l'auréole du lointain, l'empereur apparaissait avec l'attitude d'un demi-dieu. On oubliait la dureté du régime, les fautes politiques; on ne voyait plus que la gloire, et cette gloire était éblouissante. La police n'avait pas encore nettoyé nos rues des bateleurs, des saltimbanques, des chanteurs ambulants qui les encombraient; les joueurs d'orgue, tournant leur manivelle, chantaient à tue-tête :

Rendez-lui son petit chapeau,
Sa redingote grise
Et sa noble devise,
Rendez-lui son petit chapeau
Et son épée et son drapeau! (*ter*)

On s'arrêtait, on formait des groupes et souvent on reprenait le refrain en chœur. Dans les salons, les femmes se sentaient les yeux humides lorsque l'on jouait la valse

de Reichstadt. Était-il donc question d'aller à Vienne, d'enlever le roi de Rome, comme l'avait proposé un homme qui en 1848 joua un certain rôle dans l'installation de la seconde république, et de le faire asseoir sur le trône de France à la place de Louis-Philippe? Nullement[1]. Le gouvernement laissait faire; car il n'ignorait pas que le nouvel état de choses était non seulement accepté, mais acclamé par la population, et il comprenait en outre que les souvenirs idéalisés de l'empire lui étaient favorables, puisqu'ils étaient contraires à la monarchie de la branche aînée. Les bonapartistes déterminés à ramener l'empire étaient rares et l'on pouvait s'en convaincre en passant sur les boulevards ou dans le jardin des Tuileries, qui, à cette époque, était un lieu de promenade plus fréquenté qu'aujourd'hui. En effet, par une sorte d'accord tacite et comme si tout le monde avait voulu affirmer ses tendances politiques, chacun avait modifié la coupe de sa barbe, selon l'opinion à laquelle il appartenait ou croyait appartenir.

Les partisans du régime inauguré après la révolution de Juillet, et c'était le plus grand nombre, portaient simplement des favoris; les bonapartistes avaient la moustache et l'impériale; les républicains, que l'on nommait alors les bousingots, gardaient toute leur barbe et on pouvait les confondre avec les artistes, les gens de lettres, les jeunes gens qui, désignés sous le titre générique de *Jeune France*, laissaient croître leur barbe et leurs cheveux. Les légitimistes, confondus alors sous la double

1. Il y eut cependant à cette époque une sorte de complot en faveur de Napoléon II. Quelque argent avait été fourni par la reine Hortense, qui s'était assurée du concours de plusieurs colonels en activité. L'agent principal à Paris était un Polonais nommé Zaba. Cette conspiration, qui me paraît avoir été imprudemment menée, et dans laquelle Belmontet fut compromis, donna lieu à un commencement d'instruction judiciaire en novembre 1831.

dénomination de carlistes et d'henriquinquistes, avaient le visage entouré d'un collier. C'était là une façon de signe de ralliement auquel on se reconnaissait. Je me souviens d'un petit bourgeois de médiocre extraction que des œuvres de charité et son goût pour la bienfaisance avaient mis en rapport avec des personnages du faubourg Saint-Germain. Les gens de cette catégorie sont toujours plus royalistes que le roi. Cet homme est mort en 1869 sans avoir jamais rien changé à sa barbe, qu'il avait taillée en collier après les « trois glorieuses » et sans avoir jamais consenti à traverser le jardin des Tuileries, où il ne voulait remettre le pied que si « Monseigneur », c'est-à-dire Henri V, remontait sur le trône de ses pères. Les entêtés de cette espèce ne furent pas rares sous le règne de Louis-Philippe et l'accident de Blaye ne fit que confirmer leur aversion pour un régime qu'ils détestaient. Dans la plupart des émeutes qui furent si fréquentes de 1830 à 1839, il y eut d'anciens gardes du corps derrière les barricades.

Le faubourg Saint-Germain boudait; là, le roi des Français était appelé Philippe, et le plus souvent « le monsieur du Palais-Royal »; les grands hôtels semblaient déserts, on vivait sur ses terres, en province, et l'on ne revenait à la ville que pendant deux ou trois mois. Les salons de l'aristocratie étant fermés, ce serait se tromper que d'en conclure que l'on s'ennuyait à Paris : jamais au contraire les « grelots de la folie » n'y retentirent avec plus d'éclat. Après les journées de Juillet, la France eut une explosion de jeunesse que le choléra de 1832, qui passa sur la population comme une terreur, fut impuissant à tempérer. Si le faubourg Saint-Germain avait clos ses volets, la Chaussée-d'Antin avait ouvert ses portes, et l'on s'y précipitait pour danser la galope, qui eut autant de vogue que la polka devait en obtenir quatorze ans plus tard.

Comme au temps du Directoire, on dansait partout et l'on installait des concerts publics en plein air, où l'on allait prendre place pendant les soirées d'été. J'ai vu naître le concert Musard aux Champs-Élysées, dans la partie qui prolonge actuellement la rue Boissy-d'Anglas. C'était fort modeste; on s'asseyait sur de grosses chaises en écorce de tilleul autour d'un orchestre abrité par une tente de toile. On s'y pressait pour écouter deux virtuoses qui eurent leur minute de célébrité : Collinet, un petit bossu que l'on avait surnommé le rossignol du flageolet, et Dufresne, un assez beau garçon blond, militairement sanglé dans une redingote bleue et qui ravissait d'aise les Parisiens en leur faisant connaitre, pour la première fois, tout ce que le cornet à piston peut contenir de notes désagréables. C'est de là, c'est de cette pauvre petite tente qui ne garantissait les exécutants ni contre les ondées, ni contre la fraîcheur, que sortirent tous les concerts dont Paris s'engoua pendant quelques années : Valentino, Vivienne et le Jardin Turc où Jullien jouait la *Marseillaise* avec accompagnement de coups de pierrier, pendant que la foule massée dans les contre-allées du boulevard hurlait le vieux refrain qui la rend folle.

Ce fut le grand moment des bals masqués; dès que le carnaval approchait, les salles de théâtre, les salons des restaurants étaient convertis en salles de bal. Le bal des Vendanges de Bourgogne réunissait « de francs lurons et de joyeux drilles » qui se livraient à des excentricités, pour ne dire plus, dont les mères de famille ne parlaient qu'en se voilant les yeux; le bal des Variétés, où la gaieté dégénéra plus d'une fois en orgie, attirait les fils de famille, — les lions; — on s'y colletait avec la police, on y rossait les exempts et l'on y menait parfois la licence jusqu'au point où elle est recueillie par la police correctionnelle. Une nouvelle, — un chef-d'œuvre — d'Alexandre

Dumas, *un Bal masqué*, a consacré le souvenir des nuits du théâtre de Variétés. La descente de la Courtille était alors de rigueur; il eût été malséant d'y manquer; les rouleurs de barrière y côtoyaient les jeunes gens qui donnaient l'exemple de l'élégance et du bon ton. La perruque enlevée, le travestissement rejeté au fond d'une armoire, on redevenait un homme de bonne compagnie; mais pendant quelques jours, et surtout pendant quelques nuits, on avait obéi à la mode en se montrant un vrai « badouillard » : c'était le mot consacré, je prie le lecteur de l'excuser.

Pendant les jours gras, le dimanche et le mardi, on pouvait apprécier jusqu'où allait cette frénésie de plaisir et de bruit; la gaieté sortait des lieux clos et en plein jour descendait dans la rue, où elle faisait rage. Les témoins des lugubres carnavals d'aujourd'hui ne peuvent se figurer ce que fut le carnaval parisien de 1831 à 1835. La danse de Saint-Guy semblait s'être emparée de la population. Les voitures chargées de masques marchaient lentement à la file sur les boulevards, de la Bastille à la Madeleine, dans les Champs-Élysées, dans la rue Saint-Honoré, autour de la place Vendôme. On n'entendait que des cris et les rauquements de la corne à bouquin. Au coin des rues, des marchands ambulants vendaient à grand renfort de clameurs *le Catéchisme poissard, ou l'art de s'engueuler sans se fâcher*. Lorsque deux voitures arrêtées par un embarras se trouvaient côte à côte, il fallait se boucher les oreilles, car les paroles que l'on échangeait auraient fait rougir le Cinésias d'Aristophane.

Ces jours de carnaval étaient des jours de fête pour Louis de Cormenin et pour moi. On nous conduisait chez M. Jollois, membre de l'Institut, qui avait fait partie de l'expédition d'Égypte et qui demeurait au coin de la rue Louis-le-Grand et du boulevard. Nous nous pres-

sions contre la balustrade de la fenêtre ouverte, et nous regardions, battant des mains lorsque de belles bandes de masques passaient sous nos yeux. Gavarni n'avait pas encore rajeuni les costumes du carnaval et le tanneur Lévêque, qui fut célèbre sous le sobriquet de Chicard, n'avait point apporté non plus dans les travestissements cette sorte d'apparence philosophique à laquelle il excellait. Il ne débuta guère que vers 1837 aux bals de la Renaissance, où il montra le casque dont l'acteur Marty s'était coiffé pour jouer le *Solitaire* dans le drame du vicomte d'Arlincourt. A l'heure dont je parle, on en était toujours aux déguisements « rococos » dont nos grands-pères s'étaient revêtus au temps de leur jeunesse.

Les personnages de la comédie italienne étaient représentés par des pierrots, des polichinelles, des arlequins, des colombines et des cassandres; quelques marquis poudrés de farine, les bas crottés, sautillants et burlesques, rappelaient le travestissement cher au Directoire; des seigneurs espagnols étalaient le petit manteau qu'Almaviva porte dans *le Mariage de Figaro*; des Grecs dont un cotillon douteux remplaçait la fustanelle, des Turcs dans le dos desquels s'épanouissait un soleil en clinquant, s'en allaient bras dessus bras dessous avec des malins à la courte veste blanche, avec des forts de la halle au large chapeau orné d'un bouquet, et lançaient des plaisanteries poivrées aux poissardes déshabillées de rouge qui se prélassaient sur la capote d'un cabriolet découvert. En somme, c'était médiocre; la quantité remplaçait la qualité, mais cela suffisait à amuser des enfants.

Parfois on entendait une énorme clameur, comme celle d'un peuple saluant son souverain, et sur le boulevard, au milieu de la chaussée, on voyait apparaître un char-à-bancs traîné par six chevaux menés à la Daumont et précédé par des piqueurs qui sonnaient des fanfares. La foule

admirait une douzaine de jeunes femmes, en costumes éclatants, qui jetaient des piécettes de monnaie, des dragées et parfois des œufs remplis de farine. Toute la tourbe du ruisseau entourait la voiture; on se ruait, on se battait pour ramasser l'argent, et de temps en temps un grand cri retentissait : « Vive milord l'Arsouille ! » Alors un des masques s'inclinait et ses compagnons applaudissaient. Quel était donc ce personnage? On peut le dire aujourd'hui, car celui auquel on attribuait le rôle et celui qui le jouait réellement sont morts l'un et l'autre. L'aventure donne à réfléchir sur ce que vaut la gloire humaine.

A cette époque lord Seymour vivait à Paris et s'était fait connaître par des excentricités qui ne dépassaient en rien les usages admis par les hommes de bon ton. Quelques actes de générosité, quelques paris de course considérables l'avaient rendu populaire, et le bon peuple, toujours crédule, toujours nigaud, mettait à son compte toutes les sottises qui se commettaient à Paris. S'il y avait un scandale au bal des Variétés, si aux Vendanges de Bourgogne on jetait un sergent de ville par la fenêtre, si une cavalcade extravagante traversait les boulevards, on disait : « C'est lord Seymour, c'est lord l'Arsouille, » car c'est par ce misérable surnom qu'on le désignait[1]. Or Seymour était innocent des niaiseries qu'on lui attribuait. Le véritable auteur de ces drôleries de mauvais aloi s'appelait La Battue. C'était un garçon de piètre tournure, d'une santé compromise, ivre de bruit, et qui aspirait vers la popularité des rues, qu'il recherchait sans pouvoir l'obtenir. Fils naturel d'un Anglais très riche, presque abandonné dès sa naissance, élevé à la diable, tantôt par

1. *Arsouille*. Ce mot était fort usité à cette époque dans le langage populaire de Paris; il est aujourd'hui presque tombé en désuétude : c'est probablement l'anagramme du vocable *souillart* (du verbe *souiller*), qui eut la même signification au moyen âge.

une femme qui s'en occupait peu, tantôt par un garde-chasse qui, moyennant pourboire, lui avait donné son nom, il avait traîné dans la paresse, le désœuvrement et l'ignorance jusqu'à l'heure de sa majorité. Son père se souvint de lui au moment de mourir et lui laissa une centaine de mille livres de rente. Il résolut d'employer cette fortune à se faire un nom. Il loua des salles de concert pour y donner des bals, il fit des chevauchées à travers Paris, il se battit à coups de poing dans les cabarets des barrières, il donna des chasses à courre, — une fanfare porte son nom, — il jeta de l'argent au peuple, il habilla ses maîtresses en odalisques ou en albanaises et les promena dans Paris, en voiture découverte, au son des trompes pendant le jour, à la lueur des torches pendant la nuit. Quand il avait amassé la foule autour de lui, il prêtait l'oreille et entendait crier : « Vive milord l'Arsouille ! » c'est-à-dire : « Vive lord Seymour ! » Il en pleurait de douleur.

Pour rendre la confusion impossible, il fit pendant le carnaval et à la mi-carême des distributions d'argent par les fenêtres mêmes de l'appartement qu'il occupait au coin du boulevard et de la rue de la Paix ; de cette façon, il était certain de n'être plus pris pour Seymour, qui demeurait boulevard des Italiens, au-dessus du *Café de Paris*. On crut à un stratagème dont on ne fut pas dupe ; le peuple se disait : « Il a loué un appartement pour n'être pas reconnu, » et de plus belle on criait : « Vive lord Seymour ! » La Battue était encouragé par un de ses amis que je ne nommerai pas, car il a été pair de France, qui lui disait : « Tenez bon ! on finira par vous rendre justice. » L'heure de la justice ne sonnait pas. Plus La Battue faisait de sottises, plus lord Seymour devenait célèbre. La légende était faite et ce que je raconte aujourd'hui n'y portera pas atteinte. Le pauvre homme se sentit vaincu par l'indifférence de la foule ; malgré la gloire que

promettaient ses familiers intéressés, il prit en déplaisance cette ville qui ne savait pas reconnaître le vrai mérite; il partit pour l'Italie, s'échoua à Naples, où il mourut de consomption et de quelque autre chose encore.

Il y en eut plus d'un de la sorte dans les premières années du règne de Louis-Philippe; ce que l'on dépensa misérablement de force, de jeunesse, d'ardeur, est extraordinaire. Tant d'activité fut perdue, qui aurait pu être employée au bien du pays. Quelques-uns de ces fous sont devenus des sages et ont bien mérité de la France; plus d'un prodigue qui avait laissé couler sa fortune à l'égout de la débauche et des plaisirs infimes a été retrempé par sa ruine même et s'est réfugié dans notre armée d'Algérie où il s'est relevé par le sentiment de l'honneur militaire et du devoir accompli. Il est inutile de nommer ceux de nos officiers, parmi les meilleurs, parmi les plus braves, qui ont débuté ainsi et qui ont trouvé dans la vie du soldat plus de jouissances, plus de satisfaction d'eux-mêmes qu'ils n'en avaient rencontré dans la vie imbécile où ils s'étaient égarés. L'histoire de La Battue m'a été racontée en Afrique, un soir, au campement des Oliviers, en 1845, par un des compagnons de ce malheureux. Celui qui parlait, engagé simple soldat après avoir dilapidé jusqu'au dernier sou de son patrimoine, était alors chef d'escadron. Il est mort depuis, en léguant un nom de plus à inscrire au livre de nos gloires militaires. Il me disait : « Ah! ce pauvre La Battue, quel officier d'avant-garde il aurait fait! »

Le carnaval de 1831 avait été particulièrement animé, et les bambins de la pension Saint-Victor en avaient raconté les merveilles, lorsqu'ils s'étaient retrouvés après les congés des jours gras; les études s'en ressentaient et *les Aventures de Télémaque*, dont on nous surchargeait la mémoire, n'étaient pas pour nous faire oublier les caval-

cades que nous avions admirées sur les boulevards. Seul Ernest Feydeau, avec ses histoires héroïques, jetait quelque diversion sur notre ennui. Cet ennui, je n'avais plus longtemps à le supporter, car au mois de juin on me retira de pension; j'accompagnai ma mère et ma grand'mère, qui allèrent s'installer, jusqu'au milieu de l'automne, à Fresnay-le-Vicomte, chez M. de Contencin, un de mes grands-oncles dans la ligne maternelle. Sous-préfet de Mamers au moment où éclata la révolution de Juillet, M. de Contencin avait reçu, comme tous les fonctionnaires de province, ordre de surveiller les routes et de faire arrêter, s'il y avait lieu, les ministres signataires des ordonnances; il avait interprété ces instructions d'une façon particulière, car il s'était immédiatement mis en rapport avec le comte de Semallé, un de ses amis, et n'avait rien négligé pour favoriser la fuite du prince de Polignac. Il avait été destitué, ce qui l'avait indigné. Il s'était retiré, boudeur et frondeur, dans une petite propriété qui touchait aux dernières maisons de Fresnay-le-Vicomte et qui dominait le cours encaissé de la Sarthe.

Mon oncle était un vieillard ou du moins me paraissait tel; c'était un homme d'infiniment d'esprit, d'une instruction étendue, railleur, d'humeur inégale, d'opinions légitimistes exaltées et que les paysans appelaient : M. de Contenchien. Au temps de la Révolution française, il s'était jeté en Vendée, où il avait fait la guerre; il avait connu Cathelineau, Charette, Stofflet, La Rochejaquelein, et en parlait comme de héros. Il était à la bataille du Mans; après la défaite de l'armée royaliste, ou plutôt de l'armée royale, comme on disait alors, il s'était enfui dans la forêt de Sillé, dans les bois de Pezé, s'était caché dans une ferme appartenant à ma famille et avait continué de faire la chasse aux Bleus. Il parlait avec admiration d'un paysan surnommé Bas-Maine, qui servait de guide et

de chef à la petite bande dont il faisait partie. Il paraît que ce Bas-Maine était un homme extraordinaire, et ses hauts faits, racontés par mon oncle, me sont revenus plus tard à la mémoire, lorsque j'ai lu les aventures des batteurs d'estrade de Fenimore Cooper. Tout ce que le romancier américain dit de l'astuce, de la patience, de l'adresse, du soin pour dresser des embuscades, du courage des Peaux-Rouges me rappelait les récits de mon oncle.

De sa vie de partisan à travers bois, il avait conservé une habileté sans pareille pour imiter le cri de la chouette, du geai et du corbeau, qui servait de signal aux enfants perdus que les chouans lançaient sur la piste des soldats de la République. Le mot *chouanner* revenait souvent dans sa conversation, et souvent je l'ai entendu s'écrier avec un soupir de regret : « Ah! comme nous avons chouanné entre Saint-Rémy et Saint-Aubin! C'était le bon temps! » Pour lui, la guerre de Vendée avait été une guerre légitime, une guerre sacrée : « Ils ont été forcés de l'avouer eux-mêmes, disait-il avec orgueil : c'était une guerre de géants! » A entendre mon oncle, les batailles, les victoires de l'Empire, tant de capitales conquises, tant de peuples domptés, n'étaient rien en comparaison des combats dont la Bretagne, la Vendée et l'Anjou avaient été le théâtre. Cela contrariait mes idées; je n'osais rien dire, car j'aimais, je respectais et je craignais un peu M. de Contencin; mais je regrettais qu'Ernest Feydeau ne fût pas là pour « river le clou » au vieux compagnon du chouan Bas-Maine. J'étais d'autant plus troublé par ces récits que j'avais pour ami le garde champêtre de Fresnay-le-Vicomte, qui était un ancien soldat de l'Empire resté fidèle au souvenir de ses jeunes années.

Quand je lui disais : « Est-ce vrai que les chouans

étaient tous de grands généraux? » il me répondait : « Autant dire que votre bourriquet a le nez crochu; c'étaient de méchants gars qui se « fouissaient » derrière les ajoncs pour tirer sur de pauvres soldats portant le fusil à volonté. Sauf votre respect, c'est M. de Contenchien qui raconte cela; mais le cher homme a la berlue à cause du changement de gouvernement. Les grands généraux! moi, je les ai connus et j'ai servi sous leurs ordres. » Alors, avec cette éloquence du soldat redevenu paysan qui se rappelle les aventures où il a eu sa part d'héroïsme, il me parlait du « roi » Murat, toujours vêtu de velours; de Bernadotte, qui avait un vilain nez; de Lefebvre, « qui était le père du soldat »; de Ney, qui jurait comme un templier; de Curial, qui ne mangeait que des truffes, et il me racontait les batailles auxquelles il avait assisté. Elles étaient nombreuses, et lorsqu'elles ne s'étaient pas terminées par la victoire, c'est que nous avions été trahis. Il était au combat de Montereau, il avait vu Napoléon pointer la pièce de canon légendaire; en racontant cet épisode, il ôtait lentement son tricorne et levait les yeux comme s'il eût salué un dieu invisible.

Les récits du garde champêtre et ceux de mon oncle me causaient du malaise; j'étais troublé, car je me sentais entraîné alternativement vers l'un et vers l'autre; dans la même journée, j'aurais volontiers crié : Vive l'empereur! et Vive le roi! J'aurais voulu être Murat « coiffé de grandes plumes », j'aurais voulu être La Rochejaquelein avec le cœur de Jésus sur la poitrine; j'étais trop enfant pour comprendre la grandeur du sacrifice abstrait qui seul est méritoire, et je me perdais dans une série de raisonnements dont je ne pouvais me débarrasser. Je me résolus à consulter ma mère, qui avait une rare rectitude de jugement, et de m'en rapporter à ce qu'elle me dirait. Un jour que j'étais seul avec elle, je lui dis : « Qu'est-ce qu'il y a

de plus grand, les guerres de la Vendée ou les guerres de l'Empire? » Ma mère me répondit : « Petit garçon, — c'est ainsi qu'elle m'interpellait lorsqu'elle voulait retenir mon attention, — petit garçon, il y a quelque chose de plus grand que les guerres de la Vendée et que les guerres de l'Empire, c'est la paix. » Il y a longtemps que ma mère m'a fait cette réponse, et je crois qu'elle avait raison.

Je n'étais cependant pas plus avancé. Charette et Napoléon continuaient à combattre dans ma petite cervelle, et je ne sais comment ce duel se serait terminé, si un incident, futile en apparence, ne m'avait emporté vers des rêveries où les héros des guerres civiles et des guerres de conquête ne pouvaient plus intervenir. Dans les premiers jours de juillet, ce fut la foire de Fresnay-le-Vicomte. On peut imaginer que je ne quittais pas la place publique, pleine des mugissements du bétail et des cris des marchands abrités sous des tendelets de toile. J'avais été autorisé à acheter ce qu'il me plairait; j'avais couru à l'étalage d'un libraire ambulant et, bien servi par le hasard ou par mon instinct, j'avais fait l'acquisition d'un livre, d'un admirable livre, qui était *le Robinson suisse*. L'impression fut profonde, si profonde qu'elle m'absorba. Je vivais dans un songe permanent, et je m'en allais au delà des mers, dans des pays où il y a des cavernes de sel, des autruches sur lesquelles on peut monter et des animaux dont on ne sait pas le nom.

Devant la maison de mon oncle s'étendait une sorte de clos qui aboutissait à un champ nommé la Poterne, car il confinait aux anciennes fortifications de la petite ville; là s'élevait un noyer dont les branches dominaient un mur. Je grimpais sur la muraille; je me glissais le long des branches, j'escaladais le tronc jusqu'à une bifurcation où je m'installais, caché, perdu au milieu des feuilles, et là

je lisais; j'appelais ce noyer Falkenhorst, en mémoire de l'habitation que la famille naufragée avait construite sur un arbre. J'ai passé là des journées dont je me souviens avec délices. Je m'étais confectionné un arc et des flèches; je m'exerçais à tuer des oiseaux; je ne réussis qu'à éborgner un canard, ce qui me valut une semonce énergique. Parfois je m'en allais sur mon bourriquet, comme disait le garde champêtre; je filais par un chemin creux jusqu'au delà de Saint-Aubin, je passais derrière une blanchisserie et je gagnais un pré traversé par un ruisseau et où il y avait un groupe de frênes. Là je n'apercevais plus de maisons, je n'entendais plus le tic-tac du moulin, l'horizon m'était fermé par les haies dont la prairie était entourée; j'étais seul, j'étais libre.

Dans un buisson, au pied d'un hêtre, j'avais creusé une cachette, « une mijotte », où je déposais des provisions, c'est-à-dire du chocolat et des macarons. J'avais volé chez mon oncle un marteau et des clous que j'avais enfouis à côté de la soute aux vivres. Partout où je pouvais prendre une latte, une planche, je m'en emparais; je les apportais dans le pré, et je les dissimulais dans l'épaisseur de la haie vive. Je voulais construire un radeau, le charger de mes provisions et m'abandonner au cours de la Sarthe. Où devais-je aller ainsi? je ne m'en doutais guère, mais il me paraissait certain que je ne pouvais aborder qu'à une île déserte, où je dresserais des buffles, où je pêcherais des tortues et où je verrais des flamants roses marcher à travers les herbes. Je travaillais avec ardeur à mes préparatifs, car j'étais assuré de mettre mon projet à exécution. J'y renonçai cependant tout à coup, et ce fut l'amitié qui fit ce miracle. Je pensai à Louis de Cormenin, au chagrin que notre séparation nous causerait et je résolus de l'emmener avec moi.

J'eus bientôt inventé une autre combinaison qui me

parut admirable. J'écrivis à Louis pour lui raconter les joies que j'avais éprouvées à lire *le Robinson suisse* et pour l'engager à se le procurer. Louis était alors au château de Lamotte, non loin de Montargis, où il fut facile de trouver le livre. Il le lut et ressentit comme moi un enthousiasme dont il me fit part dans une lettre. J'avais procédé avec prudence; certain désormais d'avoir un complice, — et quel complice! l'être que je chérissais entre tous, — je dévoilai mon plan. Une fois réunis à Paris, nous devions nous concerter et prendre les dernières dispositions, qui du reste ne rencontreraient, ne pouvaient rencontrer aucune difficulté. Louis et moi, nous avions reçu au jour de l'an une paire de boutons de chemise en or : bien payés, les quatre boutons pouvaient valoir vingt-cinq francs. Nous les vendions. Avec la somme que nous en retirions, nous nous rendions au Havre en malle-poste, pour aller plus vite; nous nous embarquions sur le premier navire en partance, nous faisions naufrage. L'équipage périssait, excepté Louis et moi. Nous nous emparions de la pinasse; — ce mot dont j'ignorais le sens précis, me remplissait d'émotion. — Après avoir erré toute la nuit « sur la mer en courroux », nous découvrions, à l'heure du soleil levant, une plage verdoyante qui était enfin notre île déserte, où nous construisions des forteresses sur les grands arbres. Louis fut moins épris de mon projet que je ne l'avais cru; il m'écrivit : « Es-tu sûr qu'il y ait encore des îles désertes? » Je lui répondis : « Je te donne ma parole d'honneur qu'il y a encore beaucoup d'îles désertes. » Il ne se tenait pas pour battu et répliquait : « Et si par hasard nous ne faisions pas naufrage? » — Quel ergoteur! j'étais furieux et je me disais avec désespoir : « Puisque tout le monde m'abandonne, je partirai seul; » et de plus belle je relisais *le Robinson suisse*.

C'est de cette époque que date ma correspondance avec Louis, que la mort seule a pu interrompre; il a gardé mes lettres et j'ai conservé les siennes. Je viens de consacrer plusieurs jours à les relire, et je me suis senti déprimé par une invincible tristesse. Revenir sur ses pas dans la vie, parcourir le chemin déjà parcouru, c'est lamentable. Tout meurt une seconde fois. Cette conversation avec des fantômes qui s'évoquent d'eux-mêmes à mesure que leur souvenir se réveille est un acte douloureux. Il suffit d'un nom, d'un mot, pour faire revivre un temps oublié et ramener des émotions que les années disparues semblaient avoir emportées avec elles. On se revoit tel qu'on était jadis, on se compare à ce que l'on est devenu; du même coup d'œil on aperçoit les deux faces de Janus, et l'on ne se reconnaît pas.

O vieux homme! penché sur ton papier, grisonnant, presque chauve et courbé, est-ce bien toi qui as été si chevelu, si résistant, si actif? Est-ce toi qui voulais partir pour l'île déserte? est-ce toi qui as tant voyagé, qui si souvent as dormi sous les étoiles du ciel d'Orient, qui as vécu avec les Arabes des bords de la mer Rouge, qui as chassé l'autruche et le lion avec les hommes de grande tente? est-ce toi qui as fait la guerre? est-ce toi qui as si profondément aimé les amis qui déjà sont dans la tombe dont tu t'approches? est-ce bien toi?

A relire ces lettres jaunies par l'âge, dont l'écriture d'abord indécise et incorrecte se fortifie et se caractérise à mesure que les années s'amassent, on se croit transporté tout à coup au milieu des morts qui parlent le langage d'autrefois, on est tenté de leur raconter les choses d'aujourd'hui qu'ils ignorent et l'on se sent environné par des ombres qui ont été les témoins des heures envolées. Si l'arbre muet sous son écorce éprouve des sensations que nous n'avons pu constater encore, de quelle tristesse ne

doit-il pas être saisi lorsque, à la fin de l'automne, il voit tourbillonner à ses pieds les feuilles qu'il a orgueilleusement agitées au soleil? Il en est ainsi de l'homme lorsque, du haut des années accumulées, il regarde ce que fut son enfance, ce que fut sa jeunesse, lorsqu'il rassemble autour de lui les vestiges de son existence retombée au néant. Prendre le deuil de ceux que l'on a aimés, c'est prendre le deuil de soi-même; ceux qui s'en sont allés les premiers ont emporté avec eux une part de celui qui reste, et lorsque celui-là s'en va à son tour, il subsiste si peu de chose de lui, qu'un simple souffle le renverse. Chaque jour on meurt, le dernier jour est la fin de la mort.

Au mois d'octobre 1831, on me ramena à Paris. Je ne partis pas à la recherche d'une île déserte et je fus mis au collège.

CHAPITRE III

LE COLLÈGE

L'entrée au collège fut pour Louis de Cormenin et pour moi une déception cruelle. Nous avions pensé que l'on ne nous séparerait pas et que nous ferions nos humanités côte à côte, dans la même maison d'enseignement. Il n'en fut rien, et je crois que nos familles ont sagement agi en nous isolant l'un de l'autre, à cet âge d'entraînement et de turbulence où l'exemple est pernicieux et l'imitation naturelle. Louis fut placé au collège Rollin; je fus moins bien partagé, et l'on me mit au collège Louis-le-Grand. Je n'ai pas oublié cette journée du 21 octobre 1821, pendant laquelle je commençais le dur apprentissage des écoliers; plus de soixante ans écoulés n'ont point émoussé l'impression dont je fus saisi.

Le matin, un de mes oncles était venu déjeuner avec nous; lorsque le repas fut terminé, il me plaça devant lui et, en ricanant, il me chanta le *Non più andrai* des *Nozze di Figaro*; je ne compris guère; plus tard, je sus à quoi m'en tenir : « Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant! » J'avais le cœur gros, mais je me raidissais et je refoulais mes larmes. Je partis, ma mère et ma grand'mère m'accompagnaient; elles étaient en deuil, car je venais de perdre mon aïeule paternelle.

On était en récréation lorsque j'arrivai au collège; je

fus présenté au proviseur : tête blonde, intelligente et hautaine, regard froid derrière des lunettes en écaille. L'entrevue fut courte et sèche : « Vous entrerez en neuvième ; vous ne sortirez que tous les quinze jours, à moins que vous ne soyez le premier ! » — Le proviseur sonna ; un garçon parut : « Conduisez cet élève au vestiaire. » On me fit endosser une sorte de costume d'invalide qui avait déjà servi : habit à larges basques, pantalon à grand pont, gilet droit, souliers avachis ; le tout fut marqué de mon numéro matricule : 499. Lorsque je revins au parloir, ma grand'mère s'écria : « Quelle horreur ! »

Un roulement de tambour annonça la fin de la récréation ; les élèves remontèrent au quartier. L'heure de la séparation était venue ; mes efforts accumulés depuis le matin s'effondrèrent et j'éclatai en larmes. Je saisis ma mère à bras-le-corps : « Ne me laisse pas ici, emmène-moi, garde-moi à la maison avec un précepteur ; qu'est-ce qui peut s'y opposer, ne suis-je pas ton seul enfant ? » — Ma grand'mère s'était détournée et sanglotait. Ma mère tenait bon ; mais à son menton crispé je pouvais deviner le combat qui se livrait en elle. Elle me parla, elle me raisonna : « Il faut être un homme et savoir regarder la vie en face. » J'essayai de me contenir ; à l'accent voulu et comme raidi de ma mère, je venais de comprendre que toute prière serait inutile. On avait désiré voir le dortoir où je devais coucher, le quartier où j'aurais à prendre place. Le maître d'étude vint nous recevoir ; c'était un doux étudiant en droit, nommé Schœffer. Ma grand'mère lui dit : « Nous vous le recommandons, monsieur, c'est un fils unique et son père est mort. » Je me jetai au cou de ma mère, répétant : « Je t'en prie ! je t'en prie ! » M. Schœffer me prit par le bras, m'entraîna, ferma la porte, et je me trouvai au milieu d'une trentaine de camarades qui riaient de mon désespoir. Aussitôt assis,

je comptai sur mes doigts : neuvième, huitième, septième, et ainsi de suite jusqu'à la philosophie : dix ans!

Ulric Guttinguer, à qui Alfred de Musset a dédié un de ses plus beaux sonnets, a chanté :

Quel heureux temps que le collège!

Grand bien lui fasse! j'y suis resté pendant neuf années, et pendant neuf années j'y ai souffert. Ma vie n'a point été différente de celle des autres hommes; j'ai eu mes chagrins, mes misères, mes affres, et j'ai souvent porté plus que mon faix; mais le regret du temps de collège ne m'a jamais visité; au contraire, cette époque de ma vie ne m'a laissé que des souvenirs exécrables. Encore à l'heure qu'il est, je ne puis voir passer une bande de lycéens sans être pris de tristesse, et lorsque par hasard je rêve que je suis rentré dans un des collèges où s'est révoltée mon enfance, je me réveille avec un battement de cœur et mouillé par les buées du cauchemar. Est-ce donc le travail qui me répugnait à ce point? — Non pas, j'y avais goût, et apprendre a toujours été pour moi un plaisir très vif; je n'étais pas un cancre, comme disaient nos maîtres d'étude : j'étais un insurgé. La discipline m'était insupportable et je ne pouvais y plier ma nature.

Cette règle brutale, uniforme pour cinq cents caractères différents, la tristesse des cours entourées de hautes murailles et semblables aux préaux des prisons, la grossièreté, pour ne dire plus, des garçons qui nous servaient, la saleté des quartiers et des classes, l'aspect immonde de certains endroits où l'on ne pouvait se dispenser d'aller, l'odeur des réfectoires, la sévérité chicanière des maîtres d'étude, l'ironie des enfants qui s'efforcent à se moquer de tout bon sentiment, l'absence de liberté, l'oppression des individualités qui se redressent contre une domination systématique, ont fait pour moi du collège un enfer

où j'ai toujours lutté et où j'ai toujours été vaincu. On disait : « Il s'y habituera. » Je ne m'y suis pas habitué, et lorsque, en 1840, après avoir terminé ma rhétorique sous le plus doux, sous le meilleur des hommes, j'ai enfin quitté ces bancs maudits, j'ai éprouvé une sensation de délivrance qui fut délicieuse.

On dit que le collège forme le caractère; je ne m'en suis pas aperçu, mais j'ai vu qu'on y devenait hargneux, dissolu, menteur et dissimulé. Dans ce petit monde, les vices se développent par contagion ou par sympathie. Là, plus que partout ailleurs, l'axiome de La Fontaine est vrai : « Notre ennemi c'est notre maître. » La suppression de toute tendresse, à l'âge où les enfants en ont le plus besoin, produit chez eux un sentiment de résistance auquel seul ils finissent par obéir. Les punitions n'y font rien; et quelles punitions! les plus bêtes qu'il soit possible d'imaginer : le pain sec, qui enlève à l'enfant la nourriture substantielle; la retenue de récréation, qui ne lui permet pas de faire un exercice nécessaire après les heures de silence et d'étude; la privation de sortie, qui lui supprime le contact de la famille. Dans ma carrière de collégien, je n'ai vu qu'un seul homme manquer intelligemment à ces coutumes barbares : c'était un professeur de quatrième nommé Huguet, qui nous donnait à copier les décades du *Jardin des racines grecques*, sous forme de devoir supplémentaire; cela du moins nous apprenait quelque chose. — Je ne parle pas de certains professeurs éminents, M. Egger, M. Adolphe Regnier, qui ne punissaient jamais.

Les directeurs de notre enfance — proviseurs, censeurs et maîtres d'étude — ne paraissaient pas avoir confiance dans les moyens de coercition dont ils abusaient contre nous, car une précaution était prise contre toute tentative de révolte. A cette époque, le gaz était à peine

utilisé pour l'éclairage des rues; nos classes et nos dortoirs étaient munis de quinquets; dans nos quartiers, dès que le crépuscule tombait, on allumait les chandelles, qu'un élève était chargé de moucher de dix minutes en dix minutes. On n'y voyait goutte et nous profitions souvent de cette demi-obscurité pour dormir au lieu de travailler; mais au-dessus de la chaire du maître d'étude, et éclairant la salle, il y avait un quinquet fixé à la muraille et entouré d'un fort grillage en fer, afin que l'on ne pût le briser à coups de dictionnaires. C'était le quinquet de révolte. Toute lumière éteinte, celle-ci subsistait et eût permis de reconnaître les coupables. La révolte! c'était le rêve de plus d'un d'entre nous. Il n'y en eut pas de mon temps; j'y aurais été redoutable.

Je crois que cet esprit d'insurrection, qui était en moi et que je partageais avec plus d'un de mes camarades, laisse intactes les bonnes qualités et ne permet pas de préjuger l'avenir. Je dis ceci pour les parents qui se lamentent lorsque leurs enfants sont punis et qui leur montrent l'échafaud en perspective. Je puis citer trois élèves du collège Louis-le-Grand, qui tous les trois ont été renvoyés pour cause d'indiscipline et de mauvaise conduite. Le premier, qu'une certaine mollesse, plus apparente que réelle, avait fait surnommer Sybarite-Madelon, a été un des héros, un des mieux méritants de la charge des cuirassiers à Reichshoffen. Il est actuellement un de nos meilleurs généraux de cavalerie. O mon vieil ami, César Corot, « mon vieux complice, » tu ne me démentiras pas[1]! Le second est un des savants dont s'honore la France. Il a dirigé des expéditions scientifiques qui ont porté haut son nom. Lorsqu'il parle, l'Académie des sciences se tait pour l'écouter; il préside aux travaux de

1. Décédé en 1885.

l'Observatoire : c'est le contre-amiral Mouchez. Le troisième a eu de plus humbles destinées; mais j'étonnerais bien ses anciens maîtres si je leur disais qu'il est de l'Académie française.

Est-ce à dire que l'on ne parvient à quelque chose qu'à la condition d'avoir été un mauvais écolier? A Dieu ne plaise que je proclame une telle hérésie! mais on peut affirmer que toute individualité remuante, tapageuse, instinctivement soulevée contre les abus de pouvoir et secouant le joug d'une discipline ridicule, fait preuve d'une force de résistance qui trouvera plus tard son emploi dans les luttes de la vie et dans la persévérance vers un but entrevu. J'ajouterai que quiconque ne sait pas ou ne peut pas compléter lui-même son instruction ne sera jamais qu'un homme inférieur, réservé à une existence médiocre.

Privé de récréation, privé de promenade, privé de sortie, j'étais souvent malade au collège; malgré la fièvre, les jours d'infirmerie étaient des jours de bonheur. Là du moins nous vivions sous la maternelle direction de deux sœurs de l'ordre de Sainte-Marthe, dont l'une, sœur Adrienne, était charmante, et nous ne redoutions pas d'être punis parce que « nous tournions la tête ». parce que nous causions, parce que nous laissions tomber notre livre, parce que nous nous mouchions bruyamment. Il y avait pour les convalescents un grand préau planté d'arbres, où était installée la gymnastique. J'y ai passé bien des heures couché sur le sable, perdu dans une rêverie dont l'intensité m'enlevait loin des murs du collège, revoyant les prés de la Sarthe, où j'avais accumulé les planches de mon radeau, et m'en allant dans l'île déserte où j'aurais voulu vivre. Là, en plein air, sous le soleil, ces songeries avaient quelque douceur, mais elles devenaient intolérables lorsque j'en étais saisi, par contraste, dans les cabanons des arrêts.

Tout en haut du bâtiment où loge le proviseur, un petit escalier noirâtre donne accès dans un corridor percé de portes en chêne armées de verrous en fer. Chacune des portes ouvre sur une chambrette, dont les murs ne sont pas recrépis, dont la lucarne oblitérée aux trois quarts par une maçonnerie grossière est munie de barreaux. Une table et un tabouret de bois fixés sur une tige en fer occupent le milieu de la pièce. C'est une prison, dans toute la laide acception du mot. Les cellules de Mazas, de la Santé, de la Conciergerie, dans lesquelles on voit clair et dans lesquelles on n'a pas froid, sont des boudoirs si on les compare aux cabanons de Louis-le-Grand. Un tuyau de poêle traversait toutes ces chambres à la hauteur du plafond et n'y répandait qu'une chaleur dérisoire. Ces cachots servaient de cellules de punition aux détenus politiques pendant la Terreur; on y plaçait les prisonniers récalcitrants. C'est là que le marquis de Saint-Huruge était enfermé au 10 Thermidor; il put grimper sur le toit. Une femme qui était à sa fenêtre, rue Saint-Jacques, l'aperçut, et lui montrant sa robe, lui montrant une pierre, parvint à lui faire comprendre que Robespierre venait d'être guillotiné. De sa voix de stentor, Saint-Huruge cria la bonne nouvelle aux détenus qui se promenaient dans les cours. Il y eut une telle clameur, que les gardiens coururent aux armes.

Les révolutions qui ouvrent la porte des prisons n'ouvrent pas celle des arrêts. J'y étais pendant l'émeute de 1832; j'entendais le bruit du canon; j'espérais que la bataille allait se rapprocher et que le collège disparaîtrait dans un cataclysme qui m'eût emporté avec lui. Dans ce cachot où j'étais seul et verrouillé comme un malfaiteur, je devais, sous peine d'y revenir le lendemain, employer ma journée à copier quinze cents ou dix-huit cents vers latins. Les chefs d'enseignement qui infligent à des enfants une

punition si abrutissante ne se doutent pas qu'ils inspirent l'horreur des poèmes qu'ils ont mission de faire admirer. Un des grands lettrés de France, Gustave Flaubert, m'écrivait en mars 1846 : « J'ai lu hier, dans mon après-midi, presque tout un chant de *l'Énéide*. Dire que j'ai copié cela cent fois en pensum! Quelle infamie! quelle ignominie! quelle misère! J'ai craché dessus de dégoût autrefois, j'en ai eu des pâmoisons d'ennui, et c'est beau! beau! A chaque vers, j'étais étonné, ravi; je m'en voulais; je n'en revenais pas! » Cette impression, je l'ai eue aussi et j'ai été stupéfait de la joie que j'éprouvais à lire les chefs-d'œuvre que l'on m'avait appris à détester.

Le gardien — le geôlier — des arrêts était une sorte d'ours mal léché qui se nommait Rouillon. J. Janin, qui l'avait bien connu, en a parlé jadis. Il était grand, il était lourd, il se dandinait en marchant, il avait la voix sourde, il parlait un mauvais patois qui nous faisait rire. Lorsque à l'heure du dîner il nous apportait notre morceau de pain sec et notre écuellée de soupe, il nous disait : « En veux-tu *cô*? » Ce qui signifiait : « En veux-tu encore? » Grossier en outre et plus intéressé qu'il n'aurait convenu, il savait tirer parti de ses « détenus » et ne les ménageait guère. Les cabanons étaient ouverts au nord; en hiver, on y souffrait du froid; on avait beau monter sur le tabouret de façon à pouvoir appliquer ses mains sur la tôle à peine tiède du tuyau transversal, on avait les doigts raidis et l'on ne pouvait plus écrire. Alors on donnait des coups de pied dans la porte et l'on appelait Rouillon. Rouillon arrivait d'un pas pesant, regardait par le judas croisillonné de fer et entamait un invariable dialogue : « Pourquoi donc que tu tapes? tu veux donc démolir le collège? — J'ai froid; laissez-moi aller me chauffer au poêle? — Ah! tu veux, comme ça, te chauffer à mon poêle? As-tu deux sous pour payer le bois? — Oui. — Alors, viens; dix

minutes; pas plus; parce qu'il faut que tu fasses ton pensum. » Lorsque le malheureux enfant n'avait pas d'argent, Rouillon lui disait : « Eh bien! tu n'as qu'à souffler dans tes doigts. » Un jour d'hiver, au lendemain sans doute de quelque congé, j'avais cinq francs dans ma poche et j'étais aux arrêts. J'obtins de passer la journée dans la chambre de Rouillon, auprès du poêle : cela me coûta cent sous. Rouillon devint hydropique et mourut. Il fut remplacé par un garçon appelé Saint-Martin, d'allures moins bestiales, mais aussi âpre à prélever une redevance sur les pauvres petits qui avaient froid.

Tout cela, me dira-t-on, c'est de l'histoire ancienne; que de progrès n'a-t-on pas faits depuis cinquante ans! L'adoucissement des mœurs, les améliorations chaque jour introduites dans les procédés scolaires ont certainement éclairé les maîtres de l'enseignement; ils ont condamné, ils ont abandonné pour jamais ces séquestrations barbares, dans un lieu puant et malsain, qui ne peuvent être que pernicieuses pour l'intelligence, pour la santé des enfants. Il faut en rabattre. Le 8 février 1873, muni d'une lettre ministérielle, j'ai été visiter le collège Louis-le-Grand, et mon premier souci a été de monter aux arrêts. Je les ai retrouvés tels que je les avais connus. Dès que j'eus pénétré dans le couloir, je fus saisi par l'odeur nauséabonde qui plane dans les endroits mal aérés; je tirai les verrous, et j'ouvris les portes de chêne; j'entrai dans les cellules et je revis la muraille rugueuse contre laquelle je me couchais sur le carreau lorsque j'étais harassé de copier des vers latins; en levant le bras, je rencontrai de la main le tuyau du poêle; en regardant par le soupirail barré de fer, j'aperçus, ainsi qu'autrefois, Montmartre dessinant sa gibbosité sur les brumes du lointain, j'entendis les bruits de la rue qui montaient vers moi comme les plaintes de la grande ville. Le poêle, le

poêle de Rouillon, était toujours dans la petite chambre, dont on ne franchissait le seuil qu'après avoir donné l'obole au vieux Caron de cet enfer; les tables, lès tabourets sont encore scellés dans le carrelage. Rien n'était changé et rien ne pouvait l'être, car la bêtise est immuable.

A cette époque, M. Jules Simon était ministre de l'instruction publique. Je le connaissais; je savais qu'à une rare intelligence il joint une mansuétude et une bienveillance auxquelles on peut faire appel avec sécurité. Je lui écrivis; je lui fis la description des arrêts de Louis-le-Grand et je lui demandai de les supprimer. Il me répondit :

« Paris, le 16 février 1873.

« Je vous envoie, cher monsieur, ma circulaire du 27 septembre, qui ne méritait pas l'honneur d'être injuriée avéc tant d'éclat. Quant aux arrêts, je pense qu'ils ont quelque analogie avec les plombs de Venise. Gresset y a gémi; mais ils ne sont sans doute plus qu'un épouvantail. A tout hasard, je les fais fermer. Mille affectueux souvenirs.

« Jules Simon. »

La lettre du ministre a été considérée comme non avenue, car, à l'heure qu'il est, les arrêts de Louis-le-Grand reçoivent encore des écoliers et sont restés ce qu'ils étaient de mon temps[1].

Ce n'était pas seulement pour nous un lieu de punition et de souffrance, c'était un lieu sinistre qui avait sa légende. Nous nous racontions qu'un de nos camarades, élève de sixième, âgé de douze ou treize ans, avait été mis aux arrêts un dimanche. Au lieu d'aller dans sa

1. J'ai pu m'en convaincre en y retournant le 16 mai 1881. — Les arrêts dans les collèges ont enfin été supprimés par décision de M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, 2 mai 1883.

famille, il gravit les cinq étages et fut clos en cellule. C'était un enfant nerveux; il se désespéra. Lorsque le son du tambour l'avertit que la messe était terminée et que l'instant de la sortie était venu, il perdit la tête. Il détacha sa cravate, l'accrocha aux barreaux de sa fenêtre et se pendit. Quand on ouvrit sa porte pour lui donner la soupe et le pain, il était mort. Cette légende, inventée par je ne sais qui et dont nous savions tous les détails, ajoutait à l'odieux du séjour aux arrêts; pour nous, toutes les cellules étaient la cellule du pendu, et nous regardions avec terreur, parfois avec envie, les barreaux à l'aide desquels il avait mis fin à son supplice. Plus d'une fois, pensant à ces heures de collège, à la brutalité des punitions, à la grossièreté des procédés, je me suis dit que, pour ne pas sortir mauvais et perverti de ces maisons, il fallait que l'enfant eût un fonds de bonté inépuisable. Un vieux pédagogue, auquel j'en parlais, m'a répondu : « La bonté n'y est pour rien, l'insouciance suffit. »

C'était bien plus aux maîtres d'étude — aux pions — qu'aux professeurs que nous étions redevables de ces châtiments sans merci. Le contact de l'enfant avec le professeur est presque toujours empreint de cordialité. Nos professeurs étaient, sauf de rares exceptions, des hommes de savoir, d'esprit un peu étroit, mais de façons bienveillantes. Je me rappelle un professeur de huitième qui nous disait : « Ne me forcez pas de vous punir, » et ne nous punissait pas. Il se nommait Frin. C'était un Breton bretonnant, qui, lorsqu'il parlait de son pays, disait avec emphase : « La noble terre d'Armorique. » Sa petite taille, une légère obésité, ses cheveux grisonnants et frisottants, son teint rosé, son visage arrondi et rasé lui donnaient l'apparence d'un abbé plus assidu aux ruelles qu'aux offices. Le petit père Frin, comme nous l'appelions, était courtois et d'humeur assez joviale; parfois cependant il devenait

rêveur et, semblant répondre à quelque pensée intérieure, il disait : « La langue française est pleine de mystères; il faut être un génie pour la comprendre; j'en connais un, moi, et il est né sur la noble terre d'Armorique. » Un hasard me donna l'explication de ces paroles.

J'avais été le premier en version, je ne sais pas pourquoi; en cette qualité, j'étais assis à la table même du professeur, afin de ranger les cahiers de correspondance, les copies et d'indiquer quelles étaient les leçons à réciter. Le mardi, qui était le jour consacré à la composition, M. Frin dicta le devoir français que nous avions à traduire en latin, — *eheu! bassa latinitas!* eût dit Pierre Gringoire, — et, voyant ses élèves occupés à leur besogne, se mit lui-même au travail. Il étala devant lui les feuilles d'un manuscrit et les copia d'une écriture nette qui ne manquait pas d'un certain caractère. Il était fort absorbé, poussant une faible exclamation et de temps à autre jetant un coup d'œil de surveillance sur les élèves qui feuilletaient leur dictionnaire et mêlaient conscieusement les solécismes aux barbarismes. Tout à coup, il s'arrêta, parcourut rapidement les pages libres du manuscrit et dit à demi-voix : « Diable d'homme qui ne numérote pas ses feuillets! » Je regardai : les pages qu'il transcrivait étaient étroites et longues; l'écriture qui les couvrait était haute, ferme, assez grêle; peu de ratures, une encre blanchâtre. M. Frin remarqua mon attention, et, me posant la main sur le bras, il me dit : « C'est à genoux, c'est en faisant le signe de la croix que vous devriez contempler ces pages sublimes; elles sont l'œuvre d'un génie extraordinaire; les siècles se fatigueront avant d'en produire un pareil; je copie, je mets au net les mémoires de M. le vicomte René-François de Chateaubriand, ancien ambassadeur, ancien ministre, ancien pair de France. J'ai l'honneur d'être son secrétaire, parce que je suis son « pays ». M. Frin se faisait quelques

illusions; il n'était point le secrétaire de Chateaubriand, il n'était que son copiste.

J'avais alors dix ans passés et j'avais lu *les Martyrs*. Je n'avais certes pas compris ni pu apprécier l'immortelle beauté de l'épisode de Velléda; mais les aventures d'Eudore et de Cymodocée m'avaient troublé, et j'admirais Chateaubriand. Je regardai le petit père Frin; il me parut grandi de vingt coudées. Ils s'aperçut de mon impression; un sourire éclaira son visage et il me dit : « Quel orgueil d'être le compatriote d'un tel homme! » Longtemps, bien longtemps après, je devais apercevoir Chateaubriand. Ah! qu'il répondait peu à l'idée que je m'en faisais! Je m'étais imaginé une sorte d'Apollon, la tête tournée vers le ciel et touchant à peine la terre du pied. Je vis un homme de taille courte et peu régulière, avec une tête trop longue, couverte de cheveux voltigeants. Les yeux seuls étaient splendides. Il marchait incliné, l'épaule droite plus proéminente qu'il n'aurait souhaité, le front penché, la main ballante, comme écrasé par une insupportable lassitude. J'aurais à peindre l'ennui, je ne choisirais pas autre figure. Du reste, il l'a dit : « Personne ne peut être plus importuné de moi que je ne le suis moi-même. »

Si nos rapports avec les professeurs avaient quelque aménité, il n'en était pas de même avec les maîtres d'étude chargés de surveiller notre conduite, d'appliquer les règlements, de faire respecter la discipline et dont le contact était permanent, au quartier, au réfectoire, en récréation, en promenade, au dortoir. Les professeurs avaient le tort, le très grand tort de les traiter avec un dédain qu'ils semblaient nous enseigner et dont nous ne ménagions pas les témoignages. Il y avait cependant entre eux des différences que notre instinct d'enfants saisissait avec rapidité. Les uns étaient des jeunes gens pauvres qui, venus à Paris pour étudier le droit ou la médecine,

s'étaient condamnés à une condition sans liberté ni loisirs, afin d'éviter à leur famille la dépense de leur entretien. Ceux-là nous les respections, nous tâchions de vivre avec eux sur un pied de camaraderie, et ils étaient, en général, d'humeur assez débonnaire. Il en est un dont je me souviens; il avait parmi nous quelque réputation, parce qu'il portait une redingote blanchâtre qui nous semblait d'une élégance irréprochable et parce qu'il savait la sténographie. Il étudiait la médecine et s'appelait Constantin James. J'en pourrais désigner un autre qui a débuté dans la vie en surveillant des marmots et en leur faisant des conférences. Il travaillait les lettres et l'histoire ; petit, très alerte, plein d'esprit, s'emportant parfois, besogneur infatigable, modérant avec peine l'éclat de deux yeux superbes, il est un exemple à citer de ce que peuvent l'intelligence, la rectitude de la conduite, la persévérance et l'amour du devoir. Il est aujourd'hui le grand historien militaire de la France et une des autorités de l'Académie française.

Ce sont là des exceptions, je le sais, mais moins rares cependant que l'on ne pourrait le croire, et parmi les hommes qui depuis soixante ans ont honoré les lettres, il en est plus d'un qui a été berger du mauvais troupeau des écoliers. Ils n'ont fait que traverser cet atroce métier, et ils en sont promptement sortis, parce qu'ils avaient en eux une valeur qui n'attendait qu'une occasion pour s'affirmer; mais que penser de ceux qui y restent, qui s'y complaisent et finissent par y trouver la pâture suffisante à leurs besoins intellectuels? Ceux-là nous ne les aimions guère; nous sentions en eux quelque chose de déclassé qui nous déplaisait : entre eux et nous l'hostilité n'avait point de trêve, nous n'étions pas les plus forts, mais nos défaites ressemblaient souvent à des victoires. A un pion nommé Grivet, un de nos camarades disait

tout haut : « Vous faites bien de rester au collège, car ce n'est pas dans ma famille que l'on vous accepterait comme domestique. » Dans de pareils termes la vie en commun est un supplice, pour le maître et pour l'écolier.

Le manque d'éducation première, une certaine rusticité native, l'humilité de leur condition en présence d'enfants de familles riches pour la plupart, entraînaient parfois ces malheureux pions à des propos envieux qu'ils auraient dû retenir. Pendant que je faisais ma huitième, j'eus pour maître un certain Leraux, personnage crasseux, dont la tête enlaidie d'une loupe ne lui permettait de porter qu'une casquette. Sa fainéantise dépassait toute mesure; il bâillait du matin au soir et ne s'occupait à rien. Il était agressif, lourdement gouailleur et fut victime d'une mésaventure qui nous mit en liesse. A cette époque, le Théâtre-Italien était monté à un haut degré de splendeur, et l'un des chanteurs les plus aimés de cette réunion d'artistes exceptionnels était un homme d'apparence colossale, de beaucoup d'esprit, très choyé dans le monde où il était admis, d'origine italienne, de bonne lignée, et n'ayant pas eu, pour paraître sur les planches, à lutter contre des préjugés qui n'existent pas dans son pays. Le public qui se pressait dans la salle des Bouffes l'aimait et lui faisait une ovation lorsqu'il apparaissait sous le costume du docteur Bartholo dans le *Barbier de Séville*. Or le fils de cet artiste était dans l'étude que surveillait Leraux. L'enfant était rieur, et un jour, au lieu de travailler, il faisait des grimaces pour se moquer d'un de ses camarades. Leraux s'en aperçut et lui dit : « Bravo! continuez, c'est le bon moyen de n'être qu'un paillasse, comme votre père. » Le père vint le lendemain même retirer son fils du collège; mais, avant de l'emmener, il fit appeler Leraux au parloir et lui administra une correction que sa force herculéenne a dû rendre pénible. Nous n'ignorâmes rien

de cet incident, et de ce jour le pauvre Leraux fut surnommé Bartholo.

Depuis que j'ai quitté le collège, j'ai revu plusieurs de mes anciens maîtres d'étude ; je les ai retrouvés en Algérie, sous-aides-majors, aides-vétérinaires ; en Orient, agents de compagnies véreuses ; en province, surveillants dans des usines ; à Paris, sur le grabat d'un hôpital et, — une seule fois, — dans une cellule du Dépôt près la préfecture de police. J'ai causé avec eux, et chez presque tous j'ai constaté une tare, un vice, un trou par où s'écoulait la volonté de bien faire. Ce qui dominait en eux, c'était une paresse si tenace qu'on la croirait maladive. Quelquefois un goût dont la bassesse surprend les avait entraînés hors de la ligne droite. Un d'eux me disait : « Ce qui m'a perdu, c'est la funeste passion du domino ! »

En 1845, dans un campement de la terre algérienne, non loin d'Ouchda, je rencontrai un ancien pion contre lequel j'avais jadis entretenu une lutte à outrance ; il occupait un mince emploi dans une administration militaire et traînait avec lui une grosse femme qui ne servait pas qu'à sa cuisine. Je pus lui être utile, il s'ouvrit et me parla du temps écoulé ; il me disait : « Entre les élèves et nous l'accord n'était pas possible, nous souffrions trop et de trop de manières. Quand vos mères élégantes et sentant bon venaient vous voir au parloir ; quand, le dimanche, on vous emmenait en voiture avec des domestiques mieux habillés que nous, lorsque le lendemain des jours de congé nous vous entendions raconter, pendant les récréations, que vous aviez été à l'Opéra, aux Italiens, à la Comédie-Française, au bal, nous faisions un retour sur nous-mêmes, nous sentions la misère de notre condition ; l'amertume nous débordait, et, sans peut-être que nous en eussions conscience, nous nous vengions de vos plaisirs qui nous étaient interdits, en redoublant de

sévérité, — d'injustice, — comme vous disiez. Pendant douze ans que je suis resté maître d'étude, savez-vous combien de fois j'ai été au spectacle? Une seule, au parterre de l'Opéra, où un ami m'avait conduit pour entendre *Robert le Diable*. Oui, vous étiez pour nous un objet de convoitise, et les souvenirs que j'ai conservés de cette époque sont les plus déplaisants de mon existence. »

L'aveu de ce pauvre homme m'expliqua bien des choses que je n'avais pas comprises pendant ma vie d'écolier. J'y ai souvent pensé depuis; l'expérience est venue qui m'a éclairé. Entraîné par mes études sur Paris, j'ai regardé dans bien des mondes; j'ai pu étudier de près toutes les catégories d'agents, d'employés, de subordonnés, et j'en suis arrivé à cette conclusion que, dans notre état social actuel, l'homme le plus malheureux, le plus digne de commisération, celui dont la condition exige les réformes les plus urgentes, celui qu'il faut relever et faire respecter, parce qu'il doit être respectable, c'est le pion de collège.

Les jours de sortie, lorsque je n'étais pas en retenue, je courais chez Louis de Cormenin, et j'exhalais près de lui les colères dont ma mère n'aurait pas toléré l'explosion. Louis était plus calme que moi; une sorte de nonchalance extérieure lui permettait de supporter un régime qui m'exaspérait; il se conduisait bien et n'était que rarement puni; mais, de même que je n'avais pas assez d'imprécations pour maudire les arrêts, il ne se maintenait guère lorsqu'il parlait de la *guérite*, sorte d'instrument de supplice en usage au collège Rollin. L'écolier y était assis sur un tabouret fixé entre une muraille de bois et une planche échancrée qui l'encastrait à hauteur de la ceinture. Cet appareil était contenu dans une guérite dont on refermait la porte. Un enfant ayant failli s'étrangler en voulant se dégager, on a abandonné ce genre de torture.

Le collège est un monde en miniature et malgré la claustration on y participe aux choses extérieures. Les nouvelles s'y répandent avec autant de rapidité que dans les salons. Les « grands » se racontent les bruits de la ville qu'ils ont recueillis dans leur famille; les propos gagnent de proche en proche, et le petit collège en a sa part. Dans nos classes élémentaires, tout en traduisant vaille que vaille l'*Epitome historiæ sacræ* ou le *De Viris illustribus urbis Romæ*, nous n'ignorions rien des faits importants qui se produisaient dans Paris. C'était le temps des émeutes ; on se rappelle combien elles furent fréquentes pendant les premières années du règne de Louis-Philippe. Par les externes libres nous apprenions que l'on se battait. Un maître d'étude ne rentrait pas à l'heure réglementaire, un garçon de salle ne reparaissait pas, nous étions peu embarrassés pour expliquer leur absence : ils ont été tués sur une barricade en s'enveloppant dans les plis d'un drapeau noir. Notre imagination nous servait parfois avec sagacité et nous nous trompions moins qu'on ne pourrait le supposer. Un « aboyeur », qui appelait les élèves attendus au parloir, était au Cloître Saint-Merri et y mourut.

La tentative d'insurrection qui prit prétexte des funérailles du général Lamarque pour essayer de substituer la république à la royauté constitutionnelle, causa une émotion profonde dans les collèges de Paris, où l'on s'enorgueillit en apprenant que deux écoliers avaient été tués parmi les combattants. La légende fut promptement créée et nous nous racontions avec admiration que tout le collège Charlemagne, professeurs en tête, avait marché contre le palais des Tuileries. En réalité, trois élèves, trois « grands » de la pension Saint-Amand Cimetière qui allait en répétition au collège Charlemagne, avaient fait l'école buissonnière et s'étaient mêlés, par curiosité, à la foule dont le cercueil du vainqueur d'Hudson Lowe à Capri

était entouré. Ils se nommaient Stoffel, Lasseray et Parquin. L'émeute commencée sur le quai Bourdon fut refoulée par un bataillon d'infanterie de ligne. Il y eut une panique. Les curieux, les perturbateurs prirent la fuite et se réfugièrent sous la voûte du canal Saint-Martin, dans une espèce d'impasse d'où il n'était pas facile de sortir. Les soldats, sur lesquels on venait de tirer, s'y précipitèrent et frappèrent au hasard. Stoffel et Lasseray furent retrouvés parmi les morts; Parquin, que j'ai connu et qui est mort en 1855, conseiller référendaire à la cour des comptes, parvint à se sauver, après avoir reçu un coup de baïonnette dans le bras.

A cette époque Paris était sinistre. C'était l'heure du choléra. La ville était affolée; elle croyait aux empoisonneurs; sans cause apparente, elle se ruait sur des hommes inoffensifs, les déchirait et les jetait à la rivière. Par suite d'une aberration inconcevable, Gisquet, préfet de police, avait adressé à ses commissaires une circulaire confidentielle par laquelle il prescrivait de surveiller les républicains, qui annonçaient l'intention de répandre des matières empoisonnées sur les étaux de boucherie, afin de porter préjudice au gouvernement du roi. Pendant que Gisquet accusait les républicains, un pharmacien nommé Cadet Gassicourt dénonçait les légitimistes dans des termes d'une violence digne des colères de M. Fleurant. Il était maire du quatrième arrondissement et, en cette qualité, il avait placardé une proclamation dans laquelle on lisait : « S'il est des empoisonneurs, ce ne peuvent être que les incendiaires de la Restauration; s'il est des misérables qui, soit par des crimes, soit par des calomnies atroces, cherchent à exploiter un déplorable fléau, ce sont les alliés des Chouans, des assassins de l'Ouest et du Midi. » A ces insanités on répondit en affichant sur les murs une dénonciation manuscrite : « On assure que les préparations

chimiques des empoisonnements ont été faites chez un pharmacien nommé Cadet, demeurant rue Saint-Honoré, nº 108. » On voit à quel point la passion politique et la peur du choléra avaient troublé les têtes.

Ce fut un sauve-qui-peut général; chacun cherchait à fuir la ville pestiférée. Il n'est sottise que l'on ne crût, il n'est remède extravagant que l'on n'adoptât. Il y eut de bons jours pour les marchands de flanelle, de vulnéraire et d'orviétan. On disait : Ce sont des insectes qui volent à hauteur des nuages; on a enlevé un cerf-volant muni d'un gigot de mouton; quand on l'a descendu, il ne restait plus que l'os du gigot; c'est affreux, qu'allons-nous devenir? — Au collège, on prit quelques précautions : on ajouta du vinaigre à l'eau que l'on nous donnait à boire; dans nos quartiers, dans nos classes, dans nos dortoirs, on déposa des terrines pleines d'une solution de chlorure Labarraque et toute « crudité » fut supprimée de notre alimentation. La peste passa près des collèges et ne les toucha pas; elle épargna l'enfance, qui du reste ne s'en préoccupait guère et n'en perdit pas une partie de balles. Deux de nos maîtres d'étude moururent; on le cacha, pour ne pas inquiéter les familles des élèves.

Le choléra s'en alla, emportant avec lui la terreur qu'il avait causée; la ville reprit l'agitation fébrile qui est sa vie normale et dont les vibrations, affaiblies mais perceptibles, se faisaient sentir jusque dans nos classes. On était alors romantique et « moyen-âgeux », comme a dit Théophile Gautier. On avait substitué les truands et les cagoux de la Cour des Miracles aux troubadours de la Gaule poétique célébrée par Marchangy. Au collège, nous rêvions de porter un « buffle » et d'être chaussés de souliers à la poulaine; les souliers à la poulaine étaient pour nous un sujet d'admiration d'autant plus vive que nous ne savions pas ce que c'était. L'interdiction qui avait

frappé les représentations du *Roi s'amuse*, de Victor Hugo, avait mis les têtes à l'envers, et pendant que les « perruques » applaudissaient à cette mesure, uniquement provoquée par le tumulte de la première représentation, les « jeune France » protestaient et laissaient croître leurs cheveux. La révolte contre les usages reçus, contre les costumes adoptés était générale dans la jeunesse, qui ne savait qu'imaginer pour ne pas ressembler aux « bourgeois glabres ».

Nous estimions que les élèves du collège Stanislas étaient les écoliers les plus heureux de Paris, parce que Théodose Burette, professeur d'histoire, ne dissimulait point son admiration pour la nouvelle école. La grosse tête ronde de Burette, rasée à la malcontent et ornée d'énormes moustaches noires, lui donnait une apparence étrange qui l'avait rendu fameux dans le monde des écoliers. Avoir un tel professeur nous paraissait une joie sans pareille, mais cette joie nous était refusée, car nos maîtres ne nous rappelaient en rien les excentricités réelles ou supposées du « Mamelouk », ainsi que nous avions surnommé Burette, dont la gloire devait consister plus tard à écrire la *Physiologie du fumeur*. Burette appartenait, par ses habitudes et par ses relations, à un groupe d'artistes, dont plusieurs sont devenus célèbres, et chez lesquels l'émulation de la « charge » entretenait une sorte de folie. Le branle leur était donné par des hommes de talent, par Charlet, par Poterlet, par vingt autres qu'il serait facile de nommer et qui, pour protester contre la vie bourgeoise, contre ce que l'on appelait alors les « épiciers », imaginaient des inepties que l'on a l'habitude de réprimer à Charenton.

Un jour de congé, dans la belle saison, traversant le pont Royal avec le domestique qui était venu me chercher au collège, je m'arrêtai, comme presque tous les passants,

pour contempler une trentaine de jeunes hommes vêtus à la diable de vestes de velours, de surcots de laine, de jaquettes de nankin, chevelus et barbus, qui marchaient en file indienne, collés les uns contre les autres; ils emboîtaient le pas; leurs bras ballaient en même temps; en tête s'avançait Théodose Burette brandissant une canne; sur un rythme précipité et retentissant ils disaient : « Une, deux! une, deux! le choléra! le choléra! » Arrivés au bout du pont, ils s'arrêtèrent brusquement, firent volteface et chantèrent : « Connaissez-vous le thermomètre de l'ingénieur Chevalier? » — Puis ils reprirent leur rang et partirent : « Une, deux! une, deux! le choléra! le choléra! » Le lendemain au collège, pendant la première récréation, je me hâtai d'initier mes camarades à ce genre de promenade, que je dirigeai moi-même; cela ne fut pas du goût d'un maître d'étude, qui m'envoya terminer la journée chez Rouillon. Longtemps après j'ai su ce que signifiait ce défilé qui traversait Paris à la stupéfaction des passants. Cela s'appelait la grande chevauchée de la côtelette aux cornichons et avait été inventé par Burette.

On partait de la rue Pigalle et l'on s'en allait ainsi, le dimanche, pendant l'été, jusqu'à Saint-Mandé, où l'on déjeunait chez un charcutier qui vendait de bonnes côtelettes de porc frais. C'était bruyant, inoffensif et bête, mais cela divertissait des désœuvrés qui ne savaient comment se singulariser.

Plusieurs groupes, composés d'artistes, de gens de lettres, de petits boursiers, d'employés de ministère se réunissaient, se cotisaient pour dîner et surtout pour boire ensemble; ces groupes se distinguaient par des dénominations parfois crapuleuses. Si sur des tableaux de cette époque on retrouve, à la suite de la signature du peintre, le chiffre 45 placé entre deux parenthèses, c'est que l'artiste a appartenu, — que le lecteur me pardonne, — à la

société des Quarante-cinq jolis cochons, dont le président fut un des grands artistes de l'école romantique. On buvait, on débitait des sornettes, on cassait des carreaux dans les cabarets de la banlieue, on dansait dans les guinguettes, on rentrait à Paris en chantant quelques couplets grivois et l'on gagnait au pied lorsque l'on rencontrait des patrouilles. Un de ces chefs d'orgie fut célèbre en son temps; c'était un homme énorme, borgne, mystificateur intrépide, buveur expérimenté, chef de bureau au ministère de la marine et qui se nommait Billou. Henri Monnier, à la fois dessinateur, caricaturiste, acteur et homme de lettres, était de ces parties; il excellait à pousser ses compagnons à des sottises compromettantes; il y dépensait les ressources d'un esprit diabolique et s'esquivait lorsque la plaisanterie prenait mauvaise tournure.

Ces farces devenaient parfois tragiques et les jeunes gens emportés par l'ardeur de leur tempérament, par l'émulation de sottises qui les avait saisis, en arrivaient à des actes coupables. La plupart de ces « compagnons de tout plaisir » fréquentaient une petite salle de spectacle aujourd'hui détruite et que l'on nommait la salle Chanteraine. C'était un théâtre d'amateurs, jadis fondé par un certain Doyen, méridional, grand admirateur de Talma, et où les aspirants acteurs et surtout les aspirantes actrices jouaient pour se familiariser avec les planches et le public. Aujourd'hui encore on peut reconnaître l'emplacement de ce théâtre aux colonnes doriques qui précèdent l'entrée de l'hôtel de M. Renouard, rue de la Victoire, n° 47. — C'était moins une salle de spectacle qu'un champ de bataille. Les Jeune France, artistes et autres, occupaient le parterre et les stalles d'orchestre, tandis que les gants jaunes, viveurs et parasites, s'installaient dans les premières loges et à la galerie. Toute débutante applaudie par les loges était sifflée par le parterre, et

vice versa; c'était l'usage et nul ne se serait permis d'y faillir. Les spectateurs des loges descendaient dans l'orchestre, et l'on se gourmait comme en champ clos. Quelque mauvais plaisant n'oubliait pas d'éteindre les quinquets et la mêlée devenait générale.

Un soir la lutte fut plus violente que de coutume. Quelques Jeune France de l'orchestre se firent la courte échelle pour monter à l'assaut d'une loge d'avant-scène, d'où quatre ou cinq gants jaunes un peu ivres leur lançaient des pommes et des quolibets. Un des spectateurs de la loge prit un banc de bois sur lequel on déposait les manteaux dans le couloir des premières, et, s'en servant comme d'un bélier, frappa à la tête un jeune homme qui, debout sur les épaules de ses compagnons, avait déjà saisi le rebord de la loge. Le jeune homme retomba dans l'orchestre et la chute fut grave, car il en mourut. Le coupable était un jeune pair de France par hérédité auquel son âge n'avait pas encore permis de prendre séance; l'affaire fut étouffée, les parents de la victime furent désintéressés; mais, comme il fallait un exemple, la salle Chanteraine fut fermée pendant trois mois.

Ces aventures ne nous étaient point inconnues au collège; nous nous les racontions en les exagérant et nous portions envie à ceux qui en étaient les héros. Souvent le domestique qui, les jours de sortie, allait chercher Louis de Cormenin au collège Rollin, situé rue des Postes (rue Lhomond), venait me prendre à Louis-le-Grand; alors Louis et moi nous faisions route ensemble et nous dirigions notre chemin de façon à passer par la place Saint-Germain-des-Prés. Arrivés là, nous nous arrêtions un peu émus et nous regardions une vieille maison jaunâtre, percée d'une multitude de fenêtres, et dont nous nous attendions à voir sortir quelque chose d'extraordinaire. C'était la Childeberte. Depuis quarante ans, elle n'était

habitée que par des artistes, et son nom lui avait été donné parce qu'elle occupait le nº 9 de la rue Childebert, qui a été démolie pour faciliter l'agrandissement de la place Saint-Germain-des-Prés. De ce qui se passait dans cette maison on nous avait raconté des histoires merveilleuses. Le sabbat y était en permanence; on n'y était admis qu'après avoir inventé « une charge nouvelle ». La police s'en éloignait avec terreur et les gens du quartier se signaient en apercevant le lieu maudit. Tous les peintres révolutionnaires y avaient vécu; Géricault, Paul Delaroche, les Johannot avaient écrit leur nom sur les murailles de la vaste masure.

Un dimanche matin, les rapins qui campaient dans les chambres auxquelles on accédait par un escalier vermoulu, imaginèrent une plaisanterie dont le récit, apporté au collège par un externe libre, nous avait ravis d'enthousiasme. A l'aide d'une côtelette, ils avaient attiré dans l'atelier de l'un d'eux un grand chien de boucher, un mâtin jaunâtre à oreilles coupées, à museau noir. On le déguisa en tigre; on lui peignit des zébrures sur les flancs, on lui moucheta le mufle; puis on lui attacha une casserole à la queue et on le lâcha sur la place Saint-Germain-des-Prés, au moment où les fidèles sortaient de l'église, après la grand'messe. A chaque fenêtre de la Childeberte apparaissait un artiste drapé dans une couverture, coiffé d'un plumeau, fumant dans un manche à balai et représentant ainsi un Bédouin. Sur la place, le désarroi fut affreux; on crut voir un véritable tigre, et la fuite fut éperdue. Quelques bourgeois arriérés trouvèrent que la farce était excessive et portèrent plainte. Force resta à la loi, car le boucher propriétaire du chien fut condamné à l'amende.

La Childeberte nous inspirait, à nous autres écoliers, une admiration sans bornes, et lorsque la direction de

nos promenades du jeudi nous permettait de passer devant, nous nous la montrions avec respect. C'est là que naquit une charge célèbre qui fit le tour des ateliers d'Europe, car nos artistes la portèrent à Rome, d'où elle gagna les autres capitales. Partout on raconta « l'histoire du prince Henri, qui avait le cœur bardé de trois cercles de fer et qui fut honni, banni, funeste de ses États » ; mais nul n'en a jamais su la fin, car on devait recommencer le récit toutes les fois qu'on l'interrompait, et on l'interrompait toujours. On prétendait, — ceci est de la légende, — qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un locataire de la Childeberte eût payé son terme, et l'on affirmait, — ceci est de l'histoire, — que la propriétaire, Mme Legendre, n'avait jamais fait une réparation à sa maison depuis qu'elle l'avait achetée en 1793.

Quand cette masure fut abattue en 1858, elle tombait en ruines ; elle se serait effondrée d'elle-même depuis longtemps si elle n'avait été soutenue par les constructions mitoyennes. Elle était peuplée de rats comme jadis le fameux éléphant de la Bastille. La démolition de cette sorte de phalanstère fut un deuil pour les artistes qui l'avaient habité ; plus d'un l'a regretté et le regrette peut-être encore. Lorsque Louis de Cormenin et moi nous avions longtemps regardé la Childeberte, nous nous disions : « C'est là que nous habiterons quand nous serons grands. » L'âge est venu et nous nous sommes gardés de réaliser ce rêve de notre enfance.

CHAPITRE IV

L'INITIATION

En 1835, pendant que je faisais ma sixième, j'eus la bonne fortune, au mois de janvier, de tomber malade d'une rougeole ou d'une fièvre scarlatine; ma mère me prit chez elle et je trouvai que c'était fort doux. Je traînai ma convalescence le plus que je pus, afin de retarder l'heure de rentrer au collège; ma mère m'y aida sans trop le laisser paraître, et, au milieu de février, j'étais toujours « à la maison ». Le 12 du mois, on me dit : « Nous irons ce soir au spectacle, à la Comédie-Française; on donne une pièce nouvelle. » Je fus ravi. En fait de théâtre, je ne connaissais que le Cirque Olympique, Franconi, comme l'on disait. J'y avais battu des mains aux drames de « l'épopée impériale », et j'y avais admiré une pièce intitulée *les Polonais*, dans laquelle il y avait des combats, des escadrons d'amazones conduits par la comtesse Platter et des couplets que je n'ai pas oubliés :

L'aigle blanc nous guide,
Volons aux combats!
O Pologne intrépide,
Un jour tu renaîtras!

Le personnage principal était un certain Paulinski, homme du peuple, qui donnait le signal de la révolte. Je

savais bien que Paulinski était un héros fictif, mais l'imagination est si forte chez les enfants, elle est tellement passionnée, qu'elle crée la réalité et donne aux fictions un corps saisissable. Dans les rares journaux qui pouvaient passer sous mes yeux, je cherchais les faits relatifs à l'insurrection polonaise, et j'étais désappointé de n'y point trouver le nom de Paulinski. J'avais fini par me figurer qu'il existait, et lorsque l'on souriait de ma naïveté, on m'affligeait. J'ai du reste toujours été ainsi au temps de mon enfance et de ma jeunesse. J'aurais été de ceux qui écrivaient à Richardson pour le supplier de ne pas faire mourir Clarisse. Il m'est douloureux de penser que Manon, que des Grieux, que Paul, que Virginie, n'ont point été des êtres vivants. J'ai peine à admettre que la princesse de Clèves ne soit pas un personnage historique. J'ai cru aux héros des romans que j'admirais : j'ai cru à Bas-de-Cuir, à Robinson, à Ivanhoë; j'ai cru à Vautrin, à Lucien de Rubempré, à Mme de Maufrigneuse. Suis-je bien certain de n'y plus croire? — « Tout assaiché que suis, dit Montaigne, et appesanti, je sens encore quelques tièdes restes de cette ardeur passée. » — Lire ainsi, avec tant de passion, c'est lire sans critique, je n'y contredis pas; mais c'est lire avec bonheur : mieux vaut sentir que raisonner.

Si les coups de fusil que l'on tirait au Cirque Olympique me causaient de l'émotion, on peut imaginer ce que j'éprouvai pendant la soirée du 12 février 1835, en écoutant une des œuvres maîtresses de l'école romantique. On donnait la première représentation de *Chatterton*. Pour la première fois j'entendais une langue exquise dont le nombre et la richesse me charmaient comme une symphonie. Pour la première fois aussi j'assistais à un véritable drame, très savant sous sa forme simple et dont les péripéties sont produites par le caractère même des

personnages et non point par une série d'événements arbitraires. Raconter la pièce serait superflu, chacun la connaît. L'impression fut intense jusqu'à la douleur. Le rôle du quaker, celui de John Bell étaient tenus par Joanny et par Guiaud. Ma mémoire n'a rien conservé d'eux que de confus et d'indistinct; mais dussé-je vivre les dix mille éternités promises à Brahma, je n'oublierai jamais Marie Dorval et Geffroy, qui jouaient Kitty Bell et Chatterton. Il est possible que je sois abusé par le souvenir d'une émotion ineffaçable, mais ces deux acteurs me semblent avoir atteint dans cette pièce le plus haut degré de l'art théâtral.

Geffroy n'était point ce qu'on appelle un artiste à effets; il ne cherchait pas à en produire, et faisait bien. Malgré une physionomie assez dure, ironique, dédaigneuse, il n'était point déplaisant; il était alerte et adroit; à le regarder se mouvoir en scène, on reconnaissait un homme familiarisé avec les bons exercices du corps, avec l'escrime, la paume et la natation. Il excellait à composer un rôle, et plus que nul autre il sut s'identifier au personnage qu'il avait à représenter. Pendant toute la durée d'une pièce, fût-elle cinq actes, fût-il constamment en action, il ne se démentait pas. Jamais on n'avait l'acteur sous les yeux, mais toujours le personnage, que ce fût Philippe II dans *Don Juan d'Autriche*, Marat dans *Charlotte Corday*, Richelieu dans *Diane*. Cela seul faisait de lui un artiste hors de pair et il me semble s'être surpassé dans la création de *Chatterton*. De ce rôle difficile, où la colère, l'amertume, le désespoir, l'amour, le génie se mêlent dans une exaltation qui flotte au-dessus de la folie, il sut rendre les nuances avec une implacable vérité. Il a fait une reconstitution, et aujourd'hui encore, lorsque j'entends parler de Chatterton, — du poète et non du drame, — c'est la figure de Geffroy qui m'apparaît.

Tout autre était Marie Dorval, actrice incohérente, irrégulière, sans moyenne, médiocre ou sublime, selon qu'un rôle lui convenait ou ne lui convenait pas. Elle parlait de la gorge, comme les Parisiens; elle avait des intonations vulgaires, mais l'ampleur de son jeu, son intelligence des situations les plus délicates, la passion dont elle débordait en faisaient la plus grande artiste dramatique que j'aie connue : je n'excepte ni Mars ni Rachel. Il est possible du reste que le fond romantique de mon éducation littéraire soit pour quelque chose dans ce jugement; mais lorsque je me reporte par la pensée aux années de ma jeunesse et que je me rappelle les représentations théâtrales auxquelles j'ai assisté, je retrouve le souvenir de Marie Dorval lié à celui de mes plus vives émotions. C'était une étrange femme, très bonne, très aimante, sans grand souci d'elle-même, mariée à un écrivain légitimiste, nommé J.-C. Merle, qui ne s'en occupait guère, éprise de son art, et maternelle à ceux qui l'approchaient. Elle notait chaque jour les impressions et les faits principaux de sa vie. Les carnets où sa confession est inscrite n'ont pas été perdus; j'ai pu les lire, c'est navrant. Les deux rôles où elle a développé à l'aise ses qualités ont été ceux d'Adèle dans *Antony* et de Kitty Bell dans *Chatterton*. Dans ce dernier elle était admirable.

De la loge d'avant-scène du rez-de-chaussée où j'étais, je tenais mes yeux attachés sur elle; elle me fascinait. Est-ce une erreur de ma mémoire? Elle essuyait des larmes réelles, elle ressentait les douleurs qu'elle n'avait qu'à exprimer. Je la vois encore avec ses mitaines de dentelle noire, son chapeau de velours, son tablier de taffetas; elle maniait ses deux enfants avec des gestes qui étaient ceux d'une mère et non ceux d'une actrice; d'un mouvement rapide et souvent répété de la main, elle relevait une mèche latérale de ses cheveux qui se déroulait sans

cesse. Malgré sa voix trop grasse, elle avait des accents plus doux qu'une caresse; dans sa façon d'écouter, de regarder Chatterton, il y avait une passion contenue, peut-être ignorée, qui remuait le cœur et l'écrasait. Les spectateurs étaient anxieux, c'était visible; l'angoisse comprimait jusqu'à l'admiration. A je ne sais plus quel passage, on cria : « Assez! » Immobile, appuyé sur le rebord de la loge, étreint par une émotion jusqu'alors inconnue, j'étouffais. Aux dernières scènes, lorsque Kitty Bell gravit en oscillant l'escalier de la chambre où Chatterton va mourir, lorsqu'elle glisse renversée sur la rampe et retombe à genoux, lorsque, à la voix de son mari, elle se redresse, saisit sa bible et va s'affaisser, expirante, pendant que ses enfants accourent vers elle, la salle se leva; il y eut un cri d'horreur, de commisération et d'enthousiasme. « Oh! dans ton sein, dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs!... »

Quand on vint proclamer le nom de l'auteur, le comte Alfred de Vigny, on resta debout pendant près de dix minutes; les hommes battaient des mains, les femmes agitaient leurs mouchoirs. Jamais, depuis, je n'ai vu une ovation pareille. Si, comme on le dit, les succès de théâtre sont ceux qui flattent le plus l'amour-propre, Alfred de Vigny a dû, ce soir-là, s'enivrer jusqu'au délire. Je n'avais pas parlé, je n'avais pas applaudi, j'étais terrifié. Je sortis machinalement de la loge; lorsque j'en franchissais le seuil, ma mère, qui avait les yeux rouges de larmes, me dit : « Qu'as-tu donc? » Le son de sa voix brisa la torpeur dont j'étais enveloppé; je voulus répondre et je perdis connaissance. Je sentis confusément que l'on m'emportait et je revins à moi par une crise de sanglots et de spasmes qui était une crise nerveuse. Ma mère passa la nuit près de moi et plusieurs fois me réveilla pour dissiper les cauchemars qui m'agitaient. Le lende-

main, elle me disait en souriant : « Te voilà condamné au Cirque Olympique pour longtemps encore. » Un de mes parents auquel on conta l'aventure me proposa de me mener chez Alfred de Vigny, qu'il connaissait ; je refusai avec effroi : il me semblait que je tomberais foudroyé, comme devant un dieu.

Ma mère regretta de m'avoir conduit à cette soirée solennelle ; il était trop tard ; c'en était fait pour toujours : le goût, la passion des lettres m'avait saisi et ne devait plus me quitter. Je n'imaginais pas qu'il y eût au monde une fonction plus belle que celle de l'écrivain indépendant et convaincu ; après tant d'années passées, après tous les incidents, toutes les tentations de l'existence, je n'ai point varié d'opinion. Je ne pensais guère à cela, au cours de mes treize ans ; je ne voyais que l'émotion que j'avais éprouvée et je rêvais de la renouveler le plus souvent possible. Puisqu'il m'était interdit d'aller au théâtre, je pouvais du moins lire les pièces que l'on y jouait et je fus pris d'une véritable rage de lecture. Tout mon argent de poche, — mes semaines, comme nous disions au collège, — fut employé à acheter des drames, des comédies et des vaudevilles. Je bâclais mes devoirs, j'apprenais à peine mes leçons ; au quartier, abrité derrière un rempart de livres, en classe, dissimulé par le camarade placé sur le gradin inférieur, je lisais et je m'absorbais si bien, je devenais tellement absent, qu'il m'est arrivé plus d'une fois de ne pas entendre la dictée du professeur.

La première pièce que je lus ainsi était intitulée : *la Nonne sanglante*. C'était un gros drame d'Anicet Bourgeois et de Maillan, qui obtenait un succès d'horreur à la Porte-Saint-Martin. Ça commence dans les catacombes de Rome : « Le guide ! le guide ! suivez le guide ! » Il y a des bohémiens, des assassinats, on y voit Cagliostro ; ça n'a ni queue ni tête, ça finit par un meurtre et par

un incendie. Ce fatras me semblait admirable et j'étais haletant en lisant les scènes où se déroulaient ces aventures insensées. Lorsque j'avais terminé ma lecture, je prêtais la pièce à un camarade, qui bientôt la passait à un autre. La mode s'y mit. Le dimanche, chacun rapportait une pièce; les externes libres nous en achetaient; notre classe de sixième ressemblait à une boutique du *Magasin théâtral*. Lorsqu'un pion ou un professeur nous surprenait, la pièce était confisquée; nous étions privés de sortie ou envoyés aux arrêts après récidive : rien n'y faisait; la contagion gagna et tout le collège « fut empoisonné par de mauvaises lectures faites pour pervertir le cœur et abâtardir l'intelligence », ainsi que, dans un de ses sermons, nous le dit l'aumônier, que le proviseur avait chargé de prêcher sur ce sujet. Les punitions et la rhétorique sacrée furent vaines; on n'en lut pas une pièce de moins. Les garçons de salle étaient du reste nos complices, et, moyennant un pourboire de deux sous, ils nous eussent apporté le répertoire des théâtres de Paris.

Tout m'était bon; avec l'insatiable curiosité d'un enfant, je passais d'un sujet à un autre sans même m'apercevoir de l'incohérence de ces lectures, au choix desquelles le hasard seul présidait. La bibliothèque de mon père était exclusivement scientifique et me repoussait, mais celle de ma mère était toute littéraire et j'y puisais à pleines mains, en aveugle. Mes jours de sortie se passaient à lire et j'avalais tout indistinctement, aussi bien la *Découverte de l'Amérique*, par Robertson, que les *Contes moraux*, de Marmontel. Lorsque je pouvais m'emparer d'un roman, j'allais me cacher pour le lire, comprenant bien que je faisais œuvre défendue. Je n'ai pas oublié la petite chambre, placée près d'un grenier, éclairée par une lucarne, où je m'asseyais sur le carrelage, le dos appuyé contre un mur en brisis pour lire *Frère Jacques*, de Paul

de Kock; *le dernier des Mohicans*, qui me donna l'envie folle d'aller vivre avec les Peaux-Rouges dans les forêts du Canada; *Venezia la bella*, d'Alphonse Royer, où un chapitre intitulé « Adultère » me rendit d'autant plus rêveur que je ne le compris pas; et *les deux Cadavres*, de Frédéric Soulié, qui me mit aux lèvres bien des questions que je n'osais formuler, dans la crainte de trahir mon secret. Ma petite tête n'était remplie que d'aventures tragiques : je vivais dans un monde invraisemblable, où les péripéties se succédaient incessamment et qui me rendait plus haïssable encore le régime du collège, les devoirs ennuyeux et la monotonie de l'existence cloîtrée.

J'avais communiqué à Louis de Cormenin la passion qui me dévorait; lui aussi, il lisait, mais avec moins d'emportement que moi. Pendant que je me délectais aux romans et aux drames, il obéissait à son goût naturel, plus affiné que le mien, et recherchait les poètes. Il avait une mémoire prodigieuse, et lorsque nous étions ensemble, de sa voix douce et un peu traînante, il me récitait les *Messéniennes*, de Casimir Delavigne :

« Tremble, je vois pâlir ton étoile éclipsée, »

ou les *Méditations*, de Lamartine :

« Ici gît, point de nom : demandez à la terre ! »

Avec sa mansuétude habituelle, il me démontrait a supériorité de la poésie sur la prose et disait : « Notre devoir est de devenir de grands poètes; » j'ajoutais : « Oui, comme Chatterton ! » Dans le cabinet de son père, Louis découvrit la *Némésis*, de Barthélemy, et s'en empara. Ce pamphlet rimé avait alors un succès extraordinaire; l'opposition, si familière aux esprits français, y fut pour beaucoup, mais l'âpreté de l'invective et la facture habile des vers méritaient d'être appréciées, et le furent.

Lorsque Louis me l'apporta, la *Némésis* avait depuis longtemps cessé de paraître, car on avait offert à Barthélemy la clé d'or qui ouvre les portes secrètes et ferme les mauvaises consciences.

De très bonne heure, Louis eut le don des vers; à l'âge où les enfants savent à peine l'orthographe, il rimait. Il lui suffisait de lire un poème pour en être pénétré ; il en reproduisait, à son insu, le rythme et la coupe, appliquant à ses idées, confuses encore, la forme dont il avait été frappé. Je garde précieusement, comme une relique de notre enfance, les vers qu'il faisait en classe entre deux devoirs. J'y trouve une satire contre le collège Rollin, où l'influence de la *Némésis* est poussée jusqu'à l'imitation :

Loin du Palais-Bourbon où sans miséricorde
Le rapace budget nous met au cou la corde,
Où, mandataire usé, le député crétin,
Sans consulter l'honneur, met son vote au scrutin.

Le collège, on le pense, n'est pas mieux traité que le pouvoir législatif :

Il étend son drapeau, drapeau caméléon
Flottant pour Louis-Philippe et pour Napoléon.

J'admirais de tels vers; j'essayais d'en faire autant et je n'y réussissais pas. M. de Cormenin nous encourageait, nous donnait des sujets à traiter et nous semblait un peu excessif lorsqu'il prétendait nous faire employer nos jours de congé à écrire des narrations. Il aimait les vers et en avait fait beaucoup au temps de sa jeunesse; son début poétique, les *Nymphes de Blandus*, lui avait valu d'emblée un poste d'auditeur au Conseil d'État; dans le *Keepsake français pour* 1831, il avait donné une ode froide, mais belle, intitulée : *Ninive*, qui détonne un peu à côté de : *A la jeune France*, de Victor Hugo, des *Derniers Moments de François Ier*, par Alfred de Musset,

et de *Gilles de Retz*, par Ernest Fouinet. Il était alors à l'apogée de sa célébrité; le pseudonyme Timon, dont il signait ses pamphlets, était populaire. On le considérait comme l'adversaire personnel de Louis-Philippe, et les journaux de l'opposition chantaient ses louanges. On discutait pour savoir s'il était légitimiste ou républicain; dans les deux partis systématiquement hostiles à la monarchie de la branche cadette, on le flattait et on se réclamait de lui. Il ne se dévoilait pas.

Je l'ai connu, beaucoup approché; lorsqu'il est mort, j'étais au chevet de son lit et je l'ai conduit au cimetière de Joigny, dans la tombe où son fils l'attendait. J'en puis parler. Comme tout homme public qui fait naître plus d'espérances qu'il n'est résolu à en réaliser, il fut calomnié, calomnié par ceux qui lui reprochaient d'être trop modéré, calomnié par ceux qui lui reprochaient d'être trop violent. C'est le sort des esprits pondérés, il n'y échappa point. En somme, il n'était ni républicain, ni légitimiste, ni orléaniste : il était plébiscitaire. Pour lui, la puissance souveraine réside dans l'ensemble des citoyens, qui la délègue par voie de suffrage. La nation choisit elle-même la forme et le chef du gouvernement qui lui conviennent. C'est la théorie actuelle de l'appel au peuple; il n'en eut jamais d'autre, et la guerre de pamphlets, guerre souvent redoutable qu'il fit à la dynastie de Juillet, avait pour origine le vote d'une Chambre de députés incomplète qui appela Louis-Philippe au trône. Dès que la branche aînée des Bourbons fut tombée, on proposa à M. de Cormenin le ministère de l'instruction publique; non seulement il refusa, mais il envoya sa démission de député, « parce qu'il n'avait pas reçu de ses commettants mandat pour élire un roi ». Cela fit grand bruit à l'époque. On disait : « Cormenin est fou! » Non, il était logique et obéissait à la conviction raisonnée

qui plus tard lui fit accepter le rétablissement de l'empire appuyé sur le suffrage universel.

Il y avait cependant une certaine incohérence dans ses idées, et plus d'une fois il dut éprouver quelque peine à les mettre d'accord. Il avait des velléités de jacobin et n'admettait dans le pouvoir législatif qu'une seule chambre : la chambre basse; toute chambre haute, — pairie ou sénat, — lui semblait inutile ou dangereuse. D'autre part, il était catholique, catholique fervent, catholique ultramontain; il considérait l'Église gallicane comme une sorte de schisme et condamnait la déclaration de 1682. Avec de telles opinions, on comprend que tous les partis finirent par le renier : les légitimistes, parce qu'il repoussait la chambre haute; les orléanistes, parce qu'il combattait le roi choisi par la chambre basse; les républicains, parce qu'il défendait les privilèges de l'Église. Comme il était de bonne foi et de forte probité, il laissa dire et ne se soucia pas de tant de rumeurs. Ses pamphlets sont oubliés aujourd'hui; à peine se souvient-on de ses *Orateurs parlementaires*, mais son *Cours de droit administratif* restera un livre d'histoire à consulter, car il fixe une époque et a, le premier, coordonné les ordonnances, les lois, les décisions, alors éparses, qui règlent la matière.

C'était un homme d'apparence un peu lourde, ayant les beaux yeux et la forte mâchoire de tous les Cormenin; il était d'une finesse redoutable et d'un esprit mordant malgré ses allures naïves, parfois même un peu niaises. Il cherchait le trait et savait le trouver. Sous des apparences très douces il cachait une volonté dont la fermeté ressemblait à de l'entêtement. Il écoutait, souriait, faisait un signe de tête approbatif, et, lorsque l'on croyait l'avoir convaincu, il prouvait par un seul mot qu'il restait immuable dans son opinion. Jamais je n'ai vu un homme

professer pour les femmes, pour leur futilité, leur bavardage, leur inconsistance, un mépris aussi serein. Il avait une façon de les regarder qui démontait les plus hardies; leur colère ni leurs larmes ne le pouvaient toucher; dans l'intimité même de la famille, il put leur parler de ce qu'il avait fait, mais jamais il ne leur parla de ce qu'il comptait faire. Lorsqu'on lui adressait des reproches, — et ils ne lui furent pas épargnés, — il prenait son chapeau, mettait ses mains dans les poches de sa grande redingote en castorine et allait se promener. Sa vie a été tourmentée par un regret : il eût voulu être orateur et ne put parvenir à vaincre la timidité qui l'étranglait à la tribune. Il nous disait constamment : « Étudiez-vous à parler! » Un jour, je lui demandai : « Quel est le plus grand homme de notre temps? » Sans réfléchir, il répondit : « Berryer. »

M. de Cormenin nous conduisait parfois au théâtre et pendant les entr'actes nous faisait une sorte de cours d'art dramatique dont plus d'un auteur aurait pu profiter. Quoiqu'il n'aimât pas la musique, je lui dois une des plus fortes émotions musicales de ma vie, car pendant les congés du carnaval ou de Pâques, en 1836, il nous mena à l'Opéra. On donnait *les Huguenots* La salle de la rue Le Peletier, légèrement construite, avait des qualités d'acoustique extraordinaires; du fauteuil d'orchestre où j'étais assis, je ne perdais ni une note, ni une parole. Au quatrième acte, pendant le duo de Raoul et de Valentine, écoutant le chœur des instruments à cordes, je ne fis aucun effort pour retenir mes larmes. La voix de Nourrit et celle de Cornélie Falcon se mariaient dans des intonations à la fois si puissantes et si douces, que je me sentais emporté dans un rêve d'harmonie.

Le contraste physique entre les deux artistes était saisissant. Cornélie Falcon avait une beauté olympienne,

régulière, un peu froide, mais admirable. Ses yeux noirs, ses cheveux noirs, ses lèvres fermes, sa haute taille, sa démarche élégante semblaient de ces impératrices romaines dont la statuaire a immortalisé les traits. Adolphe Nourrit, court, épais, la chevelure bouclée, les yeux en boule de loto, se démenait lourdement près d'elle et la rendait plus belle encore. Mais dès qu'il chantait, sa forme insuffisante s'ennoblissait de la pureté de sa voix. Quel sentiment! Jamais depuis lors cet hymne d'amour n'a vibré avec une telle passion. Était-ce Nourrit, était-ce Falcon? — était-ce Raoul, était-ce Valentine? — A coup sûr, c'était Nourrit.

J'ai ouï raconter au sujet de ce duo une anecdote que je crois vraie, quoique je n'en aie pu vérifier l'exactitude. — Dans l'origine, le quatrième acte ne comportait pas la scène entre Valentine et Raoul. Après le chœur des seigneurs catholiques et des moines qui se termine par le cri : *à minuit!* la décoration changeait et montrait une galerie de l'hôtel de Nesle où les chefs protestants offraient un bal à Marguerite de Navarre. Le ballet était interrompu par Raoul, qui, l'épée en main et blessé, se précipitait en chantant :

Aux armes, mes amis, on immole nos frères!

A une des dernières répétitions, Nourrit dit à Meyerbeer : « C'est confus ; le public ne comprendra pas le cinquième acte; il faudrait que Raoul et Valentine se retrouvassent; sans cela il sera difficile d'admettre qu'ils se marient et meurent ensemble; il y a un duo à faire. » — Meyerbeer lui demanda : « Le sentez-vous, ce duo? — Oui. — Eh bien! faites-le : je m'arrangerai avec Scribe. » — Le lendemain Nourrit apporta les paroles de ce duo, dont la musique ferait seule de Meyerbeer un maître incomparable. Nourrit fut bien inspiré; il avait créé une des plus

belles situations musicales qui soient au théâtre. Cela n'a rien de surprenant : à ce moment même, il était éperdument amoureux de Cornélie Falcon, qui le repoussait avec un dédain où il y avait presque de l'antipathie. Aussi quand, à ses pieds, il chantait :

Ah ! parle encore et prolonge
De mon âme l'ineffable sommeil;
Si l'extase où je suis est un songe,
Que jamais je n'arrive au réveil,

ce n'était ni l'acteur, ni l'artiste qui était en scène, c'était l'homme, l'homme qui souffrait, qui aimait sans espoir, qui demandait grâce pour lui-même. Depuis cette première soirée, j'ai entendu *les Huguenots* plus de cent fois, jamais l'émotion que j'ai ressentie n'a été aussi poignante, car ce n'était plus Nourrit : ce n'était qu'un chanteur qui chantait[1].

A la fin de ma cinquième, je fus renvoyé de Louis-le-Grand; on me transféra au collège Saint-Louis; je n'y fus ni mieux ni plus mal, et à l'étude de Quinte-Curce je substituai celle des romans maritimes, pour lesquels je m'étais passionné et que la *Salamandre* d'Eugène Suë avait mis à la mode. Au mois d'avril 1837, pendant que je faisais ma quatrième, le plus terrible, le plus inattendu des malheurs me frappa : ma mère mourut, toute jeune encore et charmante, m'abandonnant au seuil de la vie, à l'heure même où j'allais avoir le plus besoin d'elle. J'étais encore trop enfant pour comprendre ce que cette perte avait d'irréparable; je le sus plus tard; ce doux fantôme m'a hanté pendant les années de ma jeunesse; il fut avec

1. Un fait analogue s'est produit pour *Guillaume Tell*; c'est Armand Marrast, alors précepteur des enfants d'Aguado, qui a intercalé dans le poème primitif les paroles : « Amis, amis, secondez ma vaillance, » dont Rossini a fait un de ses meilleurs airs *di bravura* et où Duprez a trouvé son grand succès.

moi dans mes voyages, dans mon existence intime, dans mon travail; jusque dans mes plaisirs, et j'appris à mes dépens qu'il y a des absences dont on ne se console jamais. J'étais orphelin et dans une aisance relative qui m'assurait toute indépendance. Louis de Cormenin et moi, nous avions formé le projet, aussitôt notre sortie du collège, de vivre côte à côte et de travailler à des poèmes, à des romans, à des drames que nous signerions de notre double nom réuni en un seul : Maxime de Cormenin ou Louis Du Camp, en témoignage d'une fraternité qui n'eut jamais rien d'éphémère.

Pendant le séjour que je fis à la maison après la mort de ma mère, à ces heures où l'âme ébranlée reçoit des impressions ineffaçables, je lus un roman qui devait exercer sur mes idées une influence dont toute trace n'est pas anéantie. C'était *Emmeric de Mauroger*, par l'auteur de *Marguerite Aymon* et des *Deux Soufflets*. L'auteur était Mme Despans-Cubières, qui, bien avant la science officielle, avait découvert pour son usage particulier les vertus à la fois anesthétiques et surexcitantes de l'éther. Son mari était le général Cubières, qui fut mêlé au procès Teste et Pellaprat. Ce livre, qui fut jugé digne d'un prix Montyon, me bouleversa. La donnée en est simple : un jeune homme n'obéissant qu'au sentiment du devoir refrène et parvient à dissimuler un amour qu'il sait partagé, mais que sa délicatesse ne lui permet pas de laisser soupçonner. De là naît une lutte de passions dont le héros est la victime. Je compris mal le roman; je n'y vis que l'extase d'un amour platonique exaspéré jusqu'au martyre, et les femmes m'apparurent comme des anges immaculés dont la pureté ne devait même pas être souillée par l'expression d'un désir profane.

J'étais hors d'état de juger ce que le style a d'imparfait, d'apprécier les défauts d'une composition où les digres-

sions sur l'enseignement, sur l'esprit de caste, sur la vertu se mêlent tant bien que mal à un récit que la forme épistolaire rend nécessairement monotone; mais l'exagération, la fausseté même des sentiments m'emporta dans des régions où je n'avais jamais pénétré et je conçus cette idée singulière que la souffrance supportée stoïquement et entretenue par esprit de sacrifice est la plus grande jouissance que l'âme humaine puisse éprouver. Aimer jusqu'à en mourir et ne jamais l'avouer me parut le comble de la félicité.

Je viens de relire ce roman, qui est en quelque sorte la contre-partie de la *Nouvelle Héloïse*; j'ai eu un peu de peine à le découvrir, car il a dû prendre le chemin du fabricant de papier en passant par les quais; certes, je n'ai point ressenti les émotions qui m'étouffaient jadis, mais l'impression a été vive. Je ne suis plus un enfant; la soixantième heure va sonner à l'horloge qui ne se dérange jamais; les angles trop aigus de mes sentiments se sont émoussés; tout glisse plus facilement qu'autrefois, et cependant, en relisant ce récit, où abondent les faiblesses littéraires, j'ai été saisi de respect pour l'abnégation, pour le dévouement silencieux, poussé parfois jusqu'à la torture, et, tout en sachant qu'une telle vertu est en dehors et au-dessus de l'humanité, j'ai admiré qu'un homme pût tant souffrir volontairement sans se plaindre. Si jamais livre a prêché l'amour de la vertu et le sacrifice de soi-même en dehors de toute passion religieuse, c'est celui-là. Au milieu des violences, des brutalités de conception dont la littérature d'imagination cherchait alors à s'inspirer, il étonne comme un chant de flûte au milieu d'un tintamarre de trompettes.

Rentré au collège, je racontai les beautés que j'avais découvertes dans *Emmeric de Mauroger*, et je n'eus pas grand succès, car mon confident habituel, mon compagnon

de promenade autour de la cour pendant les récréations, était un élève des classes de mathématiques élémentaires qui n'avait qu'un goût médiocre pour les lettres. Il se nommait Guichaud de la Bourdonnaye et comptait se faire brigand en Corse s'il échouait à son examen pour Saint-Cyr. Au temps de son enfance, il avait habité Corte et me parlait avec admiration d'un certain Galloccio, qui, après avoir commis une demi-douzaine de meurtres, s'était réfugié à la montagne, où il défiait les lois et les gendarmes. Rien n'était plus facile, rien n'était plus beau que d'être bandit : on assassinait quelques personnes, les premières venues, au hasard du couteau; puis on se jetait dans le maquis, on y vivait en plein air, libre et redouté; on tuait des mouflons pour se nourrir et l'on était aimé de toutes les filles du pays. Si les voltigeurs corses devenaient trop inquiétants, on traversait les bouches de Bonifacio et l'on se réfugiait en Sardaigne, où il y a beaucoup de perdrix rouges. Guichaud voulait m'entraîner avec lui; je résistais et je lui disais : « Tu m'écriras tes aventures et j'en ferai un roman. »

Parmi les hommes dont nous étions entourés à Saint-Louis, il en est un que nous aimions, et que nous regardions avec respect : c'était l'organiste de la chapelle. Parfois, le dimanche et les jours de fête, nous l'apercevions, vêtu de son habit bleu à boutons d'or, marchant avec lenteur et la tête penchée. Sa chevelure et sa moustache blondes, son regard triste, rendaient plus mate encore la pâleur de son visage un peu bouffi. La musique dont il accompagnait la grand'messe était originale et avait une sorte de tendresse qui nous charmait. Je me souviens d'un *O Salutaris* qui ressemblait à une plainte entrecoupée de sanglots. Cet homme était Hippolyte Monpou, qui a mis en musique bien des vers d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, et qui fut l'auteur des *Deux Reines*,

de *Piquillo*, de *la Chaste Suzanne*. Il était alors fort jeune, et comme nous avions tous chanté *le Réveil*, *l'Andalouse*, *Si j'étais ange*, nous ressentions quelque fierté à l'avoir pour organiste; il devait mourir à trente-sept ans, sans avoir atteint la célébrité durable qui lui était promise.

Ce fut au collège Saint-Louis, en troisième, pendant ma seizième année, que je mis la main sur des livres de littérature réelle qui jusque-là, et pour des causes que je ne puis parvenir à m'expliquer aujourd'hui, m'avaient échappé. Un de nos camarades, — qui actuellement est membre de l'Académie des inscriptions et qui rêvait alors d'être acteur[1], — apporta *les Orientales* de Victor Hugo; je les lus. Quelle révélation! Comme les romans, les pièces de théâtre dont je m'étais épris s'évanouissaient devant le chef-d'œuvre dont je m'enivrais pour la première fois! Pendant les récréations je m'en allais, marchant à grands pas et criant à tue-tête :

Ombre du Padischah qui de Dieu même est l'ombre,
Tu n'es qu'un chien et qu'un maudit!

J'aurais voulu avoir une dague « au pommeau d'agate » et j'estimais qu'ils étaient heureux ceux qui se nomment « don Rodrigue, don Rodrigue de Lara ». Dès que j'eus lu du Victor Hugo, — cela prouve en faveur de mon jugement, — je ne voulus plus lire autre chose. L'émotion causée par *Chatterton* me donna le goût des lettres, l'admiration que m'inspira Victor Hugo m'y maintint, et malgré les combats que j'eus plus tard à soutenir pour ma propre cause, lorsque l'heure fut venue de choisir une carrière, je n'ai jamais hésité, estimant, dès cette époque, qu'il est préférable de tomber sur la route parcourue par les grands hommes que de marcher allègrement

1. Ernest Desjardins, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, décédé en 1886.

sur celle où se prélassent les hommes inférieurs. Je me hâtai d'écrire à Louis de Cormenin d'avoir à lire *les Orientales* et tous les livres de Victor Hugo qu'il pourrait se procurer. La réponse ne se fit pas attendre; au lieu de m'envoyer une lettre, Louis m'adressait une pièce de vers qui me prouvait à quel point il avait été pénétré par la poésie du maître :

Les muets bigarrés dorment dans le sérail,
Les icoglans joyeux dansent sous la coupole
Et l'Albanais armé d'une lourde espingole
Se tient debout sous le portail.

Avec sa faculté d'assimilation, Louis était un écho; il lui suffisait d'entendre un cri pour le répéter, et de même qu'il avait fait des satires après avoir lu la *Némésis*, il faisait des orientales parce qu'il lisait celles de Victor Hugo. Toute sa vie il eut ce don singulier et j'en citerai plus tard un curieux exemple.

Victor Hugo, que tant de gloire justifiée environne aujourd'hui, qui de son vivant a assisté à son apothéose (27 février 1881), Victor Hugo était alors, au point de vue littéraire, une sorte d'ennemi public; il le savait; il a écrit :

Moi que tant de haine dévore!

La guerre qu'on lui faisait était sans trêve et sans merci. Il faut relire les critiques dont on l'accablait pour savoir quels reproches on lui adressait et en quel style on lui faisait la leçon. La jeunesse l'aimait et l'admirait, pendant que les hommes d'un âge mûr, élevés dans des traditions que nous n'acceptions plus, souriaient avec commisération lorsque l'on parlait de lui. Le clergé, tout en déplorant ce qu'il appelait ses erreurs, se montrait bienveillant à son égard, et n'oubliait pas que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* avait fait acte d'archéologie intelligente, en démontrant la beauté des églises gothiques et en demandant

qu'elles fussent restaurées dans le style même de leur construction. Aussi on ne prêcha pas contre lui comme plus tard on devait prêcher contre Ernest Renan et contre Gustave Flaubert; mais l'université, à laquelle appartenaient nos maîtres, s'était soulevée contre lui; elle le montrait du doigt en disant : C'en est fait des lettres françaises si cet homme parvient à s'imposer. On le traitait de barbare et l'on citait avec complaisance le mot d'Hippolyte Rolle, critique dramatique au *National*, qui s'était écrié : « Non, monsieur Hugo, vous n'êtes qu'un poète de la décadence, comme Silius Italicus. »

La bataille entre les classiques et les romantiques a fait du bruit jadis et a duré longtemps. La victoire, si disputée qu'elle fût, n'est plus douteuse et Victor Hugo, à son tour, est devenu classique, c'est-à-dire hors de contestation. La mêlée fut violente. Un jour, par suite de je ne sais plus quel incident, les leçons de la classe prirent fin plus tôt que de coutume et une causerie s'établit entre nous et notre professeur de troisième, petit homme à figure longue, à cheveux jaunes et de caractère très doux qui s'appelait Taranne; il avait fait une sorte de parallèle entre Horace et Béranger, parallèle qui m'a bien étonné depuis, lorsque j'ai été en état de le faire moi-même. On avait parlé de différents poètes sur lesquels le professeur avait émis son opinion avec la modération qui était dans ses habitudes, lorsqu'un de nos camarades lui dit : « Et Victor Hugo ? » — Ce petit homme si plein de mansuétude devint écarlate et, frappant sur sa chaire, il s'écria : « Ne prononcez pas le nom de votre M. Hugo, c'est un malfaiteur ! » Il y eut un murmure. Le professeur reprit avec emportement : « Oui, un malfaiteur, je ne m'en dédis pas :

Oui, de ta suite, ô roi, de ta suite, j'en suis.

C'est une honte pour notre nation de supporter des folies

pareilles : que dis-je, des folies? des crimes. L'homme qui a commis ce vers mérite les galères, c'est une insulte à la probité littéraire de la France! Et ceci, — ceci que j'oubliais, — écoutez :

On frappe à l'escalier
Dérobé!

Dérobé! dérobé! rejeté à l'autre vers! ces messieurs appellent cela des enjambements : ce sont des écartèlements qu'ils devraient dire! »

Un écolier cita le fameux vers des *Géorgiques* :

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens!

M. Taranne se voila le visage de désespoir et d'horreur : « N'insultez pas Virgile! Le rejet que vous rappelez est un trait de génie; celui de votre M. Hugo est, — il chercha le mot et finit par dire à voix basse, — est une mauvaise action. » Puis il ajouta : « Laissons cette conversation, ça fait trop de mal. »

Nul de nous alors n'était en état d'expliquer à cet honnête homme qu'il avait été nécessaire de rompre les allures du vers dramatique pour briser le moule racinien où depuis cent cinquante ans les poètes versaient les mêmes comparaisons, les mêmes exclamations, les mêmes pensées, et que, afin de détruire la monotonie de l'ode invariablement calquée sur la *Prise de Namur*, il avait fallu revenir aux rythmes variés où Ronsard avait trouvé tant de ressources et où la poésie moderne devait se rajeunir. Nous aurions bien étonné notre maître, si nous lui avions démontré, livre en main, que La Fontaine, pour lequel il professait une admiration sans limite, avait, en fait de rejets, d'enjambements, de hardiesses poétiques de toute sorte, dépassé les crimes que l'on reprochait à l'école romantique. Nulle observation de nos professeurs

ne modérait notre enthousiasme; nous nous contentions de les traiter de « perruques » et nous n'en lisions pas un vers de moins, fiers d'être injuriés pour avoir confessé notre dieu.

J'eus à souffrir pour lui dans des circonstances qui prouveront comment l'auteur de tant de chefs-d'œuvre était alors apprécié dans les collèges. De temps en temps, pendant que nous étions en classe, on faisait dans nos quartiers ce que l'on appelait la visite des pupitres. Tous les pupitres étaient ouverts en notre absence, fouillés et on enlevait les pièces de théâtre, les romans, les feuilletons que nous y cachions derrière nos cahiers et nos dictionnaires. Une de ces visites eut lieu quelques jours avant les congés du carnaval de 1838. Dans mon pupitre on découvrit les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo, un bel in-octavo broché en jaune, que j'avais apporté à ma dernière sortie. Je pensais en être quitte pour une retenue de promenade. Deux jours après, je fus appelé au parloir, et je me trouvai en présence de mon tuteur. Avant que j'eusse pu dire un mot, je recevais une semonce effroyable : — J'étais une brebis galeuse, j'empoisonnais le troupeau; j'introduisais de mauvais livres au collège et je pervertissais mes camarades. — Je me récriai; on ne me laissa pas le loisir de répondre : Quel livre? comment est-il intitulé? et on me cita plusieurs ouvrages dont le titre m'était inconnu, et que je n'ai pas même entr'ouverts à l'heure qu'il est. Lorsqu'il me fut enfin permis de parler et que je prononçai le nom des *Feuilles d'automne*, je fus traité d'imposteur et menacé d'une paire de soufflets si je ne disais la vérité. Mon attitude était tellement sincère, que mon tuteur crut devoir aller aux informations chez le proviseur. Lorsqu'il revint, il était assez penaud. Il me dit : « En effet, ce sont les *Feuilles d'automne*; il paraît que c'est un livre abominable.

J'ai cependant obtenu que tu ne serais pas renvoyé; mais en cas de récidive le proviseur te mettra à la porte. »
Cette algarade ne parut pas suffisante. Je passai aux arrêts les quatre jours du congé de carnaval; j'eus à copier l'*Art poétique* d'Horace et l'*Art poétique* de Boileau; sur ma feuille de punition, le proviseur avait écrit : pour se former le goût.

De telles répressions n'effleuraient même pas l'amour pour les lettres, qui alors était général dans les collèges; la politique et le reste nous laissaient dans une indifférence absolue, nous ne voulions que lire des vers, des romans et des drames. Lorsque, au mois de décembre 1838, je m'évadai du collège Saint-Louis, dans des circonstances assez dramatiques, avec deux de mes camarades, nous passâmes la journée dans un cabinet de lecture de la galerie d'Orléans; nous y lûmes *Lucrèce Borgia*, *le Roi s'amuse*, de Victor Hugo, et les *Souvenirs d'Antony*, d'Alexandre Dumas. Nous avions de l'argent dans nos poches cependant, nous étions curieux de bien des choses et Paris n'a jamais refusé aucun plaisir à qui peut payer. De Saint-Louis, d'où mon escapade m'excluait nécessairement, je passai à la pension Favard, qui suivait les classes du collège Charlemagne.

Là j'eus plus de liberté, car on s'aperçut et je m'empressai de démontrer que je n'étais pas du bois dont on fait les lauréats du concours général. Or, les récompenses obtenues au concours étant une « réclame » pour une institution scolaire, « on pousse » les élèves forts et on néglige les autres, qui en profitent, se mettent de loisir et ne font à peu près rien. En outre, comme le prix intégral de la pension appartient au chef de la maison, celui-ci sait se montrer tolérant en faveur des écoliers auxquels leur mauvaise réputation fait imposer un supplément à chaque versement trimestriel, ce qui fut mon cas. Les

quartiers étaient sales et mal chauffés, la nourriture était misérable, les dortoirs étaient infestés de punaises; qu'importe? Je me trouvais mieux et plus indépendant qu'au collège, dans cette vieille maison de la rue Saint-Antoine, qui avait été autrefois l'hôtel d'Ormesson; j'y passai deux années, les deux dernières de ma vie de collège; j'ai pu y faire du grec et du latin; j'ai pu y travailler l'histoire, pour laquelle j'avais du goût, mais j'y ai surtout fait des vers, des nouvelles et des romans.

Louis de Cormenin m'avait prêté *Albertus*, de Théophile Gautier, et aussitôt je me mis en devoir de composer un poème fantastique. Inventer une fable dans laquelle le diable aurait le beau rôle, bâcler un millier de vers où l'on réunirait le plus d'invraisemblances possibles n'était pas pour m'effrayer; mais trouver un titre, un vrai titre, horripilant et farouche, formé de vocables extravagants et de saveur abracadabrante, c'était là le difficile. J'hésitai longtemps, je consultai Louis et, après bien des tâtonnements, je m'arrêtai à *Wistibrock l'Islandais*. Pourquoi Wistibrock? pourquoi l'Islandais? je ne l'ai jamais su. J'ai conservé ce poème, à la fois fatal et familier comme il convenait. Il m'est utile. Lorsque je suis triste, je le relis, et il n'y a pas de chagrin qui lui résiste. Louis de Cormenin l'admira beaucoup lorsque je l'eus terminé, et je l'admirai au moins autant que lui. Depuis, notre opinion s'est modifiée, et il nous suffisait d'en parler pour éclater de rire. Il n'a de compréhensible que l'épigraphe empruntée à *Albertus* et que voici : « Husch! husch! hop! hop! trap! trap! »

Pendant un des congés de l'année 1839, Louis et moi nous lisions ensemble l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, et l'un de nous dit : « Nous devrions faire un roman historique. » Je me chargeai de trouver le sujet et de le diviser en chapitres que nous nous distri-

buerions par parties égales. Mon choix fut bientôt fait; je me fixai à l'une des années les plus terribles de l'histoire de France, au point culminant de la querelle d'Armagnac et de Bourgogne, à 1418. Le roman fut intitulé : *Capeluche le Bourreau ou l'Homme rouge*. Avant de nous mettre à l'œuvre, il y eut un travail préliminaire. Le livre comportait deux volumes et trente chapitres. Nous étions esclaves et esclaves soumis des usages romantiques; or chaque chapitre devait être précédé d'un nombre indéterminé d'épigraphes. J'en réunis une prodigieuse quantité, grecques, latines, françaises, italiennes, espagnoles, allemandes, anglaises; il y en avait beaucoup que je ne comprenais pas et elles n'en valaient que mieux. La préparation de ce roman eut un résultat excellent auquel nous n'avions pas songé. Il nous parut indispensable, — et ceci m'étonne, — d'étudier l'époque que nous voulions peindre. Alexandre Buchon publiait alors en volume in-4° à deux colonnes, dans le *Panthéon littéraire*, les principales chroniques relatives aux annales françaises; nous achetâmes celles qui concernaient les périodes comprises entre 1380 et 1430 : nous lûmes Froissart, Pierre de Fenin, Christine de Pisan, Monstrelet et le *Bourgeois de Paris*. Cela nous familiarisa avec le vieux français et nous donna de sérieuses notions sur cette époque. Quand nous crûmes être suffisamment imprégnés de « couleur locale », c'est-à-dire quand nous fûmes assurés de pouvoir intercaler dans nos phrases modernes quelques expressions empruntées au « vieil langage », nous abordâmes notre travail.

Pendant la semaine, au lieu de faire des versions grecques ou des vers latins, Louis et moi nous écrivions chacun un chapitre, que nous nous communiquions le dimanche. Mort et damnation! quelles tueries! quels coups de dague! On assassinait, on volait, on violait, on brûlait,

on torturait à chaque paragraphe. L'adultère et l'inceste étaient racontés avec des détails tels que pouvaient les imaginer deux grands innocents de notre espèce ; on jurait par les corbignoles de Madame la Vierge, et le duc de Bourgogne prenait le menton de la reine Isabeau, pendant que Charles VI, « le povre fol », jouait aux cartes avec Odette de Champdivers. Nous n'avons pas manqué de faire de belles descriptions d'architecture, ne nous souciant guère de confondre les gargouilles avec les pendentifs, les pinacles avec les clochetons; mais toutes nos constructions étaient en queue d'aronde, tous nos ornements étaient chicoracés et toutes nos fenêtres étaient séparées par des meneaux prismatiques; on buvait de l'hypocras et de l'hydromel, on rossait les manants et on respectait les privilèges des « escholiers ». Conformément à la tradition historique, Capeluche était décapité aux Halles par son propre valet, auquel avant de mourir il donnait ses instructions : « Et surtout, corne du Père! que ta main ne tremble pas. Par messire Satanas, qui est le patron des juifs, tu seras vilain, pouacre et sabouleux, si mon chef ne choit pas à ton premier heurt! » Voilà du vrai XVe siècle ou je ne m'y connais pas.

L'ardeur que nous déployâmes à la confection de ces turlutaines nous agitait jusqu'à nous donner la fièvre. Louis et moi nous ne parlions que de Capeluche, et nous nous imaginions avoir fait un chef-d'œuvre. Une fois le roman terminé, nous devions en extraire un drame qui serait joué à la Porte-Saint-Martin et qui, du jour au lendemain, rendrait nos noms célèbres. Nous avions déjà distribué les rôles : Marie Dorval ferait Isabeau de Bavière et Frédéric Lemaître remplirait le personnage de Capeluche. Le drame resta en projet, mais j'ai sous les yeux le manuscrit du roman, et je ne puis revoir sans émotion la fine écriture de Louis, rapide et sans ratures, côtoyer

mon écriture épaisse, barbouillée de surcharges, toute pâle encore de la mauvaise encre scolaire. J'ai jeté au feu, et depuis longtemps, toutes les sornettes que j'avais griffonnées sur les bancs du collège à partir de ma quatrième, mais je n'ai pas encore pu me résoudre à anéantir ces cahiers de papier à écolier, où le travail de Louis s'est uni au mien, comme nos deux affections se sont unies pendant notre existence.

Ce n'est pas sans les regretter que je me rappelle les heures que nous avons passées ensemble à revoir et à corriger ce fatras, qui après tout n'était pas beaucoup plus bête que la plupart des romans moyen âge publiés alors et dont il n'était, dont il ne pouvait être qu'une plate imitation. Nous étions sévères l'un pour l'autre. Louis, bien plus correct que moi, me vitupérait pour mes fautes de français, et je ne le ménageais pas lorsqu'il avait écrit morion au lieu de heaume ou flèche à la place de vireton. Rien ne rend hardi comme un premier succès, et le nôtre ne pouvait être douteux. Nous résolûmes de faire une œuvre nationale et dont l'héroïsme serait apprécié par les générations futures; car il s'agissait de nous rendre immortels.

Puisque Walter Scott avait mis en romans une partie de l'histoire d'Écosse, pourquoi ne mettrions-nous pas en romans toute l'histoire de France? Nous ne nous appuierions que sur des textes positifs, car notre devoir était de respecter l'exactitude historique, comme nous l'avions fait dans Capeluche. *Ab Jove principium.* Nous devions commencer à l'invasion des Gaules par Jules César et terminer à la révolution de Juillet, sans nous dissimuler que les derniers volumes seraient difficiles à faire, parce que nous aurions à y parler de personnes encore vivantes. Louis leva la difficulté en disant : « Nous changerons les noms, mais nous maintiendrons les faits. » Il faut avoir

dix-huit ans pour concevoir de tels projets et les envisager sans effroi.

Mettre l'histoire de France en romans, rien ne nous paraissait plus simple; nous ne nous souvenions pas que Mascarille a dit : « Je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine. »

CHAPITRE V

L'ÉMANCIPATION

Au mois d'août 1840, à la fin de l'année scolaire, après avoir terminé ma rhétorique, je quittai le collège, d'où j'emportais peu d'instruction, beaucoup d'idées fausses et une indépendance de caractère développée par la claustration. Louis de Cormenin avait été libre avant moi. Depuis la mort de ma mère, nos familles demeuraient de nouveau dans la même maison; nous nous retrouvions l'un près de l'autre comme aux jours de notre enfance, et notre rêve de vie commune se trouvait en partie réalisé. Deux étages nous séparaient et ils étaient incessamment franchis. Nous habitions alors place de la Madeleine; l'appartement de ma grand'mère, dont j'occupais la moitié, était précédé d'un balcon d'où l'on découvrait le Marché aux Fleurs, la rue Royale et la place de la Concorde. C'est là, en plein air, lorsque le temps le permettait, que Louis et moi nous vivions, rêvant, lisant, déclamant des vers et formant bien des projets dont la vie nous a démontré l'inanité.

Avant d'entrer de plain-pied dans le monde fait de travail, de voyages, de poésie, que nous avions entrevu, il me fallut subir les examens de bachelier, auxquels mes études défectueuses m'avaient peu préparé. J'y mis de l'ardeur et pendant une année je ne négligeai rien pour

faire, quand l'heure serait venue, bonne figure dans la petite salle de la Sorbonne, qui nous semblait un antre redoutable. Le labeur que je me distribuais, la tâche quotidienne, tâche assez lourde, que je m'imposais et que je ne répudiai jamais, m'apprirent à aimer le travail et m'en donnèrent un goût qui ne s'est point démenti. C'est en faisant acte de volonté pour m'instruire que je m'aperçus de mon ignorance et que je compris que tout était à refaire.

Bien souvent, dans les années qui suivirent ma sortie de collège, lorsque j'employais mes soirées à rapprendre le grec et le latin, je me suis reproché le temps que j'avais perdu en faisant mes humanités, et bien souvent aussi je me suis demandé si les méthodes à la fois pesantes et superficielles dans lesquelles on enfermait les écoliers, n'avaient pas été pour beaucoup dans ma révolte et dans ma paresse. Le système qui consiste à briser l'initiative personnelle, à discipliner quand même tout ce qui ne rentre pas dans les limites d'une règle absolue, est mauvais pour l'esprit et ne produit que des résultats médiocres, dont seuls se contentent les caractères indécis et les intelligences sans curiosité.

En 1840, au moment où j'allais saisir cette indépendance à laquelle j'avais tant aspiré, la France était troublée. Un souffle de guerre avait passé sur l'Europe. M. Thiers brouillait les cartes diplomatiques; Mehemet-Ali menaçait le trône de sultan Mahmoud; notre chauvinisme se réveillait; on ajoutait des phrases belliqueuses aux pièces jouées sur les théâtres, toute allusion était applaudie; dans les salles de spectacle l'orchestre jouait des airs patriotiques; Lamartine chantait la *Marseillaise de la paix*; Alfred de Musset répondait à Becker par les strophes du *Rhin allemand*; Victor Hugo faisait entendre sa grande voix :

T'insulter, t'insulter, ma mère!
N'avons-nous pas tous, ô Ciel!
Parmi nos livres, près d'Homère,
Quelque vieux sabre paternel?

Ce fut un feu de paille qu'éteignit la sagesse de Louis-Philippe avant que l'incendie se fût propagé. On cria à la trahison, à l'abaissement du pays, dont « le drapeau avait flotté sur toutes les capitales de l'Europe », et bientôt on y pensa plus, car l'intérêt était concentré sur le procès de Mme Lafarge, qui avait saisi la passion publique. C'est à peine alors si l'on accorda quelque attention au prince Louis-Napoléon Bonaparte, qui comparaissait devant la cour des pairs et revendiquait la responsabilité de la tentative de Boulogne-sur-Mer. L'accusé fut condamné à la détention perpétuelle. Lorsqu'il reçut connaissance de l'arrêt de la cour souveraine, il dit avec ce flegme qui était le caractère dominant de sa nature : « Combien de temps dure la perpétuité en France? »

Il y eut dans cette condamnation une étrange coïncidence; elle se produisit au moment où l'on rapportait « sur les bords de la Seine » la dépouille mortelle de celui dont le prince Louis-Napoléon Bonaparte était le légitime héritier. Pendant que le condamné allait partir pour ce qu'il appela « l'université de Ham », le grand vaincu qui dormait sur le rocher de l'Atlantique revenait à bord d'un navire que commandait un fils de Louis-Philippe. Les poètes, grands et petits, célébrèrent cet événement. Je n'y manquai pas et j'adressai au prince de Joinville une pièce de vers qu'il eut l'esprit de ne pas lire. Il avait alors pour secrétaire de ses commandements son ancien précepteur, M. Trognon, auquel pensa, dit-on, Victor Hugo, lorsqu'il fit dire à don César de Bazan, dans *Ruy-Blas* :

Il m'envoie une duègne, affreuse compagnonne,
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.

M. Trognon m'écrivit une lettre courtoise, dans laquelle il m'engageait à travailler; le conseil n'avait rien de superflu.

Le peuple de Paris, chez lequel les souvenirs de l'Empire vibraient avec énergie, attendait impatiemment le jour des funérailles; tout de suite, avec ses habitudes de rhétorique, il avait trouvé un mot pompeux et il disait : les « cendres » de l'empereur, ainsi que l'on doit dire en style noble. Ce jour se leva, le 15 décembre 1840 : j'en ai rarement vu de plus glacial. Un vent de nord-est avait balayé le ciel; la Seine charriait des glaçons, il gelait à 14 degrés.

Dès le matin, avant l'aube, j'étais parti et j'avais été prendre place, en haut de l'avenue de la Grande-Armée, au-dessous du pont de Neuilly. La troupe de ligne et la garde nationale, se faisant face, étaient en haie de chaque côté de la route qui va de Neuilly à l'Hôtel des Invalides, et que le cortège devait parcourir. Les marins qui avaient été chercher les restes de Napoléon à Sainte-Hélène entouraient l'énorme catafalque dressé sur un char. Le premier détachement de matelots qui parut, précédant le corbillard, était commandé par un lieutenant de vaisseau, grand, de tournure martiale, portant toute sa barbe noire, et qui s'appelait de la Paquerie; on le prit pour le prince de Joinville et on l'acclama. Le prince, monté sur un cheval blanc, le grand cordon rouge en sautoir, venait derrière le char; on ne put se méprendre et il fut applaudi à outrance. Le peuple criait : « Vive l'empereur! » Les soldats de la ligne criaient : « Vive le roi! » La garde nationale criait : « A bas Guizot! » Dans la députation polonaise, le général Dembinski s'agitait et criait : « Mais criez donc : Vive la France! » Une marche funèbre composée par Adolphe Adam était jouée par des musiciens dont quelques-uns soufflaient dans des trompettes d'une

longueur démesurée; le canon tonnait à intervalles réguliers; sur le passage du cortège quelques femmes s'agenouillèrent en faisant le signe de la croix; des hommes pleuraient. Lorsque l'on vit apparaître les anciens soldats sous leur uniforme suranné, les grognards de la vieille garde, les lanciers rouges, les marins de la garde, les chamborans, les dragons de l'impératrice, les pupilles, les gardes d'honneur de la campagne de France, les voltigeurs aux guêtres noires, les fusiliers au shako évasé, il y eut un cri d'admiration et des bravos retentirent. Les vieux braves étaient pâles et ne retenaient point leurs larmes. La prédiction de Victor Hugo était accomplie :

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!

A cette époque de notre vie, tous les événements, quels qu'ils fussent, ne nous frappaient que par le parti que la littérature en pouvait tirer; dans la possibilité d'une guerre, Louis et moi, nous n'avions vu qu'un sujet de chants belliqueux; du procès de Mme Lafarge nous comptions faire un drame intime, et le retour de Napoléon en France nous inspirait des odes où les sables brûlants du désert servaient d'antithèse au blanc linceul des neiges de la Russie. Nous étions de bonne foi et les lieux communs que nous soudions les uns aux autres nous semblaient de la poésie. Comme il est écrit que les poètes doivent s'inspirer des grands spectacles de la nature, nous avions un lieu de prédilection où nous allions nous promener et rêvasser à l'ombre : c'était le parc Monceau, qui était la plus admirable retraite qui se pût voir. La partie actuellement si vivante de la ville qui s'étend entre la Madeleine et le boulevard de Courcelles était un quartier mal habité, mal famé, coupé de rues douteuses, s'ouvrant sur des terrains en friche, où les blanchisseuses tendaient leur

linge lorsque les soldats n'y faisaient pas l'exercice. C'était la Petite Pologne, où gîtaient les joueurs d'orgue, les chiffonniers et les saltimbanques. Çà et là on apercevait quelques cabarets peints en rouge et de sinistre apparence. Le jour, les enfants, les poules, les chèvres grouillaient à travers les rues; la nuit, il était prudent de ne pas se hasarder dans ce Ghetto de la misère et du vice.

En frontière du mur d'enceinte, près d'un enclos qui fut le cimetière des Errancis, où l'on jeta les restes de ceux que décapita le 9 thermidor, le parc Monceau verdoyait. Il fallait une permission spéciale pour y pénétrer, car c'était une des propriétés particulières du roi. Dans un coin s'élevait le pavillon dont a parlé miss Elliot, et qui fut la petite maison de Philippe-Égalité. Le parc, qui n'avait point été rétréci par les constructions dont on l'a entouré, était splendide, plein d'arbres et de fraîcheur, avec un ruisseau courant, une large prairie et quelques « ruines » ridicules qui subsistent encore. On y était seul ou à peu près, car on n'y voyait guère que de rares amoureux qui allaient se perdre dans les herbes. Les ramiers et les merles vivaient là comme dans leur domaine; c'était charmant.

Un jour, que nous venions de terminer une pièce de vers en imitation de la *Lénor*, de Burger, et que nous la récitions strophe par strophe avec complaisance, Louis me dit : « Qu'est-ce qui prouve que nos vers sont bons et que nous sommes capables d'être des poètes? Je vais les envoyer à Alfred de Musset; toi, envoie-les à Victor Hugo; nous verrons ce qu'ils en diront. » Dès le lendemain, les vers, appuyés d'une lettre, étaient adressés aux deux maîtres de la poésie française au XIXe siècle. La lettre d'Alfred de Musset se fit attendre; elle arriva enfin, et la voici :

« Monsieur,

« Je suis bien en retard envers vous; une indisposition qui m'a retenu quelque temps au lit m'a empêché de vous remercier plus tôt des vers que vous avez bien voulu m'adresser et qui m'ont fait le plus grand plaisir. Vos vers sont jeunes, monsieur, vous l'êtes aussi sans doute. Ils m'ont rappelé le bon temps, le premier, qui n'est pas encore bien loin de moi. Je serais charmé que ma bonne étoile pût me faire faire plus ample connaissance avec vous.

« Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« A. de Musset. »

Cette lettre, froide et polie, nous fit de l'impression : « Vos vers sont jeunes, » c'est-à-dire vos vers sont mauvais; il faut travailler si vous en voulez faire de meilleurs. Tout autre fut la réponse de Victor Hugo, qui me parvint le lendemain du jour où il avait reçu mes vers :

« Ma gloire, monsieur (si j'en ai une), est moins dans ce que je dis que dans ce qu'on me répond, moins dans ma voix que dans mes échos. Vous suffiriez à vous seul pour le prouver. Je ne sais pas si je suis un poète, mais je sais que vous en êtes un. Courage, monsieur, étudiez, rêvez, apprenez, grandissez de toute façon. Vous êtes déjà un poète, devenez un homme. Je vous remercie de vos très beaux vers.

« Victor Hugo. »

Cette lettre me bouleversa; que l'on m'excuse, je venais d'avoir dix-huit ans. Lorsque le premier moment d'effarement fut passé et que j'eus recouvré mon sang-froid, la sensation ne fut plus la même; l'excès des éloges m'avait mis en défiance; Louis de Cormenin me disait : « Victor

Hugo se moque de nous. » Ensemble nous relûmes les strophes que le poète qualifiait de « très beaux vers »; une lueur de bon sens nous éclaira; nos vers étaient pitoyables, nous le reconnûmes; ce fut douloureux, mais sain. De cette lettre nous ne retînmes, nous ne voulûmes retenir qu'un conseil : travaillez, et nous travaillâmes.

Notre grand tort, que l'extrême jeunesse doit faire pardonner, était de rechercher les livres les plus baroques de l'école romantique et de nous persuader que c'étaient des modèles dignes d'être imités. Nous ne réussissions qu'à nous farcir la cervelle de conceptions sans valeur, et dont l'étrangeté voulue enlevait toute originalité. Il y avait alors rue des Canettes un cabinet de lecture célèbre, celui de la mère Cardinal, où toutes les productions du romantisme étaient réunies. Nous en étions les clients assidus. Je me souviens de m'être passionné pour *Fragoletta*, sorte de roman historique divisé en une infinité de chapitres où l'on racontait d'une façon parfois trop vive l'histoire d'Emma Lyons, de l'amiral Nelson et de la reine Caroline de Naples. C'était l'œuvre d'un homme qui eut quelque notoriété jadis, atrabilaire, envieux et dur, poète médiocre, écrivain infatué qui se faisait appeler Henri de Latouche et dont le véritable nom était Hyacinthe Thabaud. Il possédait une toute petite fortune, qu'il avait gagnée en publiant chez le libraire Auguste Pillet les comptes rendus du procès Fualdès et les *Mémoires de madame Manzon*[1]. Ses poésies, que l'on vantait alors, nous parurent d'une froideur extrême, et nous aimions mieux réciter les vers monosyllabiques de Jules de Rességuier, qui nous semblaient être le comble de l'art et de la difficulté vaincue :

1. Paris, A. Pillet, 1 vol. in-8°, 1818

Blonde
Nuit!
L'onde
Fuit!
Une
Brune
Lune
Luit!
Elle et son page étaient sur la tour à minuit!

Ces calembredaines nous ravissaient et il nous fallut quelque temps pour reconnaître que ce travail de casse-tête chinois était bon à servir de devises aux mirlitons de la foire de Saint-Cloud. Plus vive et plus durable fut notre admiration pour *Sémiramis la Grande, journée de Dieu en cinq coupes d'amertume*. L'auteur se nommait G. Desjardins, et c'est tout ce que j'en sais. Le livre est dédié : « A l'immortel John-Martin Esq.; à mes amis B.-J.-B. Buchez et Jules Lefèvre. » C'est l'incompréhensible noyé dans l'inexplicable. La préface est intitulée : *Porte cyclopéenne et d'introduction*. La nuit, les mages écoutent les paroles qui, pendant le rêve, s'échappent des lèvres de la reine et les gravent sur des tables d'or. La langue française ne suffit pas à l'auteur pour exprimer ses idées ou raconter les événements. Il emploie les caractères hébreux, arabes, chaldéens, coptes, hiératiques-égyptienset cunéiformes. Ce drame absolument fou devait sans doute être suivi de plusieurs autres, car il a pour titre général : *Première Babylone*. J'ai voulu le relire récemment, j'ai dû y renoncer, car je ne puis plus supporter qu'un certain degré de niaiserie. Aux jours de ma dix-huitième année, il n'en était pas ainsi; j'avais un besoin d'admiration qui s'exerçait sur tout, sur *Sémiramis la Grande*, et même sur *Sans titre, par un homme noir blanc de visage*. Cet homme noir, dont la place eût été à Charenton, se nommait Xavier Forneret. Il donnait des pièces de vin aux directeurs de théâtre

pour faire jouer ses drames, était de première force sur le violon, avait une fortune qui lui permettait de publier lui-même ses livres, dormait dans un cercueil et habitait un appartement tendu de velours noir semé de larmes d'argent.

Ces lectures, et bien d'autres, au moins inutiles, se mêlaient aux études préparatoires pour mes examens; Horace, Homère, Démosthène, Tacite, l'histoire, la géométrie, la philosophie s'arrangeaient vaille que vaille d'une telle promiscuité; en outre, un goût inné pour la physiologie me conduisait presque chaque matin dans les hôpitaux ou dans les pavillons de dissection; le soir j'allais au théâtre écouter de la musique, rire à un vaudeville, pleurer à un drame. J'aurais voulu tout apprendre à la fois, et j'arrivais seulement à m'égarer dans des notions confuses et mal digérées. Louis de Cormenin, plus calme que moi et de tempérament modéré, dormait la grasse matinée, étudiait paisiblement son manuel de baccalauréat et s'en fiait à sa mémoire. Nous avions hâte d'en finir avec l'apprentissage universitaire, afin d'entrer par la grande porte dans le temple du romantisme.

A cette époque, — 1840-1841 — le temple commençait à se lézarder. Les grandes statues y brillaient toujours : Lamartine, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Théophile Gautier, Alfred de Musset y apparaissaient, comme aujourd'hui, la tête nimbée d'or et en possession d'une gloire qu'on ne leur avait point encore contestée. Mais les écrivains inférieurs qui les avaient accompagnés, qui s'étaient faufilés à leur suite dans la célébrité, s'affaissaient de plus en plus et semblaient augmenter leur faiblesse par la violence même de leurs conceptions. Le public se lasse promptement des insanités; or celles-ci avaient été développées avec une telle profusion et si peu de mesure, qu'il finissait par regimber. A l'amplitude parfois emphatique de Victor Hugo,

à l'action vivante jusqu'au prodige des pièces d'Alexandre Dumas, on avait fait succéder les inventions les plus extravagantes et les conceptions les moins acceptables. Dans les romans on entassait l'incroyable sur l'inadmissible et d'émotions en émotions on conduisait le lecteur jusqu'à le faire douter de la raison de l'écrivain. La réaction n'allait pas tarder à s'accentuer; elle était née déjà, que nous ne la remarquions pas encore. Balzac, substituant l'observation et l'analyse à l'invention arbitraire, s'appuyait sur des principes qui sont les seuls où la littérature d'imagination ait trouvé de la puissance, et le talent de Rachel avait ramené au moins l'attention sur la tragédie classique. « Mademoiselle, disait le comte Molé à Rachel, vous avez sauvé la langue française. »

Nous ne nous doutions guère de cela alors; nous nous étions donnés sans réserve à l'école romantique; nous appartenions au groupe très restreint qui y est entré le dernier, au moment même où la fusion de toutes les théories littéraires allait produire une sorte d'éclectisme dans lequel chacun aurait le droit de se mouvoir à son gré. Nous n'en étions pas là, tant s'en faut. Nos esprits, imprégnés des idées au milieu desquelles nous avions grandi, étaient exclusifs et repoussaient tout ce qui ne datait pas du mouvement éclos pendant la Restauration et dont Chateaubriand, Gœthe et Byron avaient, en réalité, été les initiateurs. Nous avions un idéal. Lequel? Celui-là même que Sainte-Beuve a constaté lorsqu'il a dit : « La manie et la gageure de tous les René, de tous les Chatterton de notre temps, c'était d'être grand poète et de mourir. » Cela était vrai; jamais la mort n'a été plus aimée. J'ai entendu raconter à Ulric Guttinguer qu'ayant mené Alfred de Musset, alors âgé de vingt ans, à sa propriété du Chalet située au milieu de la forêt de Trouville et d'où la vue s'étend sur l'estuaire de la Seine, sur la mer et jusqu'aux falaises de

la Hève, le chantre des *Contes d'Espagne et d'Italie* s'écria : « Ah! quel bel endroit pour se tuer! »

Ce n'était pas seulement une mode, comme on pourrait le croire; c'était une sorte de défaillance générale qui rendait le cœur triste, assombrissait la pensée et faisait entrevoir la mort comme une délivrance. On eût dit que la vie enchaînait des âmes qui avaient entrevu quelque chose de supérieur à l'existence terrestre. On n'aspirait pas aux félicités paradisiaques; on rêvait de prendre possession de l'infini et l'on était tourmenté par un panthéisme vague dont la formule n'a jamais été trouvée. Le spiritualisme était si impérieux, que l'on était gêné par toute matière et que l'on eût voulu s'en débarrasser. La génération artiste et littéraire qui m'a précédé, celle à laquelle j'ai appartenu, ont eu une jeunesse d'une tristesse lamentable, tristesse sans cause comme sans objet, tristesse abstraite, inhérente à l'être ou à l'époque. Il a fallu les bons vivants de l'école du bon sens pour remettre tout en ordre, rendre l'équilibre aux esprits et ramener les désespérés à l'intelligence de la vie.

Bien souvent, depuis ces jours oubliés aujourd'hui et remplacés par d'autres qui ne les valent peut-être pas, je me suis demandé si cette désolation n'était pas simplement un fait physiologique. Les peuples avaient été surmenés par les guerres de l'Empire, et les enfants avaient hérité de la faiblesse de leurs pères; en outre, les méthodes thérapeutiques étaient déplorables. Broussais faisait école et les médecins ne marchaient que la lancette aux doigts; au collège, pour une migraine, on nous tirait du sang; dans un cas de fièvre typhoïde, en une seule semaine, j'ai été saigné trois fois et l'on m'a appliqué soixante sangsues; c'est miracle que j'aie résisté. Les doctrines des Diafoirus de Molière s'étaient prolongées jusqu'à notre temps et ont produit une anémie ambiante dont nous avons souffert.

Pauvreté du sang, prédominance nerveuse; l'homme tombe en tristesse et devient mélancolique. C'est le spleen, le *tædium vitæ*, c'est le dégoût de la vie, c'est l'attitude théâtrale, c'est le désir de la mort. Quelquefois c'est plus et c'est le délire partiel. Suis-je bien certain de n'avoir pas frôlé la folie lorsque, dix ans après l'heure dont je parle, j'ai écrit les *Mémoires d'un suicidé*?

Ce courant sombre nous avait entraînés; nous nous y abandonnions sans résistance et même avec conviction. Il n'était permis que d'avoir une âme incomprise, c'était l'usage et l'on s'y conformait. On était fatal et maudit; sans même avoir goûté de l'existence, on roulait au fond du gouffre de la désillusion. Des enfants de dix-huit ans, répétant une phrase ramassée dans je ne sais quel roman, disaient : « J'ai le cœur usé comme l'escalier d'une fille de joie, » et l'un des héros de Petrus Borel allait chez le bourreau pour lui dire : « Je désirerais que vous me guillotinassiez! » Cela n'empêchait pas de rire, de chanter, de faire les honnêtes sottises de la jeunesse; c'était encore une manière d'être désespéré; on s'imaginait avoir un rire satanique, tandis que l'on avait la belle joie de son printemps. C'était ridicule, je n'y contredis pas; mais on avait des admirations qui soulevaient de terre, mais on n'enviait personne, on ne souffrait pas du bonheur d'autrui, on ne rêvait pas l'extermination universelle afin d'arriver plus sûrement à un poste politique. Les incompris du temps de mon adolescence n'auraient jamais fait la Commune; volontiers, dans leur dix-septième année, ils eussent comme moi dit :

> Lorsque tu recevras mon cadavre glacé,
> Couche-le doucement sur les fleurs que tu fanes,
> O mort! ne laisse pas poser des mains profanes
> Sur mon cœur que l'amour n'a pas encor blessé!

Ils faisaient de mauvais vers et de pitoyable prose; c'est moins dangereux.

Ce fut un romantique convaincu qui le premier essaya de m'éclairer sur les périls et la puérilité de cette manie funèbre. Il avait infiniment d'esprit, était poète de talent et se nommait Ausone de Chancel. Il avait alors une trentaine d'années, et comme il n'avait jamais cherché sa voie, il ne l'avait pas trouvée. D'une bonne famille de l'Angoumois, cachetant volontiers ses lettres de ses armes, qui étaient d'azur au chêne arraché d'or, avec la devise : « Chancel ne chancelle mie », il avait dépensé en joyeuse activité un temps qu'il eût mieux fait d'employer au travail. Il le comprenait, et parlait avec amertume des heures perdues que l'on ne peut ressaisir. Il avait la face intelligente, l'œil vif et la lèvre ironique. Il était lié avec beaucoup d'artistes, beaucoup d'écrivains, avait touché au saint-simonisme, au fouriérisme, n'avait pu s'assimiler les doctrines nouvelles, retombait parfois dans des accès de dévotion dont il sortait avec éclat à la suite de quelque partie de plaisir, regrettait d'être éloigné de sa femme, courait la rejoindre pour s'en séparer de nouveau et revenir chercher à Paris des joies tapageuses qui l'étourdissaient sans le satisfaire. Étrange homme, agité, adorant les lettres, voulant s'y consacrer sans réserve, mais ne trouvant pas en lui le courage de renoncer à tout pour se donner à elles et ne pas se reprendre. Il possédait au plus haut degré ce que Fourier appelle la « papillonne », c'est-à-dire l'instabilité d'humeur, et obéissait, sans combat, aux distractions qui le sollicitaient. Il avait de l'imprévu et une originalité native qui lui donnaient un grand charme. Sur l'album de sa belle-sœur il écrivit un quatrain qui est presque célèbre :

On entre, on crie,
Et c'est la vie !
On bâille, on sort,
Et c'est la mort !

Cette boutade fut recueillie et publiée par un petit jour-

nal; les impotents de la poésie s'en emparèrent, se l'attribuèrent et ne laissèrent même pas à Ausone de Chancel la paternité de cet impromptu que j'ai retrouvé sur plus de cinquante albums, que j'ai vu imprimé dans des livres avec des signatures qui constituent un faux en matière littéraire. Un vieux journaliste sans vergogne l'a si souvent improvisé, qu'il a fini par se persuader qu'il en est l'auteur. Ausone de Chancel savait cela, il levait les épaules et disait : « On ne vole que les pauvres! » La nécessité le pressait; s'il avait eu quelques bribes de fortune, il n'en restait plus trace; il écrivit des livres de statistique, d'économie politique, de géographie pour le ministère de la guerre; le général Daumas l'associa à ses travaux, et cet indépendant qui supportait avec peine le joug de la vie sociale finit par entrer dans l'administration; il est mort sous-préfet dans quelque ville d'Algérie.

Lorsque je le connus, vers le mois de juillet 1840, il venait de publier un poème d'environ quinze cents vers, intitulé *Mark*, plein d'humour et qui passa inaperçu. La langue en était bonne, le vers bien fait et, malgré quelques recherches d'excentricité, ce n'était pas l'œuvre du premier venu. Toutes les injures aux bourgeois, aux savants, aux critiques s'y trouvaient naturellement répétées selon l'usage des Encelades, qui du premier bond veulent escalader les cieux; on maudissait le terre-à-terre de l'existence, on faisait appel aux libertés de l'âme, aux enivrements de l'amour et aux joies matérielles. Le poète s'attendrit cependant, et, après avoir fait l'éloge de choses qui ne sont pas à louer, il revient aux sentiments où l'homme ici-bas trouve sa consolation; il invoque la nature et la famille :

Je n'aurai donc jamais sur la colline verte,
Où mes aïeux jadis avaient tours et château,
Une blanche maison aux quatre vents ouverte,
Au pied d'un bois assise et se mirant dans l'eau!

... Au seuil de la famille attendre mes vieux jours,
Ne faire qu'un à tous, être sûr que toujours
La bouche qui me parle est une bouche amie,
Et, comme la colombe en son nid endormie,
Sous l'aile de mon âme avoir tous mes amours!

Ceux qui se promènent de tente en tente dans le désert de la civilisation sont les premiers à se lasser de la vie nomade. J'en fis l'observation à Ausone de Chancel après avoir lu ses vers; il me répondit : « Le bon moyen d'aspirer au repos, c'est de remuer toujours. » Est-ce en vertu de ce principe allopathique, — *contraria contrariis*, — qu'il parlait admirablement de la vie des vrais lettrés, à laquelle il n'avait pu se soumettre? Je ne sais, mais je n'ai jamais entendu un homme professer comme lui le respect des lettres et la nécessité du travail. Ainsi que tant d'autres, il avait sans doute la conception très élevée, très claire, mais l'action molle et l'exécution indécise. Il disait : « J'ai des chefs-d'œuvre dans la cervelle, mais ils n'en veulent pas sortir! »

Il s'était pris d'amitié pour moi, il me tutoyait et mon extrême jeunesse justifiait sa familiarité. Je lui avais montré mes vers; il les avait examinés, épluchés avec une sévérité qui alors me sembla outrée; rien ne le satisfit, ni l'idée, ni le plan, ni l'exécution; il était impitoyable. — « Je te fais mal, me disait-il, je te permets de crier, mais c'est pour ton bien. Tout cela n'est bon qu'à allumer ton feu. » J'avais beau comprendre qu'il avait raison, je me débattais. Je lui communiquai la lettre que Victor Hugo m'avait écrite et, pendant qu'il la lisait, je ne le quittais pas des yeux. Une double impression se peignait sur son visage, le front était plissé et la bouche souriait; ce qui domina fut un sentiment de commisération :

« Pauvre petit! il n'est vraiment pas permis de se

moquer si emphatiquement d'un enfant. Si Hugo a lu tes vers, il les a trouvés misérables; il te dit qu'ils sont beaux, il te verse un verre de son plus gros éloge, il te grise et fait de toi un claqueur pour son prochain drame. J'ai vu plus de cinquante lettres pareilles à celle-ci, écrites par lui à des morveux sans rime et sans césure; il est coutumier du fait; pourvu qu'il soit adoré, que lui importe l'adorateur. Si tu regardes cette lettre comme un passe-port pour la postérité, tu n'es qu'un nigaud. Ah! tu crois qu'il s'agit simplement de lancer un pavé de deux cents vers contre la porte de la gloire pour l'enfoncer et aller te pavaner dans le temple? Eh bien! tu te trompes, mon garçon; l'escalier est élevé, il a plus d'un étage, il faut le gravir sur les genoux et sur les coudes; si tu roules à chaque degré, si tu retombes en bas, tu me feras le plaisir de n'en être pas surpris. Il y en a, je le sais, qui du premier élan arrivent au palier supérieur, mais ceux-là sont des gens de génie. Or non seulement tu n'as pas de génie, mais tu n'as même pas de talent. Tu me trouves brutal? Bath! les amers sont fortifiants! Tu sors du collège, tu crois que tu sais quelque chose, tu ne sais rien. Sais-tu lire? A la façon dont tu écris, on en pourrait douter. »

J'étais atterré. Ausone de Chancel s'en aperçut et se mit à rire : « Allons, petit, ne te désole pas; ce qui te fait défaut, tu peux l'acquérir. Sais-tu ce qu'il m'a manqué pour être quelqu'un? Il m'a manqué l'assiduité au travail, sans quoi nul labeur ne porte fruit. Ne te plains pas; ta vie matérielle est assurée et tu n'es pas obligé de payer la soupe du soir avec ton feuilleton du matin. C'est là une force que tu ne peux soupçonner; si tu ne l'utilises pas, tu ne seras qu'un drôle. Si j'avais eu seulement 6 000 livres de rente, j'aurais peut-être été un grand poète; non, je les aurais mangées. Si tu te ruines, tu es

une bête; si tu ne travailles pas, tu es un sot. Sache ceci, qui est horrible : c'est l'indépendance de la fortune qui fait l'indépendance de la pensée; tu n'es libre qu'à la condition d'avoir de quoi vivre. C'est absurde, mais c'est ainsi. Conserve ton saint-frusquin, et tu seras maître de ta destinée. Travaille pendant dix ans, règle ta vie, donne-toi une tâche, sois sévère à toi-même, fais entrer dans ta cervelle tout ce qu'elle pourra contenir, et dans dix ans, si tu crois que tu as quelque chose à dire, dis-le. »

Alors, avec une éloquence dont le souvenir m'émeut encore, il me traça un plan d'existence d'où le plaisir n'était pas exclu, mais où le travail divisé et varié tenait la meilleure place. Il me parlait de paléographie, d'archéologie, d'histoire, de métaphysique, d'histoire naturelle. « Hélas! lui disais-je, je ne suis même pas bachelier! — Tu ne le serais jamais, répondait-il, que je n'y verrais pas grand mal; c'est une simple formalité; lorsque tu en seras débarrassé, tu te mettras à la besogne. En attendant, lis les maîtres de la langue française; ça ne t'apprendra pas à écrire, mais ça t'apprendra que tu ne sais pas écrire. » D'un geste de la main, je lui montrai les livres épars sur ma table. Il me comprit : « Ne dis pas de sottises; je sais ce que tu lis; voilà de fameux professeurs! Ils t'enseigneront comment on délaye sa pensée dans des mots inutiles et comment on fait danser des substantifs au milieu d'une farandole d'épithètes; lis *Candide* et *Zadig*, lis La Bruyère, lis le dialogue d'*Eucrate et Sylla* de Montesquieu, et si tu comprends le latin, lis Tacite. Tu sais, mon garçon, quand on confond les diamants avec les cailloux du Rhin, on est un mauvais lapidaire. »

Je le vois encore marchant dans mon cabinet; il avait pris un couteau d'ivoire qu'il brandissait comme une arme; il était ému; était-ce bien à moi qu'il s'adressait? Ses paroles ressemblaient à l'explosion d'un remords, et

peut-être m'indiquait-il la route où il regrettait de n'avoir pas marché. Il me laissa abasourdi et plein de tristesse. Je descendis chez Louis de Cormenin, je lui répétai ce que je venais d'entendre; nous restions face à face, désespérés, osant à peine lever les yeux l'un sur l'autre et nous disant : « Hélas! nous ne sommes donc que des imbéciles! » Le coup fut dur, mais opportun; il était bon, fût-ce au prix d'une souffrance, de nous rappeler à la raison, d'où la lettre de Victor Hugo nous avait un peu fait sortir. Il était utile de nous montrer au début de la vie l'existence de l'écrivain telle qu'elle doit être, sérieuse, austère et constante au labeur. J'ai peu revu Ausone de Chancel, qui, quelques jours après cette conversation, se rendit à Alger; mais j'ai conservé pour lui une reconnaissance profonde, car le premier il m'a montré le but : si je n'y ai pas touché, ce n'est pas sa faute.

Peu de temps après avoir vu mes illusions si brutalement malmenées, le hasard me mit en rapport avec un homme qui, lui aussi, par ses conseils, son intelligence et sa bonté, devait exercer sur moi une influence décisive. J'étais souffrant et, malgré ma haute taille, assez chétif. Des crachements de sang fréquents m'affaiblissaient et les médecins me prescrivirent les bains de mer. Je partis pour Pornic. C'était alors une petite ville placée au fond d'une crique assez profonde qui servait de port. Les environs, dénudés par le hâle, étaient tristes et ravagés; sauf un bouquet d'arbres que l'on appelait le bois des Colombes, on n'apercevait que de maigres tamarix, courbés et brûlés par la brise du large. Un point bleu qui, au loin, tachait l'Océan, était l'île de Noirmoutier. Il n'y avait qu'une grande auberge, située sur une espèce de pâtis où les marins venaient danser le dimanche.

C'était le rendez-vous des légitimistes de Bretagne et d'Anjou; on était fort irrévérencieux pour la famille

d'Orléans et l'on ne parlait de « Monseigneur » qu'avec des génuflexions. On se mêlait peu, et la différence des opinions politiques traçait entre les baigneurs des démarcations que l'on se gardait de franchir. Il ne m'en souciait guère. J'avais dix-huit ans; je n'aurais laissé tomber un fétu ni pour les uns, ni pour les autres : Armagnac et Bourgogne m'étaient indifférents, et j'aurais donné, — je donnerais encore, — tous les trônes du monde pour une belle pièce de vers. Les légitimistes se groupaient autour du comte de Courtarvel, pair de France, aimable et courtois, auquel son grand âge valait un ascendant mérité; les orléanistes, — fort rares du reste, — se réunissaient à la Malouine, petite maison de plaisance, bâtie près de la mer, qu'habitait le prince de la Moskowa. On avait promptement reconnu que j'étais un gamin sans importance, et des deux côtés on m'avait accueilli avec bonne grâce. J'en profitais peu : j'étais déjà de tempérament solitaire et, pendant que l'on faisait des cavalcades, j'allais volontiers m'asseoir à l'ombre de quelque rocher, afin de lire ou de barbouiller des aquarelles. Parfois j'avais un compagnon de promenade pour lequel je ressentais une affection respectueuse que commandaient l'âge, le savoir, l'intelligence et l'aménité du caractère. Cet homme, qui ne dédaignait pas la compagnie d'un enfant à peine sorti du collège, était le chevalier Amédée Jaubert.

Comment un tel homme, qui était alors le premier de nos orientalistes, dont la conversation aurait dû être recherchée par tous les esprits graves, se plaisait-il à causer avec moi? Je crois l'avoir deviné plus tard : j'étais un auditeur attentif, et le chevalier Jaubert aimait à être écouté. Il avait alors soixante et un ans et me paraissait un vieillard. Malgré son teint brun, malgré son visage mal équarri, où la saillie du nez était excessive, malgré l'apparence osseuse de toute sa personne, malgré ses

distractions perpétuelles, il y avait en lui une douceur d'expression et une force contenue qu'il était difficile de ne pas aimer. Je le sentais si indulgent, si paternel, qu'oubliant la différence d'âge qui aurait dû me rendre plus réservé, je l'avais pris pour confident de mes rêveries et que je lui avais raconté que je ne comprenais dans la vie d'autres joies que celles d'un lettré. Avec une bonté sans égale, il m'avait demandé de lui lire quelques-uns de mes vers. Il secouait la tête en les écoutant, un sourire dont la bienveillance n'effaçait pas tout à fait l'ironie effleurait ses lèvres; lorsque j'eus fini, il me dit : « Plus de facilité que de talent, il ne peut guère en être autrement à votre âge; expression trop précise, pensée trop confuse; vous êtes comme tous les jeunes gens, vous manquez de réflexion : ça viendra plus tard. »

Il se mit alors à me parler des poètes orientaux; pour la première fois j'entendais les noms de Chanfara, de Sàadi, d'Imr'oul Keis; les fragments qu'il me récitait me transportaient de joie. Il s'animait, un souffle de jeunesse revenait en lui. Il me disait : « Tout peut se dire en deux mots, tout peut se faire comprendre en deux vers. Écoutez ce cri désespéré d'un homme qui aime; c'est un distique, un simple distique de Sàadi et, bien prosaïquement, cela s'appelle *le Chameau*. « Si près de toi, et pourtant si loin de toi, — comme le chameau qui porte les outres et qui meurt de soif. » — Cela ne vaut-il pas les jérémiades, les violences, les invraisemblances du romantisme? » — Je lui parlai des *Orientales* de Victor Hugo; il me répondit avec un léger haussement d'épaules : « Faire des orientales sans connaître l'Orient, c'est faire une gibelotte sans avoir de lapin. » J'étais indigné, mais je n'en laissai rien paraître.

Que d'heures fructueuses j'ai passées à l'écouter, lorsqu'il me disait les légendes musulmanes, l'histoire de

Joussouf-ben-Jacoûb, de Soliman-ben-Dâoud, de Balkis, fille de Hadhad, mère de Menilek, et qui fut la reine de Saba! Mais combien plus encore j'étais intéressé lorsqu'il me racontait ses propres aventures! Je le contemplais avec vénération, car il avait été le témoin d'événements qui semblaient plutôt tenir de la fable que de la réalité. Il n'avait pas encore vingt ans qu'il partait pour l'Égypte avec Bonaparte en qualité d'interprète des langues orientales. Pendant l'expédition, il ne quitta pas le général, qui rêvait alors de conquérir l'Orient et d'établir à Constantinople le centre de ses empires. Djezzar-Pacha et sir Sidney Smith brisèrent son rêve à Saint-Jean-d'Acre. Le chevalier Jaubert était avec lui aux Pyramides, à la révolte du Caire, à Jaffa, au Mont-Thabor; à ses côtés il présidait le divan; avec lui il revint en France et assista au coup de main de Brumaire.

Un jour qu'il m'avait parlé de la conquête de l'Égypte, je lui dis : « Qu'était-ce que Bonaparte à cette époque? » Il me répondit : « C'était Iskender Doulkarneïn, c'était Alexandre aux deux cornes; l'Alexandre légendaire tel que l'ont chanté les poètes persans. C'était le dieu de la guerre; ses conceptions dépassaient les limites du monde; il étouffait en Égypte, il étouffait en France, il étouffait en Europe, il eût étouffé dans l'univers. Malgré ses victoires, malgré ses conquêtes, il a toujours regardé du côté de l'Orient; il y avait là quelque chose de mystérieux et d'insondé qui l'attirait. Il avait des agents qui parlaient de lui aux peuplades barbares; les Druses l'ont pris pour l'incarnation d'Ali et ont voulu se donner à lui; les montagnards du Caucase l'ont appelé et les quatre millions de Bédouins qui vivent libres, sans maîtres, au delà du Djebel-Hauran, entre le Jourdain et l'Euphrate, étaient prêts à lui obéir, car ils avaient été longuement pratiqués par un Levantin nommé Lascaris, qui était son

homme et son envoyé secret. Il eût voulu, réunissant sous sa main ces tribus éparses, se mettre à leur tête, traverser la Perse et se jeter sur l'Hindoustan. Eh! pourquoi pas? Alexandre l'avait bien fait! Moi-même j'ai été chargé d'une mission confidentielle auprès de Feth-Ali-Chah, qui était roi de Perse. »

Il me raconta alors, avec les mille détails où se complaisent les héros des aventures oubliées, qu'en 1804 Napoléon l'avait expédié en Perse, où il devait négocier directement avec « le Roi des rois » un traité d'alliance qui assurât à la France la coopération des armées persanes dans le cas où nous aurions la guerre avec la Russie. Le voyage était périlleux; la Porte Ottomane ne permettait à aucun Européen de pénétrer dans ses provinces d'Asie Mineure; le chevalier Jaubert fut donc obligé de se déguiser en marchand arménien et de prétexter un pèlerinage à Erivan pour traverser le pays des Kurdes et franchir les frontières de Perse. Malgré bien des alertes et plus d'un danger, on était arrivé sain et sauf à Bayezid. Là commandait Mahmoud-Pacha, qui coupait volontiers la tête de ses parents et qui semble n'avoir eu que peu de respect pour les traditions de l'hospitalité musulmane. Il organisa un guet-apens dans lequel tomba le chevalier Jaubert au moment même où il allait atteindre le territoire persan. Le malheureux voyageur fut garrotté et ramené à Bayezid; on le conduisit à la citadelle, qui était un vieux château fort construit au temps de la conquête de l'Arménie par Bajazet Ilderim; après l'avoir dépouillé des objets précieux, de l'argent, des papiers dont il était porteur, on lui passa une corde sous les aisselles et on le descendit dans une sorte de citerne desséchée, où il resta quatre mois.

A ce point de son récit, le chevalier Jaubert devenait un peu confus : discrétion ou modestie? Je ne sais. Il

laissait comprendre, plutôt qu'il ne disait, qu'une jeune Arménienne, parente du gouverneur de la citadelle, s'était intéressée à lui et que souvent elle s'approchait du trou qui servait d'orifice à sa prison. Le cœur des femmes compatit aux souffrances des prisonniers; il me paraît qu'on lia partie et que Jaubert put ainsi faire parvenir des lettres adressées, d'une part, au shah de Perse, et, d'autre part, au général Sébastiani, qui était alors ambassadeur de France à Constantinople. Le sentiment qu'il avait inspiré à l'Arménienne n'aurait été sans doute qu'une distraction à sa captivité, qui fut très dure, si la mort n'était intervenue pour le délivrer. Une caravane venant du Diarbékir entra à Bayezid et y apporta la peste. Mahmoud-Pacha mourut; son fils Achmet-Bey, qui avait pris sa place, fut emporté peu de jours après. Les Kurdes étaient consternés et disaient : « C'est parce que l'on persécute ce voyageur chrétien que l'ange exterminateur nous frappe sans relâche. » Sur ces entrefaites, des ordres de la Sublime-Porte arrivèrent, auxquels le nouveau gouverneur de Bayezid, Ibrahim-Pacha, n'osa résister. On devait rendre immédiatement le chevalier Jaubert à la liberté et lui restituer les objets qui lui avaient été enlevés. « J'éprouvai alors, me disait-il, une sensation d'ineffable volupté. — De vous sentir enfin libre? — Non, de pouvoir changer de linge, car depuis quatre mois je portais le même vêtement.

Le chevalier Jaubert continua sa route et parvint sans encombre à Téhéran, où il s'acquitta de la mission qui lui avait été confiée. Il séjourna en Perse pendant plus de deux années; il faisait la grimace en parlant du vin de Schiraz; mais avec quelle admiration il décrivait le vieil Ispahan et les ruines de Persépolis! Il regrettait de n'avoir pu déchiffrer les inscriptions accompagnées de figures qui sont sur les rochers de Bissoutoum et de Kir–

manchah; puis il revenait à ses chères légendes et me racontait l'histoire de Kosrou Parvis et de la Belle Schirin. Avec ce guide si instruit je plongeais dans le monde des *Mille et une Nuits*. En souriant, je l'appelais Scheherazade, et cela ne lui déplaisait point.

Lorsqu'il revint vers l'Europe, il s'arrêta quelque temps à Constantinople et y fut témoin des incidents qui précédèrent et suivirent l'avènement de sultan Mahmoud. La mort de sultan Sélim, celle de sultan Moustapha, n'avaient point apaisé la fureur des janissaires, qui repoussaient le nouveau système militaire que l'on essayait d'introduire dans l'armée ottomane. Ils renversèrent leurs marmites et marchèrent contre l'ennemi public. Pour eux, l'ennemi public, c'était Moustapha-Pacha-Barïactar, qui, détrônant sultan Moustapha, avait proclamé sultan Mahmoud. Moustapha-Pacha-Barïactar fut brûlé dans sa tour avec sa favorite et son kisslar-aga (chef des eunuques noirs). Le calme se rétablit et les janissaires redevinrent les maîtres. Le chevalier Jaubert était persuadé que c'est pendant cette révolte que sultan Mahmoud, réfugié au fond du vieux Séraï, s'était juré de détruire la milice qui dressait et brisait les trônes à son gré. Il se tint parole; on put s'en apercevoir le 15 juin 1826.

Ces événements avaient laissé des traces profondes dans l'esprit du chevalier Jaubert, moins cependant que l'aspect même des pays qu'il avait visités. Il ne tarissait pas sur la beauté des paysages orientaux, et plus d'une fois j'ai surpris de l'émotion sur son visage lorsqu'il me parlait des palmiers de Bedreschein, des bords du Nil, des montagnes d'Erzeroum et des coteaux boisés qui environnent Trébizonde. Souvent il me disait : « En France, nous manquons de soleil, rien n'est beau que par la lumière; ici, tout est brumeux et comme obscur. » Il avait ses regrets et aussi ses rêveries. « Ah! me disait-il, si

j'avais votre indépendance et votre âge, je partirais, je dirais adieu à cette vieille Europe où tout est prévu, où les idées comme les routes sont tirées au cordeau. Je m'en irais en Orient, je suivrais l'itinéraire d'Alexandre et je rapporterais de mon voyage une somme d'impressions, d'observations, de connaissances qui ne seraient pas inutiles. Quand vous aurez terminé vos études, allez-vous-en; traversez la Méditerranée, débarquez où vous voudrez, en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure, peu importe, et poussez devant vous. Il est bon, quand on est jeune, de marcher à l'aventure, de se mêler aux nations étrangères et de voir d'autres hommes que ses compatriotes. Partez; si les hasards de votre route vous conduisent en Arménie, allez jusqu'à Bayezid; regardez, en pensant à moi, la citerne abandonnée où j'ai souffert pendant de longues semaines, et, si je vis encore, rapportez-moi un bouquet de noisettes cueilli dans les jardins du gouverneur, car la bonne Arménienne qui s'était intéressée à moi, lorsqu'elle se penchait le soir au-dessus du caveau où j'étais emprisonné, me jetait quelques noisettes que je mangeais avec plaisir. »

J'ai toujours cru que les conversations du chevalier Jaubert avaient, plus que toute autre chose, déterminé le goût des voyages qui a été la passion, — la seule passion, — de ma jeunesse. C'est à lui que je dois d'avoir étudié les livres orientaux et d'avoir regardé dans le trésor des traditions musulmanes. Je n'ai point oublié cet homme savant, cet homme de bien, cet homme à la fois héroïque et simple, pour lequel l'accomplissement du devoir était une vertu naturelle; ce n'est pas sans gratitude, encore aujourd'hui, que je me rappelle l'hospitalité intellectuelle que sa bonté m'avait offerte. En 1850, dix ans après l'avoir rencontré, je me dirigeais vers l'Arménie, où je ne pus parvenir. A cette heure, le chevalier Jaubert n'était plus. Après qu'une justice tardive pour

tant de services rendus l'eut appelé à la pairie en 1841, il était mort en 1847, laissant un impérissable souvenir à ceux qui l'ont connu[1].

1. La fille unique du chevalier Jaubert, aujourd'hui réunie à son père, avait épousé M. Dufaure, qui lui-même est mort au mois de juin 1881.

CHAPITRE VI

LE TEMPS PERDU

Au mois d'août 1841, Louis de Cormenin et moi nous étions reçus bacheliers ès lettres. Les examinateurs devant lesquels j'eus à m'asseoir et à répondre ont été célèbres en leur temps. C'était Victor Leclerc, dont j'avais lu l'excellent livre sur les *Journaux chez les Romains*, homme très doux, comme les vrais savants, et dont l'indulgence nous était précieuse ; c'était Saint-Marc-Girardin, spirituel, ironique et aimant un peu trop à embarrasser les candidats; c'était Guigniaut, de visage triste et de formes courtoises, tout absorbé alors par sa traduction de la *Symbolique* de Creuzer, et enfin Lefébure de Fourcy, mathématicien grinchu, souvent brutal et qui, par ses coups de boutoir, démontait les plus intrépides. Tous les quatre sont morts. Tant bien que mal, je répondis à leurs questions et j'eus mon diplôme en poche.

« Il faut travailler, » m'avait dit Ausone de Chancel; « il faut voyager, » m'avait dit le chevalier Jaubert. Je ne me crus donc pas quitte envers l'étude parce que l'on m'avait donné un parchemin où j'étais qualifié d'impétrant. Pour ma famille, il n'en était pas ainsi : j'en avais fini avec les écoles, je quittais la robe prétexte, j'allais revêtir la robe virile; hier j'étais un enfant, aujourd'hui je suis un homme. Puisque je suis bachelier. toute carrière

m'est ouverte. Laquelle vais-je choisir? Il faut se décider tout de suite et sans plus tarder. La bataille fut rude, mais je l'attendais et j'étais résolu. Je demandai du temps pour réfléchir; on ne m'en laissa point et j'eus à me prononcer : diplomate ou magistrat? Je répondis : « Ni l'un ni l'autre, » et je déclarai que je serais homme de lettres, rien de plus, rien de moins. Quelle tempête! — J'avais écrivassé quelques méchants vers et quelque prose informe; j'avais barbouillé quelques aquarelles : poésie, peinture, arts d'agrément, bons à distraire un oisif; mais ça n'a rien de sérieux, à moins d'être un Corneille ou un Raphaël, et je n'étais ni l'un ni l'autre; c'était un métier de meurt-de-faim, qui mène à la misère, sinon au déshonneur. — Je tins bon. La tempête devint ouragan.

Puisque je voulais absolument être écrivain, je n'avais qu'à me mettre à la besogne, à faire une pièce de théâtre et un roman. Si la Comédie-Française jouait ma pièce, si mon roman avait plusieurs éditions, on verrait alors si l'on pouvait m'autoriser à donner suite à mes projets. Je répondis : « Je débuterai dans dix ans, lorsque j'aurai travaillé et voyagé. » On jeta un cri : « Il est fou! » Je coupai court à la discussion : « Je suis orphelin; dans dix-huit mois je serai majeur, alors je m'appartiendrai, c'est pourquoi je trouve juste de m'appartenir dès aujourd'hui. » Il fallut en passer par là, car on n'avait en réalité aucun moyen de coercition contre moi; mais je pus voir, à l'attitude adoptée à mon égard, que j'avais gravement mécontenté ma famille. J'ajouterai que depuis que j'ai pris ce parti, je ne l'ai jamais regretté.

Pendant que l'on me sermonnait pour me faire entrer dans une carrière « à cravate blanche », M. de Cormenin rêvait pour son fils une autre destinée, et il se préparait à lui ouvrir les portes de l'École normale; non pas qu'il voulût en faire un professeur, mais parce qu'il considé-

rait qu'un supplément d'études dévèlopperait en lui des facultés que l'enseignement du collège avait à peine éveillées. En cela il se trompait. Comme tant d'autres, Louis devait se cultiver seul, au hasard des impulsions de sa curiosité. Sans être travailleur, il avait été bon écolier et avait obtenu en histoire des succès au concours général, où il disputait les prix au duc de Montpensier, ce qui mettait en liesse les journaux de l'opposition; mais il avait un peu négligé les humanités proprement dites, et il fallait le remettre au grec et au latin. Il fut donc confié à deux répétiteurs qui chaque jour venaient passer une couple d'heures avec lui. L'un d'eux était un vieux Péloponésiaque, nommé Nicolopoulo, qui avait été mêlé à l'insurrection du prince Ypsilanti, et qui menait en France la triste existence d'un émigré donnant des leçons pour vivre; l'autre, — que je ne nommerai pas, — avait traversé l'université et bien des aventures qui l'avaient quelque peu défiguré en lui traçant une cicatrice profonde entre les deux narines. Nous l'appelions Bipif, car il semblait avoir un double nez comme certains chiens de chasse.

Il y avait, il y eut toujours entre Louis et moi une différence essentielle; j'entrais tout de suite en lutte, je me ruais sur l'obstacle et je soutenais le combat jusqu'à épuisement de forces. Avec ce système, j'ai souvent été vaincu. Louis, au contraire, ne résistait jamais; il avait toutes les apparences de la soumission, n'obéissait néanmoins qu'à sa seule volonté et usait les patiences les plus robustes. Il était décidé à ne se point présenter aux examens d'admission pour l'École normale, mais, ne voulant point batailler contre son père, il accepta les professeurs qu'on lui imposait et les lassa. Du jour au lendemain, il était devenu obtus, ne comprenait rien aux explications qu'on lui donnait, avait oublié les règles de la grammaire

et prenait un air naïf pour demander si La Fontaine avait traduit la *Psyché* d'Apulée, ou si, au contraire, Apulée avait traduit la *Psyché* de La Fontaine. Ce qui ne nous empêchait pas, lorsque nous étions ensemble, d'essayer de mettre en vers français le *Prométhée* d'Eschyle.

Au bout de six mois, les répétiteurs et M. de Cormenin étaient domptés. Louis paraissait attristé et riait dans sa barbe. Nicolopoulo lui fit des adieux touchants et, pour l'encourager au travail, lui donna l'*Introduction à l'étude de la langue grecque*, par le père Bonaventure Giraudeau. Sur le premier feuillet il écrivit son nom en belles majuscules grecques et s'en alla pour ne jamais revenir près d'un élève aussi récalcitrant; c'est tout ce qui est resté du passage du vieil helléniste. Louis me donna le volume, que je possède encore. L'honnête Bipif ne resta pas plus longtemps avec son écolier; on s'aperçut qu'il était en correspondance avec un certain Pinel, qui était quelque chose à la préfecture de police. M. de Cormenin se hâta de s'en séparer, et il ne fut plus question de l'École normale. On décida alors que Louis ferait son droit; il y mit une sage lenteur et finit cependant par être licencié.

La suppression des répétiteurs donnait à Louis plus de liberté; nous en profitions pour faire ce que nous appelions un peu arbitrairement des études d'art, c'est-à-dire pour suivre les ventes publiques, qui alors avaient lieu rue des Jeûneurs ou place de la Bourse, à l'hôtel Bullion. Il y eut cette année-là, — 1842, — trois ventes célèbres : la vente de Bruges-Dumesnil, la vente Lesueur, la vente Chéronnet. — J'ai vu là défiler sous mes yeux des objets de haute curiosité, des armes, des ivoires, des meubles italiens, des verreries de Venise, des gemmes dignes de figurer dans les plus riches musées. C'est à la vente Lesueur, exclusivement composée d'armes et d'armures, que je rencontrai Roger de Beauvoir, qui y assistait régu-

lièrement. Il venait de publier *le Chevalier de Saint-George*; je m'étais permis de lui en parler et la connaissance avait été faite.

Roger de Beauvoir, que son roman *l'Écolier de Cluny* avait rendu célèbre en 1832, avait alors trente-trois ans et il était dans toute sa beauté. D'une élégance recherchée, portant mieux que personne les redingotes à larges revers en velours qui étaient de mode à cette époque, il avait grand air et bonne façon; avec sa barbe noire, ses longs cheveux frisés par des mains habiles, l'éclat de son sourire, son regard joyeux, il ressemblait à ces jeunes seigneurs vénitiens que Paul Véronèse a assis à la table des *Noces de Cana*. Il était renommé pour ses bonnes fortunes et ses excentricités. C'était un des demi-dieux de la littérature romantique, et je ne le regardais pas sans une certaine admiration. Le demi-dieu, du reste, était d'accès facile et se laissait adorer avec bonhomie. Il ne détestait pas les louanges, et, comme je lui avais récité quelques vers de son volume *la Cape et l'Épée*, il me trouvait un jeune homme bien élevé et nous étions bons amis. Il avait été, cet hiver même, le héros d'une petite mésaventure qui avait fait quelque bruit.

Paillet, le célèbre avocat dont le souvenir n'est pas près de s'effacer au Palais de Justice, avait donné un bal costumé; au milieu des bergères Pompadour et des seigneurs Henri II, Roger de Beauvoir était apparu en chevalier du quatorzième siècle. Il portait les jambières, les cuissards, les brassards et la cuirasse. Son heaume était rattaché au gorgerin, et, pour être tout à fait « moyen âge », il avait rabattu la visière. Il fut fort admiré. Il y avait beaucoup de lumières, beaucoup de monde, la chaleur était intense. Enveloppé de sa ferraille, Roger de Beauvoir cuisait au bain-marie; néanmoins il voulut valser, valsa, manqua d'air, s'évanouit et tomba avec le fracas d'un tuyau de

poêle abattu par le vent. On l'emporta; on eut quelque peine à déboucler les lanières du gorgerin, et, lorsque l'on parvint à le dégager, il était temps, car la syncope se prolongeait. Il était vaillant; il quitta sa carapace de fer, n'abandonna pas le bal et continua de danser « en buffle ».

La leçon ne lui profita guère; les spectres de Chandos et de Duguesclin hantaient son sommeil; il rêvait de rompre des lances et de crier « Los aux dames! » Je fus surpris, un jour, de le voir entrer chez moi, plus surpris encore, mais charmé, lorsqu'il m'expliqua le motif de sa visite. Sans préambule, il me dit : « Il faut ressusciter le moyen âge; nous périssons d'ennui; nous nous noyons dans la médiocrité; les traditions se perdent, c'est à nous de les faire revivre et de sauver la France qui s'étiole et va mourir; elle a les pâles couleurs, fortifions-la en lui donnant du fer. » J'écoutais et je ne comprenais pas. Roger de Beauvoir reprit : « Je viens vous proposer une affaire; nous allons créer une société en commandite dans le but de refaire le tempérament de la France par un traitement à la fois physique et moral. Rien n'est plus facile; nous achetons les terrains de l'ancien jardin Tivoli; nous faisons venir de Syrie et d'Algérie des chevaux arabes et des chevaux barbes qui sont les plus résistants que l'on connaisse; nous acquérons de gré à gré ou en vente publique toutes les armures que nous pourrons découvrir; au besoin, nous nous adressons au gouvernement, qui met à notre disposition les armures qu'il conserve soit au musée d'artillerie, soit dans les arsenaux, et alors, vous comprenez? — Non, je ne comprends pas. — C'est cependant bien simple; une fois que nous avons réuni entre nos mains le matériel qui nous est nécessaire, nous fondons la Société des champs clos de France; nous

nommons Victor Hugo président d'honneur, parce qu'il a chanté le *Pas d'armes du roi Jean*, et nous donnons des tournois auxquels nous convions l'Europe entière. Ce sera admirable. Toutes les semaines, un tournoi à lance émoussée; deux fois par an, un tournoi à lance franche; il faut qu'il y ait du sang entre les barrières comme au temps de Montgomery. L'opération est magnifique; tout le monde souscrira; le seul prix des places constituera un revenu considérable; non seulement nous aurons relevé le moral du pays, mais nous aurons fait fortune. Les actions seront émises à mille francs; combien dois-je vous en réserver? »

Ce projet me parut d'une beauté supérieure, et ce ne fut pas sans baisser la tête avec humiliation que j'avouai à Roger de Beauvoir que, n'ayant pas vingt et un ans, j'étais en puissance de tutelle et que, par conséquent, je ne pouvais prendre aucun engagement immédiat; mais je me hâtai d'ajouter que dès le soir même j'en parlerais à mon tuteur. Roger de Beauvoir fit une moue assez dédaigneuse : « Tous les tuteurs, me dit-il, sont plus ou moins des Bartholos; ils admirent Népomucène Lemercier et savent par cœur le récit de Théramène; ce sont des êtres déshérités par la nature, qui ne comprennent pas le moyen âge et méprisent le ragoût truculent des combats en champ clos. Faire comprendre à un tuteur qu'une maille de Milan vaut mieux qu'une redingote à la propriétaire, c'est une entreprise hardie. Essayez néanmoins, car il ne faut avoir rien à nous reprocher; mais je doute que vous réussissiez. » — Moi aussi j'en doutais; cependant je tins parole. Mon tuteur m'écouta sans broncher, puis me dit : « Où donnerez-vous vos tournois? — Dans l'ancien Tivoli. — L'emplacement est peu convenable, me répondit-il; vous devriez les donner dans la grande cour de Charenton; là, du moins, vous seriez chez vous. » Je

ne fus donc pas actionnaire des champs clos de France, et j'eus cela de commun avec toutes les personnes auxquelles Roger de Beauvoir fit part de son projet. Louis de Cormenin et moi, nous étions furieux de mon échec et nous gémissions sur l'inintelligence des grands parents.

Nous vivions alors sans occupation déterminée; nous vaguions au hasard dans l'existence, suivant notre fantaisie, touchant à bien des choses, n'approfondissant rien, découvrant ce que tout le monde savait, ne perdant pas notre temps et cependant ne l'employant à rien de sérieux. Je faisais de tout : de la peinture, des vers, de l'anatomie, de l'archéologie, de la métaphysique et même du magnétisme. Louis en plaisantait et disait : « Nous sommes pareils aux marmites des noces de Gamache; tout mijote dans la même sauce et ça ne fait pas de bonne cuisine. » — Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1841 ou au début de 1842, que nous entrâmes en relation avec un groupe de jeunes gens un peu plus âgés que nous, alertes, ambitieux, cherchant fortune, réunis entre eux par des idées et des habitudes communes, s'imaginant volontiers qu'ils formaient une société analogue aux *Treize* de Balzac, et rêvant de faire leur trouée dans la foule. — Pour plusieurs, ce rêve ne fut pas déçu. — Qui les avait rassemblés? Est-ce le hasard, est-ce une rencontre dans les lieux de plaisir? Je ne sais, je ne me rappelle même plus dans quelle circonstance je les ai connus.

Ils semblaient s'être donné rendez-vous de tous les coins de l'horizon social. Deux d'entre eux portaient le nom d'un garde des sceaux qui fut célèbre sous la Restauration; deux autres étaient les fils d'un employé; un cinquième avait pour père un marquis, ambassadeur d'Espagne au congrès de Vienne; un sixième appartenait

par sa famille à la magistrature; un septième était fils d'un ancien officier de la garde royale; le huitième, enfant d'une femme de chambre protégée par ses maîtres, étudiait la médecine. Ils étaient au nombre de huit, se laissaient côtoyer, restaient exclusifs, prêts à profiter de l'aide d'autrui, mais se gardaient et n'ouvraient point leur intimité; ils se nommaient *les cousins d'Isis*. Ce n'était là, pour ainsi dire, qu'une dénomination officielle, d'allure mystérieuse et singeant *les frères de Sérapion* qu'avait présidés Hoffmann; en secret ils ne péchaient point par excès de modestie et s'appelaient *les Scelti* — les Choisis —, ceux qui sont au-dessus du vulgaire et qui, sur tout chemin, doivent marcher les premiers. Dans ce petit groupe, on jouait volontiers à la noblesse; ceux qui n'avaient point d'armoiries s'en fabriquaient, ce qui avait le bon résultat de leur faire étudier le blason. — L'un d'eux, plein d'esprit et de rares qualités, se désespérait de n'avoir pas d'armes « à enquérir », comme les Bouillon et les Marana. — Quelques-uns sont tombés en route, d'autres sont arrivés. Deux de ces jeunes gens ont marqué dans les lettres, Paul de Molènes et Henri Rolland de Villarceaux; pour ce dernier j'ai éprouvé une vive affection.

Paul de Molènes s'est successivement appelé Paul Gaschon, Gaschon de Molènes, Paul de Molènes, le comte de Molènes. C'était un grand garçon blond, dégingandé, de tenue peu correcte, expansif, avec un visage en lame de couteau et une bonhomie simple qui était pleine de charme. Il était bon camarade, rieur et d'un entrain qui n'excluait pas la sagesse d'un talent précoce. Il commençait alors à faire connaître son nom; ses premiers travaux littéraires furent remarqués. Malgré sa jeunesse, la *Revue des Deux Mondes* l'avait accueilli; il y débuta, le 15 février 1842, par une étude sur Alphonse Karr,

bientôt suivie d'une nouvelle : *le chevalier de Tréfleur*, qui eut du succès. Sur le premier volume qu'il publia, son nom est suivi de la mention : cousin d'Isis. Cet esprit très actif, mal à l'aise dans les occupations sédentaires, n'était pas pour être satisfait des joies que donne le culte des lettres. Il y avait en lui du condottière; il regrettait le temps où les Angevins se jetaient en Sicile. Il eût voulu vivre à l'âge des Croisades pour devenir duc d'Athènes et marquis d'Éleusis; il disait : « Hélas! ne pouvoir même pas conquérir la principauté de Trébizonde! »

Il était né aventureux; il aimait la guerre pour la guerre; il tressaillait au son des trompettes et il estimait que le bruit du canon est une harmonie délicate. Il avait beau faire de l'escrime et de l'équitation, rechercher les exercices violents, quelque chose d'inassouvi était en lui qu'il ne pouvait calmer. Il me racontait qu'ayant été à Vincennes, et qu'ayant vu des piles de boulets amassés dans les cours du fort, il avait, en quelque sorte, été pris de frénésie; il s'était exalté et avait rêvé qu'il lançait lui-même ces boulets à travers l'Europe, détruisant les villes, tuant les hommes, brûlant les moissons et ravageant les campagnes. « Mais pourquoi? lui disais-je. — Pour rien, répondit-il, pour faire la guerre! » Ces ardeurs qui l'emportaient et qu'il ne parvenait pas à apaiser, le poussaient parfois à des excès de polémique qu'il eût mieux fait d'éviter. Il attaqua Balzac avec acrimonie (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1842) et n'eut pas à s'en féliciter : Balzac le houspilla de telle sorte qu'il se le tint pour dit et n'y revint plus[1].

Molènes ne trouva véritablement sa voie qu'en 1848.

1. Voir dans la *Grande ville*, t. II, Mareng, 1844, *la Monographie de la presse parisienne* (p. 193). L'article est signé de Balzac, mais j'ai tout lieu de croire qu'il a été écrit par Laurent-Jan.

Après la Révolution qui brisa le trône élevé en 1830, on créa la garde mobile, afin d'arracher à l'émeute et de discipliner la jeunesse turbulente dont l'oisiveté et l'esprit d'entreprise offraient alors plus d'un péril pour un gouvernement improvisé. Molènes s'enrôla et fut élu lieutenant par ses camarades. Pendant l'insurrection de juin, en attaquant une barricade dans la rue Saint-Jacques, à la tête de sa compagnie, il fut blessé. Il croyait son avenir militaire assuré et était convaincu qu'il passerait dans l'armée régulière avec le grade que son héroïsme avait consacré. Il n'en fut rien. On lui donna le choix : rendre ses épaulettes et s'engager en qualité de simple soldat, ou rentrer dans la vie civile. Il n'hésita pas et devint spahi. Dès lors, écrivant, se battant, il mena la vie de plume et d'épée qui lui était chère. Il ne tarda pas à être promu officier; on avait été touché de tant de bon vouloir, on lui tint compte des services rendus et bientôt il put faire broder sur sa manche le galon d'argent des sous-lieutenants. Il fut en Crimée, il fut en Italie, valeureux partout, se plaisant aux coups de sabre et recherchant les aventures, qu'il racontait ensuite d'un style vif et rapide qui semblait sonner la charge. Il y avait deux hommes en lui : celui qui courait au danger avec ivresse, et celui qui se dominait assez pour analyser ses impressions, les retenir et les mettre en récit : phénomène dont il a été un exemple complet.

Comme tant d'hommes qui ont impunément traversé les volées de mitraille et les ouragans de cavalerie, il devait mourir des suites d'un accident banal. Au mois de mars 1862, — il était alors chef d'escadron, — il tomba de cheval dans un manège; la chute fut grave, si grave, que le pauvre Molènes rendit son âme au dieu des batailles qu'il avait toujours adoré. Parmi les écrivains de notre temps, il fut un type spécial, une sorte de

chevalier errant des lettres et des armes, un peu à l'étroit dans une époque trop précise pour ses aspirations, trompé par la destinée, car il eût voulu périr l'épée en main, dans une action d'éclat qui eût immortalisé son nom, et il finit obscurément dans une ville de province où l'avait placé le hasard de la vie militaire.

Quand il nous quitta pour toujours, il y avait déjà quatorze ans qu'Henri Rolland de Villarceaux, son cousin d'Isis, était mort. Ils avaient été très liés ensemble et cependant il n'y avait entre eux aucun rapport de talent, de caractère et d'allure. Henri Rolland était un petit homme d'apparence chétive, extrêmement spirituel, délicat dans ses goûts, d'expression très fine, de manières distinguées, légèrement railleur et timide. Pendant que Molènes entrait en heurtant les portes, lançait son chapeau sur la table, s'asseyait bruyamment, distribuait des poignées de main trop secouées et ne modérait guère les éclats de sa voix, Henri Rolland se faufilait le long des murs, échangeait un sourire avec ses amis, choisissait la place la plus humble et semblait écouter. Mais lorsque la conversation généralisée lui permettait de prendre la parole, il commandait l'attention, et les plus beaux causeurs l'écoutaient. Il était ingénieux, et son esprit toujours en recherche, toujours actif, lui faisait apercevoir dans des œuvres déjà étudiées mille détails qui avaient échappé aux plus perspicaces. Il eût été un critique incomparable, supérieur à ceux qui, de notre temps, ont eu de hautes réputations. Sa famille le destinait, je crois, à une de ces carrières administratives qui s'ouvrent par le surnumérariat et se ferment dans le cabinet d'un chef de bureau. Il regimba, car, lui aussi, il ne voulait qu'écrire et il donna une preuve immédiate, sinon de talent, du moins de ses aptitudes.

A peine sorti du collège, en 1840, il publia *l'Écolier*

dans *les Français peints par eux-mêmes*. Se voir imprimé à dix-neuf ans, lire son nom à côté de ceux de Balzac, de Théophile Gautier, c'était une bonne fortune qui eût pu lui tourner la tête. Il eut une déconvenue qui calma son enthousiasme. Il avait calculé que le prix de son article lui permettrait de se faire confectionner un costume régence, y compris la perruque et l'épée, avec lequel il pourrait faire bonne figure aux bals de l'Opéra. L'éditeur fut d'un autre avis et, afin d'être utile à un jeune homme qui avait besoin de compléter son instruction, il le paya en livres, vieux volumes que les quais réclamaient. Henri Rolland fut de méchante humeur, mais l'éditeur ne démordit pas, et le pauvre débutant littéraire s'en alla tout déconfit de sa mésaventure. Il avait un goût prononcé pour la comédie italienne; il eût voulu la remettre en vogue sur nos théâtres, et souvent, avec les cousins d'Isis, il jouait des pièces improvisées sur un sujet concerté à l'avance. Sa petite taille et sa gracilité lui faisaient attribuer les rôles de femmes, et j'ai admiré l'esprit qu'il développait dans ces sortes de créations instantanées. A ces réminiscences où Cassandre et Colombine n'avaient pas toujours un langage *ad usum Delphini*, on ajouta des mystères. Je me rappelle un jugement dernier auquel un Braghettero eût été plus indispensable qu'à celui de Michel-Ange. Effervescence de jeunesse qui s'échappe en plaisanteries un peu vives, et rien de plus. On peut avoir ses folies, ses âcretés de langage et n'en être pas moins un homme d'intelligence sérieuse.

Henri Rolland donnait de temps en temps quelque articles à un recueil périodique oublié aujourd'hui, que l'on appelait la *Revue nouvelle*. Il y étudia la comédie italienne et le théâtre antique avec délicatesse et le style égèrement précieux qui était dans sa manière. Il avait un rêve : être joué au Théâtre-Français et écrire dans la

Revue des Deux Mondes. Son rêve fut réalisé, mais le sort y mit de l'ironie. *Thersite*, une églogue en deux actes et en vers, obtint un vif succès à la Comédie-Française. J'assistais à la première représentation et je me-souviens des applaudissements qui accueillirent le nom de l'auteur. L'idée était ingénieuse, elle était surtout très jeune. Il n'est miracle que ne puisse accomplir l'amour, il n'est âme si basse que l'influence de la femme ne puisse relever. Thersite, la honte de la Grèce, en devient l'honneur, parce qu'il aime et qu'il est aimé. Belle théorie de la jeunesse, illusions des inexpérimentés, des enthousiastes et que l'histoire de Samson, que l'histoire d'Hercule ont démentie jadis. *Thersite*, dans lequel on perçoit trop peut-être quelques réminiscences de *la Ciguë*, était destiné à faire connaître Henri Rolland, mais la malchance, qui semble ne l'avoir jamais oublié, lui prouva que rien ne prévaut contre les brutalités de la vie. La pièce fut représentée pour la première fois le 12 février 1848; quelques jours après, un drame réel ne permettait plus de penser aux fictions dans lesquelles les Niséis, les Déiphron de l'antiquité nous racontaient leurs démêlés en alexandrins ciselés avec art; le vieux roi s'en était allé, abandonnant une partie qui n'était pas perdue, la France oscillait sur elle-même et les factions envieuses chargeaient leurs fusils pour être prêtes au jour de l'insurrection. L'heure n'était plus aux plaisirs de l'esprit; les théâtres restaient déserts; à peine allait-on entendre Rachel psalmodier *la Marseillaise*. Le coup fut dur pour Henri Rolland, qui fit comme nous, revêtit un costume de garde national et attendit le moment de combattre.

Sa santé était mauvaise, il s'affaiblissait et supportait mal les fatigues que nous imposait le service militaire auquel nous étions astreints. Ses joues amaigries, ses pommettes roses, ses yeux brillants et une toux profonde

indiquaient un mal qui menaçait les sources mêmes de la vie. Il travaillait néanmoins avec emportement, comme s'il eût craint de ne pouvoir terminer la page commencée. C'était François Buloz qui, en qualité de commissaire royal à la Comédie-Française, avait fait jouer *Thersite*; c'était un homme de tact et dont le flair était extraordinaire; il ne lui avait pas fallu de longues méditations pour reconnaître que Rolland de Villarceaux avait du talent, un talent souple et apte aux dialogues rapides. Il lui demanda un proverbe pour la *Revue des Deux Mondes*. Ce genre de littérature, que la médiocrité de Théodore Leclercq avait rendu insipide, venait d'être vivifié par le génie d'Alfred de Musset; Octave Feuillet y avait trouvé une célébrité méritée. Les jeunes écrivains s'y exerçaient par esprit d'imitation et pour flatter l'engouement du public. Le proverbe d'Henri Rolland était intitulé : *Partir pour être évêque et revenir sonneur*. C'est étrange, de forme mesurée et plein de sous-entendus qui feraient croire que l'auteur s'amuse à jouer à cache-cache avec son lecteur. La *Revue* insérait ce travail dans sa livraison du 1er décembre 1848.

Cette fois encore, l'heure était peu propice: la politique faisait virer toutes les têtes, car la France allait prononcer sur sa destinée. Mais, bien plus qu'un vote plébiscitaire, le mal dont Rolland de Villarceaux était dévoré ne devait pas le laisser jouir de son succès. La mort l'attendait; à vrai dire, depuis les jours de son adolescence, elle marchait dans son ombre, prête à le saisir et à lui faire expier les espérances qu'il avait conçues. Le 24 décembre, pendant que Louis-Napoléon Bonaparte, récemment proclamé président de la République, la tête coiffée d'un chapeau orné d'un plumet blanc et rouge, voyait défiler sur la place de la Concorde la garde nationale et la garnison de Paris, j'escortais la frêle dépouille d'Henri Rolland de Vil-

larceaux, mort deux jours avant. Les cousins d'Isis étaient là mêlés à la famille et aux amis de ce pauvre enfant dont le livre de la vie se fermait brusquement à la préface. Louis de Cormenin lui a consacré des lignes qu'il faut citer : « Henri Rolland, s'il se fût essayé dans le roman, eût été un auteur intime très humoristique, quoique retenu; comme poète de ballets et de fantaisies en vers, il se fût approché de Gozzi. Réel dans l'impossible, sensé dans l'extravagant, son caprice n'allait pas jusqu'à l'écart. Hoffmann, Henri Heine et Marivaux, les ingénieux, les délicats, les jolis raffinés de la plume entraient dans son tempérament à la fois tendre et fantasque. Sa langue, indécise encore, flottait autour de sa pensée comme une ondoyante et souple draperie. C'était une sensitive blessée[1]. »

De tous les jeunes gens qui composaient le groupe des cousins d'Isis, Rolland de Villarceaux est celui auquel le meilleur avenir littéraire semblait réservé; il eût été plus loin et surtout plus haut que Gaschon de Molènes. Il avait des qualités exceptionnelles d'analyse et de discernement; sa vocation l'appelait vers le théâtre, il y eût été un maître: l'expérience lui eût conseillé de grossir un peu sa manière, afin d'être compris du public, auquel il faut montrer les choses à travers une loupe, auquel il faut parler à l'aide d'un porte-voix. De tous les espoirs que contenait ce petit être mièvre et féminin, il ne reste aujourd'hui qu'un peu de poussière et un nom dont se souviennent seulement ceux qui l'ont aimé.

A l'époque où je le rencontrai, il était très vibrant, avec des défaillances subites et des besoins d'action que l'état de sa santé réduisait souvent à des désirs platoniques. Il aimait le dix-huitième siècle avec passion, non pas dans

[1] *Les Jeunes morts*, Revue de Paris décembre 1851, et *Reliquiæ*, t. I.

ses grands auteurs, mais dans les petits poètes, dans les roués rimailleurs, dans les faiseurs de bouquets à Chloris. Un jour, il accourut chez moi tout joyeux: il venait de découvrir le quatrain de Saint-Aulaire et le répétait à satiété. Ce côté puéril de son esprit s'affaiblissait de jour en jour et aurait fini par disparaître pour faire place aux préoccupations du travail élevé; mais alors, en 1842, tout à l'admiration de la Régence, il trouvait que Lafare et Nocé étaient des personnages historiques : rêveries de malade pris dans un corps trop faible et qui dépense en imagination les forces que sa débilité lui refuse. Aussi il aimait à souper : non pas qu'il fût gourmet ni buveur, mais parce que cela était de bon ton sous Philippe d'Orléans. Nous nous réunissions quelquefois, Louis de Cormenin, les cousins d'Isis et moi; nous allions nous asseoir vers minuit à une table du café Anglais et, sans avoir ni faim ni soif, nous soupions. Étions-nous gais? J'en doute; nous étions bruyants et cela suffisait à notre vingtième année. Au dessert, on chantait un quatrain qu'Henri Rolland avait composé et dont la mesure m'a toujours semblé aussi discutable que l'originalité :

Descendons gaiement le fleuve de la vie,
Mes amis, buvons sans songer à la mort;
Quand elle viendra, que notre âme ravie
De la coupe encor cherche à toucher le bord!

Cela se chantait sur un air à porter le diable en terre que nous trouvions très beau, car Henri Rolland en était l'auteur. Pendant que j'écris ces lignes, cet air bourdonne dans mon souvenir, il me rappelle des nuits perdues, qui nous laissaient veules pour vingt-quatre heures et appauvris pour plusieurs jours.

Si je m'étais borné à souper avec des amis de mon âge, il n'y aurait pas eu grand mal; mais je commis de plus

graves sottises que je ne me sens pas la vertu de regretter, car l'expérience que je leur dois n'a pas été stérile. Je voyais approcher, l'époque de ma majorité, et je ne sus pas résister à la vie de Paris; elle m'emporta. Je devins sans effort ce que l'on nommerait aujourd'hui un parfait gommeux. J'avais le goût des chasses à courre; cela me mit en relation avec des jeunes hommes qui ne dédaignaient aucun genre de plaisirs; ils m'attirèrent; je me laissai aller et je fis comme eux. Je fus un habitué de certains théâtres et au Cirque Olympique j'étais parmi les « chevaliers du crottin ». Il ne me fut point difficile, mais il me fut onéreux de me procurer l'argent que ma famille avait raison de me refuser; ma situation d'orphelin bientôt majeur me donnait du crédit et je trouvai commode d'acheter des chevaux en échange de quelques billets à ordre payables à ma vingt et unième année. Louis de Cormenin me suivait dans cette médiocre existence où je m'étais lancé avec mon impétuosité naturelle, mais il me suivait un peu comme Thiberge avait suivi Desgrieux, en me tirant par les pans de l'habit et en me criant : Casse-cou! Il est probable qu'il ne tirait pas assez fort, ou que je tirais plus fort que lui, car il ne me retenait pas et je l'entraînais.

Je connus la fine fleur des « demoiselles » de ce temps-là, et j'en suis bien aise, car je les ai trouvées si prodigieusement bêtes, que je m'en suis éloigné pour toujours; je ne doute point que celles d'aujourd'hui ne soient pleines d'esprit, mais celles qui florissaient en 1842 étaient stupides. L'une d'elles, qui a fait fortune, qui est tombée en dévotion et qui cache son coffre-fort dans son prie-Dieu, était alors citée pour ses reparties. Des altesses, des artistes et des ambassadeurs se disputaient ses bonnes grâces. Elle était habile aux spéculations de Bourse et, abusée, un jour, par un mauvais plaisant, elle alla prier

son agent de change de lui assurer des actions dans une mine de fromage de gruyère que l'on venait de découvrir dans les montagnes du Jura. Je sais ce que sont devenues quelques-unes de ces pécores qui drainaient la fortune des hommes assez niais pour tirer vanité d'accointances partagées. L'une d'entre elles, pour qui un membre du Jockey Club et un ministre plénipotentiaire étranger se sont battus en duel, est morte aliénée, atteinte d'alcoolisme, dans un asile public. Une autre, célèbre, bouleversant les cœurs, entretenant une correspondance avec les plus grands personnages de France et d'Angleterre, qui a été presque vice-reine aux Indes et qui a failli gouverner l'Égypte, est aujourd'hui la femme légitime d'un gendarme en retraite; elle est marchande de poisson, et quand l'éperlan arrive, elle crie : « La violette! la violette! il est frais comme l'œil ! » La dernière fois que je l'avais aperçue, c'était aux courses de Versailles, en calèche à quatre chevaux à la Daumont. De plus d'une encore je pourrais parler. A quoi bon? Il en est d'elles comme des fleurs qui deviennent du fumier dès qu'elles ne sont plus fraîches.

Cette vie-là était-elle amusante? Je ne le crois pas; j'en ai gardé le souvenir de quelque chose de vide; c'est terne et fade, avec le regret du temps gâché. Je me hâte de dire que je ne devais pas séjourner dans ce pays où souffle la malaria des cerveaux; je n'eus besoin de personne pour m'aider à en sortir les bagues sauves. Un jour du mois d'août 1842, un jeudi, j'eus une de ces déceptions où le cœur a moins de part que la vanité, et qui sont fréquentes dans ce genre d'existence. Je rentrai chez moi d'humeur maussade, et tout en répétant la phrase de Shakespeare : « Fragilité, ton nom est femme! » je me mis à faire mentalement le compte de mes dettes; sans être excessif, le chiffre était respectable et devait ébrécher

mon patrimoine. Comme le joueur décavé, j'étais en veine de raisonnements; je ne les épargnai point. Je me prouvai que je n'étais qu'un sot, et qu'en ne quittant pas la route où je m'étais engagé, j'arrivais à la ruine et à l'abrutissement. Les conseils d'Ausone de Chancel, ceux du chevalier Amédée Jaubert sonnaient à mon oreille et vibraient en moi comme des remords. Ma résolution fut prise : il faut partir! Je descendis chez Louis de Cormenin ; en deux mots je le mis au fait. Il me serra dans ses bras et me dit : « Tu as raison, va-t'en! » Nous fîmes mes paquets ensemble. Dans une malle je déposai Plutarque traduit par Amyot, Brantôme, Rabelais, Montaigne, l'*Histoire des Français des divers états* par Alexis Monteil, Victor Hugo, Alfred de Musset, et, pensant au chevalier Jaubert, la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Deux jours après, j'étais parti.

Ma grand'mère possédait dans la Sarthe, entre Fresnay-le-Vicomte et Sillé-le-Guillaume, un bien patrimonial composé de trois fermes, dont l'une, la terre de Frémusson, avait prêté son nom à mes ascendants de la ligne maternelle. La ferme principale s'appelait Bernay, comme tant de localités de France où les ours ont rôdé jadis. La maison d'habitation était une commanderie de templiers, manoir de la fin du XIIIe siècle, bâti en pierres énormes, muni au centre d'une tourelle tétragone et caché au fond des bois comme un repaire de brigands. L'ancienne chapelle des moines rouges a été convertie en grange. Le rez-de-chaussée et les greniers de cette châtellenie rouillée par le temps formaient le logis des fermiers. Les propriétaires s'étaient réservé la jouissance du premier étage, composé de trois vastes chambres, au plafond desquelles les poutres faisaient des saillies noires. Les cheminées étaient tellement larges, qu'elles contenaient des bancs de pierre abrités sous le manteau et que les

pluies d'orage éteignaient le feu. C'est là que je m'installai avec une vieille paysanne que j'avais prise pour faire la cuisine et qui ne savait rien de Paris, sinon que les laitières y mettent de l'eau dans le lait.

Je vécus là pendant six mois; ce fut ma veillée d'armes; je ne la trouvai pas trop longue. J'avais de quoi m'occuper et la lecture ne chômait pas, sans compter les sonnets, les ballades et les odes que je produisais avec une déplorable facilité. J'avais loué le cheval du meunier de Fresnay-le-Vicomte; on me l'avait donné pour un poney : c'était une affreuse petite rosse, maigrelette et rabougrie, dont la queue était absente, dont la tête était trop longue, dont les jambes étaient trop faibles. Je n'étais pas lourd à cette époque, et, l'un portant l'autre, nous allions loin. Les bois de Bernay, — un simple bouquet, — étaient contigus aux bois de Brézé et à la forêt de Sillé; il y avait là des chemins abrités d'ombre, des futaies de chênes, des étangs et une sorte de précipice nommé le Saut-au-Cerf, où plus d'une fois mon cheval et moi nous sommes tombés de compagnie en voulant franchir des rochers couverts de mousse. Je ne m'ennuyais pas; souvent, le soir, j'allais dans certaines « passes » connues me mettre à l'affût pour tuer des loups, qui sont nombreux dans ce pays boisé, alors mal coupé de routes et sauvage. Dans ces expéditions, j'avais un compagnon; c'était Lafleur, un garde du marquis de Brézé, gars solide, dans la maisonnette duquel M. de Larochejaquelein s'était caché pendant plusieurs semaines sous le nom de Dunant après l'échauffourée vendéenne de 1832, qui avait remué bien des passions dans les régions du Maine. A cette même époque, Lafleur avait quitté le pays, et quand je lui demandais où il avait été, il répondait : « Par-ci, par-là, du côté de Clisson et de Tiffauges; de jolis endroits tout de même, où l'on descendait les gendarmes pour passer le temps. »

Louis de Cormenin vint me voir au mois d'octobre; il resta avec moi huit jours, qui sont un de mes bons souvenirs. Seuls, vaguant à travers bois, nous jouissions de notre indépendance, de notre amitié, des beaux projets que nous formions et dont nous n'étions pas avares. C'est là, avec lui, près de la grande cheminée où brûlaient des souches de poirier, que j'ai tracé l'itinéraire de mes voyages en Orient; il m'avait apporté l'*Examen critique des historiens d'Alexandre* par Sainte-Croix; nous le lisions et, me rappelant les recommandations du chevalier Jaubert, je suivais, sur les cartes d'Arrow Smith, la route où je comptais m'engager pour retrouver les traces du Macédonien. Nous décidions, sans tenir compte des obstacles possibles, que Louis m'accompagnerait dans ma visite au vieux monde; nous ne doutions pas alors que ce rêve ne pût se réaliser. Les dieux ne l'ont point voulu et je n'ai pas voyagé avec cet ami qui me fut cher entre tous.

Ce séjour dans une ferme perdue au milieu des bois, loin de tout contact et de tout plaisir, ne me fut point inutile :

Ami, je suis la solitude,

disait à Alfred de Musset cet orphelin vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère. Aux jours de mon enfance, j'avais désiré vivre dans une île déserte; il s'en fallait de peu que ce vœu ne fût exaucé. Là j'appris que l'homme peut se suffire à lui-même; qu'il n'est besoin ni de chevaux, ni de soupers, ni de filles à falbalas, ni de stalles au théâtre des Variétés pour être heureux; j'appris que le travail bien distribué est la meilleure nourriture intellectuelle, que les confessions que l'on se fait loyalement à soi-même sont fructueuses, et j'appris aussi que, de tous les sentiments qui remuent le cœur de l'homme, l'amitié

est le moins fragile et le moins douloureux. Regardée de loin et d'une façon en quelque sorte abstraite, la vie se révèle. On voit la grande route où se pousse la foule des ambitieux, des affamés, des jouisseurs et des aventuriers; on s'y heurte, on s'y renverse, on s'y piétine; on ne touche au but, — quand on y touche, — qu'à la force du poignet et à la rapidité de la course. A côté, on aperçoit le petit sentier parallèle, étroit et peu foulé, où marchent les sages, les désintéressés, les amoureux de l'art que satisfait le travail et non le bruit, qui ne se lassent jamais d'apprendre et qui contemplent avec une curiosité ironique les combats dont ils sont les témoins. Le choix n'est pas douteux pour certains esprits que l'ambition n'a pas visités; — on prend le petit sentier et l'on n'a jamais à s'en repentir.

Je revins à Paris au mois de février 1843, dès que j'eus touché barre à mes vingt et un ans; je me présentai à l'heure convenue, à l'heure des échéances, et je fis cette observation digne de M. de La Palisse, qu'il est plus agréable de contracter des dettes que de les payer. En même temps que j'acquittais les billets souscrits pour mes sottises, qui alors m'apparaissaient grossies de tout l'argent qu'elles me coûtaient, je fus appelé par la conscription. Je tirai au sort et j'amenai le numéro 42. Ma haute taille me fit désigner pour la cavalerie de réserve, et j'entrevis dans un avenir prochain l'honneur de coiffer le casque à chenille rouge du premier régiment de carabiniers. En ce temps-là, le remplacement était autorisé : j'achetai un homme, qui fut bon sujet et ne me causa aucun ennui.

J'étais en règle avec la patrie et avec mes créanciers; il s'agissait cette fois d'affronter les périls de la vie de Paris et de les côtoyer sans se laisser saisir. Malgré ma ferme résolution, je n'étais pas tranquille; je savais que le diable

est malin, que la chair est faible et que j'étais bien jeune. J'avais fait la part du feu, elle était suffisante, et je ne me souciais guère de me brûler encore. Pas plus que je n'avais hésité à fuir Paris six mois auparavant, je n'hésitai à quitter momentanément le quartier où j'avais mes relations de jeune homme, où j'étais exposé à rencontrer les camarades avec lesquels j'avais franchi la barrière des steeple-chases, débouché des bouteilles de vin de Champagne et partagé mes fortunes plus ou moins bonnes. Quoiqu'il me fût pénible d'abandonner le logement que j'occupais avec ma grand'mère et la maison qu'habitait Louis de Cormenin, je m'éloignai.

Un de mes camarades de l'institution Favard me proposa de partager son appartement et j'acceptai. J'allai donc m'établir sur le quai Napoléon, au coin de la rue d'Arcole, dans une maison de construction récente qui a été démolie pour faire place au nouvel Hôtel-Dieu. J'étais là en pleine Cité, non loin de l'endroit où jadis le Glatigny étala ses hontes. C'était la Cité, non pas telle qu'on la voit aujourd'hui, modifiée, nettoyée, mais telle qu'Eugène Suē l'a décrite dans *les Mystères de Paris*, sale, boueuse, mal éclairée, pleine de bouges où le vol et la prostitution vivaient pêle-mêle. Cela nous inquiétait peu; nous n'avions même pas le spectacle des vices qui grouillaient derrière nous; notre logement s'ouvrait sur la Seine, et le quai nous servait de grande route; je ne crois pas avoir traversé deux fois les ruelles où les tapis francs allumaient leur lanterne. Là, comme ailleurs, les lettres seules me tenaient au cœur, et j'étais devenu un des familiers de la bibliothèque de l'Arsenal.

L'ami avec lequel je vivais était ouvert aux choses de l'esprit et avait en lui l'étoffe d'un poète comique. Il se nommait Ernest Le Marié, avait quitté le collège de Rouen à la suite de je ne sais quel malentendu et avait terminé

ses études au collège Charlemagne en obtenant un premier prix de dissertation française au concours général. De petite taille, de visage charmant quoique un peu sévère, énergique et pétulant, il touchait à tout avec une égale facilité. Il composait des romances, faisait des lithographies, improvisait des couplets, excellait aux plaisanteries et avait, sous le pseudonyme de Maritus, publié une parodie de *la Norma* dans le *Journal pour rire*, que dirigeait Philipon, l'inventeur de la poire qui eut du succès pendant le règne de Louis-Philippe. Au milieu de tant d'occupations, Ernest Le Marié trouvait moyen de faire son droit et de n'obtenir que des boules blanches à ses examens; bon latiniste en outre, il traduisait Horace en vers français et ne se rebutait pas devant les impossibilités de la tâche. La destinée ne lui permit pas de donner à ses facultés le développement qu'elles comportaient. La vie de province le saisit, l'administration de ses biens le détourna de la voie littéraire, la goutte le terrassa dès sa jeunesse, et il est mort inconnu, quoiqu'il eût de quoi acquérir une notoriété de premier titre.

Nous vivions côte à côte, fraternellement, noircissant du papier, peignant des scènes moyen âge sur les carreaux de nos fenêtres, faisant des scénarios de drame, et menant une existence à la fois laborieuse et gaie dans notre petit appartement, dont le souvenir est revenu à Gustave Flaubert lorsqu'il a écrit *l'Éducation sentimentale*. Les amis d'Ernest Le Marié étaient devenus les miens, et ces amis furent d'une telle qualité, que je lui en ai gardé une reconnaissance que rien n'a jamais affaiblie. C'est là, dans notre logis du quai Napoléon, que s'est formé le groupe au milieu duquel j'ai vécu, dont l'affection n'a pas eu de défaillance, et qui souvent m'a réconforté pendant les heures pénibles. Les liens qui se nouent au début de la jeunesse, que resserrent les idées communes et la rectitude des sen-

timents sont indissolubles : j'en ai fait l'expérience.

Un jour de mars 1843, pendant que Le Marié bredouillait *la Marche funèbre* de Beethoven sur son piano, et que je rimaillais, nous entendîmes un coup de sonnette, violent, impérieux, le coup du maître. Je vis entrer un grand garçon avec une longue barbe blonde et le chapeau sur l'oreille. Ernest Le Marié me dit : « Je te présente un de mes amis d'enfance, un de mes camarades de collège : c'est le vieux seigneur! de son vrai nom, il s'appelle Gustave Flaubert. »

CHAPITRE VII

GUSTAVE FLAUBERT

Né à Rouen, le 12 décembre 1821, Gustave Flaubert avait alors vingt et un ans. Il était d'une beauté héroïque. Ceux qui ne l'ont connu que dans ses dernières années, alourdi, chauve, grisonnant, la paupière pesante et le teint couperosé, ne peuvent se figurer ce qu'il était au moment où nous allions nous river l'un à l'autre par une indestructible amitié. Avec sa peau blanche légèrement rosée sur les joues, ses longs cheveux fins et flottants, sa haute stature large des épaules, sa barbe abondante et d'un blond doré, ses yeux énormes, couleur vert de mer, abrités sous des sourcils noirs, avec sa voix retentissante comme un son de trompette, ses gestes excessifs et son rire éclatant, il ressemblait aux jeunes chefs gaulois qui luttèrent contre les armées romaines. Je m'imagine qu'ils étaient comme lui, impétueux, impatients, dominateurs, et charmants néanmoins, car leur violence apparente n'était que l'emploi des forces que la nature leur avait départies. Gustave était un géant; issu de Normande et de Champenois, il avait dans les veines, par un de ses ascendants qui avait vécu au Canada, quelques gouttes de sang iroquois dont il se montrait fier.

Il était à Paris pour faire son droit; il n'y avait nulle vocation et obéissait à la volonté de son père. Il suivait

régulièrement les cours de l'école, poussait l'abnégation jusqu'à prendre des notes et s'indignait du mauvais français que parlaient ses professeurs. Sur les gradins où s'entassaient les étudiants, son costume l'avait fait remarquer. En effet, fût-ce à huit heures du matin, il ne sortait jamais qu'en vêtements noirs, en cravate blanche et en gants blancs. Il lui fallut l'expérience de la vie de Paris et la persistance de nos railleries pour l'amener à modifier ce costume, qui le faisait ressembler à un garçon de noces. Il était né à Rouen, où son père, Achille-Cléophas Flaubert, était chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Il avait fait ses études au collège de sa ville natale, ni bonnes, ni mauvaises, intermittentes selon son tempérament, coupées de lectures que ses maîtres n'eussent pas approuvées, s'occupant plus de Ronsard que de Virgile et plus de Brantôme que de Fénelon. En seconde, en rhétorique, dans les narrations et les discours français, il avait déjà donné preuve d'une ampleur d'images qui fut remarquée. Longtemps on a conservé le souvenir d'une de ses phrases; il faisait dire à Richard Cœur-de-Lion : « Le genêt de ma famille est trop haut pour que les abeilles de France puissent y monter! » Le professeur l'avait félicité et lui avait prédit qu'il marcherait sur les traces de M. Villemain. Flaubert avait fait la grimace, car le compliment ne lui avait point paru sans amertume; à cette époque, il vivait dans la familiarité de Byron et de Shakespeare, que sa connaissance de la langue anglaise lui permettait de lire dans l'original, et Villemain ne lui semblait pas un héros littéraire.

Il avait conçu au collège une de ces amitiés exigeantes, qui étaient dans sa nature, pour un de ses camarades plus âgé que lui, qui se nommait Alfred Le Poitevin et qui ne devait pas vieillir. Autant par son âge que par les qualités de son esprit, Le Poitevin exerça de l'influence sur Flaubert, et cette influence fut littérairement bonne. Le Poi-

tevin disait de lui-même : « Je suis un Grec du Bas-Empire. » Ce qui était vrai, quoique excessif. Il était ergoteur, avec un tour byzantin dans la discussion; il se plaisait aux discussions métaphysiques et parmi les écrivains de l'antiquité préférait ceux de la décadence; il disait couramment : « Je donnerais toutes les odes d'Horace pour un chapitre d'Apulée. » Il écrivait, était rarement satisfait de son œuvre, la recommençait et enseigna à Gustave l'art d'être sévère pour soi-même. Tous deux se destinaient aux lettres et s'en cachaient comme d'un crime; leurs familles ne le soupçonnaient guère et rêvaient pour eux un poste de substitut, qui tôt ou tard deviendrait le siège inamovible d'un conseiller; aussi avaient-ils été expédiés à Paris, nantis d'une bonne pension, pour devenir des juristes. Entre le collège et l'école de droit, Flaubert avait fait un voyage en Corse avec le docteur Jules Cloquet; il s'était baigné dans le golfe de Sartène, avait acheté un stylet et se sentait plus de vocation pour le métier de bandit que pour l'étude du droit romain.

Il était installé à Paris rue de l'Est, dans un petit appartement lumineux qui découvrait la pépinière du Luxembourg. J'en connus bientôt le chemin, car entre Flaubert et moi l'amitié ne fut pas lente à naitre; au bout d'une heure nous nous étions tutoyés et il était rare qu'un jour se passât sans nous réunir. Je l'admirais beaucoup; son développement intellectuel était extraordinaire; sa mémoire était prodigieuse, et, comme il avait beaucoup lu, il représentait une sorte de dictionnaire vivant que l'on avait plaisir et bénéfice à feuilleter. A cette heure de son existence, le *Quo non ascendam?* de Fouquet semblait fait pour lui.

Sa santé, que rien n'avait altérée, lui permettait de supporter impunément la fatigue; il avait beau passer les nuits à travailler son droit, auquel il ne comprenait rien,

courir tout le jour, dîner en ville, aller au spectacle, il n'en restait pas moins alerte dans sa pesanteur native, mêlant le plaisir et l'étude, jetant l'argent par les fenêtres, criant misère, dépensant un jour cinquante francs à son dîner, vivant le lendemain d'un chiffon de pain et d'une tablette de chocolat, psalmodiant la prose, hurlant les vers, s'engouant d'un mot qu'il répétait à satiété, emplissant tout de son bruit, dédaignant les femmes que sa beauté attirait, venant me réveiller à trois heures du matin pour aller voir un effet de clair de lune sur la Seine, se désespérant de ne pas trouver de bon fromage de Pont-l'Évêque à Paris, inventant des sauces pour accommoder la barbue et voulant souffleter Gustave Planche qui avait mal parlé de Victor Hugo.

Il éprouvait le regret — que je ne comprenais guère — de n'être pas acteur pour jouer le rôle de Triboulet du *Roi s'amuse*. Le théâtre l'appelait; nous y allions souvent ensemble. Il s'était pris de passion pour *Antony*, qui est une des œuvres les plus puissantes de l'école romantique et qui eut une importance que les générations actuelles ne peuvent se figurer. Gustave l'admirait sans réserve et ne se tenait pas d'aise en écoutant Marie Dorval, dont il avait fini par attraper l'accent traînard et les intonations grasseyantes. Ce talent d'imitation l'enchantait; pendant plusieurs semaines, il ne nous parlait plus qu'avec la voix de Mme Dorval. Du reste il eut toujours cette manie de contrefaire les gens : acteurs ou souverains, peu lui importait. C'était un des côtés puérils de son caractère; il a perdu un temps considérable à la recherche d'effets comiques dont souvent il fut seul à goûter la saveur; quand il était entré dans une plaisanterie, quelle qu'elle fût, il n'en pouvait sortir, et, la répétant sans cesse, il disait, en levant les bras avec un geste d'admiration : « Je ne sais pas si tu comprends la grandeur de ça; moi,

je trouve ça énorme! » Et il criait : « C'est énorme! énorme! » Lorsque l'on ne partageait pas son enthousiasme, il avait vite fait de vous traiter de bourgeois, ce qui était sa plus grosse injure. Très doux néanmoins, malgré sa violence extérieure, compatissant aux douleurs, crédule en outre et facile à duper, car, par cela même qu'il ne mentait jamais, il n'imaginait pas qu'on essayât de le tromper.

Louis de Cormenin, Alfred Le Poitevin, Gustave Flaubert et moi nous dînions fréquemment ensemble, le plus souvent chez Dagneaux, rue de l'Ancienne-Comédie, où nous restions jusqu'à l'heure de la fermeture, à bavarder les coudes sur la table. Je ne crois pas qu'une seule fois nous ayons parlé politique; en revanche, de quoi ne causions-nous pas? Depuis la personnalité de Dieu et l'identité du moi jusqu'aux bouffonneries des petits théâtres, jusqu'aux turlutaines du *Tintamarre*, tout nous était bon pour discuter, pour nous intéresser, pour nous jeter dans des théories à perte de vue. On sautait d'un sujet à l'autre sans trop se soucier des transitions. Je me rappelle une conversation à propos d'une pantalonnade jouée alors au Palais-Royal, qui se continua par l'analyse du livre de Gioberti sur l'esthétique et se termina par l'exposé des *Idées hébraïques* de Herder. Nous touchions à tout, comme des jeunes gens ardents à s'instruire et peut-être aussi désireux de montrer ce qu'ils savent; en somme, chacun y gagnait et cette escrime désordonnée ne nous a pas été inutile.

J'ignorais encore que Gustave Flaubert s'occupât de littérature, comme disent les bonnes gens. Il me l'avait caché et Le Poitevin n'en avait soufflé mot. Parfois, lorsque j'avais causé avec lui de mes projets et de mes études, j'avais surpris dans son regard une expression singulière où j'avais distingué une sorte d'encouragement

mêlé à quelque commisération, comme s'il eût pensé : « Pauvre garçon! si tu savais à qui tu parles! » Un soir que nous avions dîné ensemble, je l'avais reconduit jusqu'à sa porte; au moment de franchir le seuil, il s'arrêta, sembla hésiter, puis brusquement, il me dit : « Monte avec moi, j'ai à te parler. » Une fois arrivé dans son appartement, il tira un manuscrit d'un coffret fermé à clef, le jeta sur la table et s'écria : « Tu vas écouter cela; seulement je te prie de me garder le secret; l'état actuel de nos idées exige que l'on se cache de faire des lettres comme d'une infirmité infamante; Léon Gozlan a eu raison de parodier les vers d'*Athalie* :

Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture,
Mais sa bonté s'arrête à la littérature! »

J'étais trop surpris pour combattre cette opinion, qui n'a jamais été la mienne, et j'écoutai.

Le livre dont j'entendais la lecture est la première œuvre de Flaubert : c'est un roman intitulé *Novembre*. La donnée en est simple et pourrait passer pour une autobiographie morale. Une analyse psychologique faite par un homme de vingt et un ans a bien des raisons pour n'être que l'analyse des sentiments mêmes de l'auteur. Un homme très jeune encore a tout épuisé par la rêverie, par la contemplation intérieure, par la réflexion; il n'a pas aimé, il n'a pas travaillé, il n'a pas vécu; mais par le seul labeur de sa pensée il est dégoûté de l'amour, il est dédaigneux du travail, il est découragé de l'existence; tout s'est fané en lui, rien n'y peut reverdir. Le cerveau conçoit encore des idées, mais les sentiments ont été détruits par un esprit trop analytique; s'ils ne sont pas détruits, ils sont du moins désagrégés et rien ne les émeut. Il n'en est pas de même des sensations, qui sont restées impérieuses, car le corps est plein de vigueur, de

sorte que cette âme cadavre est enfermée dans une matière exigeante, infatigable, inassouvie. Le hasard met ce malheureux en rapport avec une jeune femme — une fille, ou peu s'en faut — qui est diamétralement le contraire. La débauche a tué ses sens en laissant les sentiments intacts; le corps est toujours beau, le cœur est toujours ouvert à l'amour, la chair est fermée aux sensations. On voit ce que peut produire la conjonction de cette anesthésie sentimentale et de cette anesthésie physique. Les deux êtres stérilisés dans leurs désirs voudraient changer de rôle et se désespèrent.

Des phrases reviennent à ma mémoire : « Dis-moi, enfant! à quoi pensait ta mère lorsqu'elle t'a conçu? Rêvait-elle aux lions fauves qui marchent dans le désert? rêvait-elle aux palmiers qui baignent leurs tiges ondoyantes dans les grands fleuves d'Afrique? » Le héros, fatigué de la civilisation, aspire vers les voyages : « Dans un canot allongé, un canot en bois de cèdre, sous une voile en bambous tressés, au son des flûtes et des tambourins, j'irai dans le pays jaune que l'on appelle la Chine. » Il ne peut réaliser son rêve. Il meurt ou se tue. « Il ordonna qu'on l'ouvrît, dans la crainte d'être enterré vif, mais il défendit qu'on l'embaumât. » C'est la dernière phrase. Le livre est écrit d'un style qui ferait peut-être sourire aujourd'hui, mais qui me parut admirable. Je n'eus aucun effort à faire pour témoigner mon enthousiasme; j'étais sous le charme et subjugué. Enfin un grand écrivain nous est né, et j'en recevais la bonne nouvelle. Mon émotion était sincère et Gustave ne s'y méprit pas. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il me dit : « A quoi trouves-tu que cela ressemble? » Avec hésitation je répondis : « Ça rappelle un peu la manière de Théophile Gautier. » Il répliqua : « Tu te trompes, ça ne ressemble à rien. »

Flaubert avait raison, je me trompais; mais il se trompait lui-même; son livre n'était pas une imitation, mais il avait été fait sous une double influence, qu'il fut facile de déterminer à une seconde audition. Deux écrivains ont frappé Gustave Flaubert d'une empreinte qui reste visible jusque dans ses derniers romans : c'est Chateaubriand et c'est Edgar Quinet. Et encore de l'œuvre de ces deux grands hommes il n'avait retenu que *René* et *Aashvérus*; il les savait par cœur, les récitait, en était imprégné jusqu'à les reproduire sans même le soupçonner. Il en est un troisième qui laissa trace en lui; j'ose à peine le nommer : c'est Pigault-Lebrun, qu'il avait lu, qui le faisait rire et l'avait poussé vers une recherche du comique dont le résultat n'a pas toujours été heureux.

On a dit de Flaubert qu'il était un réaliste, un naturaliste; on a voulu voir en lui une sorte de chirurgien de lettres disséquant les passions et faisant l'autopsie du cœur humain; il était le premier à en sourire : c'était un lyrique. Il en était arrivé à cette théorie singulière que le mot le plus harmonieux est toujours le mot juste; à l'harmonie de ses phrases il a tout sacrifié, parfois même la grammaire; il répétait souvent : « Ce que l'on dit n'est rien, la façon dont on dit est tout; une œuvre d'art qui cherche à prouver quelque chose est nulle par cela seul; un beau vers qui ne signifie rien est supérieur à un vers aussi beau qui signifie quelque chose : hors de la forme, point de salut; quel que soit le sujet d'un livre, il est bon s'il permet de parler une belle langue. » Du jour où il a saisi une plume pour la première fois, jusqu'à l'heure où la mort l'a brisée dans ses mains, il a été un ouvrier de l'art pour l'art.

Ces théories, que rien n'a jamais ébranlées, il me les exprimait avec éloquence dans son petit salon de la rue

de l'Est, après la lecture de *Novembre*, pendant que le crépuscule blafard combattait la clarté des lampes, car la nuit s'était écoulée et l'aube se levait. Nous passâmes ensemble cette journée, qui est restée vivante dans mon souvenir comme si elle était d'hier. Nous nous racontâmes nos projets, « nos plans », comme disait Flaubert, et il est bon de les répéter, ne serait-ce que pour prouver l'inanité des conceptions de la jeunesse, qui ne doute de rien parce qu'elle n'a rien appris.

A ce moment, Gustave songeait à deux œuvres qu'il voulait faire et dont l'ordonnance le préoccupait bien plus que ses études de droit. L'une était un conte oriental dont l'ensemble lui échappait encore, dont il n'apercevait que quelques épisodes détachés et qui a fini par se cristalliser dans *Salammbô*; l'autre était le *Dictionnaire des idées reçues*, qui eût été le groupement méthodique des lieux communs, des phrases toutes faites, des *prudhommismes* dont il riait et s'irritait à la fois; le personnage de Homais dans *Madame Bovary*, le roman *Bouvart et Pécuchet* sont une réminiscence lointaine de ce projet de la vingtième année. Pour ma part, je méditais alors d'écrire les Mémoires du Juif errant; je crois bien que la lecture de l'*Histoire des Français des divers états*, livre d'une prodigieuse érudition qu'Alexis Monteil a gâché par sa détestable méthode, avait fait naître en moi cette idée ambitieuse qui ne tendait à rien de moins qu'à raconter les persécutions dont la race hébraïque a été la victime dans tous les temps et chez tous les peuples depuis l'an 70. Si à cela on ajoute un drame dont le marquis de Pombal eût été le héros, un roman historique sur Dugesclin et une histoire de Charles VI, évidemment inspirée par le souvenir de *Capeluche*, on aura ma confession générale. Flaubert et moi nous nous encouragions sans contrainte, et, à chaque confidence, nous avions la

bonne foi de nous écrier : « Ce sera superbe! » Il fut décidé que nous nous quitterions le moins possible, et nous réglâmes notre mode de vivre.

Je ne puis m'empêcher de sourire aujourd'hui de tant de naïveté et de l'ignorance avec laquelle nous limitions l'avenir; nous étions si jeunes encore et si présomptueux, que nous ne savions rien de l'âge, des forces et du développement de l'homme. Voici donc quels furent nos projets arrêtés d'un commun accord, sans discussion comme sans hésitation. Nous avions vingt et un ans; neuf années nous suffisaient pour tout apprendre; à trente ans nous nous mettions à la besogne et nous commencions à publier nos œuvres. De même que neuf années nous avaient suffi pour tout apprendre, dix ans nous suffisaient pour tout produire. Cela nous menait à quarante ans; à cet âge, l'homme est fini, l'imagination est stérilisée, la puissance de conception est éteinte, le cerveau s'ossifie; on peut se souvenir encore, mais il est impossible de créer; c'est l'heure du repos, il faut dire adieu aux lettres. Mais l'oisiveté est lourde à porter et l'on garde en soi un fonds de connaissances acquises qu'il est légitime d'utiliser. Nous résolûmes donc de nous retirer ensemble à la campagne lors de notre quarantième année et d'entreprendre un travail qui nous conduirait jusqu'au seuil de l'extrême vieillesse.

Ce travail était singulier; c'est moi qui en avais eu l'idée, que Flaubert avait épousée avec ardeur. En 1843, il n'était point question de langue aryenne, et les savants n'avaient pas encore glané les racines des langues primitives. Sans s'attacher au latin comme à une langue proprement étymologique, on y voyait une sorte de langue mère dont l'influence considérable était encore perceptible en Europe. Sous le titre prétentieux de : *les Transmigrations du latin*, nous voulions faire un dictionnaire qui

eût indiqué les modifications que les vocables d'origine latine ont subies dans les différents pays où ils ont été adoptés. Ainsi le mot *cavum*, qui signifie trou, creux, profond, dont nous avons fait *cave*, *cabaret*, devient *gave* aux Pyrénées, *havre* dans l'ouest de la France, avec la signification de port naturel, *haven* en Angleterre, *hafen* en Allemagne. Le mot *via*, chemin, conservé intact par l'italien, donne en français *voie*, avec les dérivés *convoi*, *envoyer*, *fourvoyer*, *dévoyer*,... etc., et se transforme en *way* lorsqu'il a traversé la Manche et en *weg* lorsqu'il a franchi le Rhin.

Comme on le voit par ces exemples, ce travail eût exigé la connaissance de toutes les langues européennes : cela ne nous arrêtait guère : n'avions-nous pas dix ans devant nous, et dix ans, à cet âge, n'est-ce point l'éternité! Depuis, nous avons reconnu qu'il faut bien du temps pour apprendre quelque chose et peu produire. Néanmoins ces grandes ambitions intellectuelles de la jeunesse, qui embrassent tout et ne reculent devant rien parce qu'elles n'aperçoivent aucun obstacle, ne sont pas superflues : elles rendent modeste plus tard lorsqu'on se les rappelle; il faut peut-être aussi avoir rêvé de faire des chefs-d'œuvre pour écrire un ou deux volumes qui ne soient pas absolument mauvais. A l'époque où Flaubert et moi nous disposions si arbitrairement de la vie, nous voulions devenir des encyclopédistes, tout savoir, et cela nous paraissait facile. Cette visée, extraordinaire en elle-même et par plus d'un point ridicule, eut cela de bon qu'elle nous jeta à travers les études les plus diverses et qu'elle nous força à toucher à bien des choses. Je crois que nous étions nés insatiables : Gustave Flaubert l'a été jusqu'à la fin et je sens que je le suis encore.

Du jour où Flaubert s'était confié à moi et m'avait lu *Novembre*, nous ne nous quittâmes plus; ou chez lui, ou

chez moi, nous étions ensemble. Alfred Le Poitevin, onduleux comme une femme, disant des énormités d'une voix paisible, nous apportait la finesse de son esprit prompt aux arguties de la scolastique; Louis de Cormenin nous donnait l'éclat de ses bons mots, la sûreté de son intelligence et les ressources de son incomparable mémoire; parfois Rolland de Villarceaux se mêlait à nous et nous étonnait par la délicatesse de sa causerie qui avait la subtilité d'un parfum léger. Heures charmantes, à jamais envolées et dont aujourd'hui je suis seul à me souvenir! Les fantômes que j'évoque revivent pour moi; je les revois tels que je les ai connus, tels que je les ai aimés, j'entends encore le joyeux rire de leur jeunesse, et je me demande pourquoi la mort s'est tant hâtée de les appeler avant que la plupart d'entre eux aient eu le temps de laisser, comme Gustave Flaubert, l'œuvre où le nom reste inscrit pour toujours. Il y a dans la destinée des brutalités qui révoltent la conscience comme un crime, et que l'on ne peut pardonner.

Flaubert était romantique, ai-je besoin de le dire? Il prétendait qu'il avait un battement de cœur lorsque sur la couverture jaune d'un volume il apercevait le *g* du nom de Victor Hugo; cela ne l'empêcha cependant pas d'admirer la *Lucrèce* de Ponsard, qui venait d'être applaudie à l'Odéon. Son admiration, je me hâte de le dire, ne fut pas de longue durée; mais il était ouvert à l'enthousiasme, et il avait subi, sans bien s'en rendre compte, l'émotion que le public avait éprouvée en entendant un langage auquel depuis longtemps il n'était plus accoutumé. Marie Dorval, à la fois languissante et dramatique, avait été pour beaucoup dans le succès; le mérite de la pièce était discutable, et la faveur avec laquelle elle fut accueillie était une protestation contre les absurdités où s'étaient laissé entraîner les derniers dramaturges

romantiques. Les *Burgraves*, qui étaient bien plus un poème qu'un drame, qui par la longueur des développements avaient fatigué les spectateurs, qui par l'invraisemblance de la conception avaient exigé de la crédulité humaine plus qu'elle ne peut accorder, les *Burgraves* étaient tombés, au mois de mars, sur la scène de la Comédie-Française, malgré des vers d'une beauté supérieure. On en avait ri. A ce moment, une comète voyageait dans le ciel; on avait fait une caricature représentant Victor Hugo regardant les étoiles; Laurent-Jan s'était chargé de la légende :

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
Se demande avec embarras
Pourquoi les astres ont des queues
Quand les *Burgraves* n'en ont pas.

Le drame, le drame romantique avec le bric-à-brac du moyen âge, les fioles de poison, les dagues de Tolède, les drogues merveilleuses et les tirades historiques, était bien malade. *Lucrèce* lui porta le coup de la mort; le petit caillou de David tua Goliath. Nous accusions Flaubert de trahir ses dieux, et nous l'appelions Campistron; il n'en démordait pas et, imitant à s'y méprendre la voix de Marie Dorval, il récitait :

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne.

Cela ne nous convainquait pas; Alfred Le Poitevin, de sa voix de couleuvre, lui sifflait les vers des *Burgraves* :

Quand ils étaient en marche,
Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche,
Faisaient, musique en tête et sonnant du clairon,
Face à toute une armée,

et ajoutait : « Quand ton Ponsard fera des vers comme ceux-là, on pourra te permettre de prononcer son nom. »

A la fin, Flaubert s'avoua vaincu, et pour toujours renonça à Ponsard; il n'eut pas tort; mais l'admiration qu'il lui retirait, après examen, il la reporta plus tard sur Émile Augier, et il eut raison.

L'école de droit n'allait pas tarder à entrer en vacances; c'était le coup de feu des examens de première année; mes amis s'y préparaient et Flaubert plus ardemment que tout autre. Sa méthode de travail était peu pratique; sous prétexte de prendre des notes, il copiait les livres écrits sur les matières qu'il avait à étudier; or il copiait machinalement, en pensant à autre chose; le résultat était une fatigue physique et une accumulation de paperasses sans valeur; il a, du reste, été toujours ainsi, et je l'ai vu souvent dépouiller cinq ou six volumes pour écrire une phrase : avant de faire la nouvelle intitulée *Saint Julien l'Hospitalier*, il lut tous les livres de vénerie qu'il put se procurer, — je le sais, car c'est moi qui les lui envoyai, — depuis Gaston Phœbus et Du Fouilloux jusqu'au *Dictionnaire des chasses* de Baudrillard, qui naturellement ne lui furent d'aucune utilité.

Lorsque le jour fut venu d'aller affronter les boules blanches et les boules noires de la Faculté de droit, Flaubert me demanda de l'accompagner. Il revêtit la toge, glissa le rabat sous sa barbe d'or et ne se sentit pas rassuré. Ce fut lamentable. Les examinateurs ne manquaient cependant pas d'indulgence, et l'un d'eux surtout fit effort pour ouvrir à Flaubert une porte de salut : c'était Rossi; je me le rappelle, car son attitude m'avait frappé, tant elle contrastait avec celle des autres professeurs. Autant ceux-ci semblaient mettre d'importance à leur fonction, autant il paraissait accomplir une corvée dont il eût voulu débarrasser le candidat et lui-même. Je le vois encore, enfoui dans son fauteuil, absent pour ainsi dire, et n'écoutant guère les réponses qu'il avait provoquées.

Son visage allongé et de teinte olivâtre avait le caractère sérieux et réfléchi que l'on remarque sur certains bustes antiques. La similitude était rendue plus saisissante encore par un nez droit, une bouche mince et un menton carré. L'œil, très beau, profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière, était indolent, comme s'il eût été insensible aux choses extérieures et eût regardé en dedans vers un point fixe que nul ne pouvait voir; de longs cheveux noirs découvraient un front élevé, qui parfois se plissait avec une impatience promptement réprimée. L'ensemble de ce masque fortement modelé eût été bienveillant, si l'on n'y eût senti une ironie latente dont l'acuité devait être extraordinaire. On eût dit qu'il était humilié de ce qu'il faisait et qu'il appréciait peu l'honneur d'avoir à tourmenter de pauvres jeunes gens ahuris; si on l'eût consulté, il est probable qu'il eût fait délivrer des diplômes de licencié en droit à tous ceux qui en désiraient, sans même se donner et leur causer l'ennui de l'examen. Sa fortune politique n'était pas encore née, et il était un humble professeur de droit avant de devenir d'abord ambassadeur de France auprès du saint-siège et ensuite premier ministre de Pie IX. Les Italiens l'ont assassiné, ce qui est naturel, car il ne leur avait fait que du bien et travaillait à leur indépendance. Il n'est jamais bon de tuer ses grands hommes; leur sang, ainsi versé, n'est fécond que pour les désastres. Le meurtre de Rossi a pesé sur l'Italie et reculé l'accomplissement de ses destinées.

Flaubert obtint trois boules noires, que ses examinateurs n'avaient pu lui refuser. Il était fort marri et disait : C'est une défaillance de mémoire. Nullement. Ce cerveau, plein des choses de l'art et de la poésie, n'avait pu, malgré ses efforts, s'assimiler des maximes arbitraires dont la forme seule lui était antipathique et l'exaspérait. Que de fois je l'avais vu repousser son code avec colère

et dire : Je n'y comprends rien, c'est du charabia! Il se rejetait alors sur les commentaires et trouvait que le charabia n'était pas moindre. De charabia en charabia il en était arrivé à ne pas comprendre ce qu'on lui demandait et à ne pas savoir ce qu'il aurait dû répondre. Malgré son dépit, il fit contre mauvaise fortune bon cœur et nous allâmes dîner ensemble, car le soir il partait pour Rouen, où sa famille l'attendait. Nos adieux furent tristes; je ne sais quel pressentiment de mauvais augure nous agitait; la déconvenue d'un examen infructueux y était pour quelque chose, mais il y avait plus, et Flaubert, qui redoutait les railleries de son père, était découragé lorsque nous nous quittâmes.

Gustave venait de terminer sa vie d'étudiant; il partait avec l'intention d'être de retour vers le mois d'octobre, afin de se présenter de nouveau devant ses examinateurs; mais le destin le guettait; il ne devait plus reparaître dans son petit appartenant de la rue de l'Est et il allait être condamné à l'existence d'un reclus. Avant que sa vingt-deuxième année fût tombée du sablier éternel, un mal implacable l'avait saisi, l'avait en quelque sorte immobilisé, et lui donnait ces étrangetés qui parfois ont surpris ceux dont il n'était que superficiellement connu. Je ne m'attendais guère à ce malheur lorsque je lui dis adieu, au mois d'août 1843, dans la gare du chemin de fer[1], car jamais santé plus vigoureuse n'avait revêtu une forme aussi imposante.

Flaubert était parti, Louis de Cormenin était au château de Lamotte, mes autres amis prenaient leurs vacances en province; j'étais seul et ne m'en plaignais pas. Je vivais en Asie Mineure, en Turquie, dans les îles de l'Archipel,

1. L'inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen avait eu lieu le 9 mai 1843.

en Italie, car j'étais résolu à suivre les conseils du chevalier Jaubert, et à partir pour l'Orient au printemps prochain. J'avais compté que Louis serait du voyage, mais j'avais compté sans son père, qui fut inflexible. J'eus beau n'épargner ni arguments, ni supplications, Timon hocha la tête, me traita d'écervelé, et me déclara que je n'avais qu'à attendre que son fils eût terminé son droit. Je savais que M. de Cormenin était d'un entêtement invincible, je ne dis rien, mais je lui en ai gardé rancune. Au mois d'octobre, la réouverture de l'École de droit rappela mes amis à Paris; seul Flaubert ne revint pas. Alfred Le Poitevin me parut troublé; il me disait que Gustave était souffrant, qu'il avait besoin d'un repos qui le retiendrait à Rouen pendant une partie de l'hiver; mais lorsque j'insistais, il se dérobait et me répondait : « Le père Flaubert ne veut rien dire. » C'était inquiétant; j'écrivis à Gustave, qui m'envoya une lettre assez gaie et parsemée de ces grivoiseries un peu grosses auxquelles il se délectait.

Notre correspondance, commencée à cette époque, n'a pris fin qu'à sa mort; je crois avoir reçu le dernier billet qu'il ait écrit. Cette correspondance, très considérable, classée et souvent annotée, a été détruite par nous, d'un commun accord, lorsque la publication des *Lettres de Mérimée à une inconnue*, — que l'on connaît, — vint nous révéler à quel danger, à quel abus de confiance on s'exposait en laissant subsister ces confidences intimes où les mots « propres » ne sont point ménagés, où les noms sont prononcés, où le cœur s'ouvre sans réserve. Gustave a conservé une douzaine de mes lettres qui lui rappelaient des escapades de jeunesse; parmi les siennes, j'en ai gardé sept ou huit qui, pour moi du moins, ont une valeur historique, car elles racontent la mort de ceux que nous aimions. Le reste a été brûlé, et ce n'est pas sans

regret que nous avons anéanti ces pages où le meilleur de nos âmes s'était répandu.

Au mois de janvier 1844, Gustave cessa tout à coup de m'écrire; plusieurs fois je lui avais proposé d'aller vers lui, il avait ajourné ma visite. Je ne savais que conclure de son silence, lorsque je reçus une lettre de Mme Flaubert, qui me disait que son fils était blessé à la main et que je lui ferais plaisir en venant le voir. Je passai près de lui le mois de février. Il habitait alors, rue Lecat, avec sa famille, un pavillon avec jardin, dépendant de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Le logement était triste, mal distribué : on y était les uns sur les autres. Je trouvai Gustave fort dolent, le bras en écharpe par suite d'une brûlure grave à la main droite, dont il porta la cicatrice toute sa vie. Autour de lui on était assombri, sur le qui-vive, et on le laissait seul le moins possible. Sa famille se composait alors de son frère Achille, chirurgien-adjoint à l'Hôtel-Dieu, de sa sœur Caroline, une des plus exquises beautés que j'aie aperçues et qui devait mourir deux ans plus tard, de sa mère, cachant sous une apparence un peu froide un incomparable amour maternel, et enfin de son père, — le père Flaubert, comme on l'appelait, — chirurgien de grande race, auquel il n'a manqué, pour léguer un nom à la postérité, que le temps d'écrire les observations de sa longue pratique. La mort intervint au moment où il allait se mettre au travail.

C'était un homme admirable, qui avait le culte de sa fonction. Sa bonté, que ne tempérait même pas une tendance à l'ironie, le faisait adorer de la population de Rouen. Dévoué au service de son hôpital, empressé et plein de commisération au chevet des malades, il ne s'est jamais couché, à quelque heure que ce fût de la nuit, sans aller dans les salles s'assurer par lui-même qu'aucun malheureux ne réclamait ses soins. Son intelligence le

rendait indulgent et sa pitié profonde pour toute souffrance lui donnait quelque chose de maternel qui semblait jurer avec sa ferme attitude. C'est lui que Gustave a peint sous le nom du docteur Larivière dans les dernières pages de *Madame Bovary*; jamais portrait ne fut plus ressemblant :

« Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sérénité. Tout tremblait dans son hôpital lorsqu'il se mettait en colère, et les élèves le vénéraient si bien, qu'ils s'efforçaient, à peine établis, de l'imiter le plus possible; — de sorte que l'on retrouvait sur eux, par les villes d'alentour, sa longue douillette de mérinos et son large habit noir, dont les parements déboutonnés couvraient un peu ses mains charnues, — de fort belles mains, et qui n'avaient jamais de gants, comme pour être plus promptes à plonger dans les misères. Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint, si la finesse de son esprit ne l'eût pas fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme, et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. — Et il allait ainsi, plein de cette majesté débonnaire que donne la conscience d'un grand talent, de la fortune et quarante ans d'une existence laborieuse et irréprochable. »

Lorsque j'arrivai à Rouen, le père Flaubert était sous le poids d'une oppression morale dont les traces se lisaient sur son visage. Il y avait en lui de l'humiliation, du désespoir et une sorte de résignation en présence d'une force majeure qu'il ne pouvait maîtriser. Sa science restait para-

lysée et son amour paternel souffrait de l'impuissance de l'art. Le mal sacré, la grande névrose, celle que Paracelse a appelée le tremblement de terre de l'homme, avait frappé Gustave et l'avait terrassé. Ce pauvre géant supportait ce désastre avec quelque philosophie. Il s'essayait à rire, à faire des plaisanteries, à rassurer ceux qui l'entouraient; mais il oubliait son rôle, il laissait retomber sa tête et il n'était point difficile de comprendre de quelles pensées il était obsédé. Rien jamais n'avait fait prévoir ce désastre. A son enfance atteinte de lymphatisme avaient succédé une adolescence et une jeunesse exemptes de maladie; il avait une force qui ne laissait place à aucune préoccupation. Le mal avait été foudroyant.

Au mois d'octobre 1843, il avait été à Pont-Audemer; son frère Achille alla l'y chercher. Ils partirent un soir ensemble dans un cabriolet que Gustave conduisait lui-même. La nuit était sombre; aux environs de Bourg-Achard, au moment où un roulier passait à la gauche du cabriolet et que l'on apercevait au loin sur la droite la lumière d'une auberge isolée, Gustave fut abattu et tomba. Son frère le saigna sur place, espérant, sans trop y croire, qu'il venait d'être témoin d'un accident qui ne se renouvellerait pas. D'autres attaques de nerfs survinrent; il en eut quatre dans la quinzaine suivante. Le père Flaubert était désespéré et, comme malheureusement il appartenait à l'école de Broussais, il ne voyait d'autre remède que la saignée à outrance et augmentait une prédominance nerveuse qui n'était déjà que trop redoutable. Un jour qu'il venait de saigner Gustave et que le sang n'apparaissait pas à la veine du bras, il lui fit verser de l'eau chaude sur la main; dans l'effarement dont on était saisi, on ne s'aperçut pas que l'eau était presque bouillante, et l'on fit à ce malheureux une brûlure du second degré dont il a cruellement souffert. « Excès de pléthore, trop de

force, trop de vigueur, » disait le père Flaubert, et on interdisait au malade les liqueurs, le vin, le café, les viandes succulentes et le tabac. On le bourrait de valériane, d'indigo, de castoréum. Il avalait les drogues avec résignation, mangeait des viandes blanches, ne fumait plus, buvait de la tisane de feuilles d'oranger et disait avec un bon sourire : « C'est inférieur au vin de Sauternes. » Il avait pris dans la bibliothèque de son père les ouvrages qui traitaient des maladies nerveuses et les avait lus ; à la suite de cette lecture, il m'avait dit : « Je suis perdu. »

Bien souvent, impuissant et consterné, j'ai assisté à ces crises, qui étaient formidables. Elles se produisaient de la même façon et étaient précédées des mêmes phénomènes. Tout à coup, sans motifs appréciables, Gustave levait la tête et devenait très pâle ; il avait senti l'*aura*, ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit ; son regard était plein d'angoisse et il levait les épaules avec un geste de découragement navrant ; il disait : « J'ai une flamme dans l'œil gauche ; » puis, quelques secondes après : « J'ai une flamme dans l'œil droit ; tout me semble couleur d'or. » Cet état singulier se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes. A ce moment, cela était visible, il comptait encore en être quitte pour une alerte ; puis son visage pâlissait encore plus et prenait une expression désespérée ; rapidement il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, sinistre, comme il se serait couché tout vivant dans un cercueil ; puis il s'écriait : « Je tiens les guides ; voici le roulier, j'entends les grelots. Ah ! je vois la lanterne de l'auberge. » Alors il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille, et la convulsion e soulevait.

A ce paroxysme où tout l'être entrait en trépidation,

succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature qui durait pendant plusieurs jours. Cela explique bien des excentricités que l'on a souvent reprochées à Flaubert ; jamais il ne sortait qu'en voiture et toute promenade à pied lui était antipathique ; il avait établi en principe que « la marche est délétère », c'était son expression, et il lui est arrivé de passer plusieurs mois à la campagne sans descendre une seule fois dans son jardin. Il ne se sentait en sécurité que dans les appartements.

Cette maladie a brisé sa vie ; elle l'a rendu solitaire et sauvage ; il n'en parlait pas volontiers, mais cependant il en parlait sans réserve lorsqu'il se trouvait en confiance. Jamais je ne lui ai entendu prononcer le vrai nom de son mal ; il disait : « Mes attaques de nerfs », et c'était tout. Avait-il eu la première crise, la nuit, sur la route de Pont-Audemer à Rouen ? Il ne le croyait pas ; il se rappelait, que trois mois auparavant, il s'était réveillé à Paris dans un état de lassitude extraordinaire qui avait, sans cause apparente, persisté toute une semaine. Il était persuadé que son attaque de début s'était produite pendant son sommeil, et il avait probablement raison, car ses crises nocturnes étaient assez fréquentes ; elles l'attristaient moins que les autres, qui parfois déterminaient en lui de véritables accès de misanthropie. Une fois qu'il avait été saisi dans les prairies de Sotteville, il resta plusieurs mois sans vouloir sortir.

On s'accoutume à tout, même à la terreur, même à cette angoisse permanente qui étreint le cœur en prévision d'un danger certain dont l'heure est inconnue ; aussi Flaubert put-il s'habituer plus tard au malaise constant dont il était tourmenté ; il se créa quelques relations, il rentra jusqu'à un certain point dans la vie commune ; mais, pendant les trois ou quatre premières années de son mal,

il vécut dans une retraite à laquelle il ne fut pas possible de l'arracher. Si cette affection nerveuse n'avait eu pour résultat que d'augmenter sa sauvagerie naturelle, l'inconvénient eût été léger; mais elle eut sur lui une influence bien autrement grave et que seuls ont pu constater ceux qui alors étaient de son intimité. J'ai dit que, dès l'âge de vingt ans, Flaubert avait un développement d'intelligence exceptionnel; il était très étrange, d'une originalité de bon aloi, ouvert aux choses et se les appropriant avec une rapidité extraordinaire; son fonds de lecture était déjà considérable et sa mémoire en avait été abondamment nourrie; il avait le travail facile et l'on pouvait dire de lui qu'il fructifiait naturellement, comme un bon arbre planté en terre grasse et greffé de main de maître.

Lorsque son système nerveux manquant d'équilibre lui infligea le supplice que l'on sait, Flaubert s'arrêta; on eût dit que son écheveau intellectuel s'était embrouillé subitement : il resta stationnaire. On peut dire de lui ce que les nourrices disent de certains enfants interrompus au milieu de leur croissance : il a été noué. Sa mémoire si précise, si fidèle, eut des défaillances qu'il reconnaissait lui-même et qu'il attribuait à l'abus du sulfate de quinine dont on l'avait gorgé; il devint indolent aux grandes curiosités qui le sollicitaient pendant les jours de son adolescence; de plus en plus il restreignit son champ d'action et se concentra dans sa rêverie du moment; il restait parfois des mois entiers sans ouvrir un journal, se désintéressant du monde extérieur et ne tolérant même pas qu'on lui parlât de ce qui ne l'occupait pas directement. Les notions de la vie réelle lui échappaient et il semblait flotter dans un songe permanent dont il ne sortait qu'avec effort; au moindre incident qui troublait la quiétude externe de son existence, il perdait la tête. Je l'ai vu pousser des cris et courir dans son

appartement, parce qu'il ne se trouvait pas son canif.

C'est de ce moment que date l'inconcevable difficulté qu'il éprouvait à travailler, difficulté qu'il sembla s'étudier à accroître et dont il avait fini par tirer vanité. Il aimait à montrer ces pages couvertes de ratures, où parfois il avait grand'peine à se reconnaître. Cela tient à ce que ses conceptions étaient confuses et qu'il n'arrivait à les clarifier que par l'exécution, pareil à ces peintres si nombreux qui, sachant imparfaitement le dessin, ne parviennent à la forme qu'à force de « patocher » la couleur. Bien souvent Flaubert m'a écrit : « Je n'en puis plus de lassitude; j'ai écrit vingt pages ce mois-ci, ce qui est énorme pour moi, et j'en suis harassé. » Il ne mentait pas; mais ces vingt pages en représentaient cent cinquante toujours refaites, toujours remaniées, et qui peut-être reproduisaient à la fin le travail accompli dès le début. Il était un peu comme Pénélope, il tissait incessamment la même toile, détruisant le lendemain l'œuvre de la veille pour la recommencer encore. Plus il avança dans la vie, plus cette difficulté s'accentua; il avait écrit *Novembre* en deux mois, il employa cinq années à écrire son roman de *Bouvard et Pécuchet*, qu'il laissa inachevé et qui n'est guère plus long. Il gémissait, soufflait, se démenait en travaillant; il faisait : han! comme les pétrisseurs qui battent la pâte; c'était plutôt un manœuvre ruisselant sous la besogne qu'un écrivain maniant la plume. Sa lassitude parfois était telle après une phrase enfin extraite de la gangue, qu'il se sentait courbatu, se jetait sur son canapé et s'endormait vaincu par la fatigue.

Tel je le retrouvai en février 1843 dans sa petite chambre de l'Hôtel-Dieu de Rouen, tel il devait être pendant son existence entière. Dix ans, vingt ans après, à la veille de sa mort, il répétait les mêmes plaisanteries qui alors nous amusaient, il s'enthousiasmait des mêmes livres,

admirait les mêmes vers, recherchait les mêmes effets comiques, avait les mêmes engouements, et, malgré la chasteté réelle de sa vie, se plaisait à des lectures dont l'obscène bêtise ne parvint jamais à le rebuter. Bien souvent, nous ses vieux amis, nous les témoins de sa jeunesse, les confidents de ses premières aspirations, nous avons été surpris de voir que nul progrès ne s'était accompli en lui, que ses facultés déjà considérables n'avaient point acquis l'ampleur qu'elles promettaient et qu'il tournait invariablement dans le même cercle, dans le cercle que nous connaissions, et dont si souvent nous avions fait le tour avec lui. Il semble avoir eu toutes ses conceptions vers la vingtième année et avoir dépensé sa vie entière à leur donner un corps. Dès 1843, il me parlait du désir qu'il éprouvait d'écrire l'histoire de deux expéditionnaires qui, héritant par hasard d'une petite fortune, se hâtent de quitter leur bureau, se retirent à la campagne, essayent de tout pour se distraire, meurent d'ennui, et finissent, pour occuper leur temps et vaincre le dégoût qui les noie, par se remettre à copier du matin au soir, comme ils faisaient à l'époque où, simples commis, ils maudissaient leur destinée. C'est ce roman-là qu'il achevait lorsque la mort l'a interrompu. Ma conviction est inébranlable : Gustave Flaubert a été un écrivain d'un talent rare; sans le mal nerveux dont il fut saisi, il eût été un homme de génie.

Vers la fin du mois d'avril 1844, je revins à Rouen pour dire adieu à Flaubert, car mes préparatifs de départ étaient faits et je n'allais pas tarder à me mettre en route. Pendant le séjour que je fis près de lui, nous allâmes visiter ensemble une propriété que son père désirait acheter : c'était la maison de Croisset, où il a passé une partie de sa vie et où il est mort. Il était attristé de mon absence prochaine; il allait rester seul; Alfred Le Poitevin

était à Paris; Louis Bouilhet n'était pas encore rentré dans son existence, où il devait occuper tant de place; ses anciens camarades de collège demeurés à Rouen ne lui plaisaient guère et il ne faisait rien pour les attirer. Un autre sentiment se mêlait à ses regrets, sentiment naturel et qu'il éprouva avec une extrême intensité : il jalousait mon indépendance et se désespérait de ne pas venir avec moi; il me disait avec une amertume qu'il ne prenait pas la peine d'adoucir : « Es-tu heureux! Dire que tu vas voir Sardes, Éphèse, Constantinople, Rome, et que je vais rester ici à boire de la tisane, à entendre parler du droit de visite et à regarder pousser l'herbe du jardin! Si j'osais, je volerais mon père, je partirais avec toi et nous irions aux Indes; je mourrai sans avoir vu Bénarès, et c'est là une infortune que les « bourgeois » ne comprendront jamais! » Je lui disais : « Plus tard, je ferai d'autres voyages et nous les ferons ensemble. »

Je portais à cette époque une bague de la Renaissance, qui était un camée représentant un satyre. Je la donnai à Gustave, qui me donna une chevalière avec mon chiffre et une devise. Nous échangions nos anneaux; c'étaient en quelque sorte des fiançailles intellectuelles qui jamais n'ont été frappées de divorce. La route où nous avons marché n'est pas la même, le but que nous avons visé n'a rien de semblable; jamais la pensée ne m'est venue de me hausser jusqu'à me comparer à Flaubert et jamais je ne me suis permis de discuter sa supériorité; mais dans toutes les circonstances de la vie où nous avons eu besoin l'un de l'autre, nous nous sommes trouvés prêts à nous démontrer que rien n'avait affaibli notre vieille amitié. J'ai admiré Flaubert passionnément; j'aimais sa gloire; elle suffisait à mon ambition, et les applaudissements qui accueillaient ses livres ont été une des plus fortes jouissances de ma vie.

CHAPITRE VIII

EN VOYAGE

Le 4 mai 1844, je quittai Paris et, malgré le besoin de voyager qui me poignait, ce ne fut pas sans déchirement que j'abandonnai ma grand'mère et mes amis. Il y eut plus d'une larme versée au moment de la séparation; Louis de Cormenin sanglotait en me disant : « Si mon père l'avait voulu, je serais parti avec toi! » Je venais d'avoir vingt-deux ans; on me trouvait bien jeune pour aller seul courir le monde; ma santé n'était pas très solide et l'affection des miens redoutait des dangers qui n'existaient que dans leur imagination. Aller en Orient, c'était quelque chose à cette époque : on croyait encore à la peste, à l'intolérance du Grand Seigneur, aux embûches des brigands et au pal des janissaires; pour ma part, je ne croyais à rien qu'au soleil, aux caravanes et aux paysages.

En ce temps-là, le chemin de fer de Paris à Marseille ne fonctionnait pas, et le cœur gonflé, après avoir échangé une dernière accolade avec mes amis, je grimpai sur l'impériale d'une diligence qui devait me conduire à Lyon. Le calepin en poche et le crayon tout prêt, j'écarquillais les yeux pour mieux regarder, griffonnant des notes, ébauchant un croquis et trouvant, à vingt lieues de Paris, que la nature avait déjà un aspect oriental qui me ravissait. A Lyon, je pris les bateaux du Rhône qui partaient toujours

et arrivaient quelquefois. En visitant les villes d'Avignon et d'Arles, je fus saisi d'un accès d'enthousiasme qui ne cessa plus. J'aurais voulu tout dessiner, tout emporter dans mes notes, le château des papes, le vieux pont où « tout le monde danse en rond », le portail et le cloître de Saint-Trophime, les arènes, les Éliscamps et les larges bateaux qu'un attelage de vingt chevaux halait le long des berges du fleuve.

La sensation de ma liberté sans limite, la satisfaction d'être maître de ma destinée, l'admiration que m'inspirait le spectacle des choses nouvelles, la curiosité qui tenait en éveil toutes les facultés de mon esprit avaient développé en moi une vigueur que je ne soupçonnais pas et m'avaient donné une surexcitation dont ma correspondance se ressentit. Mes lettres de ce temps-là sont un hosannah. La nature me montait à la tête et m'avait enivré. Je ne m'occupais ni des mœurs, ni des coutumes, dont je ne me souciais guère : je regardais, et voilà tout. J'étais le pèlerin des soleils couchants, des lauriers-roses et des forêts de myrtes. La question d'Orient? en quoi pouvait-elle m'intéresser? N'y avait-il pas des cigognes qui marchaient gravement sur les bords du Méandre et des dromadaires qui ruminaient, couchés à l'ombre des cyprès?

A Marseille, je m'embarquai sur l'*Alexandre*, bateau-poste de cent cinquante chevaux qui partait pour Constantinople en faisant escale à Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Malte, Syra, Smyrne et les Dardanelles. Le régime du bord était étroit et sévère. Ces bateaux, construits sur les chantiers de l'État, relevant de la direction générale des postes, étaient commandés par des lieutenants de vaisseau de la marine royale, jeunes gens pour la plupart, d'une éducation irréprochable, mais qui, trop volontiers, se croyaient sur un navire de guerre. Ils s'imaginaient que leur mission consistait à transporter des dépêches; pour eux, le passa-

ger, qui cependant payait sa place fort cher, était une sorte de superfétation gênante dont il n'y avait guère à tenir compte. Le règlement sans douceur, excellent sur une frégate, était puéril sur un bateau spécialement aménagé pour les voyageurs.

J'en eus une preuve que je n'ai point oubliée. J'étais dans les mers de l'Archipel, embarqué sur le *Périclès*, commandant Fourchon, et j'occupais une cabine de première classe. Un matin, vers huit heures, après que le navire eut été lavé et fauberge, je montai sur le pont; je portais des pantoufles en cuir verni. J'avais échangé un salut avec le commandant, et je regardais l'île de Cérigo qui s'élevait au-dessus de la mer dans une buée vermeille, lorsque le maître d'hôtel s'approcha de moi et me dit : « Le commandant vous prie de descendre dans votre cabine et de ne vous présenter sur le pont que dans un costume plus décent. » J'eus un haut-le-corps et je ne compris pas. Le maître d'hôtel me montra une pancarte imprimée sur laquelle il me fit lire : « Les passagers doivent avoir sur le pont une tenue convenable. » « Eh bien? — Vous êtes en pantoufles. » Il n'y avait pas à répliquer, et j'allai changer de chaussures. Cinq minutes après, j'allumai une cigarette; un contre-maître m'aborda, le bonnet à la main, et me dit : « Il est interdit de fumer à l'arrière. » On comprend, d'après cela, que les paquebots-postes français étaient peu recherchés; toutes les fois que les circonstances le permettaient, on leur préférait les bateaux du Lloyd autrichien, où l'on était certain de rencontrer une bonhomie patriarcale qui ne nuisait ni à la discipline, ni à la manœuvre.

J'avais le caractère bien fait — en voyage — et je n'attachais que peu d'importance aux petites tracasseries du bord; j'avais autre chose à faire : à regarder les saphirs de la Méditerranée que je voyais pour la première fois, à

admirer les côtes de la Calabre, à m'extasier devant les nuances nacrées que revêtaient les contreforts de l'Etna au soleil levant, à lire les noms inscrits sur les dalles sépulcrales de l'église Saint-Jean à Malte. Lorsque nous entrâmes dans les mers de la Grèce, ce fut un enchantement et je vivais en pleine mythologie. Cela est involontaire ; on reconnaît la patrie des dieux ; les flots sont si doux, le ciel est si pur, l'atmosphère est si transparente, que les divinités des Olympes disparus s'évoquent d'elles-mêmes ; la mémoire murmure le chant des poètes ; en voyant les vagues se creuser comme une conque d'azur, on pense à Vénus Anadyomène et le soleil n'est autre qu'Apollon, dieu du jour, qui lance des flèches d'or. On se sent pénétré par un panthéisme attendri qui donne une âme aux choses et déifie la beauté. En Grèce, tous les dieux sont beaux ; le boiteux Héphestos et ses cyclopes se cachent au fond des cavernes pour se dérober aux regards. Tel pays, tels dieux ! Les dieux de Rome sont forts et musculeux ; les dieux de l'Inde semblent une végétation des bords du Gange ; les dieux de l'Edda sont violents comme les tempêtes de Norvège ; le dieu de Carthage, de la région de la soif, c'est Moloch dévorateur.

Si j'étais heureux en naviguant à travers les îles de l'Archipel, que fut-ce donc lorsque j'eus pris terre et que je me perdis sous les cyprès qui abritent le champ des morts à Smyrne. Comme un enfant je m'arrêtais à regarder les tortues qui nagent dans le Mélèze auprès du pont des caravanes, j'écoutais le bruissement des cigales et je contemplais les files de chameaux marchant derrière le petit âne qui les précède et qui les guide. Pour un Parisien jeune et curieux, qui ne connaissait que quelques campagnes et quelques stations de bains de mer, c'était une bonne fortune, et j'en jouissais jusqu'à l'ivresse. Rien de ce que j'avais déjà vu, ni Paris, ni Londres où j'avais passé

quinze jours en 1838, ne ressemblait à ces villes étranges, mêlées d'arbres, ornées de minarets où chantent les muezzins, parcourues par des femmes voilées et par des hommes qui portent des armes étincelantes.

C'était un autre monde, un monde de féerie réelle dont je ne voyais que les contrastes et dont je n'apercevais pas les inconvénients. La saleté des rues, la puanteur des bazars ne me choquaient pas et je trouvais bon que les seuls agents voyers chargés de la salubrité publique fussent les chiens errants, les percnoptères et les milans. La nourriture était peu succulente; la nuit, les moustiques et le reste me dévoraient; qu'importe! Je foulais le sol de l'Asie Mineure, j'étais près des lieux où l'on dit qu'Homère a pu naître, le mont Pagus a mis ses vêtements de lapis et de pourpre, les caroubiers se reflètent dans les eaux du golfe et les caïques aux voiles blanches rasent la mer comme des oiseaux voyageurs; donc tout est bien, « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible ». Je n'avais qu'un regret, c'est que Louis de Cormenin et Gustave Faubert ne fussent pas avec moi pour partager la folie d'admiration dont j'étais atteint.

Notre correspondance ne languissait pas, mais elle faillit être interrompue pour toujours, ainsi que notre amitié, par un accident dont je fus victime. Escorté d'un drogman et précédé d'un guide, j'étais parti à cheval pour visiter les environs de Smyrne et pour aller à Éphèse. On peut croire que je ne négligeai point cette occasion de passer des pistolets dans ma ceinture, ce qui fut incommode et encore plus inutile. Nous étions au 5 juin; la chaleur était accablante. A la fin de ma première journée de marche, vers quatre heures, le ciel se couvrit et nous fûmes saisis par un orage très violent. Nous passions en vue d'immenses prairies où des Turco-

mans nomades avaient planté leurs tentes. Le tonnerre était perpendiculaire à nous; la pluie tombait en larges gouttes. Afin de me garantir, mon drogman me fit endosser ma pelisse, qui était en agneau avec un collet en peau de renard; nous lançâmes nos chevaux au galop pour aller chercher un abri. Les éclairs ouvraient le ciel et la détonation les suivait sans intervalle. Au moment où je venais d'arrêter mon cheval devant une tente et où je m'enlevais sur la selle pour mettre pied à terre, il me sembla qu'un disque de fer me traversait le cou, entre l'atlas et l'axis: je perdis connaissance; je n'avais rien vu, rien entendu.

Une sensation de froid insupportable me fit revenir à moi. J'étais nu, couché dans un ruisseau, la tête soulevée par mon drogman, qui se lamentait et disait : Que disera moussou le gonsoul? — « que dira M. le consul? » — Avais-je été foudroyé? ai-je simplement été frôlé du choc de l'électricité attirée et retenue par mon collet en fourrure? Je ne le sais pas. Je fus très troublé pendant plusieurs jours. Je m'étais installé au milieu des ruines du temple d'Éphèse; j'y dormais sur les herbes, à l'ombre des architraves écroulées; j'étais alangui par une lassitude qui m'enlevait toute énergie. Je me remis peu à peu; je pus continuer ma route, et vers le milieu du mois de juin j'arrivai à Constantinople, un matin, au soleil levant, pour jouir du plus beau spectacle dont mes yeux aient jamais été frappés.

C'était bien une ville turque, la capitale de l'Orient, la vraie cité de l'islamisme, toute en bois peint, avec des palais, des mosquées, des ruines byzantines, de vieilles murailles encore noircies par les jets de plomb fondu et la sombre verdure des cimetières. A cette époque, une seule maison en pierres, vaste et carrée, dominait le quartier de Péra : c'était l'ambassade de Russie, qui

semblait menacer Stamboul, échelonnée, en face d'elle, de l'autre côté de la Corne d'Or. On terminait la construction du palais de l'ambassade de France, où, par esprit de patriotisme, on avait inauguré un ordre nouveau, en sculptant la croix de la Légion d'honneur dans le chapiteau des colonnes. Le reste de la ville était en planches. Il n'y avait point de réverbères, encore moins de gaz; dès que la nuit était venue, il fallait se munir d'un falot et disputer sa route aux chiens vagues, qui parfois forçaient le passant à rebrousser chemin.

Le costume européen, la laide « stambouline », la redingote bleue à collet droit, à un seul rang de boutons, n'était guère alors portée que par les fonctionnaires; l'ample robe de couleur, la ceinture de soie, le turban à larges plis, les babouches rouges à pointes retroussées formaient le vêtement que la population n'avait pas encore abandonné. Je résistai au désir de m'habiller en mamamouchi, mais je me trouvais bien étriqué avec ma veste de toile et mes pantalons étroits. J'envoyais des descriptions exaltées à Louis de Cormenin et à Flaubert, qui me répondaient : « Que tu es heureux! regarde bien. » Je n'y manquais pas; Argus n'eut pas plus d'yeux que je n'en avais.

Sultan Abdul-Medjid régnait en ce temps-là; il habitait Tchéragan-Séraï, sur la côte d'Europe, en marge du Bosphore. Le vendredi, selon l'usage, il se rendait en cérémonie à une mosquée désignée d'avance. Pendant deux mois et demi que je suis resté à Constantinople, je n'ai pas manqué une seule fois d'aller me poster sur son trajet, afin de contempler ce frêle descendant d'une race si forte. Il était assez grand, mince, impassible comme une idole. Son visage maigre, d'une pâleur grise, encadré d'une courte barbe noire surmontée de l'énorme tarbouch orné du croissant et de l'étoile en brillants, semblait

porter l'empreinte d'une insurmontable lassitude. Une sorte d'inquiétude éveillait un peu le regard de ses yeux ternes. Il n'avait pas l'air d'agir, on eût dit qu'il se laissait vivre comme un dieu fatigué. Jamais je n'ai pu le voir sans me rappeler ce vers de Victor Hugo dans *Ruy Blas* :

Courbe son front pensif sur qui l'empire croule!

Il paraissait ployé sous le poids d'un ennui féroce, sous le poids de l'ennui des maîtres absolus qui n'ont qu'un signe à faire pour commander la mort et qui ne savent pas si le cordon d'un esclave ne les attend pas dans un coin du palais. Dans l'ombre de ces Héliogabales il y a toujours un prétorien. Qui donnait à sultan Abdul-Medjid un aspect si triste et presque désespéré? Est-ce que les fantômes de sultan Sélim et de sultan Moustapha venaient, pendant la nuit, lui parler à l'oreille? Est-ce qu'il regardait du côté de Mehemet-Ali, que l'Europe avait arrêté sur le chemin de Constantinople? est-ce qu'il écoutait le bruit des armements de la Russie? — Non.

Lorsque l'on est sultan, « l'ombre de Dieu sur la terre », que l'on possède un harem de quatre cents femmes, lorsqu'une décision du Cheik-ul-Islam a déclaré que le vin de Champagne et le rhum ne sont point des liqueurs fermentées, on éprouve des fatigues qui laissent sur l'être entier la trace d'un ineffaçable dégoût. Dieu est le plus grand! C'est la maxime qui perd les empires; du moment que l'on ne peut éviter la fatalité, il est superflu de lutter contre elle, et l'on abandonne le soin du gouvernement au premier venu, au hasard, à la fantaisie. Deux hommes alors gouvernaient le sultan, qui gouvernait une partie de l'Europe et la moitié de l'Asie. L'un, Riza-Pacha, était seraskier, c'est-à-dire ministre de la guerre; l'autre, Mehemet-Ali-Pacha de Top'hana, était grand maître de l'artillerie

Le premier avait été garçon marchand de dattes, le second avait été apprenti layetier; tous deux, alors qu'ils étaient enfants, avaient été ramassés par sultan Mahmoud, qui en avait fait je ne sais quoi avant d'en faire des pachas.

Un hasard me mit en relation avec un homme qui, sous le règne de sultan Mahmoud, avait joué un rôle considérable. C'était Kosrew-Pacha, qui était alors exilé dans son konaq du Bosphore, près de l'embouchure de la mer Noire. Il avait été grand-vizir et avait quitté les affaires à la suite de dilapidations scandaleuses, dont il parlait comme d'une peccadille. J'allais souvent le voir, et nous pouvions causer ensemble sans avoir recours à un interprète, car il savait l'italien. Sa courtoisie était extrême. Ce qui m'attirait chez lui, que l'on délaissait comme un pestiféré, ce n'étaient ni les confitures au jasmin, ni les sorbets, ni les glaces à la cannelle, ni le café, ni les narguilehs qu'il me faisait offrir; c'était l'espoir d'apprendre quelque chose sur la destruction des janissaires.

En juin 1826, il était aga de l'indomptable milice, et c'est contre lui qu'elle se souleva d'abord en refusant de se soumettre à l'autorité des officiers égyptiens que l'on avait appelés à Constantinople. C'est lui qui, se sauvant à grand'peine au milieu du sac de sa maison, était parvenu à pénétrer dans le vieux Séraï, où sultan Mahmoud était enfermé. Le sultan, qui se souvenait du sort de ses prédécesseurs Sélim et Moustapha, hésitait à résister aux janissaires et avait déjà fait préparer un caïque pour traverser le Bosphore, afin de se réfugier à Scutari. Kosrew-Aga se sentait perdu si sultan Mahmoud n'adoptait le parti de la lutte à outrance, et, de plus, il comprenait que sa fortune politique était assurée si l'on se rendait maître des rebelles. Il s'agissait non seulement du trône,

mais de l'existence; sultan Mahmoud le comprit : il joua son va-tout et gagna.

On fit sortir de Sainte-Sophie le *Sandjack-Chérif*, — l'étendard du prophète, — qui est un tapis de prière ayant servi à Mahomet, que l'on déploie lorsque la foi musulmane est en péril, et l'on proclama la guerre sainte, pour laquelle tout fidèle est forcé de marcher. Ces faits, je les connaissais; mais comment le dénouement s'était-il produit, comment était-on venu à bout des révoltés? c'est ce que j'ignorais et c'est ce que je désirais apprendre de la bouche même de Kosrew-Pacha. C'était difficile, car il n'aimait guère à parler de ce massacre qui fut sans merci. Un jour cependant il se décida, et voici le résumé de notre conversation tel que je le notai après l'entrevue.

« La destinée de tout homme est écrite avant sa naissance sur le livre qu'il portera au cou lorsque l'heure du jugement dernier aura sonné. Dieu l'unique emploie souvent les instruments les plus humbles pour accomplir les événements d'où dépend le sort des empires. L'homme qui a donné le signal de la destruction des janissaires était infime parmi les infimes. — Ainsi Dieu l'a voulu. — On avait obéi à la voix du padischah, la ville était en armes; les topidjis (canonniers) avaient amené leurs pièces et les avaient rangées devant la caserne d'Et-Méidani[1], où les janissaires s'étaient barricadés après avoir renversé leurs marmites. Tout était prêt pour l'attaque, mais personne n'osait commencer. Les topidjis hésitaient et se demandaient s'il ne serait pas moins dange-

1. Dans les récits du massacre des janissaires, l'*Et-Méidani* (place aux herbes) est souvent confondu avec l'*At-Méidani* (place aux chevaux, hippodrome). Les deux emplacements sont, du reste, peu éloignés l'un de l'autre. La caserne où ces malheureux s'étaient rassemblés, qui fut détruite à coups de canon et incendiée, était située sur l'Et-Méidani. J'en ai vu les ruines en 1844 et en 1850.

reux d'étrangler sultan Mahmoud que de combattre des hommes braves, bien armés et furieux. C'est alors que Celui qui secourut Ismaël dans le désert sauva le trône d'Othman. Vous souvenez-vous d'avoir vu ici, il y a peu de jours, un homme à la barbe blanche, de teint très foncé, de formes massives, qui a la respiration courte et parle d'une voix sifflante? — Certainement, Excellence, je me le rappelle : c'est Karadja-Pacha.

« En effet. Le 15 juin 1826, ce gros homme se nommait Karadja, parce qu'il a du sang nègre dans les veines (*kara*, noir) et était garçon boucher; il était venu voir ce qui se passait; il avait, selon l'usage, son couteau et ses pistolets à la ceinture. Peu de temps auparavant, il avait voulu acheter à *Awret-Bazari* (le bazar des esclaves) une Nubienne mise aux enchères et qu'un janissaire lui avait enlevée en la payant plus cher que lui. Il écouta les propos des topidjis et les rumeurs du peuple qui les encourageait; il prit un de ses pistolets, le tira sur l'amorce d'un canon qui s'enflamma. Le boulet porta dans la muraille de la caserne. Ce fut comme un signal. Les topidjis se jetèrent à leurs pièces et les janissaires furent détruits. C'est cette brute, c'est ce garçon boucher qui nous a sauvés. Sans lui, sans son intervention, le padischah était sans doute étranglé comme sultan Sélim et comme sultan Moustapha : quant à moi, on m'aurait traité comme fut traité Moustapha-Pacha-Barïactar. — Dieu est le plus grand! il est l'ami de la race d'Orthogrul. — Je n'ai point oublié le service que nous a rendu Karadja, et j'en ai fait un pacha, quoiqu'il ne soit bon qu'à égorger des moutons. »

Je rencontrais parfois chez Kosrew-Pacha un homme d'allures réservées, que sa barbe blanche faisait paraître plus âgé qu'il n'était. Il portait une robe noire, un manteau noir, une ceinture blanche à raies bleues et un

turban étroit semblable à la ceinture. Les mains étaient fines, les pieds d'une petitesse et d'une élégance remarquables. Le visage aurait eu de la douceur si un nez légèrement recourbé, des yeux d'un bleu clair, inquiets et mobiles, presque couverts par des sourcils proéminents, ne lui eussent donné une expression trop sévère. La voix avait des intonations d'une extrême suavité. Il paraissait être familier avec Kosrew-Pacha; quand ils s'abordaient, ils se touchaient la main et la portaient à leurs lèvres, ainsi que l'on fait entre gens de condition égale, et cependant le pacha ne l'appelait qu'Azis-Effendi. Ils causaient en langue turque et ne se gênaient point pour moi, qui ne comprenais que quelques mots par-ci par-là dans leur conversation. Ce n'était ni un Osmanli ni un Arabe, et il avait des traits absolument caucasiques. J'avais regardé souvent avec curiosité un large poignard circassien qui ne quittait point sa ceinture, car j'y avais distingué des ornements d'argent semblables à ceux dont la renaissance italienne a damasquiné quelques-uns de ses coffrets de fer.

Un jour Kosrew-Pacha m'interrogea de sa part sur les fusils à percussion qui avaient été adoptés dans l'armée française. Je répondis de mon mieux, et comme je vis que je ne me faisais pas bien comprendre, je proposai d'apporter et de montrer à Azis-Effendi une carabine à deux coups de chez Lepage, courte, quoique de bonne portée, et que j'attachais à l'arçon de ma selle lorsque je voyageais à cheval. Mon offre fut acceptée; on prit jour et je fus exact. Azis mania ma carabine, l'admira, la mit en joue, fit sonner les platines et tout à coup me fit demander combien je voulais la vendre. Je répondis assez sèchement que, n'étant point marchand, je ne la vendrais pas; Azis parut désappointé. Je dis à Kosrew-Pacha : « S'il y tient, je l'échange contre le couteau qu'il porte à

sa ceinture. » Ma proposition fut transmise. Azis-Effendi continua à examiner la carabine, puis sans mot dire, sans même se tourner vers moi, il prit son poignard et me le tendit. Kosrew-Pacha ne put retenir un geste d'étonnement et s'écria, moitié en turc, moitié en italien : *Mach' Allah! non l'avrei creduto! — Par Dieu! je ne l'aurais pas cru!* J'emportai le couteau, qui était une très belle arme, ce qui ne m'empêcha pas de regretter ma carabine.

Quelques semaines se passèrent; je ne rencontrais plus Azis, et bientôt j'allai faire ma visite d'adieu à Kosrew-Pacha, car j'étais près de quitter Constantinople. Avant de prendre congé, je lui dis : « Je prie Votre Excellence de me rappeler au souvenir d'Azis-Effendi. » Kosrew répliqua : « Ah! il est loin : vous retournez directement en France? — Non, je vais d'abord en Italie et ensuite à Alger. — Vous n'avez pas l'intention d'aller à Odessa? » Cette question me surprit, et je répondis non. Kosrew-Pacha se mit à rire : « Il n'est pas gros, n'est-ce pas, Azis-Effendi? il est moins gros que ce boucher de Karadja-Pacha; mais il a déjà fait parler de lui et vous connaissez son nom; il ne s'appelle pas Azis-Effendi; c'est Schamyl, sur qui soient les bénédictions de Dieu! Il est venu nous demander quelques munitions, parce que ses aouls sont dégarnis. De temps en temps il nous fait visite; c'est un lettré : il sait le Coran par cœur. J'ai été surpris qu'il vous ait donné son couteau, car c'est celui de Sefer-Bey, qui, comme lui et avant lui, fut l'adversaire des Moscovites, que Dieu maudisse! » Je regrettai de n'avoir pas su à qui je cédais ma carabine en échange d'un poignard que je garde comme un souvenir et presque comme une relique.

Après avoir passé une semaine dans l'île de Chio, qui est une merveille, qui portait encore la trace des bles-

sures reçues pendant la guerre d'indépendance et dont un tremblement de terre vient de faire une ruine (avril 1881), je débarquai à Venise dans les premiers jours de septembre. Les Autrichiens y étaient : ils y sont restés trop longtemps. Il n'est pas toujours prudent ni politique de détenir les peuples malgré eux; tôt ou tard on est amené à s'en repentir, et l'on paye cher les glorioles de la conquête. L'Autriche s'en est aperçue à Sadowa. Sans être tracassière, la police était vigilante; si elle a regardé de mon côté, je ne m'en suis guère aperçu pendant que je courais les musées, que je bayais aux palais, que je voguais sur le Grand Canal, que je visitais les églises et que, le soir, je prenais des granits au café Florian, en écoutant la musique militaire. Mes impressions étaient autres, mais elles n'étaient pas moins vives : j'entrais assez naïf encore, mais déjà préparé, dans ce domaine de l'art, où les manifestations sont infinies comme les jouissances qu'elles procurent.

Partout où je m'arrêtai dans ma route, à Padoue, à Bologne, à Florence, à Sienne, j'eus des émotions exquises et je me désespérais de ne pouvoir rester des semaines, des mois à admirer ce que je voyais. Il n'y avait pas de chemins de fer à cette époque en Italie, à peine y avait-il des diligences. Je voyageais en vetturino, à petites journées, montant les côtes à pied, flânant le long des routes, exhibant mon passeport vingt fois par jour, avalant des macaronis poudreux, couchant dans les auberges au milieu des poules et des aubergistes, mais me prenant d'amour pour cette vieille terre italienne qui a été la nourrice de l'humanité. J'avais hâte d'arriver à Rome, où l'on m'avait envoyé de Paris de quoi renouveler ma garde-robe; à des vêtements on avait joint Tacite, Tite-Live et Suétone. Ah! la malencontreuse idée que j'avais eue là! Les livres furent con-

fisqués à la douane. J'eus beau les ouvrir, les feuilleter, montrer qu'ils étaient en latin, qu'ils traitaient de l'histoire romaine et qu'ils étaient incapables de contenir un blâme, moins que cela, une allusion contre le gouvernement de Sa Sainteté Grégoire XVI, on ne m'écouta pas; les volumes, portés à la consulte, furent examinés par la censure, qui consentit à me les rendre sur la réclamation de M. de la Rosière, chargé d'affaires de France, en l'absence de M. de Rayneval, notre ministre plénipotentiaire auprès du Saint-Siège.

Rome était alors une ville morte, pleine de chefs-d'œuvre et habitée par des artistes qui en étaient les maîtres. L'herbe croissait dans les rues, certains quartiers restaient déserts, les moines y promenaient leurs robes de toutes couleurs. Les monsignors fringants y rappelaient un peu trop les *Contes* de Boccace, toute voiture cédait le pas aux vastes carrosses des cardinaux, et des gardes suisses, habillés comme des valets de carreau, se tenaient en faction aux portes du Vatican. C'était le moment du petit carnaval, qui se célèbre au mois d'octobre; les belles filles du Transtévère et les jeunes bouviers de la campagne dansaient le saltarello dans les jardins de la villa Borghèse; la bacchanale antique s'était faite assez prude et Caton n'aurait pas eu à s'éloigner.

Je m'étais logé via Sistina, près de la Trinité-des-Monts, dans une maison d'où je découvrais la ville entière; aussi je passais à ma fenêtre le temps que je n'employais pas à me promener. Ma vie à Rome était très douce et très occupée; la ville est tellement riche en monuments, en objets d'art, en souvenirs, en curiosités, qu'il suffit d'y « flâner » pour s'instruire. L'antiquité, le moyen âge, la renaissance, le paganisme, le catholicisme n'ont pas été des maîtres ingrats; ils ont laissé de leur domination des traces impérissables où l'artiste, l'archéologue, l'historien,

le simple curieux rencontrent des jouissances toujours renouvelées. Ces jouissances ne m'ont pas été épargnées, et les trois mois que j'ai vécu à Rome m'apparaissent comme un des bons temps de ma jeunesse.

Ma bonne fortune m'avait, dès mon arrivée, fait rencontrer Eugène Pelletan, que je connaissais depuis plusieurs années. Il me mit en rapport avec son beau-frère, Adolphe Gourlier, peintre de talent, qui était venu à Rome pour se perfectionner en son art et que la mort devait enlever jeune encore et gonflé d'espérances qui allaient se réaliser. Sa figure avenante et souriante semblait rendue plus douce par sa barbe et sa chevelure d'un blond très tendre; il était gai, il était rieur, il aimait la vie; son intelligence était vive et son cœur était chaud, avec une nuance de platonisme qui lui donnait un charme de plus; amoureux de toute vertu, de toute bonté, il ne se refusait pas aux spéculations utopiques qui promettent le bonheur à l'humanité. Nulle déception ne le décourageait, et comme il eût voulu que tout le monde fût heureux, il croyait volontiers à l'avènement de la félicité universelle. Son souvenir est resté cher à ses amis, car il possédait des qualités de premier ordre qu'il est impossible d'oublier. Il répondait au surnom de Bodoff et, grâce à son esprit de concorde, à l'aménité de sa nature, il avait conquis de l'influence morale sur les jeunes gens qui alors habitaient Rome. Par lui j'entrai de plain-pied dans le monde des artistes, divisé en deux classes distinctes : « les messieurs d'en bas », isolés, indépendants, vivant à leurs frais dans la ville éternelle, et « les messieurs d'en haut », pensionnaires du gouvernement français, hébergés à la villa Médicis et constituant une sorte d'aristocratie officielle qui n'excluait ni la camaraderie, ni les bons procédés. Les messieurs d'en haut et les messieurs d'en bas se mêlaient si bien le soir au café

grec, qu'il était difficile de les distinguer les uns des autres. Il ne pouvait en être autrement dans cette armée des beaux-arts, où l'initiative individuelle et l'action originale donnent seules la fortune et le renom.

L'Académie de France était alors dirigée par Victor Schnetz, qui avait eu du talent et qui faisait avec bonhomie les honneurs de la villa Médicis. Il recevait le dimanche soir, et je ne manquais pas d'assister à ces réunions, où les artistes, les diplomates, les monsignors et les voyageurs se rencontraient sur un terrain neutre propice aux causeries. Ces soirées, un peu tristes d'aspect, comme celles où domine l'habit noir des hommes, étaient alors animées par la présence d'une jeune femme dans tout le rayonnement de sa grâce et de sa beauté. C'était Mme Paul Delaroche, fille d'Horace Vernet, doublement illustre par ses deux noms. Elle était charmante, d'une gracilité délicate et blanche; blonde « comme les blés », elle avait un beau regard bleu dont la chasteté n'affaiblissait pas la profondeur. Si les statues de vierges que le moyen âge a suspendues au portique des cathédrales quittaient leur niche de pierre pour marcher au milieu des hommes, elles auraient cette attitude à la fois souple et réservée que nous admirions et à laquelle la mort allait bientôt donner sa rigidité. Paul Delaroche a fixé ses traits pour toujours : n'est-ce pas elle qui, dans l'hémicycle de l'École des beaux-arts à Paris, symbolise la peinture gothique? Son mari semblait veiller paternellement sur sa frêle santé et deux beaux enfants couraient autour d'elle.

Paul Delaroche représentait bien peu l'idée que l'on se fait ordinairement des artistes. En lui rien d'abandonné, rien d'original; sa rectitude était trop correcte; on sentait qu'elle était méditée. Il croyait ressembler à Napoléon Ier; son visage rasé, une mèche de cheveux volontairement

ramenée sur le front, la main passée dans le gilet, la raideur du maintien, la brièveté de la parole, la froideur du masque surveillé avec soin, tout prouvait que la comparaison ne lui déplaisait pas et qu'il aimait à la faire naître. On m'a dit, à cette époque même et dans les salons de la villa Médicis, qu'il regrettait d'être peintre et qu'il se croyait des aptitudes pour la diplomatie. Il ne m'a pas pris pour confident, mais cela est possible. Ingres, lorsqu'on louait un de ses tableaux, disait : « Ah! si vous m'entendiez jouer du violon! » Les hommes sont ainsi faits, et les meilleurs n'échappent point à leurs illusions.

Que Paul Delaroche se soit trompé le jour où il s'est résolu à faire de l'art, je n'en disconviens pas; mais il y trouva une récompense qui aurait dû le rendre indulgent pour lui-même et ne pas lui permettre de s'égarer en regrets stériles. Toutes les qualités que donnent la volonté, l'instruction, le désir de bien faire, la persévérance, Delaroche les posséda; quant aux qualités innées, à celles qui seules créent les grands artistes, elles lui furent étrangères. Il prouva jusqu'où peut aller le résultat de l'application, il ignora toujours ce que produit l'originalité servie par une main habile. C'était un peintre de genre qui crut faire de la peinture d'histoire en agrandissant ses tableaux : erreur capitale qu'il ne put jamais parvenir à comprendre et qui le confina dans la peinture anecdotique. Malgré sa réputation, malgré l'estime qui l'environnait, malgré la respectueuse affection dont ses élèves l'entouraient, il n'était pas heureux et se croyait méconnu. Il était très sensible à la critique, qu'on ne lui avait pas ménagée, et depuis longtemps n'envoyait plus ses tableaux aux expositions annuelles.

Il ignorait que la gloire est faite de bruit et que les sifflets sont aussi retentissants que les bravos; il ignorait

aussi qu'un homme qui donne une part de lui-même au public, — livre, statue, drame ou tableau, — doit être impassible devant la critique et n'en tenir compte que dans une mesure qu'il détermine lui-même. Delaroche souffrait, cela était visible, et l'on évitait avec soin de prononcer devant lui certains noms qui eussent pu lui rappeler des appréciations sans indulgence. Un soir qu'en sa présence je parlais de Théophile Gautier, je compris à plus d'un coup de coude, à bien des clins d'yeux, que l'auteur des *Salons* de la *Presse* n'était point en faveur auprès du peintre de la *Mort de Jane Grey*. — C'est pendant son séjour à Rome, en 1844, qu'il peignit sa *Vierge au lézard* et qu'il fit le portrait de Grégoire XVI destiné à la reine Marie-Amélie. La première fois que le pape posa devant lui, il lui dit : « Connaissez-vous Paul de Kock? » C'était, en effet, le seul auteur français que Grégoire XVI appréciât.

Quelquefois Paul Delaroche venait regarder les pensionnaires jouer au disque dans le jardin de la villa Médicis, car c'était l'exercice favori où excellaient ces jeunes hommes qui depuis sont devenus célèbres. Un des plus élégants discoboles était Hector Lefuel, qui allait bientôt rentrer en France après avoir terminé sa cinquième année « d'architecture », et qui, en décembre 1853, lorsque Visconti mourut subitement, devait être chargé de relier le Louvre au palais des Tuileries. Il est mort (31 décembre 1880) et, plus heureux que bien d'autres, il a pu voir son œuvre achevée. Il avait la curiosité des choses de la littérature et de l'histoire; sa culture intellectuelle était sérieuse, il était de ceux avec lesquels il y a profit à s'entretenir. Malgré une certaine raideur apparente, qui tenait surtout à la régularité un peu froide de ses traits, il était avenant, bon camarade et dévoué à ses amis. Il travailla sans relâche, et si l'on réfléchit au

peu d'années qui lui furent accordées pour construire les palais que nous voyons, on sera surpris de son activité et de sa fécondité. Un soir de printemps, vers 1860, je l'avais rencontré et, tout en causant, nous allâmes sur la place du Carrousel regarder l'effet que des groupes de sculpture, nouvellement placés au sommet du Louvre, produisaient au clair de la lune. Après quelques instants de contemplation, il leva les épaules avec découragement. « Qu'est-ce qui vous mécontente? lui demandai-je. — Rien, me répondit-il; mais je pense qu'aux prochaines « glorieuses » on brûlera tout cela: ce n'est vraiment pas la peine d'avoir tant besogné. » Il s'en fallut de peu, en mai 1871, que la prédiction ne fût accomplie; si les pierres encore fraîches du pavillon de Flore et de la salle des États n'avaient résisté au pétrole, le Louvre ne serait qu'une ruine comme les Tuileries.

Hector Lefuel a laissé sa trace; il a inscrit son nom à côté de celui des grands artistes constructeurs qui sont une des gloires de notre pays. Cette bonne fortune ne devait pas échoir à Auguste Titeux, qui en 1844 était un des élèves architectes les plus remarquables de l'école de Rome. Taciturne, rêveur, de poitrine délicate malgré sa stature robuste, sa grosse tête et sa forte barbe, il murmurait à demi-voix des airs restés dans sa mémoire depuis son enfance, en s'accompagnant sur une petite mandoline. Peu parleur, mais prompt à la repartie, il lui suffisait parfois d'un mot pour remettre les gens à leur place et leur enlever l'envie de se frotter à lui. M. de la Rosière, secrétaire d'ambassade, était un des familiers du salon de Victor Schnetz à la villa Médicis. Il affectait vis-à-vis des artistes une attitude dont la bienveillance trop dédaigneuse n'était point du goût de tout le monde; il aimait à morigéner et, prenant de haut son rôle de diplomate, ne laissait échapper aucune occasion de donner des leçons de

savoir-vivre, où il se croyait passé maître. Or nul n'ignorait qu'en réalité il s'appelait Thuriot et qu'il était le fils de celui à qui Robespierre, dans la terrible séance, avait dit : « Pour la dernière fois, président de brigands, je te demande la parole. » Cela ne l'empêchait pas d'affecter des prétentions aristocratiques, dont on souriait.

Un dimanche, à dîner, M. de la Rosière causait avec Paul Delaroche. Titeux étourdiment se mêla à la conversation et y plaça un mot. M. de la Rosière, se tournant vers Mme Delaroche, lui dit : « J'ai toujours remarqué que les arts plastiques n'ont rien de commun avec l'art de se taire à propos. » Titeux le regarda bien en face et, faisant le salut militaire, il lui dit : « Compris, citoyen! » M. de la Rosière pâlit et ne répondit pas. Tous les artistes présents au dîner avaient dressé la tête et Victor Schnetz approuvait des yeux. M. de la Rosière appartint plus tard à une des assemblées législatives qui se succédèrent après la révolution de Février ; il rêva d'être un personnage politique, n'y réussit pas et mourut, il y a quelques années, employé dans une maison de banque ou dans une administration de chemin de fer.

Auguste Titeux était un admirable dessinateur. Sa restauration du temple de Minerve à Assise reste un des plus beaux envois de Rome. Ses aptitudes étaient d'un artiste, et avant d'obtenir le grand prix qui l'envoya à la villa Médicis, il avait, conjointement avec Lemud, « illustré » l'excellente traduction qu'Eugène Bareste a donnée des œuvres d'Homère. Il regardait l'avenir avec sécurité, car il sentait en lui les qualités qui attirent la fortune et la gloire. La mort en décida autrement et l'arrêta à l'heure même où il venait d'ouvrir les portes de sa destinée. Titeux me recherchait et sans cesse m'interrogeait sur l'Orient, vers lequel il était emporté par un attrait invincible. Il rêvait de restaurer Sainte-Sophie telle qu'elle était avant

Mahomet II, de restaurer le temple d'Éphèse, les palais de Sardes; mais avant tout, ce qu'il eût voulu voir et étudier, c'était Athènes, c'était l'Acropole, dont il parlait avec idolâtrie. Le bonheur vers lequel il aspirait ne devait pas lui être refusé. Le ministre de l'instruction publique décida que les élèves architectes de troisième année iraient passer six mois à Athènes. Auguste Titeux était dans les conditions requises et, en 1845, il partit pour la Grèce. Une lettre qu'il m'écrivit à cette époque dénotait une exaltation de joie qui touchait à la folie. Il embrassa son rêve et en mourut.

Après avoir rapidement visité Constantinople qui l'émerveilla, il vint s'établir à Athènes, et tout de suite, en homme expert, s'attaqua aux Propylées. Il fit ouvrir des tranchées afin de découvrir les substructions. Il habitait loin de l'Acropole, à l'extrémité de la ville, dans les bâtiments où l'École française, nouvellement créée, avait été installée. On était au mois de janvier. Les tranchées étaient déjà longues et profondes, lorsque le chef des fouilles arrivant chez Titeux, vers une heure de l'après-midi, lui apprit que la pioche venait de mettre à nu les premières marches d'un escalier. Sans même prendre la peine de se coiffer, il traversa la plaine, sous une pluie torrentielle, se jeta dans la tranchée, constata la découverte, remonta sur le bord et, tête nue, resta longtemps à regarder les degrés en marbre dont il avait indiqué l'emplacement.

L'imprudence était grande; Titeux rentra frissonnant; le soir même, il se mit au lit, ne s'en releva plus et mourut, laissant à d'autres, non pas le soin de sa mémoire, mais le loisir de continuer son œuvre. La terre qu'il avait désespéré de visiter l'a saisi pour toujours et garde son tombeau. Il repose au milieu des souvenirs qu'il évoquait; derrière lui, l'Acropole dresse les ruines que son

art eût ranimées; à ses côtés coule l'Ilissus, où Socrate se baigna les pieds et au loin s'évase le golfe de Salamine, où les Perses se sont engloutis, « assommés comme des thons pris dans un filet » : c'est le mot d'Eschyle; Auguste Titeux ne l'ignorait pas, car il avait le goût des grands écrivains grecs et les lisait souvent.

Bien d'autres que j'ai côtoyés à Rome ont émergé de la foule, et pour retrouver leurs noms il suffit de feuilleter l'annuaire de l'Institut; mais ceux-là existent encore, chaque année ils affirment que rien ne s'est affaibli en eux, et je n'ai pas à en parler ici. Tous alors inconnus, curieux et travailleurs, riches ou pauvres, artistes et lettrés, nous vivions dans une féconde fraternité, isolés le jour par nos occupations, réunis le soir, bavardant, dessinant aux écoles de costumes, buvant des *mezzi caldi* en fumant des cigarettes, riant aux « charges » des uns, écoutant le récit des autres, gais, enthousiastes, discuteurs, partant quelquefois en bande pour aller voir la vallée Égérie argentée par le clair de lune, faisant des excursions au lac Nemi, à Lunghezza, à Rocca-di-Papa, dévorant la vie, stationnant dans les musées, restant couchés sur le dos à contempler le plafond de la Sixtine, promenant nos torches, la nuit, sur les gradins du Colisée, mêlant le sacré, le profane, pourvu que l'art y fût représenté, entassant toutes les impressions, sans choix, sans discernement, mais avec une bonne foi qui prouvait notre jeunesse et notre ardeur.

J'aimais cette existence à la fois sérieuse et facile, que la fantaisie guidait toujours avec fruit dans une ville aussi puissante en enseignements. Ce ne fut donc pas sans regret que je la quittai et que je dis adieu aux amis que je laissais à Rome, après avoir assisté aux fêtes de Noël en 1844. De Civita-Vecchia à Marseille, de Marseille à Toulon par les gorges d'Ollioules, la route fut bientôt

parcourue. A Toulon, je trouvai un hamac à bord du *Véloce*, et le 2 janvier 1845 je débarquai à Alger, qui ne ressemblait guère à cette Rome fortifiante où je venais de passer trois mois. C'était une ville tumultueuse, où nos soldats étaient les maîtres et le faisaient voir. Tous les uniformes de l'armée et de l'administration civile y brillaient au soleil, humblement côtoyés par le burnous des Arabes, la courte veste des coulouglis et la souquenille des Juifs. Dès que la nuit était venue, le ronflement du darbouka des cafés maures, le glapissement des cafés chantants importés de Marseille, les crotales des nègres, la guitare des Espagnols, l'orgue des Auvergnats ne se mettaient pas d'accord et formaient un charivari qui faisait hurler les chiens.

La ville était splendide et grotesque; les vieilles constructions arabes subsistaient à côté de laides maisons en plâtre, à cinq étages, où la spéculation trouvait son compte. Quelques cheiks, sur d'admirables chevaux capa raçonnés d'argent, s'écartaient devant un omnibus détraqué, peint en jaune et sonnant la ferraille; des Françaises cherchant fortune, vêtues de modes criardes, regardaient les femmes mauresques voilées et couvertes du haïck à mille raies. Les deux races, avec leurs instincts si disparates, se servaient mutuellement de repoussoir; les vainqueurs et les vaincus restaient en présence, sans contact sérieux, et cela se voyait trop. Tout pays courbé sous une domination étrangère perd son originalité et me déplaît. Aussi l'Algérie ne me plut pas; pour la retrouver telle que j'aurais voulu la voir, il eût fallu m'enfoncer au delà de nos possessions, et je n'en avais ni le loisir, ni le moyen.

J'allais de droite et de gauche néanmoins, car ma curiosité demandait pâture, mais j'eus des déceptions; là où je comptais voir des palmiers, je trouvais des brous-

sailles, et là où je cherchais des orangers, j'apercevais des alfas; en revanche, je trouvai des hommes. A Oran, je connus le général Lamoricière, qui commandait la province. C'était un admirable type de soldat, un des premiers chefs d'avant-garde qui aient existé. Cordial, ouvert, énergique, aimant à rire, ne reculant pas devant les expressions un peu grasses, exigeant beaucoup de ses troupes et les aimant paternellement, solide à cheval, défiant toute fatigue et brave jusqu'à la folie, il n'avait que trente-huit ans. Jamais carrière plus belle ne fut ouverte et ne fut plus brusquement fermée par les événements que l'on sait. Lamoricière, que sa gloire militaire ne satisfaisait pas, se laissa glisser dans la politique et tomba dans l'impasse du 2 décembre, d'où il ne put sortir. Ce fut une irréparable perte pour l'armée française, qui plus d'une fois a dû le regretter en Crimée et en Italie. On se rappelle que ses convictions catholiques l'engagèrent à prendre le commandement en chef de l'armée pontificale, et l'on se rappelle aussi la mésaventure de Castelfidardo. En janvier 1845, Lamoricière ne laissait pas prévoir que la papauté aurait en lui son plus ardent défenseur.

A cette époque, nous sortions souvent à cheval ensemble. Ce fut de lui que je reçus les premières notions de saint-simonisme; il paraissait pénétré de la doctrine nouvelle et ne parlait du *Père* qu'avec déférence. Lorsque je le quittai pour retourner à Alger, il me chargea d'aller y vérifier, dans le cimetière, si une tombe qu'il avait dressée sur la dépouille d'un saint-simonien était en état convenable. Je n'eus garde de manquer à cette mission, et voici l'inscription que je relevai :

« *Tu as été avant de naître, tu seras après ta mort. (Lettre du Père à Charles Duveyrier.) Dieu est Dieu, le*

Père est le Père! A Moïse Retouret, apôtre de la religion saint-simonienne, le commandant Juchaut de Lamoricière a fait élever ce tombeau. »

Moïse Retouret, dont le souvenir est resté cher à la famille issue de Saint-Simon et qui s'était rendu en Algérie dans l'espoir extravagant de convertir les tribus arabes à la doctrine du *Dieu-Père-et-Mère*, disait souvent : « Il faut combattre pour sa foi! » Lamoricière, qui fut son ami, s'est peut-être rappelé cette parole lorsqu'il a offert ses services, son épée, son grand nom à la papauté menacée.

A Alger résidait le gouverneur général, qui était alors Bugeaud, maréchal de France et duc d'Isly. Il avait pour devise : *Ense et aratro*; il y fut fidèle, et, plus que tout autre, il voulut achever par la charrue la conquête commencée par le glaive. Homme de guerre, agriculteur, législateur, très bon, très tendre même sous une écorce un peu rude, adoré des soldats qu'il avait toujours menés à la victoire et auxquels il inspirait confiance, il possédait les qualités qui font les chefs des colonies militaires. Il aimait l'Algérie, en avait fait sa chose et lui avait donné une prospérité qu'elle ne connaissait pas encore. Ce fut lui qui, à force de lutter contre les apathies administratives, parvint à imprimer à ses colonnes expéditionnaires une mobilité supérieure à la rapidité arabe et assura ainsi la persistance du succès de nos armes. Son attitude était celle d'un vice-roi bonhomme, loquace, prenant volontiers tout le monde pour confident de ses projets d'amélioration, exécrant les journaux, dont les attaques lui avaient souvent été plus sensibles qu'il n'aurait convenu, très dévoué au gouvernement de Juillet, d'une loyauté, d'une probité que nul soupçon ne pouvait atteindre et commettant parfois de petits actes de despotisme, dont il riait et dont on riait avec lui.

La manie du jeu, du lansquenet, avait saisi les officiers d'Algérie. On jouait partout, souvent sur parole; il y avait eu des pertes considérables. Le maréchal Bugeaud n'avait point dissimulé son mécontentement, il avait tancé quelques coupables et interdit le jeu. Chez lui et ailleurs, en sa présence on ne jouait pas. Un soir, chez le général de Bar, à une réception hebdomadaire, le maréchal se retira vers dix heures. Dès qu'il se fut éloigné, on étala un tapis sur une table et on commença à « tailler » un lansquenet. Au bout de vingt minutes environ, la partie étant dans toute son ardeur, 2 ou 3000 francs d'enjeu brillant devant le banquier et près des « pontes », le maréchal revint. Les officiers, les invités « civils », dont j'étais, furent penauds comme des écoliers pris en faute. Le maréchal, enchanté de sa malice, se mit à rire; il dit : « Je suis heureux de voir que mes officiers sont assez riches pour jouer un jeu pareil; un peu de bienfaisance ne leur déplaira pas. » Puis saisissant le tapis par les quatre coins, l'enlevant et le nouant, il le déposa sur les genoux de Mme de Bar. « Ce sera, lui dit-il, pour l'orphelinat que vous protégez. » — Ceci fait, il s'en alla. — On se précipita vers Mme de Bar : « Vite, rendez-nous nos enjeux et recommençons. » — Mme de Bar répondit : « Nenni; c'est un cadeau du maréchal et je le garde pour mes orphelines. » — Je m'approchai : « Est-ce que l'argent des pékins est aussi compris dans la razzia? » Mme de Bar riposta : « Tout comme celui des officiers. » — On en fut quitte pour rétablir une partie et doubler les enjeux, afin de réparer la perte que la confiscation avait fait éprouver aux joueurs. Nul ne pensa à s'étonner de ce procédé un peu excessif et l'école des orphelines en profita.

Dans les campements, dans les villes, à l'état-major général, je connus les jeunes capitaines qui depuis lors

ont fait parler d'eux et ont honoré la France, avec des fortunes diverses, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, autour de Metz, près d'Orléans, sur la Loire et pendant les journées de la Commune. Les lieutenants de ce temps-là sont généraux aujourd'hui; ceux qui ne sont pas tombés sous le drapeau ne se souviennent guère de ce grand garçon maigre, ébouriffé, questionneur, qu'ils ont courtoisement accueilli; lui, du moins, il ne les a pas oubliés, et, au déclin de l'âge, leur nom vit encore dans sa mémoire. Parmi les capitaines attachés à l'état-major général, il en est un vers lequel je me sentais attiré de préférence. C'était un homme de trente-deux ans, d'éducation et de façons délicates, bien pris dans sa petite taille, volontiers silencieux, empressé à rendre service, portant haut la tête, comme ceux dont toute pensée peut être devinée, excellent cavalier, amoureux du métier des armes et ayant grand air avec sa moustache blonde, son ferme regard et sa physionomie intelligente. Nous faisions fréquemment des promenades à cheval aux environs d'Alger. C'était le capitaine de Cissey.

Vous rappelez-vous, mon général, le petit cheval isabelle que vous me prêtiez? Un jour il était tombé fourbu à la suite de fatigues excessives et avait été sauvé par le dévouement de vos ordonnances, qui se relayèrent pour le frictionner jusqu'à ce qu'il fût remis sur pied. Il a voulu me jeter bas près de la Maison Carrée, sous prétexte qu'un chameau lui faisait peur; mais il n'a pas réussi, et je ne lui en ai pas gardé rancune. C'était un brave animal, plein de cœur et que vous aimiez. Vous le montiez à l'Alma, lorsque, en qualité de chef d'état-major de Bosquet, vous dirigiez le mouvement tournant qui devait nous assurer la victoire; pendant cette campagne de Crimée, où vous fûtes valeureux parmi les plus valeureux, ce pauvre barbe un peu dépaysé, mais toujours

vaillant, restait, comme vous, impassible sous le feu des Russes. Vous avez dû le regretter lorsque vous étiez sous Metz, lorsque, debout jour et nuit, vous teniez les troupes allemandes en échec, lorsque à Rezonville, manœuvrant comme à la parade, vous renversiez tout obstacle et que vous ouvriez à l'armée française la route qu'elle aurait dû prendre et qui nous sauvait peut-être si l'on vous eût suivi, si l'on vous eût écouté. Ce furent là vos grands combats; l'Allemagne, en comptant ses pertes, apprit à vous craindre et parla de vous, je le sais, comme de son plus redoutable adversaire. Tant de gloire, tant de périls affrontés, tant de dévouement au pays, tant de souci pour l'honneur de la France, tant d'éclatante loyauté n'ont cependant pas désarmé la haine et l'envie. Votre plus rude bataille n'a été ni en Algérie, ni en Crimée, ni en Lorraine; il vous a fallu la livrer dans le prétoire des tribunaux et dans la salle des commissions, — des inquisitions, — parlementaires. Ceux qui ont tenté cette aventure et qui ont cru qu'ils pouvaient vous diminuer auraient dû savoir que votre vie héroïque vous avait fait invulnérable, même à la calomnie.

CHAPITRE IX

LES DEUILS

Lorsque je revins à Paris, dans le courant du mois de mars 1845, je me réinstallai près de ma grand'mère dans notre logement de la place de la Madeleine; les motifs qui m'en avaient éloigné n'existaient plus; j'eusse été dépaysé dans le monde des plaisirs où j'avais vécu lors de ma vingtième année; mes anciens camarades m'avaient oublié, et je savais que je ne les rechercherais pas. J'eus, du reste, de quoi m'occuper après mon retour, car une fièvre typhoïde me retint au lit pendant près de deux mois. Le traitement qui me fut infligé est celui que l'on célèbre dans la cérémonie du *Malade imaginaire*; je n'en mourus pas, c'est tout ce que j'en puis dire.

J'étais à peine en convalescence que je vis Louis de Cormenin partir pour l'Espagne en compagnie d'Adolphe Blanqui. Celui-ci avait eu une idée d'économiste dont le comique ne n'échappa point. Il emmenait avec lui plusieurs jeunes gens et, pour inspirer quelque respect à la patrie de don Quichotte, il les avait affublés d'un costume qui avait des prétentions militaires : tunique boutonnée, képi, pantalon étroit, le tout en drap gros bleu avec des passepoils bleu de ciel; au cou, un col en crinoline; c'était peu pratique pour aller dans un pays chaud; les malheureux voyageurs ressemblaient à des gabelous ou à de

vieux collégiens. Adophe Blanqui était fier de son invention, que ses compagnons ont plus d'une fois maudite sous le soleil de l'Andalousie.

Gustave Flaubert aussi allait partir; sa sœur Caroline venait de se marier; on ne voulut pas faillir à la tradition et l'on se dirigea vers l'Italie. C'était plutôt un voyage de famille qu'un voyage de noce. Le père Flaubert avait empilé dans sa grande chaise de poste sa femme, sa fille, son gendre, son fils, et fouette postillon, en Piémont et en Lombardie! Gustave avait traversé Paris; il était venu me voir, car je ne sortais pas encore. Le mariage de sa sœur lui déplaisait pour des motifs que l'avenir n'a que trop justifiés; la perspective de son voyage ne lui causait aucun plaisir; il me disait : « Puisque nous ne devons point dépasser Milan, à quoi bon nous déranger? n'est-ce pas un crime d'aller en Italie sans pousser jusqu'à Rome? » Le voyage fut triste. On ne voyageait pas, on courait; à peine arrivé, il fallait repartir; le père Flaubert s'ennuyait, il regrettait ses malades et son hôpital; la nourriture lui semblait pitoyable, les gîtes ne lui convenaient pas; Gustave avait à peine le temps de voir et n'avait pas celui de regarder. Ses lettres de cette époque dénotent une irritation que contenait seule la vénération qu'il avait pour son père. Ce fut à Gênes, dans le palais Doria, devant un tableau de Téniers ou de Breughel d'Enfer, qu'il conçut l'idée de sa *Tentation de saint Antoine*. Je note le fait, et l'on verra qu'il eut plus tard de l'influence sur sa destinée, car c'est de la *Tentation de saint Antoine* qu'est sorti incidemment le roman de *Madame Bovary*.

Je passai une partie de l'été près de Flaubert, à Croisset, sur les bords de la Seine, devant un des plus beaux paysages normands qui se puissent voir. Il avait un canot dont il maniait les avirons avec vigueur; on ne l'y laissait

jamais seul et il finit par se dégoûter d'un plaisir qu'il était forcé de partager avec le domestique chargé de le surveiller. Il se renferma dès lors de plus en plus, et j'avais peine à l'entraîner jusqu'à un tulipier qui verdoyait à dix pas de la maison. Parfois cependant nous allions nous établir au bout du jardin, dans un petit pavillon qui domine le chemin de halage; nous passions des journées à bavarder et à faire des projets dont l'invraisemblance ne nous arrêtait guère. Pendant que je voyageais en Asie Mineure et en Italie, Gustave avait écrit un roman : *l'Éducation sentimentale*, qui n'a de commun que le titre avec celui qu'il a publié en 1870.

Là encore, comme dans *Novembre*, l'autobiographie dominait. Deux jeunes gens liés d'une étroite amitié prennent dans la vie des routes différentes : l'un cherche l'amour et les jouissances qui en découlent, il développe ses fonctions sentimentales; l'autre s'éloigne, sans motifs apparents, de toute société active; il se confine dans la retraite, lit, médite, s'observe et développe ses fonctions intellectuelles; dans cette seconde partie, Gustave résumait ses études et ses lectures. Ce livre, intéressant à bien des égards, avait le défaut qui apparaît dans *Salammbô* : deux sujets différents, deux actions se côtoient et ne se mêlent pas. Moins emporté de style et moins lyrique que *Novembre*, il n'en offrait pas moins des réminiscences d'*Aashvérus*, des éclats de phrase intempestifs et des recherches d'effet trop visibles; mais, à côté de ces défauts inhérents à la jeunesse, quelle ampleur d'images et quelle observation profonde où déjà *Madame Bovary* se faisait pressentir! Ce livre valut à Gustave une déconvenue qui lui fut douloureuse. Il avait fini, après bien des hésitations, par avouer à son père qu'il écrivait et qu'il ne voulait être rien autre qu'écrivain. Le père Flaubert n'avait point été satisfait, il avait fait une moue peu rassurante; mais

dans l'état de santé où se trouvait Gustave, comment l'obliger à continuer des études de droit qui lui étaient antipathiques? Il dit à son fils : « Lis-moi ce que tu as fait. »

Le père Flaubert s'installa dans un fauteuil et Gustave commença la lecture. C'était après le déjeuner, il faisait chaud; pour n'être pas troublé par les bruits de la route, nous avions fermé la fenêtre. Au bout d'une demi-heure, le père Flaubert dormait, la tête retombée sur la poitrine. Gustave eut un geste de dépit, échangea un regard avec moi et continua à lire; puis, s'interrompant tout à coup, il dit : « Je crois que tu en as assez? » Le père Flaubert se réveilla et se mit à rire. Ce qu'il nous dit, je me le rappelle : « Écrire est une distraction qui n'est pas mauvaise en soi : cela vaut mieux que d'aller au café ou de perdre son argent au jeu; mais que faut-il pour écrire? Une plume, de l'encre et du papier, rien de plus; n'importe qui, s'il est de loisir, peut faire un roman comme M. Hugo ou comme M. de Balzac. La littérature, la poésie, à quoi cela sert-il? Nul ne l'a jamais su. » — Gustave s'écria : « Dis donc, docteur, peux-tu m'expliquer à quoi sert la rate? Tu n'en sais rien, ni moi non plus, mais c'est indispensable au corps humain, comme la poésie est indispensable à l'âme humaine! » Le père Flaubert leva les épaules et s'en alla sans répondre.

On l'eût singulièrement surpris à ce moment et indigné, si on lui eût dit que son nom, dont il était fier, ne resterait célèbre que parce que ce nom serait illustré par les romans de son fils. Que l'on se souvienne du cri d'Alfred de Vigny, parlant de ses ancêtres :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi!

Le père Flaubert était humilié et ne le dissimula pas; il

était perplexe comme devant un cas pathologique inconnu. Il ne comprenait que l'action. Fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine, il était devenu chirurgien, — chirurgien éminent, — et il ne pouvait admettre que son fils fût ce qu'il appelait un grimaud, un gratte-papier. « Le beau métier, disait-il, de se tremper les doigts dans l'encre ! Si je n'avais manié qu'une plume, mes enfants n'auraient pas de quoi vivre aujourd'hui. » Je ne soufflai mot, mais chaque parole du père Flaubert me frappait comme un coup de lanière. Cet homme intelligent et de vie ardue, ce travailleur niait systématiquement les lettres et ne leur reconnaissait d'autre valeur que celle d'une distraction agréable ; ignorait-il donc que les plus grands hommes, les plus hautes actions resteraient inconnus, si les lettres ne les recueillaient et ne les conservaient à l'histoire ! La famille de La Rochefoucauld a de l'illustration en France : elle a eu des ambassadeurs, des hommes d'État, des princes de l'Église ; si elle n'avait produit l'auteur des *Maximes*, son nom serait-il resté populaire ?

Gustave était découragé, et c'est de ce moment qu'il s'imagina que tout le monde « a la haine de la littérature » ; c'était son mot et il le répétait sans cesse. Alfred Le Poitevin et moi, nous lui faisions quelque bien en applaudissant à son travail. Souvent il nous relisait des passages de *l'Éducation sentimentale*, comme pour nous prendre à témoin de l'injustice paternelle. Un jour, je l'interrompis pour lui dire : « Prends garde, ce que tu viens de lire se trouve presque textuellement dans le *Wilhelm Meister* de Goethe. » Il releva la tête et riposta : « Cela prouve que le Beau n'a qu'une forme. » Je ne répliquai rien, mais cette réponse me révélait, pour la première fois, l'orgueil morbide, l'orgueil consécutif de sa névrose, dont Gustave devait tant souffrir. A force de vivre seul, de s'irriter sans mot dire contre le blâme de son père, il en était

arrivé à se considérer comme un méconnu et presque comme un persécuté; sa maladie aidant, cette idée devint tenace, très douleureuse, et l'entraîna parfois à des accès d'irritation qu'il a regrettés.

Il ne devait pas tarder à porter des chagrins plus lourds. Au mois de janvier 1846, le père Flaubert fut atteint d'un abcès profond à la cuisse. Son fils Achille l'opéra. Il y eut résorption purulente. La mort fut très rapide. Ce fut un deuil général, et le jour où le vieux chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen fut porté au cimetière « monumental », la ville chôma comme pour une calamité publique. Pendant que le père Flaubert quittait sa demeure pour toujours, un petit enfant y entrait : la sœur de Gustave venait de donner naissance à une fille; les vagissements du nouveau-né se mêlèrent aux lamentations. La mort était dans la maison, et elle ne devait en sortir qu'après avoir enlevé une victime de choix. Lors du décès de son père, Gustave avait été obligé de venir à Paris pour le règlement de quelques affaires qui exigeait sa présence. Il était accompagné d'un jeune médecin qui ne le quittait pas. Nous étions toujours ensemble, et je pus remarquer alors combien les oscillations du pendule vital étaient excessives en lui. Il passait de l'exaltation à l'affaissement avec rapidité et sans cause apparente. A cette époque, l'état intermédiaire, c'est-à-dire l'état normal, lui était presque inconnu. Pendant qu'il courait si vite que nous ne pouvions le suivre, ou qu'il dormait si fort que nous avions peine à le réveiller, sa sœur, saisie d'une fièvre puerpérale, s'en allait lentement vers une autre existence. Flaubert l'ignorait et nous lui cachions l'état de plus en plus grave de la malade. Enfin l'heure vint où il n'était pas possible de lui dissimuler la vérité; il partit en hâte; j'entends encore sonner dans mon cœur le sanglot qu'il laissa éclater en m'embrassant.

Deux jours après son départ, un soir, vers onze heures, je vis entrer un vieil oncle de Gustave, M. Parrain, qui me remit une lettre de Mme Flaubert, par laquelle on me chargeait de faire partir immédiatement Raspail pour Rouen, parce que Caroline allait mourir et que lui seul peut-être saurait la sauver. Je n'en pouvais croire mes yeux : Raspail dans la maison du père Flaubert, dans le temple même de la médecine scientifique ! Je n'avais pas à réfléchir, et je partis, en compagnie du père Parrain, à la recherche de Raspail, dont j'ignorais la demeure. J'interrogeai un pharmacien qui n'avait pas encore fermé sa boutique : « Rue des Francs-Bourgeois. » Je sautai dans un fiacre, et promis bon pourboire au cocher; arrivés rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, on me déclare que Raspail y est inconnu; je me fais conduire rue des Francs-Bourgeois au Marais; le portier m'apprend que Raspail ne possède dans la maison qu'un dispensaire où il donne des consultations et qu'il habite à Montrouge, mais qu'il n'ouvre jamais sa porte après huit heures du soir. Le père Parrain était consterné et se lamentait d'autant plus qu'étant parti de Rouen avant d'avoir dîné, il avait grand'faim.

La route nous parut longue jusqu'à Montrouge. Nous restions au milieu d'un grand chemin, toute porte close, toute lumière éteinte, pas un être vivant. J'avisai enfin, derrière une grille fermée, un boucher qui parait ses viandes pour la vente du matin. Il m'indiqua la demeure de Raspail, et le père Parrain, le fiacre et moi, nous nous trouvâmes devant une maison de nourrisseur dont la porte charretière ne s'ouvrit pas facilement. J'y frappai pendant plus d'une demi-heure et j'allais faire reculer la voiture en guise de bélier pour l'enfoncer, lorsqu'elle fut entrebâillée par un portier effarouché qui n'osa répondre à mon interrogatoire : « M. Raspail? » Je devinai ce qui se passait dans la tête du pauvre homme et je lui dis :

« Je vous donne ma parole d'honneur que M. Raspail ne court aucun danger; il s'agit d'une jeune femme qui est en péril de mort et pour laquelle je viens le chercher. » Le portier, un peu rassuré, m'expliqua que Raspail habitait, au fond de la cour, un pavillon situé au milieu d'un jardin clos de murs et qu'il me serait impossible d'arriver jusqu'à lui. J'entraînai le père Parrain, je l'appliquai contre la muraille de clôture, je lui mis le pied dans les mains, puis sur l'épaule, et je parvins ainsi sur le chaperon. Nuit noire : je regardai au-dessous de moi et je ne vis rien. A la grâce de Dieu! Je sautai; j'en fus quitte pour un pantalon déchiré.

Marchant à travers les arbres, je parvins à un petit pavillon à deux étages, précédé d'un perron de trois marches aboutissant à une porte vitrée. Je carillonnai sans modération. Au bout de quelques minutes, derrière les fenêtres du premier étage, je vis apparaître une lumière sur laquelle se détachait la rosette d'un madras semblable à des oreilles de lièvre; deux autres oreilles rejoignirent les premières et s'agitèrent avec inquiétude. Une croisée s'ouvrit par où une femme me demanda ce que je voulais. Après ma réponse, la fenêtre du perron s'éclaira et j'entendis que l'on tirait des verrous. Mon chapeau d'une main, ma lettre de l'autre, j'escaladai les trois degrés d'un bond, et je fus reçu par un fusil à deux coups que Raspail m'appuyait sur la poitrine en criant : « Halte-là! » Je ne pus m'empêcher de rire et je lui dis : « Lisez d'abord! » Il me tint en joue pendant que la femme, — bonne, gouvernante ou cuisinière, — lui lisait la lettre de Mme Flaubert. Lorsqu'il l'eut entendue, il désarma son fusil, me prit dans ses bras et me dit : « Ah! mon brave garçon, que vous êtes imprudent! vous l'avez échappé belle; je vous avais pris pour un exempt! » Il me promit d'être à la gare de l'Ouest au départ du

premier train du matin. Il y était. Deux jours après, j'allai le voir à son dispensaire. « Cette malheureuse jeune femme est perdue, me dit-il; les médecins lui ont perforé l'estomac avec leur sulfate de quinine. J'ai connu son père, le docteur Flaubert; c'était un homme d'un grand mérite, mais trop sceptique; il n'a jamais voulu croire que Louis-Philippe cherche à me faire empoisonner. » Je ne répliquai rien, car les deux opinions me semblaient discutables; mais je me hâte de dire que j'étais chargé de lui remettre 2000 francs pour son déplacement et qu'il me fut impossible de les lui faire accepter.

Parmi les lettres de Gustave que j'ai conservées, il en est quatre qui se rapportent à cette époque et que je dois citer, car elles l'éclairent et montrent son âme. Elles se sont succédé à peu de jours de distance et datent des mois de mars et d'avril 1846[1].

Première lettre. — « H. (le mari de sa sœur) sort de ma chambre où il sanglotait debout, au coin de ma cheminée; ma mère est une statue qui pleure. Caroline parle, sourit, nous caresse, nous dit à tous des mots doux et affectueux; elle perd la mémoire; tout est confus dans sa tête; elle ne savait pas si c'était moi ou Achille qui était parti pour Paris. Quelle grâce il y a dans les malades, et quels singuliers gestes! Le petit enfant tette et crie. Achille ne dit rien et ne sait que dire. Quelle maison! quel enfer! Et moi? j'ai les yeux secs comme un marbre. C'est étrange. Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur, âcres et dures; elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent. Il

1. Gustave Flaubert ne datait jamais ses lettres; il indiquait le jour et l'heure : vendredi, 2 heures du matin, mais omettait toujours le quantième et le millésime.

semble que le malheur est sur nous et qu'il ne s'en ira qu'après s'être gorgé de nous. Encore une fois je vais revoir les draps noirs et j'entendrai l'ignoble bruit des souliers ferrés des croque-morts qui descendent les escaliers. J'aime mieux n'avoir pas d'espoir et entrer au contraire par la pensée dans le chagrin qui va venir. — Marjolin arrive ce soir; que fera-t-il? Adieu! j'ai eu hier un pressentiment que, quand je te reverrais, je ne serais pas gai. »

Seconde lettre. — « Je n'ai pas voulu que tu vinsses ici; j'ai redouté ta tendresse. J'avais assez de la vue de H. sans la tienne. Peut-être eusses-tu été encore moins calme que nous. Dans quelques jours je t'appellerai et je compte sur toi. C'est hier, à onze heures, que nous l'avons enterrée, la pauvre fille. On lui a mis sa robe de noce, avec des bouquets de roses, d'immortelles et de violettes. Elle était droite, couchée sur son lit, dans cette chambre où tu l'as entendue faire de la musique. Elle paraissait bien plus grande et bien plus belle que vivante, avec ce long voile blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds. Le matin, quand tout a été fait, je lui ai donné un dernier baiser dans son cercueil. Je me suis penché dessus, j'y ai entré la tête et j'ai senti le plomb me plier sous les mains. C'est moi qui l'ai fait mouler. J'ai vu les grosses pattes de ces rustres la manier et la recouvrir de plâtre. J'aurai sa main et sa face. Je prierai Pradier de me faire son buste et je le mettrai dans ma chambre. — J'ai à moi son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur lequel elle écrivait. — Voilà tout; — voilà tout ce qui reste de ceux que l'on a aimés! H. a voulu venir avec nous. Arrivés là-haut, dans ce cimetière, derrière les murs duquel j'allais en promenade avec le collège, H. sur les bords de la fosse s'est agenouillé et lui a envoyé des baisers en pleurant. La fosse était trop

étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. On l'a secoué, tiré, tourné de toutes les façons; on a pris un louchet, des leviers, et enfin un fossoyeur a marché dessus, — c'était la place de la tête, — pour le faire entrer. J'étais debout, à côté, mon chapeau à la main; je l'ai jeté en criant. Je te dirai le reste de vive voix, car j'écrirais trop mal tout cela. J'étais sec comme la pierre d'une tombe, mais horriblement irrité. J'ai voulu te raconter ce qui précède, pensant que ça te ferait plaisir. Tu as assez d'intelligence et tu m'aimes assez pour comprendre ce mot *plaisir* qui ferait rire les bourgeois. — Nous voilà revenus à Croisset depuis dimanche. — Quel voyage! seul avec ma mère et l'enfant qui criait! — La dernière fois que j'en étais parti, c'était avec toi, tu t'en souviens. Des quatre qui y habitaient, il en reste deux. Les arbres n'ont pas encore de feuilles, le vent souffle, la rivière est grosse; les appartements sont froids et dégarnis. Ma mère va mieux qu'elle ne pourrait aller. Elle s'occupe de l'enfant de sa fille, la couche dans sa chambre, la berce, la soigne, le plus qu'elle peut. Elle tâche de se refaire mère; y arrivera-t-elle? La réaction n'est pas encore venue et je la crains fort. Je suis accablé, abruti; j'aurais bien besoin de reprendre ma vie calme, car j'étouffe d'ennui et d'agacement. Quand retrouverai-je ma pauvre vie d'art, tranquille et de méditation longue? Je ris de pitié sur la vanité de la volonté humaine quand je songe que voilà six ans que je veux me remettre au grec et que les circonstances sont telles que je n'en suis pas encore arrivé aux verbes. Adieu! cher Maxime, je t'embrasse tendrement. »

Troisième lettre. — « J'ai pris une feuille de grand papier avec l'intention de t'écrire une longue lettre; peut-être ne vais-je pas t'envoyer trois lignes; c'est comme ça viendra. Le temps est gris, la Seine est jaune, le gazon

est vert; les arbres ont à peine des feuilles; elles commencent, c'est le printemps, l'époque de la joie et des amours. — « Mais il n'y a pas plus de printemps dans mon cœur que sur la grande route où le hâle fatigue les yeux, où la poussière se lève en tourbillons. » — Te rappelles-tu où cela est? C'est de *Novembre*. J'avais dix-neuf ans quand j'ai écrit cela, il y a bientôt six ans. C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. Je ne me plains pas de cela, du reste. Mes derniers malheurs m'ont attristé, mais ne m'ont pas étonné. Sans rien ôter à la sensation, je les ai analysés en artiste. Cette occupation a mélancoliquement récréé ma douleur. Si j'avais attendu de meilleures choses de la vie, je l'aurais maudite; c'est ce que je n'ai pas fait. Tu me regarderais peut-être comme un homme sans cœur, si je te disais que ce n'est pas l'état présent que je considère comme le plus pitoyable de tous. Dans le temps que je n'avais à me plaindre de rien, je me trouvais bien plus à plaindre. Après tout, cela tient peut-être à l'exercice. A force de s'élargir pour la souffrance, l'âme en arrive à des capacités prodigieuses; ce qui la comblait naguère à la faire crever, en couvre à peine le fond maintenant. J'ai au moins une consolation énorme, une base sur laquelle je m'appuie; c'est celle-ci : je ne vois plus ce qui peut m'arriver de fâcheux. Il y a la mort de ma mère que je prévois plus ou moins prochaine; mais avec moins d'égoïsme je devrais l'appeler pour elle. Y a-t-il de l'humanité à secourir les désespérés? As-tu réfléchi combien nous sommes organisés pour le malheur? On s'évanouit dans la volupté, jamais dans la peine; les larmes sont pour le cœur ce que

l'eau est pour les poissons. Je suis résigné à tout, prêt à tout; j'ai serré mes voiles et j'attends le grain, le dos tourné au vent et la tête sur ma poitrine. On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas; mais l'homme convaincu de la grande harmonie, celui qui espère le néant de son corps, en même temps que son âme retournera dormir au sein du grand Tout pour animer peut-être le corps des panthères ou briller dans les étoiles, celui-là non plus n'est pas tourmenté. On a trop vanté le bonheur mystique. Cléopatre est morte aussi sereine que saint François. Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose. — C'est hier que l'on a baptisé ma nièce. L'enfant, les assistants, moi, le curé lui-même qui venait de dîner et était empourpré, ne comprenaient pas plus l'un que l'autre ce qu'ils faisaient. En contemplant tous ces symboles insignifiants pour nous, je me faisais l'effet d'assister à quelque cérémonie d'une religion lointaine exhumée de la poussière. C'était bien simple et bien connu, et pourtant je n'en revenais pas d'étonnement. Le prêtre marmottait au galop un latin qu'il n'entendait pas; nous autres nous n'écoutions pas, l'enfant tenait sa petite tête nue sous l'eau qu'on lui versait, le cierge brûlait et le bedeau répondait : *Amen!* Ce qu'il y avait de plus intelligent à coup sûr, c'étaient les pierres qui avaient autrefois compris tout cela et qui peut-être en avaient retenu quelque chose. — Je vais me mettre à travailler, enfin! enfin! J'ai envie, j'ai espoir de piocher démesurément et longtemps. Est-ce d'avoir touché du doigt la vanité de nous-mêmes, de nos plans, de notre bonheur, de la beauté, de la bonté, de tout? mais je me fais l'effet d'être borné et bien médiocre. Je deviens d'une difficulté artiste qui me désole; je finirai par ne plus écrire une ligne. Je crois que je pourrais faire

de bonnes choses, mais je me demande toujours à quoi bon? C'est d'autant plus drôle que je ne me sens pas découragé; je rentre, au contraire, plus que jamais dans l'idée pure, dans l'infini. J'y aspire; il m'attire; je deviens brahmane, ou plutôt je deviens un peu fou. Je doute fort que je compose rien cet été. Si c'était quelque chose, ce serait du théâtre; mon conte oriental est remis à l'année prochaine, peut-être à la suivante et peut-être à jamais. Si ma mère meurt, mon plan est fait : je vends tout et je vais vivre à Rome, à Syracuse, à Naples. Me suis-tu? Mais fasse le ciel que je sois un peu tranquille! Un peu de tranquillité, grand Dieu! un peu de repos; rien que cela, je ne demande pas de bonheur. Tu me parais heureux, c'est triste. La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux; quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent, et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes. »

Quatrième lettre. — « L'ennui n'a pas de cause; vouloir en raisonner et le combattre par des raisons, c'est ne pas le comprendre. Il fut un temps où je regorgeais d'éléments de bonheur et où j'étais véritablement très à plaindre; les deuils les plus tristes ne sont pas ceux que l'on porte sur son chapeau. Je sais ce que c'est que le vide; mais qui sait? La grandeur y est peut-être, l'avenir y germe. Prends garde seulement à la rêverie; c'est un vilain monstre qui attire et qui m'a déjà mangé bien des choses. C'est la sirène des âmes; elle chante, elle appelle, on y va et l'on n'en revient plus. J'ai grande envie ou plutôt grand besoin de te voir. J'ai mille choses à te dire, et de tristes! Il me semble que je suis maintenant dans un état inaltérable; c'est une illusion sans doute, mais je n'ai plus que celle-là, si c'en est une. Quand je pense à tout ce qui peut survenir, je ne vois pas ce qui pourrait me changer; j'entends le fonds, la vie, le train ordinaire

des jours, et puis je commence à prendre une habitude du travail dont je remercie le ciel. Je lis ou j'écris régulièrement de huit à dix heures par jour, et si l'on me dérange, j'en suis tout malade. Bien des jours se passent sans que j'aille au bout de la terrasse; le canot n'est seulement pas à flot. J'ai soif de longues études et d'âpres travaux. La vie interne, que j'ai toujours rêvée, commence enfin à surgir. Dans tout cela, la poésie y perdra peut-être, je veux dire l'inspiration, la passion, le mouvement instinctif. J'ai peur de me dessécher à force de science, et pourtant, d'un autre côté, je suis si ignorant que j'en rougis vis-à-vis de moi-même. Il est singulier comme, depuis la mort de mon père et de ma sœur, j'ai perdu tout amour d'illustration. Les moments où je pense aux succès futurs de ma vie d'artiste sont les moments exceptionnels. Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée que celle du gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié et qui d'un seul coup ferait paraître, un beau jour, ses œuvres complètes et s'en tiendrait là? Hélas! je rêve aussi, je rêve, comme toi, de grands voyages, et je me demande si, dans dix ans, dans quinze ans, ce ne serait pas plus sage que de rester à Paris à faire l'homme de lettres, à faire le pied de grue devant le comité des Français, à saluer messieurs les critiques, à me disputer avec mes éditeurs et à payer des gens pour écrire ma biographie parmi les grands hommes contemporains. Un artiste qui serait vraiment artiste et pour lui seul, sans préoccupation de rien, cela serait beau, il jouirait peut-être démesurément. Il est probable que le plaisir qu'on peut avoir à se promener dans une forêt vierge ou à chasser le tigre est gâté par l'idée qu'on doit en faire une description bien arrangée pour plaire à la plus grande masse de bourgeois possible. Je vis seul, très seul, de plus en plus

seul. Mes parents sont morts; mes amis me quittent ou changent : « Celui, dit Çakia Mouni, qui a compris que la douleur vient de l'attachement, se retire dans la solitude comme le rhinocéros. » Oui, comme tu le dis, la campagne est belle, les arbres sont verts, les lilas sont en fleurs; mais de cela, comme du reste, je ne jouis que par ma fenêtre. Tu ne saurais croire comme je t'aime; de plus en plus l'attachement que j'ai pour toi augmente. Je me cramponne à ce qui me reste, comme Claude Frollo suspendu au-dessus de l'abîme. Tu me parles de scénario; envoie-moi celui que tu veux me montrer : Alfred Le Poitevin s'occupe de tout autre chose, c'est un bien drôle d'être. — J'ai relu l'*Histoire romaine* de Michelet; non! l'antiquité me donne le vertige. J'ai vécu à Rome, c'est certain, du temps de César ou de Néron. As-tu pensé quelquefois à un soir de triomphe, quand les légions rentraient, que les parfums brûlaient autour du char triomphateur et que les rois captifs marchaient derrière? — Et le cirque! — C'est là qu'il faut vivre; vois-tu, on n'a d'air que là, et on a de l'air poétique, à pleine poitrine, comme sur une haute montagne, si bien que le cœur vous en bat! Ah! quelque jour, je m'en donnerai une *saoulée* avec la Sicile et la Grèce. En attendant, j'ai des clous aux jambes et je garde le lit. »

Comme on le voit, Flaubert n'était pas heureux; indépendamment des infortunes qui venaient de le frapper, il y avait en lui un fond troublé où il se noyait; il aspirait à tout et ne saisissait rien, parce que ses aspirations confuses ne lui montraient aucun but défini. Son irritation était d'autant plus vive que, par amour filial, il ne la laissait pas soupçonner à sa mère, qui succombait sous le double fardeau que la mort avait jeté sur elle. Il en voulait à Alfred Le Poitevin qui, à ce moment et pour obéir à sa famille, tentait quelques démarches afin d'être

nommé substitut dans le ressort de Rouen. Cela lui semblait une sorte de trahison, et il en souffrait. Il fut du reste toujours ainsi; il s'indigna contre ceux de ses amis qui ne marchèrent pas dans son ombre et qui ne lui servaient pas d'écho : il eut souvent à s'indigner. A cette époque il me disait sérieusement : « Il n'y a que toi et moi qui comprenions la grandeur de la littérature. » Et plus d'une fois ses lettres étaient précédées par ces mots : *Solus ad solum,* le seul au seul; orgueil sans conséquence de l'extrême jeunesse, qui avait du moins pour résultat de nous exciter au travail et de nous tenir en garde contre des débuts trop précoces[1]. Il était naturel que Le Poitevin cherchât à se créer une situation, mais Flaubert s'en scandalisait et en parlait avec amertume. De mon côté, je regardais avec calme Louis de Cormenin qui terminait son droit et ne pensait plus à ces fameux romans historiques que nous avions projeté de faire ensemble lorsque nous avions dix-huit ans.

Sans qu'il en convînt ou sans qu'il le reconnût, Flaubert souffrait de sa solitude, qui était excessive. Entre sa mère, farouche de désespoir, et sa nièce encore réduite à la vie végétative, il n'y avait nulle expansion pour ce rêveur. Il vivait sur sa propre substance et la dévorait. Le hasard vint à son secours et lui envoya un aide sur lequel il put désormais s'appuyer avec une confiance que rien n'altéra. Au mois de mai, j'avais été m'établir à Croisset, j'étais arrivé un samedi dans la matinée; Gustave me dit : « J'ai retrouvé un ancien camarade de collège qui fait des vers; il donne des répétitions de latin à Rouen; il est occupé pendant la semaine, mais il vient ici le samedi soir et repart le lundi matin. Tu le verras aujourd'hui; il s'ap-

1. Le premier volume que j'ai publié, *Souvenirs et paysages d'Orient*, 1848, est dédié à G. F. *s. ad s.* : à Gustave Flaubert, *solus ad solum.* C'est un de ces *juvenilia* dont on sourit.

pelle Louis Bouilhet; c'est un ancien interne de mon père; il a quitté le bistouri pour la plume et ne veut faire que des lettres. » Puis il me lut différentes poésies pleines de talent, quoique l'on y sentît des réminiscences; mais quel est le jeune homme qui, du premier coup, ait fait en art acte d'originalité!

Vers l'heure du dîner, Bouilhet arriva; il avait vingt-quatre ans à peine et il était charmant, malgré sa timidité, qui enveloppait une forte conscience de soi-même. Il luttait alors, il lutta toujours contre certaines difficultés matérielles qui rétrécissaient sa vie et lui prenaient le meilleur de son temps. Son père, qui avait été chirurgien militaire pendant la campagne de Russie, était mort; sa mère et ses deux sœurs, toutes trois confites en dévotion, vivaient à Cany, où il était né; il leur avait abandonné un petit avoir d'une trentaine de mille francs qui constituait toute sa fortune et qu'il devait à un legs de son parrain. Il était donc pauvre. Il avait commencé ses études de médecine sous la direction du père Flaubert, mais la poésie l'emportait à ce point qu'il nous racontait avoir souvent cherché des rimes pendant qu'il faisait la ligature des artères d'un amputé. La physiologie n'était point pour le retenir; il s'en dégoûta, courut le cachet, prépara au baccalauréat des candidats récalcitrants. Le métier était fastidieux, quoique rémunérateur et surtout facile pour Bouilhet, qui a été l'humaniste le plus distingué que j'aie rencontré. Nul poète grec, nul poète latin qui ne lui fût connu; il en faisait sa lecture habituelle et savait n'être point pédant.

C'était un romantique : hors de Victor Hugo, point de salut; il discutait Lamartine, admettait Théophile Gautier et, tout en admirant Alfred de Musset, ne lui pardonnait par les cris de douleur qu'il a poussés. Il s'en irritait et ne se tint pas de le dire :

Je déteste surtout le barde à l'œil humide,
Qui regarde une étoile en murmurant un nom,
Et pour qui la nature immense serait vide,
S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon!

Pour Bouilhet comme pour Flaubert, la poésie, bien plus, la littérature entière, devait être objective et toute œuvre était condamnable dont l'auteur se laissait deviner: ils posaient en premier principe de l'art: l'impersonnalité; rien n'importe que la forme, le reste est fadaise, bonne à duper les niais. L'un et l'autre ont été fidèles à cette doctrine et ont ainsi prouvé que leur conception esthétique était supérieure au soin de leurs intérêts. Bouilhet, qui rougissait sous un regard et n'était point à son aise dans un salon, Bouilhet était absolu dans ses convictions et les soutenait avec énergie. Il était spirituel, maniait l'ironie d'une façon redoutable et eût été un poète comique si l'éducation première, l'engouement romantique et une certaine visée à la grandeur ne l'eussent entraîné vers la poésie lyrique. Le lieu commun lui faisait horreur et il le pourchassait impitoyablement; toute œuvre littéraire qui avait une tendance philosophique l'indignait; l'idée d'un théâtre « moralisateur » le faisait éclater de rire, et la poésie « patriotique » le révoltait.

Lorsqu'il parlait de Béranger, il avait une façon de lever en même temps les épaules, les yeux et les bras, en laissant retomber sa tête, qui était une merveille de pantomime et qui dépeignait, à ne s'y pouvoir méprendre, le découragement et le mépris. Sa haine contre « le chantre de Lisette » était d'autant plus amusante qu'elle était sincère. Il ne lui pardonnait ni sa basse philosophie, ni ses railleries contre les prêtres, ni son Dieu bon vivant et bon enfant, ni son chauvinisme, ni les qualités inférieures qui l'ont rendu cher à la foule, ni l'insuffisance de sa forme. « Il a mis les articles du *Constitutionnel* en bouts rimés,

disait-il, il n'y a pas de quoi être fier. » Un jour qu'il venait d'analyser, — de disséquer, — je ne sais plus quelle chanson voltairienne et libérale, il s'écria : « Il n'est pas difficile d'en faire autant. » Alfred Le Poitevin lui dit : « Je t'en défie. » Bouilhet disparut et revint une demi-heure après avec une chanson intitulée : *le Bonnet de coton*, qui est un bon pastiche et dont voici le premier couplet :

Il est un choix de bonnets sur la terre,
Bonnets carrés sont au temple des lois,
Le bonnet grec va bien au front d'un père
Et la couronne est le bonnet des rois ;
Bonnet pointu sied au fou comme au prêtre,
Mais le bonnet qu'aurait choisi Caton,
C'est à coup sûr, n'en doutez pas, mon maître,
Le bonnet de coton (*bis*).

Il aimait les parodies et avait fait une imitation de l'*Ode sur la prise de Namur* si ennuyeuse, qu'il nous fut impossible d'en supporter la lecture.

A l'heure où je le rencontrai à Croisset et où il venait d'entrer dans la gravitation de Flaubert pour n'en jamais sortir, il composait beaucoup de pièces de vers exquises, qui ont été publiées dans son volume *Festons et Astragales*, dont le titre, intentionnellement choisi par lui, prouve qu'il n'a voulu faire que de l'ornementation. Que de fois j'ai vu Flaubert, vêtu de son large peignoir blanc, agiter les bras au-dessus de sa tête, se camper au milieu de son cabinet et psalmodier :

Savez-vous pas, loin de la froide terre,
Là-haut, là-haut dans les plis du ciel bleu,
Un astre d'or, un monde solitaire,
Roulant en paix sous le souffle de Dieu ?
Oh ! je voudrais une planète blonde,
Des cieux nouveaux, d'étranges régions,
Où l'on entend, ainsi qu'un vent sur l'onde,
Glisser, la nuit, sous la voûte profonde,
Le char brillant des constellations !

Dès que Bouilhet avait fait une nouvelle pièce de vers, il nous l'apportait; Flaubert la lisait et nous l'admirions. Nous étions sincères; mais nous vivions tellement les uns près des autres, les uns pour les autres, que le monde extérieur nous échappait. A force de nous confiner dans notre solitude, d'échanger des idées semblables, d'être soustraits à toute critique, nous en arrivions à perdre la proportion des choses et à nous reconnaître un talent que nous étions loin d'avoir. Gustave nous répétait : « Il faudra débuter par un coup de tonnerre! » — Soit; mais où était la foudre?

Notre temps n'était cependant pas employé seulement à nous casser l'encensoir sur le visage; parfois nous allions faire des tournées dans les environs de Rouen, à Saint-George-de-Boscherville, à Saint-Vandrille, à Jumièges et vers certains paysages qui sont très beaux dans les environs de la Bouille. C'est dans une de ces excursions que Flaubert, regardant, je crois, les vitraux de l'église de Caudebec, conçut l'idée de son conte de *Saint Julien l'Hospitalier*, de même qu'au milieu des ruines de Jumièges il annonça l'intention d'écrire l'histoire des énervés; ce ne fut qu'un projet, mais qui lui tint au cœur, car il m'en parla moins d'une année avant sa mort. A Croisset, les journées n'étaient pas tout entières réservées à la causerie et nous travaillions. Une belle émulation nous avait saisis et nous nous étions remis au grec et au latin. Les dictionnaires aidant, nous avons traduit la *Lysistrata* d'Aristophane et le *Rudens* de Plaute.

C'était une distraction, pour Flaubert du moins, car à ce moment-là il s'était adonné à une besogne dont je n'ai jamais compris l'utilité. Il étudiait, plume en main, le théâtre français du dix-huitième siècle, c'est-à-dire les tragédies de Voltaire et de Marmontel. Que cherchait-il dans ce fatras? quel bénéfice intellectuel pouvait-il en

tirer? quelle souplesse de style pouvait-il y acquérir? il ne me l'a pas clairement expliqué et je ne l'ai pas deviné. Flaubert a toujours rêvé de faire du théâtre, pour lequel il n'avait aucune aptitude. A-t-il voulu prendre ses modèles dans cet art décadent à l'aide duquel les philosophes du siècle dernier ont attaqué la prépotence de l'Église? Je ne puis le croire, et dans ce travail, qui lui prit beaucoup de temps, je vois plutôt une de ces fantaisies étranges dont son esprit n'était pas exempt. Le résultat de cette étude ne fut pas celui que nous avions imaginé. Dans les tragédies les plus sombres, Flaubert ne voyait que le burlesque; la phraséologie prétentieuse et violente des *Scythes* ou de *Denys le Tyran* le mettait en joie; il déclara, — il décréta, — que nous allions faire une tragédie selon les règles, avec les trois unités, et où les choses ne seraient jamais appelées par leur nom. L'épigraphe, empruntée à l'*Art poétique* de Boileau, était :

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus hideux objet fait un objet aimable.

Ce fut Gustave qui trouva le sujet : *Jenner ou la Découverte de la vaccine*. La scène se passe dans le palais de Gonnor, prince des Angles; le théâtre représente un péristyle orné de la dépouille des Calédoniens vaincus. Un carabin, élève de Jenner et jaloux de son maître, figure le personnage philosophique de la pièce. Matérialiste et athée, nourri des doctrines d'Holbach, d'Helvétius et de Lamettrie, il prévoit la Révolution française et prédit l'avènement de Louis-Philippe. Les autres héros étaient calqués sur ceux des tragédies de Marmontel. La petite vérole, personnifiée dans un monstre, apparaît en songe à la jeune princesse, fille du vertueux Gonnor. Nous nous étions engoués de cette drôlerie. Bouilhet venait tous les soirs, et souvent nous passions la nuit au travail. Flaubert tenait la plume.

et écrivait. Il a cru, de bonne foi, avoir fait une partie des vers dont se compose le premier acte, qui seul a été mené à bonne fin; il s'est trompé. Il n'a jamais su ni pu faire un vers; la métrique lui échappait et la rime lui était inconnue. Lorsqu'il récitait des vers alexandrins, il leur donnait onze ou treize pieds, rarement douze. Son oreille était si extraordinairement fausse, qu'il n'est jamais parvenu à retenir un air, fût-ce une berceuse. Bouilhet disait : « Il y a une malédiction sur lui; c'est un poète lyrique qui ne peut pas faire un vers. » Rien ne fut plus vrai, et cependant les qualités qu'il recherchait, qu'il admirait le plus dans la prose, c'était la cadence et l'harmonie.

Dans notre tragédie burlesque, les vers, bien frappés, comiques, ayant l'apparence classique, sont de Bouilhet. L'expression propre n'est jamais employée, car elle est contraire aux canons; on ne parle que par métaphores, et quelles métaphores! Un garde est saisi tout à coup par le mal inconnu que Jenner, « fils aimé d'Esculape », parviendra à guérir; il se tord de douleur, car

Les flammes de l'Etna, les neiges d'Hyrcanie
Se disputent ses sens!

Une suivante lui offre un verre d'eau sucrée avec un peu de fleur d'oranger :

Le suc délicieux exprimé du roseau
Qui fond en un instant dans le cristal de l'eau,
Et qu'on mêle au parfum du fruit des Hespérides,
Peut-il porter le baume à vos lèvres arides?

Le remède est inefficace; le garde se démène toujours; on lui propose alors d'aller chercher l'instrument dont Molière a poursuivi M. de Pourceaugnac et qui, sur les lèvres de la jeune Calédonienne, devient :

Le tube tortueux d'où jaillit la santé!

Nous nous excitions mutuellement, et, sous prétexte

que tout peut se dire en beau langage, nous en arrivâmes à pousser si violemment le comique, qu'il tomba dans la grossièreté et que notre parodie devint une farce que Caragheuz seul aurait osé jouer. C'était là un défaut qu'il n'était pas toujours facile d'éviter avec Flaubert, qui trouvait, comme Béranger, qu'en fait de mots « les plus gros sont les meilleurs ». Ce fut un passe-temps qui ne dura guère ; nous fûmes les premiers à nous en fatiguer, et nous retournâmes vers les choses sérieuses qui nous sollicitaient.

Lorsque en automme je revins à Croisset, il n'était plus question d'appeler le bonnet grec « le commode ornement dont la Grèce est la mère » ; chacun de nous avait taillé ses plumes et se préparait au travail. Bon feu dans l'âtre; à côté de la table ronde où Flaubert travaillait, une petite table pour moi ; dans le jour, on écrivait; le soir, après dîner, on causait, et lorsque Bouilhet venait, le soir se prolongeait souvent jusqu'à trois ou quatre heures du matin ; aussi la cloche du déjeuner avait parfois quelque peine à nous tirer du lit. Flaubert s'était mis à écrire la *Tentation de saint Antoine*; à toutes nos questions il avait répondu : « Vous verrez cela plus tard, » et il avait déclaré qu'il ne nous en lirait pas une ligne avant que tout ne fût terminé. C'était nous rejeter à long terme, car il estimait qu'il lui faudrait trois années pour parfaire son œuvre. Il avait plongé aux origines mêmes; il lisait les Pères de l'Église, compulsait la collection des Actes des Conciles par les pères Labbe et Cossart, étudiait la scolastique et s'égarait au milieu de lectures excessives dont il eût trouvé un résumé suffisant dans le *Dictionnaire des hérésies* et dans la *Légende dorée*. Voyant les livres empilés sur sa table et répandus sur les meubles, Bouilhet lui dit : « Prends garde! tu vas faire de saint Antoine un savant, et ce n'était qu'un naïf. »

De son côté, Bouilhet était fort préoccupé; nous nous en apercevions à ses silences et aux prises de tabac dont il se bourrait le nez. Il préparait les éléments d'un poème romain qui devait être *Melænis*; il en avait déjà déterminé les divisions, les épisodes principaux; il hésitait encore sur la coupe de la strophe qu'il voulait adopter; il se décida pour la stance de six vers à rimes triplées, qui est la stance de *Namouna*, ce qui le fit plus tard accuser d'avoir imité Alfred de Musset, qu'il n'imita jamais, par l'excellente raison que la source d'où découlait leur poésie n'était pas la même. Je lui avais apporté le *de Gladiatoribus* de Juste Lipse; nous l'avions lu à haute voix et Flaubert s'était désespéré de ne pouvoir donner des combats de gladiateurs dans le jardin de Croisset, comme quelques années auparavant Roger de Beauvoir s'était désespéré de ne pouvoir donner des tournois dans le jardin de Tivoli. Flaubert, toute sa vie, a rêvé l'impossible, et c'est pourquoi l'existence sociale lui a toujours paru insupportable. Il eut cela de commun avec Théophile Gautier.

A la fin de l'automne, je quittai Gustave, et je rentrai à Paris; mais, avant de nous séparer, nous avions formé un projet dont l'exécution devait être soumise à Mme Flaubert. En attendant les grands voyages que j'étais décidé à entreprendre et que Gustave désirait faire avec moi, nous avions pensé que nous pourrions employer trois ou quatre mois à parcourir une des provinces de France; nous étions tombés d'accord pour visiter la Bretagne, pays relativement éloigné et resté un peu en dehors de la civilisation par ses mœurs et par son langage. Il fallait obtenir l'assentiment de Mme Flaubert, assez jalouse de son fils, et toujours inquiète dès qu'elle ne l'avait plus sous les yeux. Je me chargeai de la négociation, qui fut moins difficile que nous ne l'avions redouté. Mme Flaubert

me dit : « Je comprends que ce pauvre garçon étouffe ici et qu'il ait besoin de liberté; au mois de mai prochain, il partira, si toutefois il n'a pas changé d'idée et si sa santé le lui permet. » Donc il fut décidé que le 1er mai 1847 nous nous mettrions en route et que Mme Flaubert, voyageant dans sa chaise de poste avec sa petite-fille et le père Parrain, viendrait nous voir dans quelques grandes villes où les auberges sont habitables.

Ce fut une victoire, ce fut une joie; Flaubert poussait des cris : « Ensemble, seuls et indépendants, enfin! » Nous ne voulions pas nous jeter en Bretagne sans rien savoir du pays où nous allions vivre pendant plusieurs mois et, comme disait Flaubert, nous préparâmes le voyage. Gustave se réserva la partie historique et trouva à la bibliothèque de Rouen les documents dont il eut besoin. Je m'étais attribué ce qui concernait la géographie, l'ethnologie, les mœurs et l'archéologie. Dans nos lettres, nous ne parlions plus que de Bretagne. Je lui disais : « Étudie bien la guerre de succession entre Jean de Montfort et Charles de Blois. » Il me répondait : « Soigne tes menhirs et tes cromlechs! »

CHAPITRE X

EN BRETAGNE

Gustave Flaubert m'avait chargé de surveiller l'exécution du buste de sa sœur, qu'il avait confiée à Pradier, et j'allais à l'Abbatiale, dans l'atelier où le maître travaillait. Pradier avait alors cinquante-quatre ans; il était dans la force de l'âge et dans l'ampleur du talent. Il était d'accès facile, très gai, malgré les préoccupations pénibles qui le poignaient souvent, accueillait volontiers les hommes jeunes et m'admit dans son intimité. C'était un Genevois, et il se faisait appeler James, quoique son prénom fût Jean-Jacques. Malgré une certaine mièvrerie, la grâce de ses œuvres n'était pas sans vigueur; il aimait la femme, il l'étudiait sans cesse, assouplissait le marbre pour mieux la reproduire et recherchait les effets de mollesse provocante qu'il rencontrait surtout chez les Juives, préférées par lui aux modèles d'autre race. C'était un païen que l'on aurait cru élevé par Clodion et par Prud'hon. A force de sacrifier à l'élégance, il lui arriva parfois de tomber dans l'afféterie; il donnait à ses statues des épidermes frémissants qu'atténuait la chaste blancheur du marbre. Il excellait aux Nyssia, aux Chloris, aux Pandore, et il me semble qu'il eût été quelque peu empêché de faire Minerve ou Junon. Sous ses doigts prodigieusement habiles, la statuaire devenait un art sen-

suel; ses déesses étaient d'aimables mortelles souriant de volupté et ses *Victoires* même étaient langoureuses. Auguste Préault, qui ne l'aimait guère, disait : « Tous les matins, Pradier part pour Athènes, mais il ne va pas plus loin que la rue Notre-Dame-de-Lorette. » Le mot est dur, mais ne manque pas de vérité.

Je crois que Pradier eût été un artiste hors ligne s'il avait développé sa culture intellectuelle; le temps lui manqua sans doute et peut-être bien aussi le goût de s'instruire. Il comprit surtout le côté extérieur de l'art; la partie interne, qui en constitue la grandeur, lui échappa. Comme les êtres humains, les statues ont une âme; il l'ignora toujours. Psyché ne le visita pas et il ne s'en inquiétait guère. Je fus très frappé de cela un jour que, dans son atelier, on causait d'une statue de Marceau, que Préault venait de terminer, qui était exposée devant le Louvre, au bout du pont des Arts, et dont on discutait la valeur. Pradier dit : « Préault n'y entend rien; il ne sait pas ce que c'était que Marceau. Marceau était un hussard; un hussard, c'est une veste ajustée et une culotte à soutaches qui accuse les formes. » J'intervins et je parlai d'un Marceau symbolisant la jeune république, représentant la France altière, ivre d'espoir et faisant face à l'Europe. Pradier leva les épaules et reprit : « Tout ça, c'est des bêtises, comme disent les modèles; des bottes à la Souwarow dégageant le mollet, un genou bien dessiné, des hanches modelées, le cou nu, la lèvre épaisse et l'œil en coulisse, voilà Marceau. Les femmes s'arrêteront à le regarder; ça leur donnera des idées « farces » et vous aurez un succès. » Ce fut là le tort de Pradier; il confondit trop l'artisan et l'artiste. Son originalité reste contestable, parce qu'il demanda exclusivement à la main un travail auquel le cerveau aurait dû participer. Je ne me souviens pas de l'avoir vu lire. Du

reste, il travaillait sans cesse; à quelque heure que je l'aie surpris, jamais je ne l'ai trouvé inoccupé.

Il avait de lui une haute opinion, et rien n'est plus légitime, car cette opinion était justifiée par son talent et par sa réputation; mais je ne serais pas étonné qu'il eût cru à son génie universel et que, mentalement, il se fût comparé à Léonard de Vinci et à Michel-Ange. A cet égard, il ne faisait pas de confidences, mais l'aspect de son atelier dévoilait sa pensée. Un orgue, un piano, une guitare, voire même une lyre construite d'après ses dessins, prouvaient que la musique ne lui était pas inconnue et j'affirmerai qu'il avait essayé de composer des romances, une symphonie et une sorte de marche funèbre qu'il appelait *Orphée au tombeau d'Eurydice*. Aux murailles, à côté des couronnes obtenues par ses élèves, étaient accrochées quelques peintures peu modelées, rappelant de loin la facture de Carlo Maratta, et entre autres une *Sainte Famille*, qu'il avait faite, disait-il, en ses moments perdus. Les albums qui traînaient sur les tables ne contenaient pas que des croquis; on y lisait des vers dont les rimes boiteuses, les hiatus, les césures déplacées n'indiquaient que du bon vouloir. Je me souviens d'une de ces pièces de vers dédiée à la reine Marie-Amélie, et qui ne ressemblait en rien aux sonnets que Michel-Ange adressait à la Colonna. C'étaient là pour Pradier des passe-temps, et aussi des déceptions. Il sentait qu'il était inférieur dans ces arts latéraux, où il n'aurait pas dû s'égarer, et il revenait à la statuaire, à l'art dans lequel il était passé maître. Le soir, au coin du feu, dans son appartement du quai Voltaire, il taillait des pierres dures et en faisait des camées, dont quelques-uns ne sont pas inférieurs à ceux de Picler et de Cappa.

Parfois la lassitude le prenait; être toujours dans l'atelier, toujours monter et descendre l'escabeau, tou-

jours pétrir la terre glaise, toujours manier l'ébauchoir, c'est fatigant à la longue, et ce grand artiste, surmené par un labeur sans trêve, essayant de reconstituer pour ses enfants une fortune que d'autres mains que les siennes avaient gaspillée, était pris du besoin de voir un peu de verdure et de regarder couler l'eau. Il faisait mettre des provisions dans un panier, il emmenait avec lui les personnes qui se trouvaient dans son atelier, — modèles, élèves ou praticiens, qu'importe? — Il allait à une gare de chemin de fer, sautait dans un wagon, s'arrêtait à Saint-Cloud, à Sceaux, à Ville-d'Avray, dînait sur l'herbe, chantait des chansons italiennes, racontait des historiettes qui traînaient dans tous les anas et rentrait le soir, exténué, mais heureux de son escapade comme un collégien en école buissonnière.

Il était très connu dans Paris, où son costume le désignait. Il ressemblait à Nicolas Poussin, le savait, et avait adopté un vêtement de fantaisie qui rappelait ceux d'autrefois : un chapeau de forme tyrolienne, à larges bords et dont le bourdalou était maintenu par une boucle en acier bruni, ombrageait sa tête énergique et intelligente; sa chevelure blonde et mêlée d'argent, longue et bouclée, tombait sur une veste de velours noir, à la boutonnière de laquelle rayonnait une rosette où la Légion d'honneur côtoyait la Couronne de chêne; un petit manteau court, doublé de soie bleue, à peine suspendu à l'épaule, découvrait la poitrine ornée d'un jabot blanc et le cou musculeux sortant presque nu d'un col très abaissé. Ainsi déguisé, il allait d'un pas solide, clignant de l'œil aux femmes, échangeant une plaisanterie avec les gamins qui se retournaient pour le voir et ayant dans son attitude quelque chose de gracieux et de puissant dont les plus indifférents étaient frappés.

Aux courses du printemps de 1849, j'avais été avec

lui au Champ de Mars, où les chevaux couraient alors. Nous sortions du pesage et nous nous promenions sur la piste devant la tribune présidentielle occupée par Louis-Napoléon Bonaparte, assis au milieu de ses officiers d'ordonnance. Pradier, auquel il n'avait fait aucune commande et qui en était irrité, passa devant lui, drapé dans son manteau et le chapeau sur l'oreille. Le président remarqua ce costume étrange, s'informa, prit sa lorgnette et regarda Pradier. Celui-ci s'en aperçut, se campa devant la tribune et cria : « Il les connaissait, les hommes comme moi, ton oncle! » Je fus pris d'un fou rire, et ce fut moi que Pradier trouva inconvenant.

Je l'aimais beaucoup, je le voyais fréquemment et j'admirais la sûreté de cette main qui semblait ne pouvoir se tromper. Il travaillait seul, nul élève ne l'aidait; les figures sortaient de terre comme par enchantement pendant qu'il causait, que l'on faisait du bruit autour de lui, que les modèles se disputaient, que les praticiens frappaient le marbre, que les visiteurs entraient, parlaient, sortaient et qu'il paraissait s'occuper de tout, excepté de son œuvre. La blouse blanche au dos, le bonnet de papier sur la tête, il se plaisait à ce vacarme, comme s'il y eût puisé une activité plus forte. Il me dit une fois : « Quand je suis seul, je ne suis bon à rien. » En cela, il ressemblait à Horace Vernet. Pradier devait mourir relativement jeune. Mûri par l'expérience, sentant que la réflexion avait élevé son talent, s'irritant de s'entendre appeler le sculpteur des femmes, il allait essayer de modifier sa manière et rêvait de composer un groupe de héros, lorsque la mort le saisit à l'improviste.

Le 4 juin 1852, alors qu'il venait de dépasser soixante ans, il avait été à Bougival chez Eugène Forcade. La journée était belle, le soleil donnait une fête de lumière à la nature. Pradier alla chercher l'ombre des grands arbres.

Presque aussitôt, une personne qui l'accompagnait accourut en poussant des cris de terreur; on s'élança; Pradier, étendu sur l'herbe, avait perdu connaissance. Quelques heures après, il était mort; une congestion cérébrale l'avait foudroyé. Lorsque deux jours plus tard, à la porte du Père-Lachaise, on descendit son cercueil, ses élèves le prirent sur leurs épaules et pieusement le portèrent jusqu'à sa demeure suprême. Nous étions nombreux et tous nous étions attristés, car nous comprenions que la France venait de perdre un des artistes qui l'ont le mieux honorée. L'œuvre que cet infatigable travailleur a laissée est énorme; il a sculpté le poème de la femme; il n'a aimé que la beauté, et s'il ne l'a pas toujours rendue avec la majesté que lui ont donnée les Grecs du bon temps, on peut du moins affirmer qu'il en a fixé le charme et cristallisé la grâce.

Lorsque je le connus, vers la fin de 1846, Pradier possédait trois ateliers. Son activité et sa puissance de travail étaient telles, qu'il ne lui en fallait pas moins pour contenir ses œuvres; il mettait la main à tout en même temps : aux Victoires qui décorent les pendentifs de l'Arc de Triomphe; aux cariatides qui sont au tombeau de Napoléon Ier; aux statues du duc de Penthièvre et de Mlle de Montpensier, destinées à la chapelle de Dreux; aux quatre statues qui ornent la fontaine monumentale de Nîmes; à une *Pietà*, en vilain marbre grisâtre des Pyrénées et dont la composition était défectueuse, car il avait l'âme trop païenne pour bien interpréter le plus touchant des épisodes chrétiens. En même temps qu'il s'occupait de ces différents travaux et qu'il en rêvait d'autres, il faisait les bustes d'Auber, de Salvandy, de Le Verrier et celui de la sœur de Flaubert, qui est une des œuvres les plus délicates sorties de ses mains.

C'est à l'Abbatiale qu'il avait établi son quartier général,

au rez-de-chaussée, dans deux ateliers contigus où j'ai passé bien des heures et où j'ai vu défiler les plus beaux modèles que Paris possédait alors. Le babil et le laisser-aller de ces fillettes n'étaient point du goût d'un personnage qui s'asseyait gravement, ne bougeait plus qu'un terme, semblait s'efforcer de rendre plus maussade encore l'expression de son visage et qui posait pour son buste. C'était Le Verrier, « l'homme à la planète », comme on l'appelait, qui apportait dans cet atelier plein de vie et d'imprévu une morgue dont on se raillait un peu. Pradier n'avait pas toujours la plaisanterie légère ; une planète de plus ou de moins ne l'étonnait pas, et il prenait un air bonhomme, dont nul n'était dupe, pour dire à Le Verrier : « Votre planète, à quoi ça peut-il servir? Est-ce vrai que ça empêchera les pommes de terre d'être malades? » Le Verrier bondissait, et Pradier reprenait : « Ne remuez donc pas, vous changez la pose. »

L'animation ordinaire de l'atelier devenait de la fièvre lorsque le moment de l'exposition approchait et qu'il fallait envoyer les œuvres d'art au Louvre. Pradier gourmandait ses praticiens qui ne se hâtaient pas assez, et parfois se mettait lui-même à la besogne. C'était admirable à voir. Les yeux abrités derrière d'énormes lunettes à verres simples, destinés à le garantir des éclats jaillissants du marbre, il maniait la masse, le ciseau, la râpe avec une dextérité et une rapidité inconcevables. Bourdon, un de ses praticiens, disait : « Il enlève le marbre par copeaux! » Cela semblait vrai, tant sous cette main expérimentée le marbre prenait presque instantanément un autre aspect. Souvent je l'ai vu, les chariots étant déjà à la porte, modifier un pli de draperies, un mouvement de cheveux en deux coups de masse si fortement appliqués que l'on eût pu croire que la statue allait en être brisée. Comme Puget, il pouvait dire : « Le marbre tremble devant moi! »

Cet homme si sûr de lui, aimé de tous, célèbre et le premier en son art, redoutait les expositions et avait peur de la critique. Il tournait autour de ses statues et écoutait ce qu'en disait la foule. Cette année-là, 1847, il fut mécontent, malgré les applaudissements que lui valut le buste d'Auber, car le public se porta de préférence vers une statue qu'il n'avait pas faite et qui obtint du succès : c'était la *Femme piquée par un serpent* de Clésinger. Pradier maugréait, critiquait la statue et ne s'apercevait guère qu'il eût pu appliquer à ses œuvres les reproches qu'il adressait à son jeune rival, lorsqu'il disait : « Ce n'est pas difficile de produire de l'effet en montrant ce que l'on devrait cacher. »

A cette époque, l'ouverture du « Salon » était une sorte de fête pour les artistes. L'invasion des mœurs anglo-saxonnes n'avait point encore importé les tourniquets où l'on perçoit un droit d'entrée. Les expositions étaient gratuites et réellement publiques, excepté le samedi, jour réservé aux personnes munies de billets de faveur délivrés par la Direction des beaux-arts. Ces billets se distribuaient à profusion; mais, comme le samedi était « le beau jour », le jour des élégantes, il y avait foule, et l'on s'étouffait dans les galeries du Louvre, malgré les gardiens qui ne cessaient de crier : « Circulez, messieurs, circulez ! » Car c'était au Louvre, dans le musée même, que les expositions annuelles avaient lieu; on construisait une galerie de bois sur la façade de la grande galerie; on couvrait les Véronèse, les Titien, les Ghirlandajo, les Rembrandt avec les tableaux tout battant neufs de Biard, d'Alaux, de Latil, de Chautard; dans les salles du rez-de-chaussée, — une cave, — on réunissait les œuvres de la sculpture, et nul ne pensait à se plaindre.

Le dernier « Salon » qui encombra le Louvre fut celui de 1848; la Révolution avait supprimé le jury; tout envoi

fut admis; jamais pareil succès d'hilarité ne fut vu. Cet excellent usage n'a pu s'établir; on est revenu au principe de sélection, qui est singulier dans un pays démocratique, où chacun devrait avoir droit à faire acte d'initiative et où les expositions, ayant cessé d'être gratuites, ne restent pas à la charge de l'État, dont l'opinion en matière d'art ne doit plus, par conséquent, se manifester par des exclusions. Le droit d'appel au public est un droit commun qui appartient aux artistes de génie, comme aux artisans grotesques; en telle occurrence, il n'y a qu'un juge : celui qui paye.

En ce temps-là, l'Institut, représenté par l'Académie des beaux-arts, était seul à prononcer sur les œuvres envoyées aux expositions. C'était un jury sévère et qui, imbu de doctrines respectables, mais exclusives, se montra souvent injuste. Des hommes devenus illustres, — Cabat, Th. Rousseau, Corot, Dupré, Eugène Delacroix et bien d'autres, — ont eu à pâtir d'une rigueur dont leur célébrité les a vengés. On ne savait jamais qui serait admis ou refusé et l'émotion était vive chez les artistes. Le Salon ouvrait réglementairement le 1er avril, à midi. Dès onze heures du matin, la cour du Muséum se remplissait; on ne voyait que des mines inquiètes, de longs cheveux, des chapeaux pointus; les artistes des mêmes ateliers se groupaient; on échangeait des poignées de main, des cris, des quolibets; parfois un chœur éclatait, on chantait : « Le ver à soie se fait dans la marmite, j'en garderai toujours le souvenir. » Je m'arrête, et il n'est que temps. — Louis de Cormenin et moi, nous ne manquions jamais l'ouverture du Salon, qui avait alors, — du moins je me le figure, — plus d'importance qu'aujourd'hui.

Il est difficile de se représenter le Carrousel et les abords du palais du Louvre tels qu'ils étaient à cette

époque, avec les marchands de chiens, les marchands de bric-à-brac, les dentistes en plein vent, les joueurs de gobelets qui obstruaient la place non pavée, faite de fange ou de poussière, selon la pluie ou le soleil. La rue du Doyenné, la rue des Orties qui longeait la grande galerie, la rue Saint-Thomas-du-Louvre, la rue Froimanteau, que les nouveaux pavillons du ministère des finances ont remplacées, rétrécissaient la place où s'entassait la foule. L'entrée principale donnait accès à un vaste péristyle où tombait la première marche du grand escalier construit par Fontaine et Percier, qui n'existe même plus. La réunion du Louvre aux Tuileries a tellement modifié cet emplacement, qu'il n'est plus reconnaissable.

Vers midi moins un quart, on commençait à se masser devant la porte close; il y avait des poussées formidables et qui portaient un autre nom. Parfois un cri jeune et vibrant, un cri de rapin retentissait : « L'Institut à la lanterne! » On riait, et quelque vieux « classique » fourvoyé au milieu de nos bandes disait : « Où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous? » Au premier coup de l'horloge sonnant midi, la porte s'ouvrait à deux battants, et le gros suisse vêtu de rouge, en culottes courtes, le tricorne au front et la hallebarde au poing, apparaissait sur le seuil. C'était une clameur : « Vive le père Hénaut! » On se précipitait. L'escalier était franchi; chaque artiste parcourait fiévreusement le livret pour voir si son nom y était inscrit et l'on pénétrait dans le Salon Carré.

L'exposition de 1847 fut très intéressante. Pendant que les « bourgeois » s'extasiaient devant la *Judith* d'Horace Vernet, les romantiques, — il y en avait encore, — les révolutionnaires, — il y en a toujours, — criaient de joie devant les *Romains de la décadence* de Thomas Couture, devant la *Fantasia marocaine*, devant la *Barque des Naufragés* d'Eugène Delacroix. — Là, près des tableaux

de Delacroix, qui étaient loin d'être acceptés par le public, on se groupait, on se traitait de perruques et de barbares, on huait, on battait des mains, et l'on discutait à coups de poing. Dans la grande galerie, au second ou troisième rang, un tableau était accroché, que l'on semblait avoir placé si haut et si mal pour le soustraire aux regards : c'était le *Combat de coqs* de Gérôme, qui débutait. La foule le découvrit et s'arrêta. Théophile Gautier survint. Il contempla le tableau, puis, se tournant vers la personne à laquelle il donnait le bras, il dit : « Voilà un maître. » Gautier ne s'était pas trompé, une nouvelle école venait de naître : le chef des Pompéistes s'était révélé.

Pour la première fois, Isabey, renonçant aux tableaux de marine dont il semblait partager la spécialité avec Gudin et Eugène Le Poittevin, abordait la peinture de genre par une toile d'un éclat extraordinaire; sa *Cérémonie dans une église de Delft* (seizième siècle) prouvait qu'il était un coloriste de premier ordre. Diaz, encore peu connu, dénonçait de fines qualités de luminariste dans son *Dessous de forêt*. Les rapins allaient, venaient, couraient de Diaz à Isabey, d'Isabey à Delacroix, de Delacroix à Couture, de Couture à Gérôme et criaient : « David est mort, vive la couleur! » Au milieu de la foule circulait péniblement un homme d'un certain âge, portant sur son dos un avorton chétif qui n'avait pas de bras, et dont les pieds.très petits étaient plutôt gantés que chaussés. Lorsqu'on abordait cet embryon, il tendait le pied droit qu'on lui serrait; c'était sa façon de donner une poignée de main. Cet être incomplet était un peintre, « Ducornet né sans bras, » dont les tableaux peints avec le pied n'étaient guère plus mauvais que bien des tableaux peints avec la main.

Je me rappelle un portrait de femme qui avait obtenu

les honneurs du Salon Carré et dont l'auteur, que je connaissais, devait bientôt mourir. C'était un jeune homme très doux, sujet à des accès de tristesse, et qui s'appelait de Tierceville; la vie l'ennuyait, et malgré son talent il n'en espérait rien de bon; il trouva plus simple de s'en aller et se pendit. Je le rencontrai, le jour de l'ouverture du Salon de 1847, et nous restâmes longtemps à regarder un *Gaulois* d'Adrien Guignet qu'il admirait beaucoup, et qui était une excellente toile.

Dans la galerie de bois, j'avisai un tableau de dimension moyenne, très sombre, très confus, dont l'obscurité même m'attira. Nulle lumière, des tons opaques et heurtés, tous de teinte neutre, variant entre le bistre et le violet; un dessin d'une lourdeur excessive, laissant baver les contours et ne procédant que par indications. A force d'essayer de déchiffrer cette énigme, où les couleurs n'étaient pas plus explicites que la ligne, je finis par distinguer un tronc d'arbre où pendait un enfant attaché par les pieds et que deux hommes semblaient soulever. Cela représentait *Œdipe enfant* et c'était le début de François Millet. Jamais je ne me suis rappelé ce tableau informe sans être saisi de respect pour l'artiste qui, d'un tel point de départ, est arrivé à ces paysages nacrés où l'air, la lumière, la vie circulent à flots et qui si souvent a rendu la nature avec une précision sans égale. Il n'est jamais parvenu à se débarrasser de sa pesanteur native, mais il a tellement vécu dans la clarté des atmosphères, qu'il en avait surpris le secret; il n'a pas été un peintre de paysage, il a été le peintre des champs, et pour acquérir son talent il lui a fallu dépenser une somme d'efforts dont on reste stupéfait. Sa vie n'a été qu'une longue lutte contre la misère, et c'est à peine si le prix qu'il obtenait de ses tableaux lui assurait le pain bis quotidien. Sa mort, il faut le croire, a éclairé les « connaisseurs ». Derniè-

rement (mars 1881), un de ses paysages a été payé 160 000 francs (je dis *cent soixante mille*) en vente publique; c'est le triple de ce qu'il a gagné pendant son existence[1].

Ce fut au Salon de 1847 que, pour la première fois, je remarquai des tableaux d'Eugène Fromentin : une *Mosquée arabe*, une *Vue de la Chiffah*, une *Vue près de la Rochelle*. Je n'y devinai point le futur maître des élégances orientales. La touche était plate, sans transparence, grisâtre et tâtonnante; néanmoins, çà et là une finesse précieuse et une sincérité d'aspect qui me rappela les paysages que j'avais parcourus. Lentement, l'artiste qui a peint ces petits tableaux s'est fait lui-même, menant de front son développement intellectuel et son développement artiste, nerveux, mécontent de son œuvre, la recommençant, l'améliorant, visant très haut et entrant enfin, après bien des labeurs, dans la pleine possession de ce talent où l'on retrouve le peintre et l'écrivain. Je l'ai connu, j'aurai à en parler plus tard; aujourd'hui je veux simplement noter l'heure de son début, qui, je crois, date de 1847.

Pour quelques noms qui vibrent encore dans la mémoire des hommes, que de noms nous frappaient qui sont restés inconnus et qui ne sortiront jamais de l'ombre où ils sont ensevelis! Ces noms, il est inutile, il serait cruel de les prononcer, car ils n'éveillent plus aucun écho, et les œuvres qu'ils ont signées ont été grossir l'amoncellement des inutilités où l'art n'a rien à apprendre, l'histoire rien à retenir, la postérité rien à regarder. Si l'on veut savoir ce que sont devenus la plupart des tableaux commandés ou acquis alors par l'État, à la sollicitation de

1. A la vente Frédéric Hartmann, le 7 mai 1881, huit tableaux de Millet ont été payés 423 700 francs.

quelque député, il faut les chercher dans les musées de province ou dans le musée de Versailles, qui est la nécropole de notre peinture d'histoire.

Tout en parcourant le Salon, tout en me délectant aux œuvres où je trouvais trace de maîtrise, je recherchais les tableaux représentant des points de vue pris en Bretagne, car le projet que j'avais formé avec Flaubert allait recevoir son exécution. Nous n'attendions plus que la fin du mois d'avril. Le costume léger, la forte chaussure, les chapeaux blancs envoyés d'Avignon, les bâtons de maquignon expédiés de Caen, le sac en veau marin à bretelles rembourrées, les bourses à tabac venues de Hongrie, les pipes tyroliennes en bois sculpté, tout était prêt ; nos notes étaient réunies, l'itinéraire était tracé sur les cartes départementales. Le cœur nous battait et nous comptions les jours. Il ne s'agissait point de monter en wagon, de grimper dans des diligences et de traverser la Bretagne au pas de course; non pas : nous devions voyager à pied, le sac au dos, le pantalon dans la guêtre et le bâton à la main : — compagnons du tour de Bretagne, histoire et paysage. A Paris, nous prenions le chemin de fer qui nous déposait à Blois; à Honfleur, nous nous embarquions à bord d'un bateau à vapeur, qui nous ramenait à Rouen; entre ces deux étapes, quatre mois de marche; nous entrions en Bretagne par l'Anjou, nous en sortions par la Normandie. Ce fut notre programme, et nous n'en avons pas dévié.

Le 1er mai 1847, pendant que Paris se préparait à fêter la Saint-Philippe pour la dernière fois, nous traversâmes la ville à peine éveillée, afin d'aller à pied, en tenue de route, de la place de la Madeleine à la gare d'Orléans. Nous marchions lestement le long des quais, soulevant le sac d'un petit coup d'épaule, frappant les pavés de notre bâton, allègres et, comme avait dit Flaubert, « seuls,

indépendants, ensemble! » Nous étions heureux; Gustave paraissait avoir rejeté tous les soucis derrière lui; pour ma part, ceux que j'avais étaient si légers, qu'ils s'envolaient sur la brise du matin que nous aspirions à pleine poitrine, comme si réellement nous avions rompu des chaînes et conquis la liberté. Cette sensation était très forte et persista. A quoi échappions-nous donc? A des usages reçus, à des conventions de société, à des tendresses maternelles, un peu exigeantes peut-être et qui tremblaient pour nous. Nous envisagions avec bonheur l'idée d'aller côte à côte pendant quatre mois, au hasard des routes, au hasard des gîtes, à travers la nature; il nous semblait que nous nous évadions de la vie civilisée et que nous rentrions dans la vie sauvage; nous étions disposés à tout admirer, les ruines où fleurissent les ravenelles, les cathédrales obscurcies par leurs vitraux, les rochers couverts de goémons et les landes dont les ajoncs ont fait un tapis d'or.

Le début du voyage fut troublé : dès le quatrième jour, pendant que nous étions à Tours, Flaubert subit une crise nerveuse. Je fis appeler le docteur Bretonneau, qui était alors une des sommités de la France médicale. Il accourut. Déjà âgé, ayant en lui quelque chose de l'homme de campagne transplanté à la ville, il m'impressionna par son intelligence et par ce regard profond du vieux praticien, qui semble scruter l'âme en même temps que le corps. Avec la sincérité d'un vrai savant, il avouait son ignorance et disait : « Notre science n'est qu'une suite de *desiderata* et nous en sommes encore à nous demander ce que c'est que la migraine. » Il ordonna le sulfate de quinine, mais dans des proportions telles, que je fus effrayé et me permis quelques objections. Le docteur Bretonneau m'écouta avec patience et me répondit : « Le sulfate de quinine n'est bon à rien s'il ne produit dans

l'organisme l'effet d'un coup de canon. » Je n'ai point oublié cette parole; trois ans plus tard, je me la suis rappelée dans les montagnes du Liban, et je m'en suis bien trouvé.

Cette crise fut la seule qui attrista notre voyage, que nous reprîmes aussitôt que Flaubert fut reposé. Les premiers jours furent un peu durs et les trente livres que nous portions sur les épaules nous paraissaient lourdes, surtout vers la fin des étapes. Peu à peu nous nous y accoutumâmes si bien, que nous étions amollis lorsque le sac ne pesait pas à notre dos et ne nous tenait plus en équilibre. Où n'avons-nous pas couché? A la prison centrale de Fontevrault, au couvent de la Trappe de la Meilleraye, dans les bons hôtels de Nantes, de Rennes, de Saint-Malo; dans des auberges de rouliers, dans des cabarets comme à Penmarch, dans une écurie comme à Plougoff, dans un poste de douaniers comme à Plouvan. Tout était bien, tout était au mieux et pas une fois nous ne nous sommes plaints de cette bonne misère des voyageurs, qui n'est, en somme, qu'un des incidents du voyage.

Nous partions au soleil levant; nous faisions la plus forte partie de l'étape avant le déjeuner, que nous trouvions où nous pouvions; une seconde marche nous conduisait jusqu'au gîte; nous prenions les notes de la journée; nous dînions avec un appétit formidable et nous dormions de ce sommeil « frère de la mort » qui ne garde le souvenir d'aucun rêve. Nous vivions en possession d'un bonheur dont nous avions conscience. Vingt-cinq ans, de bonnes jambes, une santé solide, de l'argent en poche, l'envie de voir, nul besoin vaniteux, l'enivrement du mouvement, de la jeunesse et de la nature, c'est plus qu'il n'en faut pour jouir de la vie, et nous ne nous en faisions faute.

Je ne sais ce qu'est devenue la Bretagne depuis que

l'on a jeté dessus un réseau de chemins de fer et qu'on l'a reliée à Paris par l'achat des produits d'alimentation. En 1847, ce n'était qu'un pays juxtaposé. Le département de la Loire-Inférieure confinant à l'Anjou, celui d'Ille-et-Vilaine se rattachant à la Normandie, étaient de riches contrées où la langue d'oïl était comprise; mais dès que l'on avait pénétré dans la Bretagne bretonnante, dans le Morbihan, dans le Finistère, dans les Côtes-du-Nord, on se sentait dans une région primitive, dans la noble terre d'Armorique, comme disait le petit père Frin, mon professeur de huitième. Sauf la route stratégique, on ne trouvait guère que des chemins creux surplombés par des haies dont les ronces et les clématites s'entrelaçaient autour des houx; des landes où les ajoncs et les bruyères croissaient en liberté; pour langage, le celtique; pour monuments d'histoire, le dolmen et la pierre branlante; maigre bétail, culture enfantine, bourgades délabrées, insouciance, superstition, misère : la *Gallia comata* du temps de Jules César. C'était à la fois étrange et lointain; nous nous y plaisions. Les villes ne nous retenaient pas, nous en sortions au plus vite pour reprendre notre marche à travers les grands espaces où les clochers des chapelles isolées se dressent comme des cippes funéraires. C'était triste, âpre, abandonné, maladroit, mais robuste et d'une jeunesse que les autres pays de France ont perdue.

Grâce aux notes dont le répertoire inscrit sur un calepin était toujours dans notre poche, nous savions la veille ce que nous aurions à visiter le lendemain. Nous repassions ainsi notre histoire de Bretagne sur les lieux mêmes, et quand nous entrions dans une église ou dans un château ruiné, nous allions droit à la statue, au bénitier, à la pierre tumulaire, au vestige archéologique, qu'il était séant de regarder. On ne savait guère ce que nous étions :

ingénieurs, géomètres, inspecteurs du cadastre? A tout bout de champ, les gendarmes et les douaniers nous demandaient nos passeports; promptement ils regardaient la qualification : — rentier.

Un brigadier de la douane nous fit subir un interrogatoire en règle et visita nos sacs. Il était un peu décontenancé; d'un air câlin il nous dit à mi-voix : « Tout de même, dites-moi qui vous êtes. » Flaubert lui répondit dans l'oreille : « Mission secrète. » C'était près de Sarzeau; nous descendions vers le (Mor bihan), — la petite mer, — lorsque le brigadier tout essoufflé nous rejoignit : « Dites au roi de ne pas venir ici, nous dit-il; le pays n'est pas sûr, il y a encore des chouans! » A Daoulas, les commères du village s'attroupèrent autour de nous et nous contraignirent à « déballer », c'est-à-dire à étaler les marchandises que nous colportions dans nos sacs; elles crurent que nous voulions nous moquer d'elles, et nous eûmes quelque peine à nous tirer de leurs griffes. Aux approches de Crozon, un gendarme bienveillant, après avoir lu nos passeports, nous dit : « Je sais ce que vous faites; j'ai déjà vu un monsieur qui voyageait comme vous avec le sac sur le dos et un grand parapluie; il tirait en portrait les grottes de Morgatt; j'ai voulu savoir quel était son métier; je lui ai demandé ses papiers, et j'ai vu qu'il était « pénitre passagète ». — Non, gendarme, nous n'étions pas peintres paysagistes, nous étions deux « amoureux de la muse », et si vous nous aviez suivis, vous auriez entendu les vers que nous récitions en marchant.

L'imagination ne nous manquait pas, et partout les projets littéraires nous venaient en tête; il suffisait d'un monument, d'un lieu célèbre pour les faire surgir. A Tiffauges, en parcourant les ruines du château, nous voulions faire un roman « corsé » sur Gilles de Retz; à Qui-

beron, nous rêvions d'écrire une histoire des guerres de la Vendée; à Sucinio, où naquit Arthur de Bretagne, nous étions résolus à raconter l'histoire de la guerre de Cent Ans; à Saint-Malo, nous devions écrire l'histoire des corsaires, et à Rennes l'histoire des oppositions parlementaires qui précédèrent la Révolution de 1789. La besogne n'eût pas chômé; un projet chassait l'autre; ils se sont si bien chassés, que nul n'a reparu.

Entre Ploërmel et Josselin, au Chêne de la Mi-Voie, Flaubert cria tout à coup : « Beaumanoir, bois ton sang! » Puis, se rappelant le sire de Tinténiac et le « milourd » Bembro, il voulut donner sur mon sac un coup de bâton que je reçus sur le bras. Je l'engageai à frapper moins fort, et il me répondit : « Tu n'es qu'un bourgeois, tu ne comprends pas la grandeur du combat des Trente; moi je trouve ça énorme! » Près du Mont-Saint-Michel, sur l'îlot de Tombelaine, où se fortifia Montgomery, il voulut représenter le tournoi du 29 juin 1559; comme le rôle de Henri II m'eût été réservé, je refusai. Flaubert me dit : « Ah! comme on voit que tu n'aimes pas l'histoire! » — Étions-nous fous? Il se peut bien.

Tout en cheminant, Flaubert faisait des connaissances. A Guérande, où nous étions pendant la foire, nous entrâmes dans une baraque pour y voir un « jeune phénomène » que l'on annonçait à grand renfort de grosse caisse. Le « jeune phénomène » était un mouton qui avait cinq pattes et la queue en trompette. L'homme qui l'exploitait, paysan renaré, vêtu d'une blouse bleue, parlait avec un fort accent picard. Flaubert feignit d'admirer le jeune phénomène, se le fit expliquer, s'extasia sur « les jeux incompréhensibles de la nature », déclara qu'il n'avait jamais rien vu de plus curieux, promit au cornac de la pauvre bestiole qu'il ferait fortune, l'engagea à écrire au roi Louis-Philippe et enfin le pria à dîner avec

nous pour le faire causer. L'homme ne se le fit pas répéter, vint dîner, causa fort peu, but beaucoup et se grisa abominablement. Au dessert, Flaubert et lui se tutoyaient. Flaubert s'était engoué de ce mouton; au long des routes il me disait : « Penses-tu au jeune phénomène? » Il ne m'appelait plus que le jeune phénomène, s'arrêtait en chemin, grimpait sur un talus et me démontrait aux arbres, aux buissons, car les curieux sont rares entre Piriac et Mesquer. A Brest, il retrouva le jeune phénomène, dont le propriétaire vint encore se griser à notre table. Hélas! il devait le rencontrer une dernière fois à Paris, au mois de juillet 1848.

Il n'était pas toujours ainsi, jouant les Tinténiac et s'éprenant de brebis à cinq pattes; mais lorsque ces folies le saisissaient, il était terrible, j'ose dire insupportable, car rien ne pouvait le calmer; il fallait que sa manie du moment s'usât d'elle-même, et parfois elle y mettait plus de temps que je n'aurais voulu. Cela, du reste, ne touchait en rien à notre bonne humeur, qui traversa notre voyage sans être ralentie. En revanche, nous eûmes des jouissances littéraires qui furent profondes et nous remuèrent le cœur. Je ne puis sans émotion me rappeler notre visite au château de Combourg et notre trouble lorsque nous posâmes le pied sur le perron qui mène à la vieille demeure de Chateaubriand. Instinctivement nous avions mis le chapeau à la main comme dans un lieu sacré. Lorsque nous entrâmes dans la petite chambre où il a grandi, où il a tant rêvé, où il a lutté contre cet amour redoutable qu'il ose à peine indiquer dans ses mémoires, Flaubert avait les yeux humides et appuya la main sur la table, comme s'il eût voulu saisir quelque chose de ce grand esprit.

Déjà, le mois précédent, assis à la pointe du raz « que nul n'a passé sans peur ou malheur », à côté de la baie

des Trépassés, en face de l'île de Sein, l'île des Druidesses, nous avions lu l'épisode de Velléda; ici, à Combourg, dans le berceau même, près de ces bois où il avait erré avec Lucile, en vue du château que l'âge menaçait, derrière le village massé au pied des tours, nous allâmes nous étendre au bord de l'étang qu'il a chanté :

> Te souvient-il du lac tranquille
> Qu'effleurait l'hirondelle agile?

et nous lûmes *René*. Nous avions pris gîte dans la seule auberge du pays, nous couchions dans la même chambre; vers le milieu de la nuit, je fus réveillé par une voix éclatante. La fenêtre était ouverte, d'où l'on découvrait le manoir éclairé par la lune, et Flaubert debout s'écriait : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève; alors tu déploieras tes ailes vers ces régions inconnues que ton cœur demande! » C'est une phrase de René. « Dormons, » dis-je à Flaubert; il me répondit : « Causons! » Le soleil était déjà au-dessus des arbres, que nous parlions encore de Chateaubriand. Les hommes de ma génération ont eu pour lui un culte que les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent comprendre, ni se figurer. Nous eûmes moins d'enthousiasme à Vitré, et, après une visite aux *Rochers* de Mme de Sévigné, nous allâmes passer deux jours, au milieu d'un bois de hêtres, dans une hutte de sabotier, comme don Quichotte chez les bûcherons. La comparaison est plus juste qu'elle n'en a l'air : nous nous battions volontiers contre les moulins à vent et la littérature nous était une Dulcinée tyrannique.

Avons-nous écrit le récit de ce voyage qui, dans ses minces proportions, a traversé la nature, l'archéologie, l'histoire? Oui; nous l'avons divisé en douze chapitres que nous nous sommes partagés. Gustave a écrit les cha-

pitres impairs, j'ai écrit les chapitres pairs; il a commencé, j'ai fini. Cela représente un fort volume in-octavo. Il en a été fait deux copies au net, reliées toutes deux et qui forment deux beaux manuscrits; l'un appartenait à Flaubert, l'autre m'appartient. Parfois nous avons eu l'idée de le publier sous le titre que Flaubert avait choisi : *Par les champs et par les grèves.* — Nous avons reculé devant la nécessité des remaniements. Sous prétexte d'avoir de l'humour et qu'il ne faut rien ménager, nous avions ménagé si peu de choses que nous en étions arrivés à ne plus rien ménager du tout. Nous avons vidé là notre sac à sornettes, qui était amplement garni. Le livre est agressif, touche à tout, procède par digressions, parle du droit de visite à propos de Notre-Dame d'Auray, de la Chambre des pairs à propos du combat des Trente, s'attaque aux hommes et aux œuvres, réduit l'idéal humain à un idéal littéraire, mêle le lyrisme à la satire, sinon à l'invective, et est fait pour rester ce qu'il est : un manuscrit à deux exemplaires. Je dirai cependant qu'il y a au milieu de ce fatras juvénile des pages de Flaubert qui sont excellentes et de sa meilleure main; que cela seul mérite que ce volume soit sauvegardé et que toute précaution devrait être prise à cet égard. Il serait bon, je crois, que l'exemplaire de Flaubert fût remis à la bibliothèque de Rouen, comme mon exemplaire sera déposé, lorsque mon temps sera accompli, à la bibliothèque que j'aurai désignée.

Au début de notre voyage, nous nous arrêtions dans quelque ville munie d'une bonne auberge; nous prenions une semaine de repos, pendant laquelle nous écrivions le chapitre que nous nous étions réservé; puis il nous sembla que nous perdions notre temps dès que nous n'étions plus en route, et il fut décidé que nous terminerions notre travail, au logis, après le retour. J'ai

retrouvé une lettre de Gustave, — fin mai 1848, — par laquelle il m'accuse réception du dernier chapitre que je venais de lui expédier. Un passage indique l'impression que nous avons gardée de cette tournée faite sur les landes de Bretagne et sur les côtes de l'Océan : « J'ai reçu ton chapitre, il est meilleur que le précédent; il faudrait peu de chose pour le rendre bon; ce serait quelques ciels à retrancher; il y a trop de couleurs semblables, trop de petits détails, voilà tout. Ah! cher Max, j'ai été bien attendri, va, en lisant une certaine page de regrets, et en y resongeant à ce pauvre bon petit voyage de Bretagne. Oui, il est peu probable que nous en refassions un pareil; ça ne se renouvelle pas une seconde fois. Il y aurait même peut-être de la bêtise à l'essayer. Ah! comme il m'en est venu tantôt une volée de souvenirs dans la tête! De la poussière, des tournants de route, des montées de côte au soleil, et encore, comme il y a un an, des songeries à deux au bord des fossés! Et dire que lorsque tu iras boire l'eau du Nil, je ne serai pas avec toi! »

Flaubert avait raison; jamais, dans notre vie commune, nous n'avons eu rien de pareil à ce voyage en Bretagne, si bien préparé, si lestement accompli; jamais nous n'avons été dans une communion plus parfaite; jamais nous n'avons été l'un pour l'autre un écho plus fidèle. Je ne me rappelle pas que, pendant ces quatre mois, une discussion, même courtoise, ait signalé entre nous une divergence d'opinion. Nous ne nous ménagions pas les éloges, j'en conviens, et lorsque nous parlions de nos œuvres futures, aucun doute ne nous agitait. Faut-il en être surpris? Nous n'avions encore rien publié, nulle déception ne nous avait atteints, et ce n'est pas l'expérience que l'on possède à vingt-cinq ans qui peut éclairer sur l'insuffisance personnelle. Nous étions donc en droit de croire à notre talent et d'envisager notre avenir litté-

raire avec sérénité. J'ai su depuis, pour ma part, ce qu'il en fallait rabattre, et j'ai appris que dans les lettres comme dans l'armée on n'arrive souvent qu'à l'ancienneté.

Vers la fin d'octobre, je retournai à Croisset, où Bouilhet nous lut les vers qu'il avait faits pendant notre absence, entre autres une pièce, *les Rois du monde*, qui est fort belle. Je trouvai Flaubert inquiet. Alfred Le Poitevin, qui s'était marié, souffrait d'oppressions violentes, ne sortait plus guère et n'était pas venu le voir depuis longtemps. Nous résolûmes d'aller lui faire une visite. Il habitait à la Neuville-Chant-d'Oisel, près de Rouen, une propriété qui appartenait à son beau-père. Je fus effrayé du changement que je constatai en lui; le front s'était dégarni; les mains, à la fois maigres et molles, semblaient n'avoir plus de force; la pâleur du visage était grise et profonde, la respiration soulevait la poitrine avec peine. Dès que nous fûmes arrivés, il me prit à part, et me demanda de lui rendre une ode qu'il avait composée, dont il m'avait donné une copie et à laquelle, disait-il, il voulait faire quelques changements. Cette ode, qui était extrêmement remarquable et qui avait été inspirée par une fantaisie aristophanesque de Flaubert, rappelait une ode célèbre de Piron. Le Poitevin ne se souciait pas de laisser ce souvenir après lui. Je compris, et la lui renvoyai peu de jours après.

Il était calme et semblait ne garder aucune illusion; il disait : « Je me hâte de travailler, j'ai commencé un roman que je voudrais finir. » Il nous en lut des fragments écrits d'un style nerveux, un peu sec, mais solide. Qu'était-ce? Je ne me le rappelle plus nettement; l'histoire d'un désespéré, si je ne me trompe, que l'existence a lassé, qui ne sait qu'en faire, qui meurt ou qui se tue. J'ai retenu cette phrase : « Vous me demandez : Pourquoi

mourir? Je vous répondrai : Pourquoi vivre? » La lecture le fatigua : « J'ai le vent trop court, » disait-il en souriant. Il nous parla de Germain des Hogues, un jeune poète de ses amis qui était mort de la poitrine après avoir publié un volume de vers intitulé : *Caprices*. Comme s'il eût fait un retour sur lui-même, il nous en citait une strophe de sa voix grêle et caressante :

> Marchons! la nuit est belle, et Phœbé sans nuages
> Épanche ses chastes rayons;
> Marchons gais au trépas; que dignes des sept sages
> Coulent nos dernières chansons!

Il se leva tout à coup : « Allons nous promener, dit-il, on étouffe ici. » La saison était déjà froide, les arbres jaunis laissaient tomber leurs feuilles; nous suivions une petite allée où les bouleaux frissonnaient sous la bise. Le Poitevin était à peine vêtu; une veste en étoffe légère découvrait sa poitrine, que voilait une chemise de batiste; il se raidissait contre la souffrance et appuyait la main sur son cœur, comme s'il eût voulu le comprimer. Tout en allant à petits pas, il répétait : « Marchons gais au trépas! » Son beau-père nous rejoignit et parla politique. La campagne réformiste était entamée, Odilon-Barrot, Duvergier de Hauranne, Crémieux se transportaient de ville en ville, groupaient les mécontents autour de la table d'un banquet peu coûteux et répétaient des discours qui avaient déjà servi. Le beau-père disait : « Cela entretient une agitation dangereuse dans le pays. » Flaubert et moi, nous éclations de rire à l'idée que cette promenade oratoire pouvait être périlleuse.

Jamais je n'oublierai ce que répliqua Le Poitevin; les mourants ont-ils donc des visions? Textuellement il dit : « Ne riez pas; si vous avez des fonds publics, vendez, réalisez, gardez, et vous doublerez votre fortune. La nou-

velle majorité parlementaire est une majorité factice; dès que l'on s'appuiera dessus, elle se brisera. Louis-Philippe est perdu. A sa place, j'achèterais un chalet en Suisse, et j'enverrais Guizot y préparer les logements. » Notre rire fut si franc, que Le Poitevin s'y associa. Puis, comme épuisé, il s'adossa contre un arbre et, me montrant du doigt son cœur, dont les pulsations frappaient à fleur de peau, il me dit : « Regarde ce révolté, comme il se débat! il sera le plus fort et m'étouffera. Dès que tu seras à Paris, envoie-moi les œuvres de Spinosa; e voudrais les relire. »

CHAPITRE XI

EN RÉVOLUTION

La révolution de Février 1848 fut une surprise, et, comme elle conduisit la France à l'Empire, elle manqua le but qu'elle visait et reste ridicule. En compagnie de Louis de Cormenin, de Flaubert, de Bouilhet, je l'ai vue passer et j'ai noté ailleurs les impressions qu'elle me fit éprouver[1]. Le roi qui s'en allait laissait bien des regrets derrière lui; si, le 26 février, il fût rentré dans Paris à la tête d'un régiment, on eût battu des mains et on lui eût rouvert le palais des Tuileries, où quelques vainqueurs s'étaient installés et faisaient ripaille. Il ne le devina pas et ne put le savoir, car nul ne le lui dit, pendant qu'il se cachait à la côte de Grâce, qu'il errait à Trouville et qu'il revenait vers le Havre, cherchant le paquebot qui devait le conduire en Angleterre.

L'impulsion libérale donnée en 1847 par Pie IX changeait de caractère; elle devenait révolutionnaire, glissait sous les trônes comme la trépidation d'un tremblement de terre et les ébranlait. L'Italie, l'Autriche, la Prusse, les États d'Allemagne se dressaient contre leurs souverains; on n'entendait que des chants de révolte mêlés au bruit des armes. Louis-Philippe, réfugié au château de Clare-

1. *Souvenirs de l'année* 1848. 1 vol. in-16; Hachette.

mont, put dire : « L'Europe me fait de belles funérailles. » Le prince de Metternich, hors de Vienne, en fuite, sceptique comme les hommes qui ont beaucoup vu, répondait à un diplomate inquiet de l'établissement de la république française : « Le gouvernement de la France est une monarchie intermittente. »

Paris était dans un effarement dont je n'ai plus revu d'exemple; le mot de république était alors un épouvantail; on croyait aux confiscations, à la guillotine, à la guerre générale et l'on divaguait en face d'un gouvernement provisoire composé d'hommes dont la mansuétude aurait dû rassurer les plus timorés. C'était à la fois triste et comique. Bien souvent, Louis de Cormenin et moi, nous avons ri des terreurs dont tant de pauvres cervelles étaient tourmentées. Nous avions endossé l'uniforme de la garde nationale et nous faisions un service assez dur. Les journaux rouges, comme on disait, écrivaient : « La réaction relève la tête; » dans la *Presse*, Émile de Girardin s'écriait : « Confiance! confiance! » Peine perdue des deux parts : la confiance ne renaissait pas et la réaction ne relevait rien du tout.

La torpeur avait envahi les âmes; on semblait être en présence d'un péril imminent; chaque jour, on s'attendait à des désastres pour le lendemain et on se sentait paralysé. Il fallut l'insurrection de Juin pour que l'on sortît de cette atonie. Le droit de légitime défense, l'instinct de la conservation individuelle ranimèrent les courages. La France se précipita au secours de sa capitale et Paris reprit enfin possession de lui-même. Une fois de plus, les républicains venaient de tuer la République : aux fusillades du clos Saint-Lazare, du canal Saint-Martin, du faubourg Saint-Antoine, à la mort de l'archevêque, le scrutin du 10 décembre devait répondre et répondit.

Pendant que je faisais des patrouilles et que, dans

l'intervalle des prises d'armes, je terminais la relation de notre voyage en Bretagne, Alfred Le Poitevin s'acheminait vers le monde inconnu. Sa maladie de cœur avait fait des progrès rapides et Flaubert m'écrivait : « Il fait pitié à voir; te rappelles-tu le mot d'Horace : *Pulvis et umbra sumus*? » J'écrivis à Le Poitevin; il me répondit un court billet dont l'écriture, déjà tremblée, n'était point rassurante : « Je commence à ne regarder plus les choses de ce monde qu'à la lueur de ce terrible flambeau qu'on allume aux mourants. Je te préviens que cette phrase n'est pas de moi; elle est de Saint-Simon, qui s'est trompé : le flambeau n'est pas terrible. » Le 3 avril 1848, il mourut à la Neuville, et voici la lettre que Flaubert m'adressa :

« Alfred est mort lundi soir, à minuit; je l'ai enterré hier. Je l'ai gardé pendant deux nuits; je l'ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d'adieu et j'ai vu souder son cercueil. J'ai passé là deux jours larges; en le gardant, je lisais les *Religions de l'antiquité*, de Creuzer. La fenêtre était ouverte, la nuit était superbe; on entendait les chants du coq et un papillon de nuit voltigeait autour du flambeau. Jamais je n'oublierai tout cela, ni l'air de sa figure, ni le premier soir, à minuit, le son éloigné d'un cor de chasse qui m'est arrivé à travers les bois. Le mercredi, j'ai été me promener tout l'après-midi avec une chienne qui m'a suivi sans que je l'aie appelée. Cette chienne l'avait pris en affection et l'accompagnait toujours quand il sortait seul; la nuit qui a précédé sa mort, elle a hurlé horriblement sans qu'on ait pu la faire taire. Je me suis assis sur la mousse à diverses places; j'ai fumé, j'ai regardé le ciel, je me suis couché derrière un tas de bourrées de genêts et j'ai dormi. La dernière nuit, j'ai lu les *Feuilles d'automne*; je tombais toujours sur les pièces qu'il aimait le mieux ou qui

avaient trait pour moi aux choses présentes. De temps à autre, j'allais lever le voile qu'on lui avait mis sur le visage pour le regarder. — J'étais enveloppé d'un manteau qui a appartenu à mon père et qu'il n'a mis qu'une fois, le jour du mariage de Caroline. — Quand le jour a paru, vers quatre heures, moi et la garde nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et raidis m'est restée toute la journée au bout des doigts. Il était affreusement décomposé, nous lui avons mis deux linceuls. Quand il a été ainsi arrangé, il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses bandelettes, et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui. Le brouillard était blanc, les bois commençaient à se détacher sur le ciel, les deux flambeaux brillaient dans cette blancheur naissante, des oiseaux ont chanté et je me suis dit cette phrase de son *Bélial* : « Il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant, » ou plutôt j'entendais sa voix qui me la disait et tout le jour j'en ai été délicieusement obsédé. On l'a placé dans le vestibule; les portes étaient décrochées et le grand air du matin venait avec la fraîcheur de la pluie, qui s'était mise à tomber. On l'a porté à bras au cimetière; la course a duré plus d'une heure. Placé derrière, je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis. L'office a été atroce de longueur. Au cimetière, la terre était grasse; je me suis approché sur le bord et j'ai regardé une à une toutes les pelletées tomber; il m'a semblé qu'il en tombait cent mille. Pour revenir à Rouen, je suis monté sur le siège avec Bouilhet; la pluie tombait raide; les chevaux allaient au galop, je criais pour les animer. L'air m'a fait grand bien. J'ai dormi toute cette nuit et je puis dire toute cette journée. Voilà ce que j'ai vécu depuis mardi soir. J'ai eu des aperceptions inouïes

et des éblouissements d'idées intraduisibles; un tas de choses me sont revenues avec des chœurs de musique et des bouffées de parfums. — Jusqu'au moment où il lui a été impossible de rien faire, il lisait Spinosa jusqu'à une heure du matin, tous les soirs, dans son lit. Un de ces derniers jours, comme la fenêtre était ouverte et que le soleil entrait dans sa chambre, il a dit : « Fermez-la; c'est trop beau! c'est trop beau! » — Il y a des moments, cher Max, où j'ai singulièrement pensé à toi et où j'ai fait de tristes rapprochements d'images. Adieu, je t'embrasse et j'ai grande envie de te voir, car j'ai besoin de dire des choses incompréhensibles. »

Alfred Le Poitevin était notre aîné; il avait trente et un ans; cette fin prématurée était prévue, mais nous éprouvâmes un sentiment de révolte contre la destinée qui semble se plaire aux promesses qu'elle ne veut pas tenir, et nous trouvâmes que la mort est injuste de décapiter des têtes dont le cerveau est plein de lueurs. Les aptitudes littéraires de Le Poitevin étaient considérables, et je ne doute pas qu'il n'eût laissé trace s'il n'avait été si rapidement brisé. La littérature d'imagination ne l'aurait pas retenu; il avait fait beaucoup de vers, un conte fantastique, intitulé, je crois, *les Bottes merveilleuses*, un roman, quelques nouvelles, mais c'était œuvre de jeunesse plutôt que de vocation. La tournure de son esprit, porté aux déductions spéculatives, l'eût sans doute entraîné pendant quelque temps vers la métaphysique, pour laquelle il avait du goût; il inclinait au panthéisme et ne s'en cachait guère; mais il y avait en lui une précision, un besoin de clarté qui l'eussent conduit à la critique historique, où il eût excellé.

Il eût marché dans la route ouverte par Augustin Thierry, qu'il admirait beaucoup; la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* lui semblait ce qu'il appelait un

livre primordial, c'est-à-dire un livre conçu dans un esprit nouveau et exécuté à l'aide d'une méthode nouvelle. Il disait : « Il n'y a pas qu'en Angleterre où les races adverses ont été longtemps juxtaposées l'une à l'autre avant d'être définitivement mêlées par l'application intégrale des lois; le même fait s'est produit dans nos provinces, il serait intéressant de le dégager et de le mettre en lumière. » Il rêvait alors d'écrire l'histoire du droit coutumier en France et de démontrer que la force de l'idée de patrie réside moins dans le sol natal que dans l'ensemble des institutions consenties. Se serait-il contenté de ces travaux qui ne procurent que des satisfactions intimes? Je ne sais. Sous son apparente nonchalance il cachait de la finesse, de l'ironie et une certaine ambition qui peut-être l'eût fait, comme tant d'autres, glisser dans la politique. Il parlait bien et d'abondance; s'il eût vécu, il eût probablement regardé vers les assemblées parlementaires, et je crois qu'il n'y aurait pas fait plus mauvaise figure que bien des orateurs qui ont eu leur minute de notoriété. Il avait entendu certains héros de tribune que l'on applaudissait alors, et cela lui avait permis de ne pas douter de lui-même.

Au moment où il mourait, l'heure était propice; toutes les ambitions s'agitaient; on allait procéder aux élections pour l'Assemblée nationale; c'était à qui se ferait inscrire sur la liste des candidats, car chacun voulait être nommé représentant du peuple. J'eus, à ce sujet, une déconvenue et je compris qu'il ne fallait pas croire sans réserve à ces protestations d'amour exclusif pour la littérature dont mes amis n'étaient pas avares. Louis de Cormenin posa sa candidature dans le département du Loiret; je l'y avais engagé; il aimait la politique, il portait un nom parlementaire; le sang de Timon coulait dans ses veines, il ne pouvait le démentir, et je trouvais naturel qu'il voulût

siéger au corps législatif. Mais Bouilhet, ce poète pur qui méprisait la prose parce qu'il ne la trouvait pas de forme assez élevée, Bouilhet qui rêvait de ne parler qu'en vers et d'être suivi d'un joueur de flûte qui rythmerait la cadence de ses odes, Bouilhet se faufila dans je ne sais quel comité électoral, mit son nom sur une liste, le fit suivre de la qualification d'instituteur et obtint deux mille voix dans le département de la Seine-Inférieure. Je lui écrivis : « O relaps! et la muse? » Il me répondit : « Nous rédigerons nos décrets en vers, ce sera très beau! »

Je n'en étais pas plus satisfait, mais j'éprouvai un véritable accès d'indignation lorsque je vis que Flaubert, Gustave Flaubert lui-même, n'échappait pas à cette épidémie. *Tu quoque!* Il ne pensait pas à la députation, je me hâte de le reconnaître, mais il m'écrivait : « Il me semble que nous devrions nous faire nommer secrétaires d'ambassade, en demandant d'être envoyés à Rome, à Constantinople ou à Athènes; qu'en penses-tu? » Ma réponse, — j'en ris aujourd'hui, — fut une bordée d'injures : « Oui, nous irons à Athènes, à Constantinople, à Rome, mais nous irons avec un calepin de notes et non avec un portefeuille à dépêches; une maladie mentale, ou la conséquence d'un dîner trop copieux, peut seule expliquer ta proposition saugrenue; rappelle-toi donc ce qu'a dit Ginguené : Ce qu'il y a souvent de plus heureux pour l'homme de lettres honnête homme, qui consent à se charger d'emplois publics, c'est de se retrouver, après les avoir perdus, avec les mêmes moyens d'exister par son travail qu'il avait avant de les prendre. » Flaubert me répondit : « Tu as raison, je suis un misérable; sois magnanime et pardonne-moi »

L'exemple, du reste, était donné de haut; Lamartine était maître du pouvoir, et Victor Hugo, le grand prêtre

de la poésie, notre idole, celui dont nous ne parlions qu'avec humilité, s'était fait nommer maire de son arrondissement et se présentait aux élections législatives. Le temps a marché depuis cette époque et l'expérience ne m'a pas épargné ses enseignements; mais sur ce point elle a fortifié mon opinion : les poètes se diminuent en touchant à la politique. Ernest Renan a écrit : « Il faut au moins dans nos lourdes races modernes le drainage de trente ou quarante millions d'hommes pour produire un grand poète, un génie de premier ordre. » Cela est vrai. Ceux que la nature a doués de qualités exceptionnelles pour la poésie, la science, l'art, ne devraient jamais descendre dans le champ des ambitions où s'entrechoquent les médiocrités. En quittant les hauteurs où leur génie les a placés, en se mêlant à la foule que meuvent des intérêts vulgaires, ils font preuve de plus de vanité que d'orgueil, ils dédaignent leur mission, s'abaissent à des satisfactions éphémères et semblent préférer le fragile honneur d'être le chef de quelques subalternes à la gloire de dominer sur l'humanité.

Les plus grands esprits ne sont pas exempts de ce travers qui leur vaut parfois bien des déboires, sinon bien des malheurs, et qui ne leur rapporte aucun bénéfice devant la postérité. Qui se rappelle que Chateaubriand a été ambassadeur et ministre des affaires étrangères? Si Shakespeare avait été membre de la Chambre des Communes, qui s'en douterait aujourd'hui? Bien plus sûrement que l'exercice du pouvoir, un beau vers donne l'immortalité. Quelle mémoire serait assez précise et assez puérile pour pouvoir nommer les ministres que la France a usés depuis cinquante ans? Quelle mémoire, si obtuse et si nulle qu'elle soit, n'en connaît les poètes et les grands artistes? Pour se contenter d'être un homme de génie, il faut peut-être une modestie supérieure et comprendre

que les dons les plus exquis s'étiolent par l'exercice de certaines fonctions.

L'assemblée issue du suffrage universel fut réunie et immédiatement envahie par une portion des électeurs qui l'avaient nommée. La souveraineté du peuple se violait elle-même avec désinvolture. La garde nationale était toujours sur pied; Flaubert, qui était à Paris, prenait un fusil de chasse, se plaçait dans les rangs de ma compagnie, entre Louis de Cormenin et moi, et vaille que vaille « faisait acte de bon citoyen », car c'est ainsi que l'on parlait. Pendant que l'on discutait au corps législatif et que, pour « fermer à jamais l'ère des révolutions et museler l'hydre de l'anarchie », on proposait de dépaver Paris afin de le macadamiser, la bataille de Juin se préparait. L'Assemblée voulait en finir avec les clubs, qui voulaient en finir avec l'Assemblée. Des deux côtés on avait hâte d'en venir aux mains. Le combat fut incertain pendant deux jours; la victoire resta à la civilisation et le général Cavaignac fut pour quelques semaines proclamé le sauveur de la patrie.

Pendant que le canon tonnait dans Paris et que la garde nationale ne faisait pas mauvaise figure devant les barricades, Chateaubriand agonisait. Écrasé sous le poids de ses quatre-vingts ans, resté presque seul de sa génération, l'ancien soldat de l'armée de Condé, le père du romantisme, celui que l'on appelait le patriarche des lettres françaises, s'en allait au milieu des rumeurs de l'insurrection qui bruissait près de sa demeure et arrachait parfois un cri de désespoir à ses lèvres déjà refroidies. Il mourut le 4 juillet, alors que les gardes nationaux accourus de toutes les régions de la France campaient encore sur nos places publiques. On le reporta au pays natal, sur un rocher qui baigne la mer et où il avait fait préparer sa tombe. La Bretagne vint le recevoir et l'accom-

pagna jusqu'à l'îlot du Grand-Bey. Lorsque, pendant le service funèbre, dans la petite église de Saint-Malo, l'orgue entonna l'air : *Combien j'ai douce souvenance!* un sanglot remua les foules.

Que les orléanistes aient porté sur Chateaubriand un jugement sans indulgence, cela se comprend; nul ne fut plus hautain, plus dédaigneux pour la dynastie de Juillet. Son récit de l'avènement de Louis-Philippe au trône est d'une ironie que l'on ne pardonne pas; mais les légitimistes ont été injustes à son égard et l'on peut en être surpris, car, après la révolution de 1830, il avait donné un grand exemple lorsque, fidèle à la foi jurée, il se retira de la vie publique. Les gens « bien élevés » trouvèrent qu'un tel esclandre était inconvenant et, parlant du pair de France démissionnaire malgré les caresses du nouveau roi, ils dirent : « C'est un poseur! » Poseur soit; mais il faillit en mourir de faim. Il laissait derrière lui son œuvre la plus considérable, les *Mémoires d'outre-tombe*; en les lisant, on put voir que sa vie avait été une et que le raisonnement qui l'avait attaché à sa croyance politique et religieuse ne lui avait pas permis d'en dévier. Au cours de son existence, il n'a prêté qu'un serment : fait rare et digne d'être signalé chez un contemporain du prince de Talleyrand.

Ses Mémoires soulevèrent des tempêtes. Sainte-Beuve, dont une femme d'esprit disait : « Il ressemble à une vieille femme qui a oublié de mettre son tour, » Sainte-Beuve, dont l'âme ne péchait point par l'excès des qualités chevaleresques, Sainte-Beuve l'a jugé avec une sévérité dont l'acrimonie n'est point absente. Lui, si bien informé d'habitude et amateur passionné de documents inédits, il n'a pas su que Mme de Chateaubriand écrivait, elle aussi, ses Mémoires, qui se développaient parallèlement à ceux de son mari, les complétaient et dans bien des cas

les éclairaient. Ces mémoires, écrits sur des cahiers reliés en maroquin rouge, je les ai lus. Plusieurs anecdotes relatées avec une sincérité toute conjugale expliquent l'ennui morbide qui a toujours pesé sur Chateaubriand; elles ont trait à des faits intimes, à des faits de famille que je ne crois pas avoir le droit de révéler; mais il en est une que je n'éprouve aucun scrupule à raconter, car elle concerne l'homme politique.

Sous l'Empire, alors que Chateaubriand, se considérant comme exilé, habitait dans la vallée d'Aulnay, il sortit un jour avec sa femme pour faire une promenade qui dura plusieurs heures. Lorsqu'il rentra, son jardinier, fort ému, lui raconta que deux messieurs étaient venus visiter la propriété et l'avaient interrogé. L'un de ces messieurs était grand, de visage sévère encadré de favoris noirs; il portait une redingote bleue, une culotte de peau et des bottes à revers; l'autre était petit, légèrement replet, de teint olivâtre et de physionomie très mobile; il semblait ne pouvoir tenir en place et frappait les arbustes d'une cravache qu'il tenait en main. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il s'écria : « Mais de quoi donc Chateaubriand se plaint-il? il est très bien ici. » Puis il s'éloigna, pendant que le grand monsieur questionnait le jardinier. Au bout de quelques minutes, le petit homme revint et dit : « Allons-nous-en. » On remit un rouleau de cinquante napoléons tout neufs entre les mains du jardinier, qui vit les visiteurs s'éloigner à cheval, escortés de deux domestiques en livrée verte.

D'après les portraits, Chateaubriand n'eut pas de peine à reconnaître Duroc et Napoléon. Sur les allées ratissées, il suivit la trace des pas de l'empereur et arriva jusqu'à un endroit où il vit un petit tas de sable sur lequel une branche de laurier cueillie à un arbre voisin était plantée. D'un coup de pied il éparpilla le monticule et découvrit

un gant. Si l'emblème du défi de la guerre venait d'être enterré par l'empereur lui-même, c'était une proposition de paix. C'est ainsi du moins que le comprit Chateaubriand; il se contenta de mettre le gant dans sa poche et de recommander au jardinier de garder le silence. Si Chateaubriand avait été l'ambitieux et le vaniteux que l'on a dit, il avait là une belle occasion de satisfaire sa vanité et son ambition; il eut l'orgueil de n'en point profiter.

L'année qui précéda sa mort, en 1847, pendant notre voyage en Bretagne, nous avions visité l'îlot du Grand-Bey et le tombeau qu'il s'y était préparé depuis longtemps. C'est Flaubert qui en fit la description :

« L'île est déserte, une herbe rare y pousse, où se mêlent de petites fleurs violettes et de grandes orties. Il y a sur le sommet une casemate délabrée avec une cour dont les vieux murs s'écroulent. En dessous de ce débris, à mi-côte, on a coupé à même la pente un espace de quelque dix pieds carrés, au milieu duquel s'élève une dalle surmontée d'une croix latine. Le tombeau est fait de troix morceaux : un pour le socle, un pour la dalle, un pour la croix. Il dormira là-dessous la tête tournée vers la mer; dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera, comme fut sa vie, désertée des autres et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir. Dans les tempêtes, elles bondiront jusqu'à ses pieds, ou, les matins d'été, quand les voiles blanches se déploient et que l'hirondelle arrive d'au delà des mers, longues et douces, elles lui apporteront la volupté mélancolique des horizons et la caresse des larges brises, et, les jours ainsi s'écoulant pendant que le flot de la grève natale ira se balançant toujours entre son berceau et son tombeau, le cœur de René, devenu froid, lentement s'éparpillera dans le néant au rythme sans fin de cette musique éternelle. »

Ce fut pour moi un vif regret de ne pouvoir assister aux funérailles de Chateaubriand et de ne pas l'escorter jusqu'à la dernière demeure qu'il s'était choisie; mais la mauvaise fortune s'était mêlée de mes affaires et j'étais au lit pour longtemps. J'avais été blessé pendant l'insurrection de Juin, et j'étais condamné à l'horizontalité. J'en profitais pour préparer le voyage en Orient que je comptais entreprendre en 1849; je vivais avec Champollion le jeune. avec Cornil Le Bruyn, avec Olivier Dapper, pendant que la ville de Paris pansait ses plaies, plus dangereuses que la mienne. Flaubert, obligé d'accompagner sa mère dans un voyage nécessité par des affaires de famille, n'avait pu venir me voir. Dès qu'il fut libre, vers le milieu du mois de juillet, il accourut. Il s'était installé à l'hôtel Richepanse, où d'habitude il prenait son logis, de façon à être plus près de ma demeure, et il passait une partie de ses journées avec moi.

En ce moment, il y avait je ne sais quelle foire établie aux Champs-Élysées ou sur l'esplanade des Invalides, et Flaubert y allait souvent, car les saltimbanques, les montreurs d'ours, les femmes géantes ont toujours eu le don de l'attirer. Un matin, je le vis entrer très gai, réprimant des envies de rire, un peu plus agité que de coutume, ayant l'air de préparer quelque plaisanterie dont il voulait, comme on dit, me faire la surprise. Il n'y manqua pas. — Mon lit était placé contre la muraille qui formait la cage de l'escalier, de sorte que j'entendais monter les personnes qui venaient me voir.

Vers quatre heures, un grand bruit se fit à mon étage, bruit confus, anormal, où je distinguais des voix, des encouragements, une sorte de bêlement plaintif et la marche de souliers ferrés. J'allais sonner pour m'enquérir de la cause de ce vacarme, lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement; Flaubert parut sur le

seuil; rayonnant de joie, il s'écria : « Ceci est le jeune phénomène! » et d'un coup de pied il poussa jusque auprès de mon lit le mouton à cinq pattes et à queue retroussée que, l'année précédente, nous avions vu à Guérande. Le cornac venait derrière, vêtu de sa blouse bleue, l'air narquois, le chapeau à la main et disant : « Tout de même, la montée a été rude! » Flaubert promenait le mouton qui s'oubliait sur le tapis, ordonnait aux domestiques d'apporter du vin et criait à tue-tête : « Ce jeune phénomène est âgé de trois ans, il est approuvé par l'Académie de médecine et a été honoré de la présence de plusieurs têtes couronnées! »

Quelques personnes qui étaient en visite chez ma grand'mère, dans le salon voisin, accoururent et restèrent stupéfaites de cette exhibition à domicile. Le cornac saluait poliment et vidait sa bouteille. Flaubert triomphait; il disait : « Ce n'est pas un bourgeois qui aurait imaginé cela! » Au bout d'un quart d'heure, je congédiai le mouton, son propriétaire, et je fis balayer ma chambre. La descente présentait des difficultés; le jeune phénomène glissait sur les degrés et risquait de briser sa cinquième patte. Le paysan se souvint du bon pasteur, il chargea le mouton sur ses épaules et s'en alla. Cette plaisanterie était restée dans le souvenir de Flaubert comme une action d'éclat. Un an avant sa mort, il me la rappelait et riait encore ainsi qu'au premier jour. Il se divertissait à ces farces, qu'il avait raison de qualifier d'énormes; celle-là lui avait coûté une centaine de francs, qu'il ne regretta pas; ce qui faisait dire à sa mère : « Il n'aura jamais d'ordre. »

Je me rétablissais lentement; dès que je pus faire quelques pas à l'aide de béquilles, dès que je pus être hissé dans un wagon, je partis pour Croisset, où Flaubert travaillait toujours mystérieusement à la *Tentation de saint*

Antoine, pendant que Bouilhet, moins réservé, nous lisait le premier chant de *Melænis*. Quoique la saison fût belle et que la verdure des rives de la Seine fût douce aux yeux, j'avais été pris d'une nostalgie de soleil; j'avais envie de voir des palmiers et de regarder des vols de cigognes passer dans le ciel. Je pouvais marcher à peu près; je voulais faire non pas un voyage, mais une excursion de quelques mois. Je m'en allai à Marseille; je m'embarquai pour l'Algérie et je descendis à Oran, où ne commandait plus Lamoricière, remplacé par le général Pélissier, qui devait être maréchal de France et duc de Malakof.

A ce moment, l'Algérie était en émotion et se préparait à recevoir les colons que la France lui expédiait. Les généraux qui avaient acquis leur renommée en guerroyant contre les Arabes, Lamoricière, Changarnier, Bedeau, Cavaignac, ceux en un mot que l'on avait surnommés les Africains, exerçaient une haute influence sur le gouvernement de la république, et leurs efforts se tournaient vers cette terre qu'ils aimaient et qu'ils avaient conquise. D'autre part, la révolution de Février, l'insurrection de Juin avaient produit dans les affaires industrielles et financières une perturbation excessive; le travail chômait et les ouvriers souffraient. On imagina de profiter de cette occurrence pour peupler l'Algérie et soulager les corps de métiers de Paris du trop-plein qui les encombrait; on promit des concessions de terre, on parla de la fertilité du sol, de la beauté du climat; les malheureux regardèrent du côté des « Iles », — l'île du Mississipi, disait Buvat, — ils se figurèrent que les cailles rôties y tombaient des nuages, et une quizaine de milliers d'individus demandèrent à partir.

Par les canaux et par le Rhône, ils gagnèrent les ports de Marseille et de Toulon, où ils s'embarquèrent. Ils

furent distribués sur les côtes, entre les frontières du Maroc et celles de la Tunisie. Pendant que j'étais à Oran, il en arriva une escouade de douze ou quinze cents. Le courage ne leur manquait pas, mais leur ébahissement était extrême. Les fines ouvrières parisiennes, trottant menu et en costume propret, s'en allaient par les rues, se sauvant de peur à la vue des chameaux et éclatant de rire en regardant les Arabes, que l'ample burnous et les plis du haïck font ressembler à de vieilles femmes. Les hommes étaient déçus. Qu'allaient-ils faire dans ce pays non défriché où la toute-puissance appartient au soldat, où l'administration ne s'étudiait pas assez à diminuer les difficultés dont l'établissement des colons était entouré? C'étaient pour la plupart des ouvriers d'art, ébénistes, graveurs, peintres de voitures, tapissiers, sertisseurs, qui jamais n'avaient mis la main au hoyau et ne savaient pas comment on fait fructifier la terre.

On choisit pour eux, entre Arzew et Oran, un emplacement magnifique, le ravin de Gudiehl, au pied de la montagne des Lions, qui les abritait du vent de la mer. Le paysage était admirable, l'herbe grasse, et il y avait une source. Si je ne me trompe, le village que l'on allait improviser devait s'appeler Saint-Cloud; les pauvres Parisiens recherchaient les noms qui pour eux étaient des souvenirs. Le général Pélissier, lourd, grognon, adoucissant autant que possible sa brusquerie naturelle, était venu les installer lui-même. Les pauvres gens étaient consternés : des planches pour construire la baraque, un paquet de sulfate de quinine pour combattre la fièvre, quelques outils pour défricher, et c'est tout. L'un d'eux me disait : « Qu'allons-nous devenir? » Un officier d'état-major, importuné de leurs doléances, s'écriait : « Mais de quoi se plaignent-ils? Il y a de l'eau! » De l'eau, les colons ne s'en souciaient guère, eux qui arrivaient de

Paris, des bords de la Seine, et ils ne savaient pas que, dans ce pays altéré, une source, si faible qu'elle soit, est un bienfait sans pareil. Je ne sais quel a été le sort de la petite colonie que j'ai vue préparer son premier gîte, mais je doute qu'elle ait prospéré, car la main qui fait jouer l'outil délié de l'ouvrier est inhabile à fouir le sol et à conduire la charrue.

Tout brutal qu'il était, et surtout qu'il affectait de le paraître, le général Pélissier était ému de la désespérance dont il était le témoin et encore plus des obstacles contre lesquels se heurtaient les nouveaux colons et qu'il ne lui avait pas été malaisé de prévoir. Ce bourru bienfaisant ne négligea rien pour atténuer les difficultés premières. Chaque jour un convoi de vivres partait d'Oran et allait porter le pain au groupe massé près de la montagne des Lions; il s'employa à caser dans la ville d'Oran ceux dont le travail pouvait être utilisé, et je sais que plus d'une fois il oublia sa bourse dans les visites qu'il allait faire à ceux qu'il appelait « ces farceurs de Parisiens ». Il avait alors cinquante-quatre ans et les paraissait bien; sa grosse tête blanche, ses larges épaules, sa taille courte, lui donnaient une apparence lourde que ne démentait pas la lenteur de sa marche. Son accent nasillard, toujours bourru, était désagréable à entendre, mais son visage dénotait une rare énergie. Il haïssait les journaux et tout ce qui touchait à la presse, car il n'avait pas oublié les torrents d'invectives que l'on avait répandus sur lui lorsque en 1845 il fit enfumer les Arabes dans les grottes de l'Ouled-Rhia. Il avait eu quelques aventures pénibles que l'on racontait sous le manteau et dont il ne se souciait guère. Il était redouté et considérait les soldats comme des pions d'échiquier qu'il faut savoir ne pas ménager lorsque les grandes parties sont engagées : on s'en aperçut à la prise de Sébastopol.

C'était un homme de guerre dans l'acception du terme, ne voyant que le but et ne reculant devant rien pour l'atteindre. J'ai entendu dire à des officiers de mérite qui, en Algérie et en Crimée, ont servi sous ses ordres, que, s'il avait été gouverneur de Paris en 1870-1871, la ligne d'investissement qui nous enserrait eût été brisée, car il eût utilisé pour la guerre de libération les forces que l'on conserva pour la guerre civile, et il eût ainsi, du même coup, fait reculer l'invasion et écrasé la Commune en son germe. On dira qu'en 1870 Pélissier aurait eu soixante-quatorze ans et que c'est là un âge qui n'est point propice aux victoires; soit : mais le feld-maréchal Radetzky avait quatre-vingt-trois ans lorsqu'il gagna la bataille de Novare.

Je ne vis que rarement le général Pélissier pendant mon séjour à Oran, car je m'éloignais volontiers de la ville. La grande plaine de la M'léta, qui s'étend entre le marais de la Macta et le lac Salé, m'attirait. Le *chamærops humilis*, ce palmier nain qui trace comme un fraisier, le lentisque, l'arbousier couvraient le sol où s'agitaient au vent quelques touffes d'alfa; çà et là, un dattier laissait retomber ses feuilles rongées par les sauterelles; des compagnies de perdreaux rouges s'envolaient au bruit de mon cheval; de maigres moutons noirs cherchaient pâture dans la lande, et le lac Salé reluisait au loin comme un miroir d'acier. J'avais des amis dans la plaine, parmi les tribus des Smélas et des Douars. J'allais dormir sous la tente au milieu des hommes, séparé des femmes par un rideau qu'elles soulevaient parfois, afin d'apercevoir le Roumi.

On avait essayé de fixer au sol, sur un emplacement déterminé, ces deux tribus qui nous sont fidèles depuis la conquête et on leur avait bâti des villages. Peine perdue : les nomades vivaient sous la tente en poil de chameau; leurs maisons nouvelles et bien construites servaient

d'étables pour le bétail, de greniers pour les céréales, mais nul n'y habitait, nul n'y couchait. Aujourd'hui ces villages, que j'ai vus solides et tout neufs, doivent être tombés en ruine, car l'incurie arabe n'aura jamais pansé les blessures que le temps leur a faites. Je sortis de la province d'Oran et j'entrai au Maroc; laid pays, lourde race, sans élégance, sans grandeur et sans goût. Des peintres, curieux de couleur et de contrastes, en ont reproduit quelques aspects et croient y avoir trouvé l'Orient : singulier Orient, que les véritables Orientaux appellent le *moghreb* : le couchant.

J'allais au hasard devant moi, sans but défini, n'apprenant pas grand'chose, me mêlant aux cavaliers Douars pour assister à une chasse au lion, où l'on ne fit pas « buisson creux »; regardant, à l'heure de la fête des moissons, ces luttes étranges où deux hommes excités par les cris des spectateurs et les ronflements du darabouck, cherchent à se donner des coups de talon dans la nuque; forçant à cheval les perdreaux rouges et les couvrant d'un burnous lancé comme un épervier; perdant mon temps en flâneries fécondes et retournant à la vie errante. Mes amis les Arabes me volèrent des foulards, de la poudre, des paquets de tabac, mais leur kousskoussou ne m'en parut pas moins bon, je n'en dormis pas moins en sécurité auprès d'eux et je n'en faisais pas moins des vers, que j'envoyais à Flaubert. Il les communiquait à Bouilhet, qui m'en expédiait de meilleurs que les miens :

Lorsque tu sortiras des ondes Libyennes,
Le front tout jaune encor des baisers du soleil
Et roulant dans ton cœur mille choses lointaines
A raconter, le soir, près du foyer vermeil.

Les lettres de Flaubert étaient tristes; il se plaignait de tout : de sa santé, dont les soubresauts violents lui laissaient peu de repos; de Rouen, qui lui déplaisait; de la pluie,

qui tombait; de la *Tentation de saint Antoine*, qui lui donnait grand mal; de la vie qu'il entrevoyait dans l'avenir, vie dénuée, close, sans horizon, sans ouverture, et toujours il terminait en disant : « Que tu es heureux! » Louis de Cormenin, de son côté, n'avait pas des idées beaucoup plus gaies; ses déceptions politiques le rendaient morose et il préparait déjà sa candidature pour les élections générales de 1849. Il me demandait ce que je pensais de telle discussion qui avait remué l'Assemblée nationale, et je n'osais lui avouer que je n'avais pas ouvert un journal depuis mon départ de Paris.

Quand je revins en France, dans les derniers jours du mois de novembre 1848, je fus surpris du changement qui s'y était opéré pendant mon absence. Lors de mon départ, le général Cavaignac était un grand homme, un sauveur. — « Ah! sans lui, nous étions perdus! » — A mon retour, il n'en était plus ainsi; la girouette française avait tourné : « Cavaignac est un révolutionnaire comme les autres! » — C'est là tout ce que l'on put répondre à mes questions. La foule s'empressait au théâtre du Vaudeville pour applaudir un pamphlet en cinq actes intitulé : *la Propriété, c'est le vol*, où Virginie Octave, une actrice charmante, représentait Ève dans le costume historique. On y jouait au vif Proudhon, Crémieux, Jules Favre; bientôt, dans la *Foire aux idées*, on allait mettre en scène Marrast, Ledru-Rollin et bien d'autres. Cette fois, et résolument, « la réaction relevait la tête »; les auteurs invoquaient l'exemple d'Aristophane, et cependant entre Aristophane et eux il n'y eut jamais rien de commun. L'élection présidentielle préoccupait le pays et l'agitait. Avouerai-je que, le 10 décembre 1848, alors que les électeurs s'empressaient dans les salles de vote, Flaubert, Bouilhet et moi, nous étions à Rouen, au coin du feu, lisant les *Amours d'Hippolyte* de Philippe Desportes, nous extasiant sur le sonnet

d'Icare et ne pensant guère que nous avions des devoirs à remplir[1]?

César ou Brutus, que nous importait! Nous ne trouvions en nous rien qui s'intéressât à la politique et en réalité nous étions forclos à tout ce qui n'était pas les choses d'art et de littérature. Je ne sais si nous étions coupables, mais nous étions de bonne foi, et cela mérite indulgence. Un seul fait nous frappa, c'est que la légende napoléonienne était restée tellement vivace dans les cœurs, qu'il avait suffi au prince Louis Bonaparte, uniquement connu par ses équipées de Strasbourg et de Boulogne, de se présenter pour triompher de ses concurrents. Il est inutile et il ne serait pas généreux de rappeler aujourd'hui le nom des personnages qui ne lui marchandèrent ni leur concours, ni leur appui.

Ce fut vers la fin de décembre que j'entrai en rapport avec un homme qui avait eu son heure de célébrité et qui maintenant semble bien oublié. Toujours mû par la pensée de mon prochain voyage, je recherchais les personnes qui, ayant vécu en Orient, pouvaient me donner ces renseignements pratiques que l'on ne trouve pas dans les livres. J'appris que Lœve-Veimars venait d'arriver à Paris; il avait été longtemps consul à Bagdad; un de mes oncles le connaissait et je me fis présenter à lui, afin de lui parler de Ninive, de Corsabad, de Hillah, du Tigre, de l'Euphrate, d'Aroun-al-Raschid et de Giaffar le Barmécide. Je l'abordai avec curiosité, car il avait laissé dans le monde élégant et dans le monde des lettres la réputation d'un viveur et d'un écrivain. Je fus déçu. Il n'avait alors que quarante-sept ans, mais les soins qu'il prenait de lui-

1. Scrutin du 10 décembre 1848. Suffrages exprimés : 7 327 345, Napoléon Bonaparte, 5 434 226; Cavaignac, 1 448 107; Ledru-Rollin. 370 119; Raspail, 36 920; Lamartine, 17 910; Changarnier, 4 790. Voix perdues, 12 600.

même, ses favoris teints, sa perruque artistement disposée, réparaient mal « des ans l'irréparable outrage ». Il me parut un vieillard fatigué, coquet, empressé de plaire, précieux dans son langage : Narcisse ridé que les cosmétiques fanaient sans pouvoir le rajeunir. Était-ce donc là ce beau Lœve-Veimars qui « traînait tous les cœurs après soi », qui d'un mot établissait la réputation d'un tailleur, et dont la recherche, citée partout, était considérée comme un modèle inimitable?

C'était lui; l'âge, les voyages, les déceptions avaient pesé sur lui et en avaient fait un « vieux beau » qui était passablement laid. Il était de race juive et d'origine allemande. Il essaya du commerce, qui ne lui convint guère; Paris l'attirait, il y arriva et se jeta dans les lettres, au petit bonheur. Il savait l'allemand et en tira profit; ses débuts prouvèrent que, s'il avait des principes, il avait peu de scrupules. Il publia le *Violon de Crémone* et le signa de son nom. Ce fut un succès. Ce conte, dont la fantaisie à la fois violente et attendrie dénote une force de conception peu commune, passa de main en main, fut remarqué et signala Lœve-Veimars à l'attention des dilettantes littéraires. Il jouissait de son triomphe, lorsqu'un journaliste qui connaissait les *Contes d'Hoffmann* dévoila la supercherie, et restitua le *Violon de Crémone* à son véritable auteur. Lœve-Veimars ne se déconcerta pas pour si peu, et se contenta de publier une traduction des *Contes fantastiques*, qu'il restitua à Hoffmann .Le tour fut trouvé plaisant et Lœve-Veimars passa pour un garçon d'esprit.

De ce moment, tous les recueils périodiques lui furent ouverts, et sa collaboration fut une bonne fortune. De la *Revue de Paris* il passa à la *Revue des Deux Mondes*, dont il fut un des écrivains les plus assidus. Il excellait aux portraits d'hommes politiques, dont il faisait volontiers l'anatomie, car sa plume avait le tranchant d'un scalpel.

Les lettres n'étaient pour lui qu'une occupation secondaire et son ambition était d'être un homme du monde. Il parvint à entrebâiller la porte de quelques salons, mais il ne put jamais franchir le seuil de ces petits cénacles privés où les relations et la naissance donnent seules les grandes entrées. En revanche, il fut un habitué de l'Opéra, du Théâtre-Italien, et surtout des réunions officielles, où se rencontrent les grands hommes du moment et où se distribuent les faveurs. De celles-ci il avait cure, car il n'était point riche et désirait le devenir. Il dépensait beaucoup; l'entretien de son élégance lui coûtait plus qu'il ne gagnait. Son coiffeur, son baigneur, son parfumeur étaient de choix; la dentelle de ses jabots venait de chez la bonne faiseuse; on ne le voyait jamais qu'en gants couleur paille, frisé, pommadé, tiré à dix-huit épingles. Il était recherché, et bien des cœurs féminins ont battu pour lui.

Je crois qu'il était bon meunier et qu'il savait extraire plus d'une mouture de son sac. La caisse de la *Revue de Paris* ou de la *Revue des Deux Mondes* n'était pas seule à payer ses articles; la caisse des ministères a dû en savoir quelque chose. Ces articles, souvent agressifs et ménageant peu l'épiderme des gens, lui valurent une mésaventure. Véron, directeur de l'Opéra, savait que M. Thiers, ministre de l'intérieur, avait l'intention de le remplacer; il lui présenta Lœve-Veimars comme un successeur possible. M. Thiers, dont Lœve-Veimars avait été quelquefois le porte-plume, accepta et fit des promesses. Il avait compté sans le maréchal Sébastiani, qui se souvint que Lœve-Veimars ne lui avait témoigné que peu d'égards dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1833. Le véto du maréchal fut absolu. Véron, qui avait joué au plus fin, fut trompé dans ses espérances. M. Thiers ne le maintint pas à l'Opéra, dont Duponchel fut nommé direc-

teur, à la condition d'intéresser Lœve-Veimars dans l'entreprise. Duponchel trouva plus économique de faire un sacrifice immédiat, et il se débarrassa de Lœve-Veimars en lui donnant une centaine de mille francs, qui apaisèrent quelques créanciers sans patience. M. Thiers, auquel Lœve-Veimars avait rendu des services dans la presse quotidienne, le décora, lui conféra le titre de baron, et l'expédia en Russie avec une mission secrète.

Ce fut sous le ministère Molé, pendant la coalition, que Lœve-Veimars fit son coup de maître où l'on reconnut le traducteur d'Hoffmann sans le nommer. Il écrivit un article redoutable contre le comte Molé et lui en fit communiquer les épreuves. L'article fut jeté au feu, et Lœve-Veimars partit pour Bagdad en qualité de consul de France. Comment ce Parisien raffiné parvint-il à s'accommoder des Turcs, des Persans, des Bédouins au milieu desquels il était forcé de vivre? comment put-il se passer des coulisses de l'Opéra, du café de Paris et du froufrou des falbalas? Je n'en sais rien; mais il rapportait des bords du Tigre des impressions qui m'ont paru médiocres; il me disait d'une voix navrée : « Mais, malheureux jeune homme, vous ne trouverez même pas un filet de bœuf dans tout le pachalik. » Lorsque je lui avouai que le filet de bœuf m'intéressait peu, il me répondit : « Eh bien, alors, allez! Mais à votre place je ferais le voyage du boulevard des Italiens, c'est encore le plus curieux que l'on puisse faire. » Le gouvernement de la république l'avait destitué, et il en était fort mécontent. Il ne regrettait pas Bagdad, mais il regrettait sa place. Il sut se la faire rendre; on l'envoya à Caracas, et il mourut en 1854, au moment où il venait d'être nommé consul général à Lima.

Parmi les fantômes qu'évoquent mes souvenirs, Lœve-Veimars fut un des plus célèbres; qui s'en douterait aujourd'hui? C'est à peine si son nom est connu de la

jeune génération ; l'oubli descend vite en France et ailleurs sur ceux qui n'ont point fait œuvre durable. Au spectacle, sur les promenades, on se le montrait du doigt et l'on disait : C'est lui! Pendant les entr'actes, à sa stalle d'orchestre, il se tenait immobile sous le jeu des lorgnettes et n'en était pas gêné. On s'écartait lorsque, dans les couloirs de théâtre, il passait en souriant, comme un souverain auquel les hommages sont dus. Il a publié une trentaine de volumes, qui tous ont été bien accueillis du public et dont les titres mêmes sont ignorés. Du reste, lorsque je le vis, il avait une vague idée de l'obscurité qui commençait à l'envelopper; la chaîne qui le reliait à ses contemporains avait été brisée par son absence; il me disait : « Je ne suis plus au courant de rien; je me produis l'effet d'un revenant. » Il me rappelait ces vieux amateurs qui, au temps de ma jeunesse, parlaient avec admiration de Talma, de Mlle Duchesnois, de Mlle Bourgoin et que nous regardions sans les comprendre. Il eut son importance cependant, et ce fut lui, je crois, qui donna le ton à ces *Chroniques politiques de la quinzaine* de la *Revue des Deux Mondes* où Eugène Forcade et son successeur ont acquis leur notoriété. Plus tard, peut-être quelque chercheur, voulant reconstituer l'histoire anecdotique du règne de Louis-Philippe, découvrira-t-il les portraits politiques tracés par Lœve-Veimars avec une verve que l'on admirait, et leur empruntera-t-il une ou deux citations. C'est tout ce que peut espérer cet homme auquel nulle gâterie, nul succès, nulle adulation n'ont été épargnés.

Je me suis étendu sur ce personnage, parce qu'il est un exemple dont il faut tenir compte. Quel que soit le bruit qui se fait autour d'une œuvre, quelles que soient les acclamations qui accueillent un nom, on ne sait jamais, on ne peut jamais savoir si l'œuvre survivra, si le nom

persistera. Le groupe des cent ou des deux cents gens de goût qui, dans chaque siècle, constitue ce que l'on appelle la postérité, est plus sévère que les foules, et son jugement est sans appel. Tel livre dont on a vendu deux cent mille exemplaires lorsqu'il a été mis au jour, ne trouve plus un acheteur au bout de vingt ans. Bien plus, quelques-uns ont si bien disparu, que l'on n'en peut retrouver vestige que dans les dépôts publics; ils sont retournés à la pâte de papier. L'engouement est extrême, le dédain est excessif; la mode s'y met et chacun devient aveugle dans ses entraînements. Il faut être très fort pour y résister : Chateaubriand admirait Parny, qui maintenant nous fait sourire.

Je suis contemporain de succès littéraires qui sont pour surprendre. Certaines œuvres n'ont pas seulement excité une curiosité extraordinaire, elles ont eu sur les mœurs du temps, sur l'appréciation des faits, sur la politique générale une influence qu'il est impossible de nier. Les *Mystères de Paris* ont révolutionné toutes les têtes, ont donné l'impulsion à l'étude des questions sociales et n'ont pas été étrangers, a-t-on dit, à la commotion de février 1848. On faisait queue à la porte des librairies e des cabinets de lecture pour emporter les volumes encore humides et à peine brochés. Les *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, par Marco Saint-Hilaire, ont fait la fortune du *Siècle*. C'est du moins ce que me disait Chambolle, rédacteur en chef du journal, qui estimait que ces anecdotes d'almanach lui avaient valu plus de vingt-cinq mille abonnés; il en riait et en rougissait; mais les listes de renouvellement ne pouvaient lui laisser aucun doute à cet égard. Ce que l'avenir fera des chefs-d'œuvre d'Eugène Sue et des récits de Marco Saint-Hilaire, on peut déjà le prévoir. J'ajouterai qu'il a été tiré des centaines de milliers d'exemplaires de *Cœlina ou l'Enfant*

du mystère, de Ducray-Duminil. O gens de lettres, mes frères, que ceci serve à nous rendre modestes[1] !

1. Ducray-Duminil était rédacteur de la partie littéraire des *Petites affiches* (1790) ; lorsqu'il rendait compte d'une pièce de théâtre tombée, il terminait invariablement son article par cette phrase restée proverbiale : « C'est l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche. » C'est tout ce qui subsiste de lui : il a publié cent douze volumes.

CHAPITRE XII

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

Au mois de février 1849, j'étais à Rouen, chez Gustave Flaubert; je lui parlais, un soir, de mon voyage, et lui détaillais l'itinéraire que je comptais suivre. Il eut un mouvement de désespoir et s'écria : « C'est odieux de ne pouvoir aller avec toi ! » Ma nuit fut troublée. Je pensais à ce pauvre garçon claquemuré dans sa vie solitaire, se transportant de Rouen à Croisset, de Croisset à Rouen, rêvant les espaces, le désert, les fleuves bibliques, et condamné, malgré sa jeunesse, à l'existence d'un vieux savantasse de province. Je résolus de tenter un effort pour lui ouvrir ces régions d'Orient auxquelles il aspirait. Le matin, j'assistai à la visite de l'Hôtel-Dieu, dont le docteur Achille Flaubert, frère de Gustave, était le chirurgien. Resté seul avec Achille, j'abordai la question : « Gustave désire passionnément faire avec moi le voyage que je vais entreprendre; Mme Flaubert s'oppose à ce que ce projet se réalise; ne peut-on lui expliquer que le séjour dans les pays chauds sera favorable à la santé de son fils et obtenir ainsi une autorisation de départ que seul, en qualité de médecin, vous pouvez lui demander? » Achille me répondit : « Ce ne sera pas facile, mais j'essayerai. » Le hasard nous servit; le docteur Jules Cloquet, qui avait été lié avec le père Flaubert, était resté en correspondance

avec la mère de Gustave; à ce moment même et sans qu'il en eût été sollicité, il terminait une de ses lettres en disant : « Votre fils devrait voyager, ça lui ferait du bien. » Achille tint parole; un matin, à déjeuner, Mme Flaubert, dont le visage semblait plus glacial encore que de coutume, dit à Gustave : « Puisque cela est nécessaire à ta santé, va-t'en avec ton ami Maxime, j'y consens. » Je ne contins pas ma joie; Flaubert devint très rouge et remercia sa mère.

Je m'attendais, de la part de Gustave, à une explosion d'enthousiasme; il n'en fut rien: cette autorisation qu'il désirait avec une intensité douloureuse, lui causa une sorte d'accablement dont je fus stupéfait. On eût dit qu'il y avait chez lui une détente subite d'aspiration et que son projet n'avait plus de prix du moment que l'exécution en devenait certaine. Cette observation, que je faisais pour la première fois, m'affligea; j'eus lieu de la renouveler souvent, car le rêve le satisfaisait bien plus que la réalité. Il désirait les choses avec une ardeur qui allait jusqu'à la souffrance, se désolait de ne les pouvoir obtenir, maudissait la destinée, nous prenait à témoin de son infortune, et dès qu'il était mis en possession de l'objet de ses convoitises, se trouvait déçu et s'en occupait à peine. « Plus grands yeux que grand ventre, » disait ma grand'-mère, qui le connaissait bien.

Il avait dans l'esprit je ne sais quelle force lenticulaire qui grossissait les choses qu'il regardait à distance; dès qu'il les saisissait, il s'en dégoûtait, car alors il les voyait dans des proportions amoindries. Il a passé sa vie à se jouer à lui-même la fable des *Bâtons flottants*, toujours dupe de la vision lointaine et s'indignant toujours d'être forcé de constater son erreur. Il se montait la tête, comme on dit, il imaginait des splendeurs, des merveilles, des jouissances infinies, se trompait lui-même

et accusait l'art, la nature, le plaisir de le tromper, parce qu'il avait rêvé qu'ils lui donneraient plus qu'ils ne peuvent comporter. Cette prédominance de l'imagination surexcitée par une existence solitaire, par l'habitude du travail nocturne, par un défaut de mesure naturel, lui ont valu des déconvenues qui parfois ont été très douloureuses. Lorsqu'on lui enlevait un sujet de plainte, on eût dit qu'il souffrait de n'avoir plus à se plaindre, et lorsqu'on le mettait en présence d'une action qu'il s'était désespéré de ne pouvoir faire, il semblait dire : A quoi bon? s'en détournait et retombait dans sa rêverie. Souvent il répétait le mot de Michelet : « Il n'y a de tentant que l'impossible; » mais dès que l'impossible lui devenait possible, il le dédaignait. Je ne vois guère qu'une grande fortune qui eût pu le satisfaire; et encore j'entends par fortune, non pas les richesses d'un banquier ou d'un souverain, mais le coffre des contes arabes, le coffre inépuisable qui toujours et de lui-même se remplit à mesure qu'on le vide.

Il avait employé bien des heures à combiner ce qu'il appelait « un hiver à Paris », fantaisie prodigieuse dans laquelle il avait mêlé les monstruosités de l'empire romain, les élégances de la Renaissance, les féeries des *Mille et une Nuits*. Il prétendait avoir fait un calcul approximatif et disait : « Ce serait l'affaire d'une douzaine de milliards, tout au plus! » Ces songeries s'emparaient de lui, l'immobilisaient et lui donnaient l'apparence d'un mangeur d'opium emporté dans sa vision. Il vivait au-dessus des nuages, la tête dans un rêve d'or. C'est là une des causes qui lui faisaient le travail si pénible. Il était toujours obligé de ramener son esprit, qui toujours s'en allait au delà de son occupation présente. Il était insatiable, et ce qu'il obtenait lui donnait envie d'avoir ce qu'il ne pouvait obtenir. Comme je lui disais : « Enfin, nous

remonterons le Nil ensemble, » il me répondit : « Oui, mais nous ne nous baignerons pas dans le Gange et nous n'irons pas à Ceylan, qui fut la vieille Taprobane; » et plusieurs fois il répéta : « Taprobane! Taprobane! quel joli nom! »

Il me déclara qu'il ne pourrait partir qu'après avoir terminé la *Tentation de saint Antoine*; cela rejetait notre départ à la fin de septembre, au plus tôt; j'accédai sans discussion à ce qu'il me demandait, et je revins à Paris. J'y étais à peine depuis huit jours, que Mme Flaubert vint m'y trouver. Je fus très surpris de la voir entrer chez moi. « J'ai désiré causer avec vous, me dit-elle; on m'affirme qu'il est indispensable que Gustave passe deux années dans les pays chauds et que sa santé exige cette longue absence : je me résigne; mais il y a d'autres pays chauds que l'Égypte, la Nubie, la Palestine, la Perse et l'Asie Mineure; un tel voyage me semble bien fatigant et je prévois des dangers qui me troublent. Je viens donc vous demander de renoncer à votre projet et d'aller simplement vous établir pendant deux ans à Madère avec Gustave. Le climat est beau, lui sera favorable, et je ne serai pas tourmentée. » Je lui demandai si son fils avait eu connaissance de sa démarche; elle secoua négativement la tête. Ma réponse fut très nette : le voyage auquel je me préparais faisait partie de mes études; il terminait en quelque sorte l'apprentissage que je m'étais imposé; à aucun prix je n'y renoncerais. Ma réponse déconcerta Mme Flaubert, qui n'insista plus; mais je ne suis pas certain qu'elle me l'ait jamais pardonnée.

Pendant que je hâtais mes préparatifs et que Flaubert travaillait avec ardeur, l'Assemblée constituante allait disparaître pour céder la place à l'Assemblée législative. Le brouhaha électoral remuait la France; les professions de foi les plus baroques couvraient les murailles; on

semblait deviner que la bataille décisive était sur le point de s'engager; chacun voulait y frapper son coup, et les partis qui divisaient le pays, — bonapartistes, légitimistes, orléanistes, fusionnistes, républicains doctrinaires, républicains démocrates, socialistes, — faisaient effort pour se trouver en présence dans la nouvelle assemblée. Louis de Cormenin se présenta dans le Loiret, qui avait huit députés à élire : il arriva le neuvième sur la liste. Il se produisit alors un fait peu connu et que je tiens à rappeler. Au lendemain de son échec, Louis fit publier la lettre suivante dans le *Journal du Loiret*, dont il connaissait le directeur :

« Mon cher ami, permettez-moi de me servir de la voie de votre journal pour remercier les quinze mille électeurs qui me sont restés fidèles. Trop modéré pour les hommes avancés, trop avancé pour les hommes modérés, j'ai succombé conséquent à moi-même et comme entraîné sous le poids de ma propre logique. J'ai rêvé la république de Lamartine; je la sens en moi, je ne la vois nulle part. L'avenir dira qui s'est trompé. Battu du scrutin, je n'en garde pas moins un vrai dévouement pour mon pays, une sincère reconnaissance pour le Loiret. Je puis tomber souvent, je ne veux démériter jamais. »

La déception pour Louis fut pénible, car il avait eu des motifs sérieux de croire qu'il serait envoyé au corps législatif. D'autres déceptions furent plus amères que la sienne et lui permirent de montrer sa grandeur d'âme. Lamartine non plus n'avait pas été élu député. Lamartine qui, après l'aventure de février, aurait pu prendre la France qui se donnait à lui, si, au lieu d'être un poète, il n'avait été qu'un homme d'État, Lamartine, que dix départements[1]

1. Seine, Côte-d'Or, Bouches-du-Rhône, Saône-et-Loire, Ille-et-Vilaine, Dordogne, Finistère, Gironde, Nord, Seine-Inférieure.

avaient choisi pour représentant l'année précédente, Lamartine, auquel Paris avait donné 259 800 voix, ne trouva pas en 1849 un collège électoral qui voulût l'accepter. Partout il échoua. Si, malgré ce déni de justice et cette ingratitude, il fit partie de l'Assemblée législative, c'est à Louis de Cormenin qu'il le dut.

Le lendemain du jour où Louis avait écrit la lettre que j'ai citée, un des élus du Loiret, M. Roger, mourut subitement. Le siège vacant revenait en quelque sorte de droit à Louis de Cormenin, qui, à quelques voix près, avait touché à l'élection. Cette fois, toutes les chances sont en sa faveur et il est presque certain de réussir. Que va-t-il faire? Il écrit au directeur du *Journal du Loiret* :

« 22 mai 1849. Mon cher ami, j'apprends à l'instant que M. Roger vient de succomber, frappé par le choléra. Je pense que c'est le devoir de tout candidat de faire la place libre à M. de Lamartine, qu'un ostracisme brutal a rejeté même dans son département. Le génie est au-dessus des partis. Prendre M. de Lamartine ce serait grandir le département du Loiret, et j'ose espérer, mon cher rédacteur, que vous joindrez votre voix à la mienne pour le ramener à la législature. Le nommer, c'est consacrer et honorer le suffrage universel. »

L'appel de Louis de Cormenin fut entendu, les électeurs du Loiret réparèrent l'injustice de la France, et grâce à eux Lamartine ne fut pas exclu de l'assemblée des représentants du peuple; mais celui qui s'était sacrifié pour lui perdait une occasion qu'il ne retrouva plus d'entrer dans une carrière où le poussaient toutes ses aptitudes. Il put regretter de ne pas appartenir aux assemblées législatives de son pays, mais il ne regretta jamais de s'être effacé devant Lamartine.

Peu de temps après la réunion de la Législative, qui tint sa première séance le 28 mai 1849, un des auteurs

de la révolution de Février, celui dont l'alliance avait brisé la popularité de Lamartine, Ledru-Rollin, allait disparaître de la scène politique et n'y jamais remonter. C'était le petit-fils du fameux Comus, dont le vrai nom était Ledru, et qui fut en son temps un célèbre prestidigitateur. Son descendant fut moins habile et ne sut pas en temps opportun escamoter la muscade. A distance et à travers le souvenir, il est impossible de comprendre l'influence que Ledru-Rollin exerça. C'était une sorte de bellâtre, coiffé en coup de vent, portant la tête de trois quarts, avec de grosses joues bouffies et des pâleurs subites qui dénonçaient un cœur peu sûr de lui. Il était vide et sonore; ses discours redondants sentaient la rhétorique; rien de fin, rien d'ingénieux, rien de grand. La phrase était peu correcte; il faisait de l'éloquence, comme une grosse caisse fait de la musique. En lui nulle distinction de race, nulle distinction acquise; il était commun, et la boursouflure de son esprit semblait avoir envahi son corps. Après 1848, il faillit être dictateur; on tremble en pensant à ce que serait devenue la France sous un si pauvre homme. Il ne suffit pas d'être gros pour être fort, et Ledru-Rollin était faible de toute façon, par le cerveau, par le talent, par le caractère. Il justifiait la parole de Stuart Mill : « La tendance du gouvernement représentatif incline à la médiocrité. »

En 1849, cinq départements lui conférèrent le mandat de député; ébloui de ce succès, il s'imagina qu'il n'avait qu'à étendre la main pour saisir le pouvoir. Tout de suite il entama la lutte; il voulut se faire élire président de l'Assemblée et fut battu par Dupin, un vieux renard auquel la malice ne manquait point. La France était alors engagée dans l'expédition de Rome; Ledru-Rollin ne vit là qu'une occasion de protester. Comme tous les Tarquins politiques qui oublient volontiers qu'ils ont souvent

essayé de violer Lucrèce, il cria au viol de la constitution; on ne l'écouta guère; il proposa de mettre les ministres en accusation et obtint 8 voix contre 377. Il était acculé par son parti, auquel il avait fait des promesses, et, se sentant fourvoyé, il voulut tenter un appel aux armes. Le 13 juin, il ramassa au Palais-Royal quelques artilleurs de la garde nationale, il entraîna Guinard, nature étourdie et chevaleresque, s'empara du Conservatoire des Arts et Métiers, fit des proclamations ampoulées et eut tout juste le temps de se sauver par un vasistas, d'où il ne dégagea sa rotondité qu'avec peine. Il put se cacher et fuir en Angleterre, où il se mêla à des conspirations régicides qu'il aurait dû toujours ignorer. Il est rentré en France après 1870; il y est mort; on l'a enterré au Père-Lachaise et on a dressé une statue sur son tombeau; ce marbre est tout ce qui peut rester de lui.

Le 13 juin, la garde nationale avait été convoquée et j'étais sous les armes avec mon bataillon, placé en réserve dans le jardin des Tuileries. Le général Changarnier, qui s'étonnait alors que le président de la république ne se laissât pas transporter du palais de l'Élysée au palais des Tuileries, coupa court à cette tentative d'insurrection et rabroua les émeutiers. C'était, du reste, une échauffourée sans valeur; les hommes qui la conduisaient étaient d'une rare nullité, et c'est grand honneur qu'on leur fit de paraître les prendre au sérieux. Le parti conservateur ne fut guère plus sage que ces jocrisses révolutionnaires. Il se porta à l'imprimerie du journal *le Peuple*, que rédigeait Proudhon, et en brisa les presses. Ce fait fut odieux; ravager la propriété d'un homme parce qu'il a dit : « La propriété, c'est le vol, » c'est mettre son axiome en pratique et lui donner raison. Mais, en temps de révolution, qui donc pense à la morale, et les partis ne font-ils pas assaut d'insanités? Les jacobins qui tentèrent ce soulève-

ment et les journalistes qui les protégèrent furent bien imprudents : ils n'eurent point assez d'invectives contre notre armée qui opérait sous Rome; cette armée, ils la retrouvèrent dans les rues de Paris, à la journée du 2 décembre.

Dès le mois de juin 1849, les esprits sagaces pouvaient prévoir ce dénouement, mais ni Flaubert ni moi nous n'y pensions; seul Louis de Cormenin, secouant la tête, disait quelquefois : « On fait trop de sottises; un beau jour, nous nous réveillerons en présence d'un grand sabre qui fera taire tout le monde. » Ce n'est pas que le gouvernement péchât par excès d'indulgence. Dans les années 1849, 1850, 1851, les procès de presse furent incessants, et les condamnations d'une sévérité absurde. Les maisons de détention regorgeaient d'écrivains politiques, et le produit des amendes n'était pas perdu pour les caisses de l'État. Cela ne nuisit pas à la réputation de certains journalistes. « Plus de prison que d'esprit, » disait Harel en parlant de Fontan, que persécuta la Restauration. L'heure n'était pas clémente aux écrivains; ceux qui n'avaient pas de moyens d'existence personnels, ou qui ne s'étaient pas jetés dans la bataille politique, risquaient de faire maigre chère.

C'était le cas de Théophile Gautier, que je connus dans ce temps-là par l'intermédiaire de Louis de Cormenin. Il habitait encore son petit hôtel de la rue Lord-Byron, dans le haut des Champs-Élysées, et il se trouvait réduit à la portion congrue de son feuilleton hebdomadaire de la *Presse*, auquel Émile de Girardin avait attaché des émoluments peu considérables. La révolution de Février avait surpris Théophile Gautier en pleine fortune. Son talent l'avait rendu célèbre; on savait que c'était un poète de haute volée et un grand prosateur; les journaux, les revues, les éditeurs s'offraient à lui; il vivait large-

ment, sinon selon son goût; il avait une voiture et deux petits chevaux blancs dont il raffolait; il avait peut-être escompté l'avenir. La révolution de Février annula ses traités, interrompit ses travaux et lui laissa pour compte quelques sommes qu'il avait touchées en avance. Il les remboursa, mais avec quelles peines, avec quel labeur! Ceux qui l'ont connu à cette époque et pendant les dix années qui suivirent peuvent seuls le savoir. Il faisait contre fortune bon cœur et se raidissait, car il soutenait sa famille, qui était onéreuse. Sa vie, inconcevablement laborieuse, a été occupée à subvenir aux besoins de quatre ou cinq existences qui s'étaient accrochées à lui et sous les exigences desquelles il a pu ne pas fléchir, grâce à sa santé et à sa vigueur.

Plus tard, je parlerai de celui que Baudelaire appelait le maître impeccable, car je fus de son intimité et je l'ai tendrement aimé, quoique nous eussions des façons de voir qui n'étaient pas souvent pareilles. Il n'a jamais occupé la place qui était due à son talent hors de pair; il le savait et s'en irritait. Une fois il me dit en souriant : « J'ai porté des cheveux trop longs au temps de ma jeunesse, cela m'a nui dans la considération des bourgeois et m'a toujours empêché d'arriver. » En 1849, j'allais le voir fréquemment; il habitait de préférence une sorte d'atelier situé en haut de sa maison; là, il était seul et tranquille. De sa ferme et ronde écriture, il écrivait le nombre de pages nécessaires à son feuilleton, et lorsque cette besogne était terminée, il s'accroupissait comme un Turc sur un divan, appliquait un coussin contre sa poitrine et s'en allait dans je ne sais quel monde enchanté, où il passait quelques bonnes heures. Pour échapper aux lancinements de la vie qui alors lui étaient aigus, il faisait des vers, des vers de huit syllabes dont le rythme l'avait séduit. C'est à cette époque qu'il a

composé presque toutes les pièces d'*Émaux et Camées*. Un jour, je lui portai la *Délivrance de Sakountala*, traduite par Chézy, qu'il ne connaissait pas encore. Il en fut ravi; il examinait avec une joie d'enfant les caractères sanscrits placés en regard du texte; il méditait un voyage dans l'Indoustan et voulait traduire le *Mahabarata* en vers français. De tout cela il résulta plus tard le ballet de *Sakountala*, dont Ernest Reyer a fait la musique et qui fut applaudi à l'Opéra.

La politique exaspérait Gautier, qui rêvait une humanité éprise de belles formes, contemplant des œuvres d'art, vivant sous des portiques en marbre de Paros et faisant silence pour écouter les poètes. Il était bon, il était doux, et quoiqu'il ne manquât point d'orgueil, il n'a jamais blessé personne. La civilisation réglée, surveillée, où il vivait, lui était déplaisante; nos vêtements étriqués lui faisaient horreur et lui semblaient une insulte à la beauté humaine. Il racontait sérieusement qu'étant en Algérie en 1845, il avait déterminé le maréchal Bugeaud à renoncer à une expédition contre les Kabyles en lui démontrant que des peuplades dont le costume est plus élégant et plus ample que le nôtre doivent être considérées comme supérieures et protégées par les hommes intelligents. Lorsque l'on émettait quelques doutes sur les motifs qui avaient arrêté le maréchal Bugeaud en route pour les montagnes du Djurjura, il n'en démordait pas et finissait par se fâcher.

Parfois, sur le divan de l'atelier de Théophile Gautier, j'ai vu un petit homme, à demi chauve, pelotonné sous un plaid et dormant : c'était Gérard de Nerval, qui venait se reposer de ses pérégrinations nocturnes. Il était noctambule. La nuit, il errait dans Paris comme un chien perdu, quitte à entrer dans un poste de soldats et à s'y étendre sur le lit de camp lorsque la pluie le surprenait.

Il avait des allures humbles et penchées qu'égayait souvent un rire sonore et qui ne l'empêchaient pas d'aimer les discussions un peu vives. Il s'occupait de kabbale, tirait des horoscopes, composait des talismans et connaissait des recettes diaboliques auxquelles il semblait croire. On l'aimait, car son caractère était d'une aménité touchante. Je n'ai jamais rencontré personne qui n'en ait dit du bien. Sa réputation, solidement établie dans le monde des artistes et des gens de lettres, n'avait pas franchi la porte des salons, où longtemps il resta inconnu. Il avait cependant une grande finesse de style et un don d'observation d'une rare subtilité; mais il était irrégulier dans ses œuvres comme dans son existence, car il était habité par un démon familier qui souvent l'entraînait là où il n'aurait pas voulu aller. Son originalité, qu'on louait, son étrangeté, que l'on signalait, étaient faites d'une maladie nervoso-mentale, qui tour à tour le déprimait et le surexcitait. Il était fou, pour parler le langage vulgaire, et sa lucidité n'était jamais exempte d'un peu d'exaltation. Je le retrouverai sur la route de mon récit; je dirai comment il a fini et quelles causes l'ont conduit à la mort.

Gérard avait voyagé en Orient, et j'aimais à causer avec lui lorsque je parvenais à le réveiller, ce qui n'était pas toujours facile. Dans ses voyages, il n'avait cherché ni les grands aspects de la nature, dont il ne se souciait point, ni les souvenirs de l'histoire, qui ne le préoccupaient guère; il avait voulu faire des études de mœurs dans les pays dont il ignorait le langage et avait été, par cela même, contraint de s'arrêter aux surfaces. Ses allures incohérentes l'avaient rendu sacré pour des peuples qui ont le respect de la démence, et il en avait profité pour se mêler aux hommes le plus qu'il avait pu. Il couchait dans les khans publics, où quelques paras de redevance lui

donnaient droit à passer la nuit; il mangeait dans les bazars, achetant aux marchands ambulants les concombres, les pastèques et les galettes de sésame. Partout il avait porté ses habitudes vagabondes et ne s'en était pas mal trouvé. A Constantinople et au Caire, il avait ainsi vécu.

Au Caire, il s'était marié. Il avait acheté au rabais une Abyssinienne du plateau de Gondar et l'avait épousée. Lorsque je lui disais : « Comment était votre femme? » il me répondait de sa voix douce : « Elle était toute jaune. — Et qu'en avez-vous fait? — Ah! voilà! nous ne nous comprenions pas très bien; elle m'a beaucoup battu, et je l'ai répudiée. » Les ruines d'Égypte, les monuments contemporains des kalifes semblaient avoir passé inaperçus pour lui. Quand je l'interrogeais sur les pyramides, il me répondait : « Je crois qu'elles ont servi de trône à Soliman ben Dâoud lorsqu'il passait en revue l'armée des djinns, dont il était le chef, à moins qu'elles n'aient été les enclumes sur lesquelles on a forgé le bouclier de Gian ben Gian, qui rompait tous les charmes. » Se moquait-il de moi? Non pas. Il croyait aux fées, aux génies, à la magie qu'il pratiquait, et disait : « Si je retrouve le bâton de Trismégiste, je serai roi du monde. » Innocentes rêveries qui donnaient de la saveur à sa conversation; semblable au Michel de la *Fée aux miettes*, il eût volontiers cherché la mandragore qui chante,

Ce n'était pas ce que Gérard de Nerval me racontait de l'Orient qui pouvait m'éclairer beaucoup, et je travaillais à acquérir des notions plus sérieuses, car l'heure approchait où nous allions nous mettre en route. La tente, les selles, les cantines, les boîtes d'outils, la pharmacie, les armes étaient achetées et j'apprenais la photographie. Dans mes précédents voyages, j'avais remarqué que je perdais un temps précieux à dessiner les monuments ou

les points de vue dont je voulais garder le souvenir; je dessinais lentement et d'une façon peu correcte; en outre, les notes que je prenais pour décrire soit un édifice, soit un paysage, me semblaient confuses lorsque je les relisais à distance, et j'avais compris qu'il me fallait un instrument de précision pour rapporter des images qui me permettraient des reconstitutions exactes. J'allais parcourir l'Égypte, la Nubie, la Palestine, la Syrie, l'Arménie, la Perse et bien d'autres pays, où les civilisations, en se succédant, ont laissé des traces; je voulus me mettre en état de recueillir le plus de documents possible; j'entrai donc en apprentissage chez un photographe et je me mis à manipuler les produits chimiques.

La photographie n'était pas alors ce qu'elle est devenue; il n'était question ni de glace, ni de collodion, ni de fixage rapide, ni d'opération instantanée. Nous en étions encore au procédé du papier humide, procédé long, méticuleux, qui exigeait une grande adresse de main et plus de quarante minutes pour mener une épreuve négative à résultat complet. Quelle que fût la force des produits chimiques et de l'objectif employés, il fallait au moins deux minutes de pose pour obtenir une image, même dans les conditions de lumière les plus favorables. Si lent que fût ce procédé, il constituait un progrès extraordinaire sur la plaque daguerrienne, qui présentait les objets en sens inverse, que les « luisants » métalliques empêchaient souvent de distinguer. Apprendre la photographie, c'est peu de chose; mais transporter l'outillage à dos de mulet, à dos de chameau, à dos d'homme, c'était un problème difficile. A cette époque, les vases en gutta-percha étaient inconnus: j'en étais réduit aux fioles de verre, aux flacons de cristal, aux bassines de porcelaine, qu'un accident pouvait mettre en pièces. Je fis faire des écrins, comme pour les

diamants de la couronne, et, malgré les heurts inséparables d'une série de transbordements, je réussis à ne rien casser et à rapporter le premier en Europe l'épreuve photographique des monuments que j'ai rencontrés sur ma route en Orient.

Je vivais dans une activité fébrile, ne rêvant que palmiers, déserts et temples écroulés; j'allais enfin réaliser un projet qui, depuis bien des années, me tenait en éveil, et pourtant j'avais le cœur lourd, car ma grand'-mère resterait au logis à m'attendre pendant que je m'en irais courir le vieux monde. Cela engourdissait ma joie et m'attristait plus que je n'aurais voulu le laisser voir. Je ne l'avais jamais quittée; elle avait veillé sur mon enfance, protégé ma jeunesse autant qu'elle l'avait pu, et m'aimait d'une de ces tendresses profondes que rien ne remplace lorsque la mort les a brisées. Malgré ses soixante-quatorze ans, elle était alerte, spirituelle, infatigable à la marche, s'intéressant à toutes choses, et avait conservé une mémoire que j'interrogeais souvent pendant les soirées que je passais auprès d'elle. Il me semblait qu'elle était faite pour devenir centenaire, car rien n'avait encore affaibli son beau regard bleu, et c'est à peine si quelques fils d'argent se mêlaient à ses cheveux châtains. Je demandais trop à la destinée, et la mort me prouva qu'il faut compter avec elle.

Dans la première semaine de septembre, ma grand'-mère tomba malade, et ce que nous avions pris au début pour une indisposition sans gravité devint rapidement un mal incurable. Le petit lit de camp que je devais emporter en voyage me permit du moins d'être toujours à ses côtés pour la servir. Flaubert était accouru; Louis de Cormenin et lui m'assistaient pendant ces heures lamentables où l'on espère contre l'espérance et où les forces se décuplent dans le combat suprême qui n'est

jamais qu'une défaite. Doucement, doucement, elle s'éteignit et rendit à Dieu une âme qui n'avait point prévariqué. Flaubert et moi nous restâmes près d'elle pour faire la veillée funèbre. A ma prière, Gustave lisait à haute voix l'évangile selon saint Jean; lorsqu'il fut arrivé au chapitre XI et qu'il dit : « Il cria à haute voix : Lazare, viens dehors! » il me sembla que la pauvre morte allait se soulever et me sourire. Je la regardai; le pâle visage était immobile et la forme rigide se dessinait sous le drap : tout était bien fini.

Le dernier lien de la famille directe venait d'être rompu pour moi; je restais seul, privé de ces grands amours instinctifs dans lesquels on peut toujours se réfugier. Je l'enveloppai dans un burnous blanc, qui, bien souvent, m'avait abrité pendant mes nuits de voyage, lorsque je dormais sur la terre nue, à la clarté des étoiles; je passai à son doigt un anneau qui m'était précieux et je la conduisis jusqu'à la demeure où l'attendait ma mère, qui fut sa fille. Alexandre Dumas fils a écrit une admirable parole : « Ceux que nous avons aimés et que nous avons perdus ne sont plus où ils étaient; mais ils sont toujours et partout où nous sommes. » Rien n'est plus vrai. Ils vivent en nous, ils nous conseillent, ils nous modifient; et le souvenir que nous conservons d'eux n'est que la vibration de leur présence en nous-mêmes : voilà longtemps que je le sais.

La mort de ma grand'mère ne changea rien à mes projets. Les soins d'une succession à recueillir n'étaient point pour me retenir; un de mes amis voulut bien recevoir ma procuration et se charger de veiller à mes intérêts pendant mon absence. J'avais hâte de partir; l'appartement me semblait vide, et les souvenirs qu'il me rappelait me le rendaient insupportable. Notre départ ne dépendait plus que de Flaubert: j'attendais son signal; il

le donna enfin en m'écrivant : « Je viens de terminer *Saint Antoine*; arrive! » Le lendemain j'étais à Croisset, où je trouvai Bouilhet déjà installé. Flaubert avait tenu parole et nous ne connaissions pas un mot de son nouveau livre; il ne nous avait rien dit ni du plan général, ni de l'œuvre en elle-même; nous ne savions que le titre et notre curiosité était surexcitée. Bouilhet et moi, nous avions souvent causé de ce fameux *Saint Antoine*, et chacun de nous l'avait imaginé à sa manière.

Je me figurais que Flaubert écrirait en quelque sorte les mémoires, les confessions du saint qui fut si rudement tenté, et qu'il profiterait de ce cadre pour faire une étude psychologique. Bouilhet, qui était très fin et qui connaissait Flaubert jusque dans ses replis, secouait la tête et me répondait : « Le personnage est nul, mais l'époque où il se meut est des plus étranges; tu verras qu'il se sera laissé entraîner à essayer une reconstitution du monde antique au troisième siècle; il aura cherché le parallèle entre l'Église primitive qui s'établissait et l'Empire romain qui s'écroulait. » Bouilhet et moi, nous nous trompions; Gustave avait fait un mystère, dialogue en deux volumes, qui était, non pas une réminiscence, mais une exagération de l'*Aashvérus* d'Edgar Quinet. La lecture dura trente-deux beures; pendant quatre jours il lut, sans désemparer, de midi à quatre heures, de huit heures à minuit. Il avait été convenu que nous réserverions notre opinion et que nous ne l'exprimerions qu'après avoir entendu l'œuvre entière. Lorsque Flaubert, ayant disposé son manuscrit sur la table, fut sur le point de commencer, il agita les feuillets au-dessus de sa tête et s'écria : « Si vous ne poussez pas des hurlements d'enthousiasme, c'est que rien n'est capable de vous émouvoir! »

Les heures pendant lesquelles, silencieux, nous conten-

tant d'échanger parfois un regard, Bouilhet et moi nous restâmes à écouter Flaubert sont demeurées très pénibles dans mon souvenir. Nous tendions l'oreille, espérant toujours que l'action allait s'engager, et toujours nous étions déçus, car l'unité de situation est immuable depuis le commencement jusqu'à la fin du livre. Saint Antoine, ahuri, un peu niais, j'oserai dire un peu nigaud, voit défiler devant lui les diverses formes de la tentation et ne sait leur répondre que par des exclamations : « Ah! ah! oh! oh! mon Dieu! mon Dieu! » Ce ne sont pas seulement ses sens qui sont tentés par les enivrements de la matière, c'est son esprit auquel toutes les hérésies, toutes les religions, toutes les philosophies viennent exposer leurs arguties. Il n'y a pas que sept péchés capitaux, il y en a un huitième, la logique, qui les explique et les excuse. Le cochon joue son rôle et rêve d'être élevé au rang de sanglier, parce que l'orgueil est entré en lui. Flaubert s'échauffait en lisant, nous essayions de nous échauffer avec lui et nous restions glacés.

Des phrases, des phrases, belles, habilement construites, harmonieuses, souvent redondantes, faites d'images grandioses et de métaphores inattendues, mais rien que des phrases que l'on pouvait transposer sans que l'ensemble du livre en fût modifié. Nulle progression dans ce long mystère, une seule scène jouée par des personnages divers et qui se reproduit incessamment. Le lyrisme, qui était le fond même de sa nature et de son talent, l'avait si bien emporté qu'il avait perdu terre. Nous ne disions rien, mais il lui était facile de deviner que notre impression n'était pas favorable; alors il s'interrompait : « Vous allez voir! vous allez voir! » Nous écoutions ce que disaient le sphinx, la chimère, la reine de Saba, Simon le magicien, Apollonius de Tyane, Origène, Basilide, Montanus, Manès, Hermogène; nous redoublions d'atten-

tion pour entendre les marcosiens, les carpocratiens, les paterniens, les nicolaïtes, les gymnosophistes, les arcontiques, et Pluton, et Diane, et Hercule, et même le dieu Crepitus. Peine inutile! nous ne comprenions pas, nous ne devinions pas où il voulait arriver, et, en réalité, il n'arrivait nulle part. Trois années de labeur s'écroulaient sans résultat; l'œuvre s'en allait en fumée. Bouilhet et moi nous étions consternés. Après chaque lecture partielle, Mme Flaubert nous interrogeait : « Eh bien? » Nous n'osions répondre.

Avant l'audition de la dernière partie, Bouilhet et moi nous eûmes une conférence et il fut résolu que nous aurions vis-à-vis de Flaubert une franchise sans réserve. Le péril était grave, nous ne devions pas le laisser se prolonger, car il s'agissait d'un avenir littéraire dans lequel nous avions une foi absolue. Sous prétexte de pousser le romantisme à outrance, Flaubert, sans qu'il s'en doutât, retournait en arrière, revenait à l'abbé Raynal, à Marmontel, à Bitaubé même, et tombait dans la diffusion. Il fallait l'arrêter sur cette voie où il perdrait ses qualités maîtresses. Il nous fut douloureux de prendre cette détermination, mais notre amitié et notre conscience nous l'imposaient. Le soir même, après la dernière lecture, vers minuit, Flaubert, frappant sur la table, nous dit : « A nous trois maintenant, dites franchement ce que vous pensez. » Bouilhet était timide, mais nul ne se montrait plus ferme que lui dans l'expression de sa pensée, lorsqu'il était décidé à la faire connaître; il répondit : « Nous pensons qu'il faut jeter cela au feu et n'en jamais reparler. » Flaubert fit un bond et poussa un cri d'horreur.

Alors commença entre nous trois une de ces causeries à la fois sévères et fortifiantes comme seuls peuvent en avoir ceux qui sont en pleine confiance et professent les

uns pour les autres une affection désintéressée. Nous disions à Flaubert : « Ton sujet était vague, tu l'as rendu plus vague encore par la façon dont tu l'as traité; tu as fait un angle dont les lignes divergentes s'écartent si bien qu'on les perd de vue; or, en littérature, sous peine de s'égarer, il faut marcher entre des lignes parallèles. Tu procèdes par expansion; un sujet t'entraîne à un autre, et tu finis par oublier ton point de départ. Une goutte d'eau mène au torrent, le torrent au fleuve, le fleuve au lac, le lac à l'océan, l'océan au déluge; tu te noies, tu noies tes personnages, tu noies l'événement, tu noies le lecteur, et ton œuvre est noyée. »

Flaubert regimbait; il relisait certaines phrases et nous disait : « C'est cependant beau! » Nous ripostions : « Oui, c'est beau, nous ne le nions pas, mais c'est d'une beauté intrinsèque qui ne sert en rien au livre lui-même. Un livre est un tout dont chaque partie concourt à l'ensemble, et non pas un assemblage de phrases qui, si bien faites qu'elles soient, n'ont de valeur que prises isolément. » Flaubert s'écriait : « Mais le style? » Nous répondions : « Le style et la rhétorique sont deux choses différentes que tu as confondues; rappelle-toi le précepte de La Bruyère : « Si vous voulez dire : Il pleut, dites : Il pleut. » Lorsque Chateaubriand, que tu cites volontiers, a écrit : « Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie, » il a fait du style; lorsqu'il a écrit : « Ces cavaliers enfoncent leurs jambes dans un cuir noirci, dépouille du buffle sauvage, » il a fait de la rhétorique. Or, dans la *Tentation de saint Antoine*, tu n'as que des guerriers et des dépouilles

de buffle sauvage. Il y a des passages excellents, des souvenirs de l'antiquité qui sont exquis, mais cela est perdu dans l'exagération du langage; tu as voulu faire de la musique et tu n'as fait que du bruit. »

Flaubert était ébranlé : « Vous avez peut-être raison, nous dit-il; à force de m'absorber dans mon sujet, je m'en suis épris et je n'y ai plus vu clair. J'admets les défauts que vous me signalez, mais ils sont inhérents à ma nature; comment y remédier? » Ce que nous avions à lui répondre, nous le savions : « Il faut renoncer aux sujets diffus qui sont tellement vagues par eux-mêmes que tu ne réussis pas à les concentrer; du moment que tu as une invincible tendance au lyrisme, il faut choisir un sujet où le lyrisme serait si ridicule que tu seras forcé de te surveiller et d'y renoncer. Prends un sujet terre à terre, un de ces incidents dont la vie bourgeoise est pleine, quelque chose comme la *Cousine Bette*, comme le *Cousin Pons*, de Balzac, et astreins-toi à le traiter sur un ton naturel, presque familier, en rejetant ces digressions, ces divagations, belles en soi, mais qui ne sont que des hors-d'œuvre inutiles au développement de ta conception et fastidieuses pour le lecteur. » Flaubert, plutôt vaincu que convaincu, nous répondit : « Cela ne sera pas facile, mais j'essayerai. » Cette consultation eut sur lui une influence décisive; il n'en pouvait méconnaître la bonne foi. Quoiqu'il se révoltât contre nos observations, il comprenait qu'elles étaient justes et, malgré qu'il en eût, elles avaient porté coup. Cela lui fut dur, mais salutaire; bien souvent, au cours de notre existence, il m'a parlé de cette causerie et m'a dit : « J'étais envahi par le cancer du lyrisme, vous m'avez opéré; il n'était que temps, mais j'en ai crié de douleur. »

La conversation avait pris fin; la maison frémissante de bruit nous apprenait que la nuit était passée; nous regar-

dâmes la pendule : il était huit heures du matin. Au moment où j'ouvrais la porte, je vis une robe noire qui fuyait dans l'escalier. C'était Mme Flaubert; son amour maternel n'y avait pas tenu et elle était venue écouter. Longtemps elle nous garda rancune de notre franchise et elle prononça un mot cruel que sa tendresse rend excusable; elle nous crut jaloux de son fils et le laissa deviner. Elle se trompait. Bouilhet et moi nous avons toujours reconnu la supériorité artiste de Flaubert, et jamais l'idée de la discuter ne nous a effleurés; nous n'étions pas effacés, nous étions aplatis devant lui; nous avions en son talent une foi imperturbable et notre confiance n'a pas été trompée.

Il lui fut très pénible d'abandonner sa *Tentation de saint Antoine* et jamais il ne put s'y résoudre; cela est naturel, car on ne sacrifie pas sans souffrance le travail de plusieurs années; tout écrivain sérieux a pour son œuvre un sentiment paternel qui parfois l'entraîne à des faiblesses, mais dont l'aveuglement même est respectable. Plus tard, après ses grands succès de *Madame Bovary* et de *Salammbô*, il reprit la *Tentation*, il la bluta, pour ainsi dire, n'en fut point satisfait et la remit au tiroir. C'était la conception même qui était défectueuse et à laquelle il ne put jamais parvenir à communiquer un intérêt qu'elle ne comporte pas. Une dernière fois, et lorsque Bouilhet n'était plus là pour le contenir, il recommença une troisième fois cette œuvre de jeunesse à laquelle il tenait par-dessus tout; il la diminua, élagua les incidents parasites qui l'envahissaient et la réduisit à la forme sous laquelle elle a paru en 1874. Le volume est dédié « à la mémoire de mon ami Alfred Le Poitevin, décédé à la Neuville-Chant-d'Oisel, le 3 avril 1848 ». Il m'a avoué depuis qu'il regrettait de n'avoir pas suivi notre conseil et de n'avoir pas gardé son travail en porte-

feuille. Tel qu'il est cependant, ce livre contient des beautés de premier ordre.

Pendant la journée qui suivit cette nuit sans sommeil, nous étions assis dans le jardin; nous nous taisions, nous étions tristes en pensant à la déception de Flaubert et aux vérités que nous ne lui avions point ménagées. Tout à coup Bouilhet dit : « Pourquoi n'écrirais-tu pas l'histoire de Delaunay? » Flaubert redressa la tête et avec joie s'écria : « Quelle idée! »

Delaunay était un pauvre diable d'officier de santé qui avait été l'élève du père Flaubert et que nous avions connu. Il s'était établi médecin près de Rouen, à Bon-Secours. Marié en premières noces à une femme plus âgée que lui qu'il avait crue riche, il devint veuf et épousa une jeune fille sans fortune qui avait reçu quelque instruction dans un pensionnat de Rouen. C'était une petite femme sans beauté, dont les cheveux d'un jaune terne encadraient un visage piollé de taches de rousseur. Prétentieuse, dédaignant son mari, qu'elle considérait comme un imbécile, ronde et blanche, avec des os minces qui n'apparaissaient pas, elle avait dans la démarche, dans l'habitude générale du corps, des flexibilités et des ondulations de couleuvre; sa voix, déshonorée par l'accent bas-normand, était plus que caressante, et dans ses yeux de couleur indécise et qui, selon les angles de lumière, semblaient verts, gris ou bleus, il y avait une sorte de supplication perpétuelle. Delaunay adorait cette femme, qui ne se souciait guère de lui, qui courait les aventures et que rien n'assouvissait. Elle était la proie d'une des formes de la grande névrose qui ravage les anémiques. Atteinte de nymphomanie et de prodigalité maniaque, elle était peu responsable, et, comme on ne la soignait que par de bons conseils, elle ne guérissait pas. Accablée de dettes, pour-

suivie par ses créanciers, battue par ses amants, pour lesquels elle volait son mari, elle fut prise d'un accès de désespoir et s'empoisonna. Elle laissait derrière elle une petite fille, que Delaunay résolut d'élever de son mieux; mais le pauvre homme, ruiné, épuisant ses ressources sans parvenir à payer les dettes de sa femme, montré au doigt, dégoûté de la vie à son tour, fabriqua lui-même du cyanure de potassium et alla rejoindre celle dont la perte l'avait laissé inconsolable.

Ce fut ce drame intime, joué à quatre ou cinq personnages dans une obscure bourgade, que Bouilhet proposa à Flaubert, que celui-ci accepta avec empressement et qui est devenu *Madame Bovary*. Il est certain que jamais Flaubert n'aurait pensé à écrire ce roman si l'exécution de la *Tentation de saint Antoine* l'avait satisfait.

Je retournai à Paris, où Flaubert devait me rejoindre deux ou trois jours avant notre départ et où les occupations ne me manquaient pas. Je voulais que notre voyage fût entouré de toutes facilités, et j'avais demandé au gouvernement de nous confier une mission qui nous servirait de recommandation près des agents diplomatiques et commerciaux que la France entretient en Orient. Ai-je besoin de dire que cette mission devait être et a été absolument gratuite? Elle ne nous fut pas refusée. Gustave Flaubert — il m'est difficile de ne pas sourire — fut chargé par le ministère de l'agriculture et du commerce de recueillir, dans les différents ports et aux divers points de réunion des caravanes, les renseignements qu'il lui semblerait utile de communiquer aux chambres de commerce.

Je fus mieux partagé : j'obtins une mission du ministère de l'instruction publique, où je connaissais François Génin, qui alors était directeur de la division

des sciences et des lettres. Ses travaux de philologie, sa traduction de la *Chanson de Roland*, lui ont valu de la réputation. C'était un homme d'un esprit redoutable, fort instruit, grand fouilleur de vieux livres, et qui excellait à démasquer les plagiaires. De Courchamps. l'auteur des *Souvenirs de la marquise de Créquy*, cet homme étrange qui s'habillait toujours en femme, en sut quelque chose lorsqu'il commença à publier le *Val funeste* en feuilletons. C'est le *vol funeste*, dit Génin, qui fit paraître la fin du roman que de Courchamps avait copié dans je ne sais plus quel bouquin oublié[1]. Un jour que j'étais au ministère, dans son cabinet, je vis entrer un de mes anciens proviseurs; nous échangeâmes un regard de surprise et un salut sans expansion. J'appris par Génin qu'il s'était enquis de moi et que, reconnaissant le garnement dont il n'avait jamais eu à se louer, il s'était écrié en levant les bras au ciel : « Et l'on a décoré cet élève-là ! »

Nous devions quitter Paris le 29 octobre. Flaubert avait conduit sa mère à Nogent-sur-Seine dans sa famille et était venu prendre logis chez moi le 26; je l'ignorais. Le soir, lorsque je rentrai, mon domestique m'avertit qu'il était arrivé. Je le cherchai d'abord vainement dans mon cabinet et je finis par l'apercevoir couché tout de son long sur une peau d'ours noir qui était devant la bibliothèque. Je crus qu'il dormait; un soupir me détrompa. Jamais je ne vis une telle prostration; sa haute taille et sa force colossale la rendaient extraordinaire. A mes questions il ne répondait que par des gémissements : « Jamais je ne reverrai ma mère, jamais je ne reverrai mon pays; ce voyage est trop long, ce voyage est trop

1. Le vrai nom de l'auteur des *Souvenirs de la marquise de Créquy* (7 vol. in-8°, 1834-35) était Causen, se disant comte de Courchamps.

lointain, c'est tenter la destinée; quelle folie! pourquoi partons-nous? » Il me raconta qu'en quittant Croisset, il avait laissé son cabinet dans l'état habituel, comme s'il devait y rentrer le lendemain; sur la table le livre ouvert à la page commencée, la robe de chambre jetée sur le fauteuil, les pantoufles près du lit. « Ça porte malheur, disait-il, de prendre des précautions; » puis, faisant allusion à la mort de ma grand'mère, il ajouta cette parole cruelle : « Tu es heureux, il ne reste personne derrière toi. » Je laissai passer la nuit sur cette défaillance; mais le lendemain, avant que Flaubert fût levé, j'allai dans sa chambre et je lui dis : « Nul engagement ne te lie, tu es libre; si ce voyage te semble excessif, il faut y renoncer; je partirai seul. » Le combat fut rapide : « Non! » s'écria-t-il. L'arrivée de Bouilhet et de Louis de Cormenin, qui venaient nous tenir compagnie pendant les dernières journées, lui fut une diversion; il secoua sa torpeur et se retrouva.

Du moment que Flaubert avait résolu de venir avec moi, j'avais dû modifier, non pas l'itinéraire de mon voyage, mais les conditions dans lesquelles ce voyage serait fait. Sa santé, d'une apparence si belle et en réalité si misérable, pouvait nous causer de graves embarras; il fallait toujours veiller sur lui, et c'était là une tâche qu'il m'eût été malaisé d'accomplir seul. Je me décidai donc à emmener avec nous mon valet de chambre, Corse d'origine, ancien dragon, nommé Sassetti, homme dévoué sur lequel je pouvais compter dans les circonstances difficiles.

Le 28 octobre, nous fîmes le repas des adieux. Théophile Gautier, Louis de Cormenin, Bouilhet, Flaubert et moi, réunis au Palais-Royal, dans un cabinet du restaurant des *Trois Frères provençaux*, nous passâmes la soirée à deviser d'art, de littérature, d'antiquité. Flaubert,

exalté, parlait de découvrir les sources du Nil; Gautier m'engageait à me faire musulman, afin d'avoir le droit de porter des vêtements de soie et d'aller baiser la pierre noire à la Mecque; Louis de Cormenin avait le cœur gros de me voir partir et Bouilhet mâchonnait silencieusement le bout de son cigare, après nous avoir recommandé de penser à lui lorsque nous trouverions un souvenir de Cléopâtre. En se séparant, on se donna une bonne accolade et l'on se dit au revoir.

Le « rapide » n'existait pas alors, et il y avait loin de Paris à Marseille. Le 29, nous prîmes la diligence, puis le bateau à vapeur de Chalon à Lyon, puis les bateaux du Rhône jusqu'à Valence, où le brouillard nous arrêta, puis une voiture de poste jusqu'à Avignon, et enfin le chemin de fer qui, le 1er novembre, après quatre jours de route et de transbordements, nous déposa à Marseille. Le 4 novembre, par un ciel brumeux et mauvais temps au large, nous montâmes à bord du *Nil*, paquebot de deux cent cinquante chevaux, qui marchait en titubant comme un homme ivre et qui n'avançait guère. Je ne réponds pas que Flaubert n'ait senti se réveiller ses regrets; il resta longtemps debout contre le bastingage de bâbord, regardant les côtes de Provence, qui peu à peu disparaissaient sous les brumes de l'éloignement. Après onze jours de roulis, de tangage, de coups de vent, de mer démontée, la terre d'Égypte fut signalée et, le samedi 15 novembre 1849, nous prenions pied à Alexandrie.

CHAPITRE XIII

AU CAIRE

Lorsque nous débarquâmes en Égypte, nous sentîmes que nous entrions dans un autre monde, dans le vieux monde des Pharaons, des Lagides et des kalifes. A travers les âges, Hérodote et Abd'Allatif se donnent la main et peuvent servir de guide au voyageur. La vieille race, — coptes et fellahs, — vit encore comme elle a vécu jadis, humiliée, exploitée par le conquérant. A l'Égypte il a toujours fallu un maître, l'Hyksos, le Perse, le Macédonien, le Romain; hier l'Arabe, aujourd'hui le Turc, demain l'Anglais. Entre la mer Méditerranée et la mer des Indes, c'est une porte, c'est une route, et c'est un marché; le peuple autochtone n'en a rien su faire et il semble destiné à la servitude, qui ne lui a jamais failli. Le fellah est doux et courbé sur la glèbe; le Bédouin est rêveur et vagabond; la vue d'un seul arnaute met un village en fuite; la justice, le recouvrement de l'impôt, l'administration, l'armée, n'ont qu'un seul instrument : le bâton. Les fils aimés d'Ammon, les dieux Philadelphes, les Thoulonides, les Fatimites, les sultans Mameluks, les Ottomans, ont tous gouverné de la même manière; l'Égyptien semble créé pour obéir, car, quel que soit le dominateur, il obéit.

A l'époque où j'arrivais à Alexandrie, le rêve de

Mehemet-Ali achevait de s'évanouir. Le vassal qui aurait anéanti l'empire des padischahs, qui serait entré vainqueur à Constantinople et qui aurait substitué sa dynastie à celle d'Othman, s'il n'avait été arrêté par la diplomatie européenne, avait voulu rajeunir l'antique Isis. Il avait cherché à opérer la transfusion de la civilisation comme on opère la transfusion du sang. Il avait appelé près de lui des Européens, soldats, ingénieurs, médecins, économistes, comptables, et leur avait livré l'Égypte. Grâce à la tactique introduite dans son armée par d'anciens officiers de l'Empire, il fut vainqueur des Turcs et des Wahabis; mais ce fut tout. On éleva quelques manufactures sur les bords du Nil, on pulvérisa les temples en calcaire tendre pour en faire de la chaux; mais on ne modifia pas, on ne put modifier la génération des idées, les façons d'être d'une race mâtinée d'Africains et de Sémites dont les instincts sont naturellement en opposition avec ceux de la race aryenne. Les efforts de Mehemet-Ali ont échoué; il n'a pu réussir à créer ni instruction ni industrie chez un peuple rebelle à l'industrie et à l'instruction; à force de coups de bâton, il a fait des soldats, jamais il n'est parvenu à faire un mécanicien.

Toutes les races ne sont pas les mêmes, elles n'ont pas des aptitudes semblables; ce qui est possible à tel degré de latitude est impossible sous tel autre; les civilisations se développent selon les climats, et le don de la parole, qui est commun à tous les hommes, n'implique pas l'égalité, ni surtout la similitude des facultés. Les lois de l'atavisme, les fatalités de l'espèce, les conditions géographiques pèsent plus qu'on ne le croit sur les peuples et sur les habitudes. Les sultans ont des palais qui semblent construits d'après la description des contes de fées; dans ces palais, ils gardent pour leur usage

des appartements meublés avec le luxe moderne : lits à baldaquin, porcelaines de Sèvres, orfèvrerie d'Angleterre, étoffes de Lyon, rien n'est trop beau, rien n'est trop cher. Sait-on où ils couchent? Dans une chambrette isolée, sur un divan recouvert d'un tapis, entre deux coffres de bois qui contiennent les bijoux les plus précieux, comme faisaient leurs ancêtres autrefois sous la tente, lorsqu'ils guidaient la horde du Mouton blanc.

Toutes les fois que les hommes d'origine aryenne voudront imposer leurs coutumes aux hommes de race sémite, touranienne ou africaine, ils échoueront, quand même ils auraient en main la puissance de Mehemet-Ali. Le grand art des conquérants et des colonisateurs est de tirer parti, en les développant, des aptitudes propres au peuple conquis et non pas de vouloir lui en donner de nouvelles; ceci ressemble à un lieu commun; soit; mais les essais de colonisation et de civilisation importée réussissent mal, faute de s'appuyer sur cette vérité si simple qu'elle en est banale. Pour mieux européaniser l'Égypte et payer d'exemple, Mehemet-Ali se revêtait d'une redingote à la propriétaire; son peuple détournait la tête et s'indignait de voir un souverain musulman déguisé en giaour; les plus indifférents affectaient de ne porter que la longue robe et le turban pour protester contre des usages qui leur étaient antipathiques.

Mehemet-Ali est resté populaire en Égypte, sa légende est faite, environnée de merveilles et déjà fabuleuse. Est-ce parce qu'il a fait bâtir des hôpitaux, introduit la vaccine, établi une école de médecine et essayé d'organiser une école polytechnique? Non pas; il a détruit des populations entières dans le Hedjaz et au Sennaâr; il a massacré les Mameluks; il s'est révolté contre son maître; il a battu l'armée turque à Koniah et à Nézib;

il a été un souverain implacable, et c'est pourquoi sa mémoire est chère à ses peuples :

Et vous, passez, passez, monarques débonnaires!

Il était hardi, de résolution prompte, et ses scrupules n'entravaient pas ses projets. Il était né en Macédoine, comme Alexandre le Grand, et s'en vantait. Sa dissimulation était profonde, et jamais il n'était plus terrible que lorsqu'il avait été obligé de feindre. On m'a raconté une anecdote qui le peint sous son double caractère, que je crois vraie dans son ensemble, mais dont les détails ont été probablement exagérés par l'imagination orientale.

Peu de temps après la destruction des Mameluks, le le capoudan Pacha entra dans le port d'Alexandrie avec une flottille composée de cinq navires. Dans les États soumis à la Sublime-Porte l'usage était que l'autorité souveraine passât entre les mains du capoudan Pacha aussitôt qu'il arrivait quelque part, vieil usage conservé du temps où les chevaliers de Malte battaient la mer et ravageaient les côtes turques de la Méditerranée. Le capoudan s'appelait Latif-Pacha; il était secrètement porteur d'un firman d'investiture l'instituant gouverneur de l'Égypte et il avait reçu les instructions du grand vizir, Kosrew-Pacha, qui croyait que Mehemet-Ali était en Arabie. Or Mehemet-Ali n'avait pas encore traversé la mer Rouge et il était à Suez. Un homme dévoué monta sur un mahari (dromadaire de course), courut sans relâche, arriva à Suez et avertit son maître. A son tour, Mehemet-Ali sauta sur un dromadaire et à toute vitesse revint vers Alexandrie. Il se rendit à son palais de Ras-et-Tin et fit dire à Latif-Pacha qu'il l'attendait pour lui remettre lui-même le gouvernement de l'Égypte. Latif-Pacha vint au palais suffisamment escorté et trouva Mehemet-Ali avec deux ou trois officiers.

Mehemet-Ali se précipita au-devant de celui qui s'imaginait déjà être son successeur; il lui dit : « Tu es l'ombre du padischah qui est l'ombre de Dieu. je mets ma barbe dans ta main; ici tout est à toi, toi seul dois donner des ordres, je suis ton premier esclave. » Le capoudan Pacha parut satisfait et félicita Mehemet-Ali. Il fut convenu que le soir même, dans ce palais de Ras-et-Tin, Mehemet-Ali, en présence des fonctionnaires et des officiers égyptiens présents à Alexandrie, ferait abandon de son pouvoir à Latif-Pacha, accompagné de son état-major. Mehemet-Ali fit appeler son chaouch, autrement dit l'arnaute de confiance qui lui servait de bourreau; il lui dit : « Ce soir tu seras prêt; on offrira le café; lorsque je toucherai ma barbe, la tête de l'homme qui recevra la tasse doit tomber; tu entends? » L'homme répondit : « J'ai entendu. » Le soir, à l'heure indiquée, Mehemet-Ali et Latif-Pacha se trouvèrent en présence; l'un et l'autre étaient entourés d'une suite nombreuse. Il y eut assaut de courtoisie, et, après les longues formalités du savoir-vivre musulman, Mehemet-Ali fit asseoir Latif-Pacha à l'angle droit du divan, qui est la place d'honneur. Derrière les officiers, le chaouch se tenait attentif.

On apporta les tchiboucks et le café. Mehemet-Ali but le premier pour prouver que la « mort n'était pas dans le vase », puis il prit lui-même une tasse et l'offrit à Latif-Pacha, qui fit quelques objections de politesse et. se confondant en excuses, accepta. Au moment où il saisissait la tasse, Mehemet-Ali porta la main à sa barbe et, d'un seul coup, le capoudan Pacha fut décapité. Mehemet-Ali proposa de bonnes positions dans son armée à l'état-major turc, qui s'empressa de ne pas refuser. Les vaisseaux ne quittèrent plus Alexandrie et donnèrent un exemple que la flotte ottomane imita plus tard, au mois de juillet 1839, lorsqu'elle se donna sans conditions au

vice-roi d'Égypte. Cette histoire m'a été contée, en Nubie, au village de Derr, par un vieil Anatoliote qui se nommait Haçan Kachef et qui prétendait avoir été le témoin du meurtre. Je répète l'anecdote après lui, mais sans la garantir.

Mehemet-Ali était mort le 2 août 1849; Ibrahim-Pacha, son fils aîné et son successeur immédiat, était parti un an avant lui pour le paradis de Mahomet. L'homme à qui était échue la vice-royauté d'Égypte était Abbas-Pacha, petit-fils de Mehemet-Ali et fils d'un Ismaël qui, en 1820, avait été brûlé vif dans sa maison incendiée par Nemr-Meleck, un des chefs du Sennaâr, où s'étaient réfugiés quelques Mameluks échappés au massacre du 1er mars 1811. J'ai vu Abbas-Pacha, pendant une audience solennelle où un nouveau consul général de France remettait ses lettres de créance; j'ai pu contempler ce souverain indépendant de la Porte, dépendant de l'Europe, et dont la plus chère distraction était de mettre des colliers de diamants au cou de ses chiens. C'était un gros homme ventripotent, blafard, maladroit dans ses gestes, dont les jambes arquées semblaient trembler sous lui et dont la paupière retombait sur un œil vitreux. On s'empressait autour de lui, on se prosternait, on baisait le bas de sa tunique. Cette masse de chair était écroulée dans le coin du divan et parfois il s'en échappait un rire saccadé qui ne déridait même pas le visage tuméfié par la débauche. Il est impossible de raconter sa vie, encore moins possible de raconter sa mort; le feu dont furent consumées les villes maudites brûlerait la page qui en contiendrait le récit.

L'œuvre essayée par Mehemet-Ali restait incompréhensible à son successeur, qui ne s'en souciait guère et laissait tout dépérir. La plupart des hommes qui avaient apporté à l'Égypte leur force et leur bon vouloir étaient

retournés en Europe. Cette colonie de la civilisation, composée surtout de Français, s'était enfuie de dégoût dès le début du règne d'Abbas. Tous n'étaient point partis cependant; quelques-uns, liés par des contrats ou par des habitudes, retenus par la nécessité ou attachés à des travaux commencés, vivaient encore à Alexandrie, au Caire, et je les ai connus. Le plus célèbre d'entre eux était Soliman-Pacha, qui fut l'instructeur de l'armée égyptienne et le véritable vainqueur de Nézib.

On a dit de lui que c'était un homme de guerre; il faut le croire, car il avait imposé à ses soldats une discipline et une tenue remarquables. C'était un Français nommé Selves: il était lieutenant en 1815 et fut mis à la demi-solde. L'ennui le prit, il était sans fortune, d'esprit aventureux; il vint Égypte. Il dressa d'abord une compagnie, puis un bataillon et enfin un régiment. On fut émerveillé; on le nomma bey, c'est-à-dire colonel : c'était le plus haut grade qu'un chrétien pût alors obtenir. Il avait de l'ambition et des convictions religieuses peu étroites; il se fit musulman, comme autrefois le marquis de Bonneval, et devint pacha: je crois même qu'il obtint la dignité de muchir, qui équivaut à celle de maréchal. Il ne manquait pas de finesse, et sous les dehors d'une bonhomie un peu bruyante cachait une astuce que l'on disait redoutable. D'une amabilité empressée pour ses compatriotes qui traversaient l'Égypte, il leur racontait volontiers les sottises du vice-roi, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir vis-à-vis de celui-ci, — de son maître, — l'attitude aussi plate que l'on pouvait le désirer. Il avait de l'esprit, qu'il assaisonnait d'un gros sel de caserne qui parfois avait une saveur un peu excessive. Bon homme, du reste, et franchement « troupier » quand il était en campement ou en tournée militaire; assez froid et presque sur la défensive lorsqu'il habitait

son palais du vieux Caire, près du Nil, au milieu de ses serviteurs, par lesquels il se sentait épié.

En subissant les diverses formalités que comportait son changement de religion, il avait sans doute fait quelque réserve *in petto*, car à sa table on buvait plus de vin de Champagne et plus d'eau-de-vie que d'eau pure. Il avait la taille courte, l'épaule large, la face replète, la voix brève, l'œil ironique et le geste vulgaire. C'était un soudard qui dans les grandeurs n'avait point trouvé la savonnette. Il ne cherchait pas ses mots, il disait les premiers venus, et les premiers venus étaient si gros, qu'ils avaient peine à entrer dans l'oreille. S'il n'avait pas cru devoir renoncer aux boissons fermentées en l'honneur de l'islamisme, il n'avait en revanche point hésité à lui sacrifier la monogamie : il avait un harem dont on disait quelque bien; sous prétexte que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, Mehemet-Ali lui avait parfois donné une ou deux Circassiennes. De cela, du reste, Soliman-Pacha ne parlait jamais, non plus que de religion.

Je ne serais pas certain qu'il fût à l'aise dans sa conscience; c'est un vilain mot que celui de renégat, on ne l'a jamais prononcé devant lui, mais il a dû le répéter dans le secret de son âme. Lorsque je le rencontrai d'abord à Alexandrie et ensuite au vieux Caire, il était, non pas en disgrâce, mais en défaveur, car Abbas-Pacha n'aimait guère ceux qui avaient servi son aïeul Mehemet-Ali et son oncle Ibrahim; il vivait assez retiré, ne se montrait guère dans les cérémonies publiques, évitait le contact des étrangers, regrettait les jours de sa jeunesse, parlait de Napoléon Ier avec dévotion et occupait ses loisirs à jouer au billard.

Dans sa carrière militaire, il avait laissé loin derrière lui un ancien compagnon d'armes qui était venu auss

chercher fortune en Égypte et qui s'appelait Mari. Celui-ci avait-il comme Soliman-Pacha abandonné saint Pierre pour Mahomet? Je l'ignore, mais il était connu sous le nom de Bekir-Bey, qui n'a rien de catholique. C'était un Corse du Fiumorbo, et le rôle qu'il avait joué dans l'armée française était plus bruyant que relevé : il avait été tambour; aussi les mauvais plaisants l'appelaient Tapin-Bey. En 1849, il était chargé au Caire de la police des étrangers et s'en acquittait avec courtoisie. Il habitait une grande maison sur l'Esbékyéh et y ouvrait un salon où l'hospitalité musulmane se mêlait au sans-façon du soldat parvenu. Il était marié, et sa femme, qui, je crois, était une moraïte, avait dû être d'une beauté extraordinaire; lorsque je la vis déjà âgée et plus ample qu'elle n'aurait voulu, elle était encore belle dans son costume oriental, dont la richesse faisait ressortir sa blancheur mate et la magnificence de ses bras. Elle paraissait colossale à côté de son Bekir-Bey, qui était un petit homme à face rondelette et de chétive apparence.

L'un et l'autre parlaient un français de fantaisie dans lequel il était assez difficile de se débrouiller. Cela produisait parfois des incidents comiques dans le salon de Mme Mari, où l'on était admis sans être obligé de montrer son contrat de mariage. Un soir, Bekir-Bey, voyant entrer chez lui un monsieur et une dame qui lui avaient été recommandés, les présenta à la maîtresse de la maison en disant : « M. X. et sa femme de voyage. » Tout le monde rit. Bekir-Bey s'excusa de son langage incorrect et reprit : « J'ai voulu dire : M. X. et sa concubine. » Il n'en fut que cela: M. X. et sa femme de voyage furent bien accueillis.

Le petit Bekir, qui faisait de tels pataquès et les renouvelait avec sérénité, était énergique, et doué d'un rare esprit d'observation. Il avait accompagné Achmet-Pacha

dans la dernière expédition égyptienne contre les Wahabis; il avait été nommé gouverneur militaire de Djedda, où il avait séjourné pendant trois ans; il avait utilisé ses loisirs en prenant des notes sur ces contrées d'Arabie, fermées au voyageur et encore si peu connues; en outre, il avait été à Aden, avait trouvé le moyen d'en relever les fortifications. Il avait, malgré son ignorance, rassemblé des documents qui ne sont pas sans valeur; avec une complaisance dont je lui garde bonne gratitude, il me les confia et m'autorisa à en prendre copie. J'ai pu depuis, en lisant le récit du voyage de Palgrave[1], contrôler les observations recueillies par Bekir-Bey et m'assurer qu'elles sont exactes.

Ancien tambour devenu colonel, Bekir-Bey ne détestait pas les grandeurs; comme Bussy-Rabutin, il estimait qu'elles rehaussent l'homme et lui inspirent le respect de soi-même. Lorsque des étrangers dont la politesse outrepassait la mesure le traitaient d'Excellence, il avait une façon de glisser son regard futé sous la paupière qui semblait dire : « Cette qualification ne m'est pas due, vous le savez, je le sais aussi; mais continuez, je vous trouve de bonne compagnie. » Du reste, il parlait de ses origines sans forfanterie comme sans humilité. Il me disait : « Ah! quand avec Soliman-Pacha nous exercions les recrues dans le petit désert d'Assouan, où l'on nous avait relégués pour ne pas exciter la colère des ulémas, m'ont-ils crevé assez de peaux d'âne, ces brutes de fellahs, avant de savoir battre la grenadière! »

Le visiteur le plus assidu de Mme Mari et le plus empressé auprès d'elle était un homme d'une soixantaine d'années, auquel des bras courts, un visage rosé, une peau

1. William Palgrave : *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, 1862-1863, 2 volumes in-8°; Hachette.

luisante donnaient l'apparence d'un enfant bouffi et que l'on nommait Lubbert-Bey. C'était Lubbert, l'ancien directeur de l'Opéra de Paris, où il fit jouer *Guillaume Tell* et où il fut remplacé par le docteur Véron, que l'on appelait familièrement le gros Mimi. Il y a loin de l'Académie royale de musique aux bords du Nil, et ce n'est pas, je crois, de son plein gré que Lubbert avait franchi la distance; il y fut aidé par une meute de créanciers qui jappaient après ses chausses. Muni de quelques lettres de recommandation, il arriva en Égypte. Mehemet-Ali, qui avait la prétention de deviner les hommes à première vue, en fit un ministre de l'instruction publique; on en rit beaucoup, même au Caire. Ce n'était qu'une sinécure, heureusement pour le ministère et pour le ministre.

Lorsque je connus Lubbert-Bey, il n'était plus grand-maître de l'université égyptienne, il était chambellan ou quelque chose d'analogue auprès d'Abbas-Pacha; cette fonction lui convenait, car il paraissait né pour servir. Légitimiste exalté à la façon des roturiers, il avait l'horreur de tout ce qui pouvait ressembler à un gouvernement libéral. Un jour que l'on parlait des visées de l'Angleterre sur l'Égypte, il s'écria : « Ah! grand Dieu! l'Angleterre établirait ici le régime parlementaire! Que deviendrions-nous? Je ne vois que la Russie où je pourrais me réfugier, et encore le climat serait contraire à ma santé! » Une autre fois il me disait : « Je ne puis vivre si je ne me sens commandé! » C'était un pauvre sire, parasite habile, ayant résolu le problème difficile partout, presque insoluble au Caire, de dîner chaque jour en ville, et ne laissant jamais pénétrer dans sa maison, où, disait-on, quelques négresses achetées au bazar des esclaves dansaient pour lui seul des bamboulas qui ne devaient guère lui rappeler les ballets qu'il avait « montés » jadis à l'Opéra.

Malgré le ridicule qui s'attachait à sa personne, Lubbert nous attirait, car il possédait un répertoire d'anecdotes inépuisable. C'était la chronique scandaleuse en personne. Directeur de l'Opéra, gentilhomme ordinaire de la chambre, bien en cour, il avait pénétré au profond du monde de la Restauration et n'en ignorait ni les aventures ni les mystères. Il avait été le familier des grands viveurs de l'époque, de Talleyrand, de Montrond, d'Alexandre de Girardin; on eût dit qu'il avait soulevé le rideau des alcôves et fouillé dans les tiroirs. Il excellait aux histoires scabreuses, et lorsqu'il les détaillait avec un langage châtié qui n'excluait pas la verve, sa petite figure poupine s'épanouissait et il ressemblait à un gourmet qui savoure un coulis aux truffes. Je ne lui ai guère entendu raconter que des anecdotes graveleuses et jamais je n'ai surpris un mot grossier sur ses lèvres. Plus tard, en écoutant les brutalités cyniques de Mérimée, je me suis souvenu de Lubbert, et la comparaison ne fut point à son désavantage. Un jour que nous causions avec lui de Chateaubriand, qu'il avait connu, nous en arrivâmes, par une transition naturelle, à parler de la vertu bruyamment célébrée de Mme Récamier; il s'écria : « Ne la jugez pas défavorablement, je vous en prie; elle est plus à plaindre qu'à blâmer; c'était un cas de force majeure. » Puis, levant les bras et les yeux vers le ciel avec désespoir, il ajouta : « Pauvre Juliette, elle en a bien souffert! »

S'il y avait au Caire plus d'un personnage un peu grotesque, il y avait aussi des hommes redoutables qui avaient voulu violer la fortune, auxquels la fortune avait résisté et qui ne lui pardonnaient pas. J'ai fréquenté un de ceux-là; c'est en vain que j'ai essayé de panser son âme ulcérée et de calmer les souffrances de son orgueil vraiment satanique; — je ne le nommerai pas, quoiqu'il soit mort; — sa révolte fut indomptable et dura pendant

toute sa vie. Il avait fait en France des études professionnelles qui pouvaient lui assurer une position de contremaître dans quelque grande industrie; l'outil lui fit horreur. C'était le temps de la guerre d'indépendance en Grèce; il partit, débarqua à Patras et s'engagea dans le corps des philhellènes. On lui donna pour nourriture une galette peu cuite et du fromage de chèvre. Il trouva la pitance trop maigre, le pays lui parut pauvre; il passa aux Égyptiens, que commandait Ibrahim-Pacha. Il savait l'anglais, apprit rapidement l'arabe, avait un talent de dessinateur hors ligne et sut se rendre utile. Il crut son avenir assuré, voulut écarter tout obstacle de sa route pour viser au plus haut, se fit musulman et adopta le nom d'Edris-Effendi.

Lorsque l'intervention française eut chassé les Ottomans de la Morée, Edris-Effendi suivit l'armée d'Ibrahim. Il fut envoyé à Syout pour y remplir je ne sais quelle fonction. Il entra en lutte contre le pacha gouverneur de la haute Égypte, qui voulut le faire emprisonner. Edris se réclama de sa qualité de Français; le pacha lui répondit : « En te faisant musulman, tu as renoncé au bénéfice de ta nationalité, » et il le condamna à recevoir la bastonnade. Edris, qui était vigoureux, se défendit avec énergie; il fut terrassé, maintenu; on frappa sur lui au hasard, il eut un bras brisé et la mâchoire fracassée. De ce moment son existence en Égypte devint errante. Vivant au jour le jour, faisant des fouilles, dessinant les temples, aidant les ingénieurs, passant des mois entiers sous la tente des Arabes Ababdehs, accompagnant les voyageurs, il subit les alternatives de la misère et du bien-être. Un jour, il reparut au Caire avec une somme rondelette et quelques bijoux qu'il vendit; on prétendit, un peu légèrement, qu'il s'était défait, avec opportunité. d'un touriste anglais qu'il escortait dans les ruines de

Thèbes. C'était un être farouche; je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu rire. Il avait sur le droit de propriété des notions particulières, que je pus apprécier par une confidence qu'il me fit, un soir, sur la promenade de l'Esbékyéh. — Je rappellerai qu'à cette époque le chemin de fer de Suez à Alexandrie n'existait pas et que le trajet entre les deux villes se faisait par caravane.

Après une longue causerie, au cours de laquelle Edris-Effendi s'était plaint de sa destinée, il me dit : « Je n'ai jamais eu de bonheur; j'ai touché la fortune de la main, — et quelle fortune! — Un misérable accident m'a ruiné et repoussé dans mes bas-fonds. L'opération était simple et d'un succès assuré. Deux fois par mois la malle des Indes débarque à Alexandrie et est transportée à Suez. Une cinquantaine de chameaux, escortés de vingt-cinq ou trente Barbarins, suffisent au transbordement. Nulle force armée ne les protège, si ce n'est les quatre caouas du consulat anglais. La malle qui vient d'Angleterre contient toujours, non seulement des lettres et des papiers de commerce, mais des groups d'or représentant parfois une valeur considérable. Je connais bien le désert de Suez; je réfléchis à mon projet et j'en arrêtai les détails. J'avais relevé la route qui va vers Qôseir; j'en avais fait une carte où j'avais indiqué les puits. Il me fallait des compagnons, car seul je ne pouvais agir. Je m'ouvris sans réserve à X et à Y. — Edris me nomma deux importants personnages de la colonie étrangère. — Ils acceptèrent et nous convînmes de notre mode de procéder.

« Nous nous embusquions dans le désert; au bruit des clochettes de la caravane, nous nous jetions sur les quatre caouas qui toujours marchent en tête; nous leur brûlions la cervelle avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense. Nous attachions dos à dos les Barbarins, qui n'étaient pas pour faire reculer trois Européens résolus,

nous entravions les chameaux. On éventrait les sacs; on brûlait sur place tout ce qui était banknotes, billets à ordre, lettres de change; on se partageait le métal par portions à peu près égales, puis on se séparait et chacun tirait de son côté, avec le nombre de dromadaires utile pour emporter le butin. Nous avions au moins vingt-quatre heures devant nous avant que l'on s'aperçût de rien. C'était assez pour gagner au pied. L'un de nous allait vers El-Akabah, l'autre se rendait au Sinaï; quant à moi, j'avais un refuge assuré chez les Arabes Ababdehs; j'aurais pénétré en Abyssinie, d'où, hardiment et pour détourner les soupçons, je me serais rendu à Londres après avoir fait des lingots frappés de la marque du Négus avec les pièces d'or des Indes et de l'Angleterre. Tout était prêt; j'avais un mahari capable de courir cinquante lieues sans reprendre haleine; j'avais tout combiné, tout prévu; mes compagnons étaient des hommes déterminés; nous étions certains de réussir.

« Savez-vous ce qui nous a fait échouer? C'est à confondre la raison et à faire douter de la Providence! Dans ma maison habitait une femme musulmane, ne pouvant avoir d'enfants, honteuse de sa stérilité et consultant toute sorte de sorciers pour être mère. Dans l'escalier, dans les couloirs, elle semait des noix, car la femme devient féconde si un homme étranger à sa famille les écrase par mégarde. Un soir, la veille du jour même où nous devions partir, je descendais mon escalier, je marchai sur une des noix, qui ne se brisa pas; mon pied tourna et je tombai. J'avais une entorse, et pendant six semaines je restai étendu sur mon grabat, furieux et maudissant mon sort. La partie était manquée; mes compagnons y renoncèrent, et moi aussi : il y a des choses que l'on n'essaye pas deux fois. Dans le *Times* je lus que la malle des Indes, celle-là même que nous devions attaquer, avait apporté

280 000 livres sterling en or, plus de sept millions de francs; je ne m'en suis jamais consolé! »

Edris-Effendi s'était tu; je me taisais aussi, car j'aurais été fort empêché de répondre à sa confession. Nous marchions silencieusement l'un près de l'autre; tout à coup il s'appuya contre un arbre, la tête dans ses mains, sanglotant et répétant : « Sept millions! pour une noix! » Edris-Effendi est revenu en France; on a tenté de le mettre dans le chemin où l'on marche droit, on a dû y renoncer. La lecture des *Treize* de Balzac lui avait tourné la tête; il passait son temps à imaginer des associations mystérieuses dont il serait le chef, associations qui l'enrichiraient et le conduiraient aux situations qu'il avait rêvées; il est mort à la peine, très âgé, incorrigible et misérable. Les hommes de cette trempe et de cette énergie sont rares; nulle ambition ne doit leur être interdite, mais leurs efforts sont frappés d'avance de stérilité, car ils dédaignent, comme indignes d'eux, la persévérance, l'épargne, la probité; ils ne croient qu'au hasard, — à la chance, comme ils disent, — et ils n'arrivent à rien, sinon à la déconsidération et quelquefois au crime. Lorsque l'on prend un faux élan pour franchir un fossé, on y tombe, on y reste et souvent on y meurt.

Gustave Flaubert, qui toujours et partout était à la recherche du comique, avait découvert un homme dont il s'était engoué avec la passion que comportait sa nature. Cet homme n'était autre qu'un Akim-Bachi, médecin-major, Français d'origine, ancien officier de santé, nommé Chamas, et qui, comme tant d'autres, avait été ramassé par Clot-Bey lorsque celui-ci avait organisé, vaille que vaille, le service sanitaire de l'armée égyptienne. Ce Chamas était un pauvre hère d'une ignorance invraisemblable, incapable de distinguer une fracture d'un rhume de cerveau et célèbre par une aventure qui

n'était point à son honneur. Le soir de la bataille de Nézib, lorsque déjà le combat avait cessé, il avisa dans le camp d'Ibrahim-Pacha, auprès des ambulances, un prisonnier turc qui faisait la prière du moghreb (prière faite au coucher du soleil). Chamas s'élança vers lui et lui cria : « Misérable ! rends-toi ! » Le Turc le regarda d'un air ahuri et Chamas lui fendit la tête d'un coup de sabre. Puis il alla raconter ce haut fait à Ibrahim-Pacha, qui lui cassa son tchibouck sur la figure.

Qu'avait donc ce Chamas pour plaire à Gustave? Il faisait des tragédies. Flaubert ne se tenait pas de joie; il allait chez Chamas, il m'amenait Chamas, il invitait Chamas à dîner : Chamas et lui ne se quittaient plus. Les tragédies étaient un ramassis de situations biscornues, de dialogues insensés, de vers idiots; plus les vers étaient mauvais, plus les situations étaient sottes, plus Flaubert applaudissait, et plus Chamas se rengorgeait; lui aussi, comme le Dieu de Copernic, il avait enfin trouvé « un contemplateur de ses œuvres ». Il fallut subir une lecture, je m'y résignai : *Abdel-Kader*, tragédie en cinq actes. C'est l'histoire du traité de la Tafna. Abdel-Kader fait un discours à ses soldats et leur dit :

Sectateurs du vrai Dieu, ce Bugeaud vous abuse;
Allons, un peu de nerf, armez votre arquebuse!

Bugeaud n'est pas en reste, et, lui aussi, il harangue ses troupes avant le combat :

Louis-Philippe là-bas sur le trône de France
Applaudit à vos coups et voit votre vaillance.

Il y a un récit : Abd'Allah, jeune chef arabe, a visité, au galop de son cheval, toutes les tribus du désert, en leur prêchant la guerre sainte; dès qu'il a terminé son appel aux armes, il reprend sa course :

C'est de là, par Allah ! qu'Abd'Allah s'en alla.

Après avoir lu ce vers, Chamas s'interrompit pour nous dire : « C'est ce que les anciens appelaient l'harmonie imitative. » Je ne bronchai pas. et Flaubert, agitant les bras, s'écria : « C'est énorme! » Un jeune Bédouin, amoureux d'une chrétienne, fille d'un riche notaire de Mostaganem, explique « ses tendres feux » à l'objet de son amour, qui paraît médiocrement touché et peu disposé à aller

Près de ma tente en poils, où ma mère fidèle
Me prépare un couscouss au lait pur de chamelle.

Le Bédouin insiste; mais il a beau dire : « Mahomet nous attend, » la jeune fille, qui a des principes, sait ne pas se laisser vaincre. L'amoureux désespéré se passe son yatagan à travers le corps et, comme la demoiselle, en fille bien élevée, se voile les yeux de la main, il lui dit :

Demeurez, ne vous détournez pas;
De vos regards, du moins, honorez mon trépas!

Cette fois je n'y tins plus et je m'écriai : « Mais ces deux vers-là sont dans les *Scythes* de Voltaire. » Chamas eut un ineffable sourire et répondit : « C'est vrai, mais ces vers rendaient exactement ma pensée, et j'ai cru devoir me les approprier, car je n'aurais pas mieux dit. » J'eus quelque peine à me débarrasser de ce Chamas, qui, à toute heure du jour, venait nous consulter sur ses plans dramatiques et nous prier de recommander ses pièces au comité de lecture de la Comédie-Française. Il était tenace et ne comprenait que les choses claires. Je lui dis : « Nous nous moquons de vous et vous nous ennuyez. » Flaubert me vitupéra, me dit que je ne comprenais pas la grandeur du comique et fut mécontent.

Quelqu'un se souvient-il d'Aristide de la Tour, qui, il y a plus de quarante ans, partageait avec Loïsa Puget, Masini, P. Henrion, T. Arnaud le privilège de composer

des romances dont les âmes sensibles étaient remuées et que l'on soupirait en faisant les yeux blancs? Il était au Caire à la même auberge que nous; parfois, le soir, il grattait sa guitare et nous chantait, sur un mode désolé, l'histoire de la marguerite, toute petite, qui se cache bien vite dans les épis dorés pour éviter la faux qui brille; lorsque la faux apparaissait, la guitare avait des sanglots dans les cordes. C'était un grand garçon blond, triste, de façons réservées, qui mourait d'ennui au Caire. Il avait connu à Paris un prince de la famille vice-royale; on s'était lié, on s'était juré éternelle amitié; on était parti ensemble pour habiter le même palais sur les bords du Nil et vivre de la vie des *Mille et une Nuits*. Quelle fonction devait-il exercer près du prince : factotum, intendant, chef d'orchestre, maître des cérémonies, des menus et des fêtes? Je ne sais; Abbas-Pacha trouva mauvais qu'un prince se fût permis d'attacher un Français à sa maison sans en avoir d'abord sollicité et obtenu l'autorisation; le pauvre troubadour reçut ordre de déguerpir. Il mit sous son bras sa guitare, sa musique et prit gîte à l'auberge en attendant une pension, une indemnité, qu'on lui avait promise et qu'on ne lui donna jamais. Il se décida enfin à quitter l'Égypte, y laissa ses rêves, revint au pays natal et mourut à Paris, où sa mort ne fit pas plus de bruit que ses romances.

C'est cependant au milieu de ce monde étrange, composé d'éléments médiocres, tarés, hostiles les uns aux autres, que je rencontrai l'homme le plus intelligent que j'aie jamais connu. C'était Charles Lambert-Bey; il n'avait de commun que le nom avec Charles Lambert, qui a publié *Athènes et Baâlbeck* et l'*Immortalité selon le Christ*. Lambert était entré le premier à l'École polytechnique et en était sorti le premier, vers 1829 ou 1830; il était ingénieur des mines. Le saint-simonisme l'avait appelé et

il s'y était donné sans esprit de retour. Il avait accompagné Enfantin en Égypte lorsque celui-ci, à la tête d'une quarantaine de ses disciples, y vint en 1832 pour opérer le percement de l'isthme de Suez. Lambert, après avoir relevé les terrains à ouvrir, après avoir préparé les profils du barrage du Nil à Batn-el-Agar, à la pointe même du Delta, au confluent des deux branches du fleuve, après avoir voyagé au Soudan par ordre de Mehemet-Ali, était, lorsque j'entrai en communication avec lui, directeur de l'école polytechnique établie à Boulacq, directeur *in partibus*, car si l'école avait deux ou trois professeurs, elle n'avait pas d'élèves.

Jamais, chez aucun homme, je n'ai rencontré un si ample cerveau, une indulgence plus féconde, une telle compréhension des sentiments d'autrui, une clarté d'enseignement plus extraordinaire, une aspiration vers le bien plus constante. Sa parole lucide, imagée et néanmoins précise jetait des lueurs au fond des problèmes les plus obscurs et, par une étrange contradiction, il ne pouvait écrire; dès qu'il prenait la plume, l'expression devenait confuse et sa pensée se perdait dans les nuages dont il ne parvenait pas à la dégager. Les deux ou trois opuscules qu'il a publiés sur des questions de métaphysique sont presque incompréhensibles et rappellent l'Apocalypse. Pour lui, le saint-simonisme était une religion, la religion type vers laquelle l'humanité sera fatalement entraînée, et Enfantin, — le Père, — était depuis saint Paul le plus grand apôtre qui eût été donné au monde. Avec sa barbe déjà grisonnante, ses yeux d'une douceur infinie, son sourire spirituel et bienveillant, son corps vigoureux et ramassé, avec sa passion pour les discussions philosophiques, il faisait penser aux paladins de la scolastique qui allaient offrir à tout venant la bataille dans le champ clos des syllogismes.

Pendant mon second séjour au Caire, lorsque je revins de Nubie, je reçus de France des nouvelles qui m'accablèrent. Je ne puis dire de quel secours me fut Lambert, qui écouta mes confidences; je ne puis dire avec quelle délicatesse, quel art merveilleux, quelle science de l'âme humaine il pansa mes blessures et me rendit le courage en présence d'un malheur dont j'étais la cause involontaire et qu'il m'était impossible de réparer. Je ne fais que noter l'heure de ma rencontre avec lui; je le retrouverai. Il quitta l'Égypte, il rentra à Paris avant que j'y fusse revenu, et c'est lui qui me mit en relation avec les débris de la famille saint-simonienne encore groupée autour du Père Enfantin. Lambert avait remarqué que nous avions l'esprit curieux et que nous ne voyagions pas comme des touristes désœuvrés qui voyagent pour avoir voyagé; il avait compris que nous ne cherchions qu'à nous instruire et il nous y aida. Il nous recommanda un Arabe nommé Khalil-Effendi, qui avait fait son éducation en France et qui alors battait les rues du Caire sans trouver à s'occuper.

L'histoire de cet homme est instructive et montrera comment on pratiquait la régénération de l'Égypte. Il avait été envoyé à Paris, vers l'âge de douze ans, aux frais du vice-roi; il avait fait quelques études dans un collège; il avait ensuite simultanément suivi les cours de l'École polytechnique et les cours de l'École de droit; puis on l'avait dirigé sur Lyon, pour apprendre le commerce et le tissage de la soie. Lorsqu'il revint au Caire, il avait vingt-six ans, des notions acquises et des aptitudes qu'il était facile d'utiliser. En ce moment, Mehemet-Ali, qui avait entendu parler de la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée par Amr-ben-Alas, sur l'ordre du kalife Omar, avait formé le projet de faire pour l'islamisme ce que les Alexandrins avaient fait pour l'antiquité et de réunir à la mosquée d'El-Azar tous les livres qu'il

pourrait rassembler. Lorsqu'on lui donna avis que Khalil, arrivant de France, demandait un emploi, il le nomma relieur en chef de la bibliothèque. Or jamais Khalil-Effendi n'avait ébarbé un volume ou manié un polissoir; il refusa la place qui lui était offerte. Mehemet-Ali s'indigna, dit : « Puisqu'il a été en France, il doit savoir relier, » et le fit jeter à la porte. Khalil, dégoûté, mourant de faim, se fit protestant, et obtint le protectorat du consul d'Angleterre, qui lui accordait un petit subside.

Cet homme était relativement savant; il possédait toute notion sur les prescriptions de l'islamisme, sur les usages musulmans et sur les pratiques de la Kabbale, qui sont actuellement si bien mêlées aux rites religieux qu'elles font en quelque sorte partie de la liturgie. Nous fîmes un arrangement avec lui; moyennant trois francs par heure, il devait chaque jour venir passer quatre heures avec nous et répondre à nos questions. Ce fut de l'argent bien gagné et sagement dépensé. C'est moi qui menais l'interrogatoire, car j'avais l'intention d'utiliser les renseignements fournis par Khalil-Effendi pour faire un livre intitulé : *les Mœurs musulmanes*. La naissance, la circoncision, le mariage, le pèlerinage, les funérailles, le jugement dernier, ces six points qui, en Orient, contiennent la vie entière, furent largement traités par Khalil-Effendi; nous prenions des notes sous sa dictée. Je viens de revoir ce gros cahier; le volume est fait, il n'y a plus qu'à l'écrire et il est probable qu'il ne sera jamais écrit. Flaubert comptait se servir de ces notions pour le conte oriental qu'il avait en tête et qu'il y a gardé. Comme tant d'autres matériaux réunis, le résultat de nos conférences avec Khalil-Effendi est resté stérile; je l'ai souvent regretté.

Nous étions arrivés au Caire le 26 novembre 1849, nous y restâmes plus de deux mois; nos heures coulaient vite,

car elles étaient occupées, et il y avait encore d'autres notes à recueillir que celles que nous devions à Khalil-Effendi. Il paraît qu'Ismaïl-Pacha a voulu embellir la ville, qu'il y a ouvert de larges voies, qu'il l'a éclairée au gaz, qu'il y a bâti un théâtre et qu'il a fait de l'Esbékyéh une promenade avec parterres, quinconces et cafés chantants : c'est une mutilation; je suis heureux de ne l'avoir pas vue et de retrouver dans mon souvenir les ruelles où galopaient les ânes, les bazars abrités par des paillassons à travers lesquels les rayons du soleil passaient comme des flèches d'or, les cafés où l'on s'asseyait pour fumer un narguileh, les fontaines autour desquelles se poussaient les dromadaires, les couloirs obscurs où les fellahims vous sollicitaient d'une voix si douce : *Bakchich caouadja!* et la place de Rouméliéh, où les saltimbanques faisaient rire la foule.

L'Égypte était pauvre à l'époque où j'y étais; la guerre d'Amérique n'avait pas encore amené la crise cotonnière qui l'a enrichie et le percement de l'isthme de Suez n'avait pas augmenté son bien-être. On y vivait à bon compte; pourvu que l'on n'exigeât pas des ortolans truffés, on y trouvait une nourriture presque européenne. Nous n'étions pas difficiles du reste, et la succulence de notre table était le dernier de nos soucis. Nous ne nous étions pas emprisonnés au Caire, nous allions faire des courses au désert de Belbeys, à la forêt pétrifiée du désert de Suez, sur le mont Mokattam, où je cherchais des cérastes, à Matariéh, où fut le repos en Égypte, à Aïn Schems, qu'Hérodote visita quand elle s'appelait Héliopolis. Nous fîmes un déplacement d'une semaine dans la région des Pyramides. Lorsque nous arrivâmes devant le sphinx que les Bédouins ont surnommé *Abou el'Houl*, le père de l'épouvante, Flaubert arrêta son cheval et s'écria : « J'ai vu le sphinx qui s'enfuyait du côté de la Libye; il galopait

comme un chacal ! » Puis il ajouta : « C'est une phrase de *saint Antoine.* » Après être resté trois jours au pied des grandes Pyramides, avoir escaladé celle de Choufou et visité les tombes voisines, je fis lever le campement et donnai l'ordre de planter la tente à côté des petites Pyramides du Sakkara, à proximité des puits qui ont servi de sépultures aux ibis. Nos hommes partirent en avant, conduisant les chameaux qui portaient notre attirail, et, Flaubert et moi, nous poussâmes une pointe dans le désert libyque, tout martelé par les traces des animaux sauvages.

Lorsque nous rejoignîmes nos chameliers et notre drogman, nous les trouvâmes fort embarrassés. Partout où ils avaient déblayé le terrain pour établir notre campement, ils avaient dérangé une telle quantité de scorpions qu'ils n'osaient installer notre gîte dans un endroit si mal fréquenté. A notre gauche, vers l'est, en contre-bas de l'espèce de terrasse qui sert de soubassement aux pyramides en briques crues, verdoyait une forêt de palmiers parallèle au Nil; là quelques masures appartenant au village de Mitrahyniéh tiennent la place des anciens palais de Memphis. J'y envoyai nos hommes pour dresser la tente et préparer le repas du soir. Avant de descendre vers la plaine, nous voulûmes donner un dernier coup d'œil au désert; une sorte d'éminence s'élevait devant nous, assez semblable, dans d'énormes proportions, à ces talus plantés d'arbres qui entourent les fermes de la côte normande et que le langage du terroir appelle des fossés[1]. Tout en gravissant la pente dont le sable s'éboulait sous les pieds de mon cheval, je remarquai la forme peu naturelle, la forme factice de cette colline à crête droite et allongée. Je dis à Flaubert : « Veux-tu

1. D'où le proverbe : Au bout du fossé la culbute.

nous faire une collection de dieux égyptiens? Restons ici et fouillons; ceci n'est pas un mouvement de terrain, c'est un tumulus qui recouvre un palais ou un temple; nous y retrouverons peut-être la lampe d'Aladin ou la verge de Moïse. » Flaubert me répondit : « Tu as un fonds de facéties inépuisable. » Un an ne s'était pas écoulé que Mariette arrivait près de cette colline, l'éventrait et y découvrait le Sérapéum.

Tout en passant nos journées à voir et nos soirées à noter les impressions recueillies, nous faisions les préparatifs pour notre voyage en Haute Égypte et en Nubie. Dans ce temps-là c'était presque une expédition; aujourd'hui ce n'est qu'une promenade. Récemment, j'ai reçu un prospectus qui m'a édifié sur les facilités que l'Égypte offre actuellement aux voyageurs : des bateaux à vapeur remontent le Nil, s'arrêtent là où il est convenable de s'arrêter; à bord il y a un cicerone qui fournit les explications, un cuisinier qui fournit les repas, un médecin qui fournit les ordonnances; tout est prévu, tout est réglé; à telle heure on déjeune, à telle heure on admire, à telle heure on dîne, à telle heure on dort : le tout au plus juste prix. Quatre-vingts livres sterling pour aller du Caire à la seconde cataracte, c'est-à-dire 2000 francs; c'est très bon marché, mais l'initiative individuelle disparaît, et en voyage c'est surtout ce qu'il faut réserver.

Il paraît qu'à Louqsor il y a un hôtel anglais bâti près des ruines : *furnished apartment*; on y mange des *mock turtle*, on y boit des bouteilles de *pale ale*; j'y ai mangé des œufs durs, j'y ai bu de l'eau claire et je ne m'en suis pas plus mal trouvé : progrès de la civilisation ou de l'exploitation que j'admire et que je suis bien aise de n'avoir pas trouvé jadis. Nous achetions des matelas pour nos couchettes, minces galettes rembourrées de coton, une batterie de cuisine, de la poudre, du plomb, des provisions sèches,

riz et biscuit, du tabac de Djébéli pour les tchiboucks, du tombéki persan pour les narguilehs, du café de Moka, choisi grain à grain dans les couffes ouvertes à Suez, des zirs, grandes jattes en argile poreuse pour filtrer l'eau, du papier épais et sans colle pour les estampages, des pics, des pioches, des louchets en cas de fouilles à opérer, et enfin un drapeau tricolore qui devait « nous ombrager de ses plis ».

Nous avions loué une cange ou dahabieh, grande barque pontée, munie à l'arrière d'un habitacle contenant quatre chambres et montée par douze hommes d'équipage, dont un reïs, — patron, — et un timonier. On remonte le Nil à la voile; lorsque le vent tombe, les hommes fixent une cincenelle au mât, se jettent à l'eau, gagnent la terre à la nage et halent le bateau. Quand on est parvenu au point extrême du voyage, — pour nous ce fut Wadi-halfa, frontière de la Nubie inférieure et de la Nubie supérieure, — on démonte les antennes, on abat les mâts, on enfonce les tolets dans les bastingages, on arme les avirons et on descend le fleuve en ramant. Dix hommes sont debout, cinq à tribord, cinq à bâbord : chacun tient en main un aviron de dix-huit pieds de long; le chef de nage chante sur un mode très lent : *Cheick Mahammed an' Nabi*; tous les matelots reprennent en chœur et les dix avirons tombent dans l'eau en même temps. Je me rappelle cet air, je me rappelle le bruit des rames battant le Nil et il me semble respirer encore le parfum des palmiers en fleur.

Le 4 février 1850, nous allâmes dîner et coucher au vieux Caire, chez Soliman-Pacha, et le lendemain nous montâmes à bord de notre cange, que nous ne devions plus quitter que le 25 juin. Je ne puis dire le sentiment d'allègement que j'éprouvai lorsque, nos voiles se déployant comme les ailes d'un immense goéland, nous partîmes au bruit des tambourins que frappaient nos

matelots en criant : *Bism Illah' er-rah'man er-rahym* (Au nom de Dieu clément et miséricordieux). J'ai toujours été ainsi au temps de ma jeunesse, et l'action seule du voyage était pour moi une ivresse exquise. Chateaubriand raconte qu'il a vu au Caire quelques soldats français qui étaient restés en Égypte après le départ de notre armée. « L'un d'eux, dit-il, grand jeune homme maigre et pâle, me contait que, quand il se trouvait seul dans les sables sur un chameau, il lui prenait des transports de joie dont il n'était pas maître. » Ce portrait pourrait être le mien.

Ma famille, fixée depuis longtemps en France, est originaire d'Espagne, et il est de tradition parmi les miens que nous avons du sang arabe dans les veines. Je n'en serais pas surpris : la sensation délicieuse dont j'ai été pénétré toutes les fois que j'ai vécu sous la tente, que j'ai dormi sur le sable et sous le ciel, que je m'en suis allé dans l'inconnu comme un hadji à la recherche d'une Mecque idéale, n'est peut-être que le bonheur inconscient du retour à la vie des ancêtres. J'étais né voyageur; si les incidents de mon existence ne m'avaient retenu à Paris vers ma trentième année, il est probable que, libre et seul comme je l'étais, je me serais jeté dans le continent africain et que, moi aussi, j'aurais eu ma folie des sources du Nil. Au seuil de la vieillesse, me retournant pour regarder les jours écoulés, je regrette de n'avoir pas bu au Zambèze, au Niger, au Congo; je jalouse Stanley et j'envie la mort de Livingstone.

Gustave Flaubert n'avait rien de mon exaltation, il était calme et vivait en lui-même. Le mouvement, l'action lui étaient antipathiques. Il eût aimé à voyager, s'il eût pu, couché sur un divan et ne bougeant pas, voir les paysages, les ruines et les cités passer devant lui comme une toile de panorama qui se déroule mécaniquement. Dès les premiers jours de notre arrivée au

Caire, j'avais remarqué sa lassitude et son ennui; ce voyage, dont le rêve avait été si longtemps choyé et dont la réalisation lui avait semblé impossible, ne le satisfaisait pas. Je fus très net; je lui dis : « Si tu veux retourner en France, je te donnerai mon domestique pour t'accompagner. » Il me répondit : « Non; je suis parti, j'irai jusqu'au bout; charge-toi de déterminer les itinéraires, je te suivrai : il m'est indifférent d'aller à droite ou à gauche. » Les temples lui paraissaient toujours les mêmes, les paysages toujours semblables, les mosquées toujours pareilles. Je ne suis pas certain qu'en présence de l'île d'Éléphantine il n'ait regretté les prairies de Sotteville et qu'il n'ait pensé à la Seine en contemplant le Nil. A Philæ, il s'installa au frais dans une des salles du grand temple d'Isis pour lire *Gerfaut*, qu'il avait acheté au Caire.

Le souvenir de sa mère le tirait du côté de Croisset; la déconvenue de sa *Tentation de saint Antoine* l'accablait; bien souvent, le soir, sur notre barque, pendant que l'eau du fleuve clapotait contre les plats-bords et que la constellation de la Croix du Sud éclatait parmi les étoiles, nous avons discuté encore ce livre qui lui tenait tant au cœur; en outre, son futur roman l'occupait; il me disait : « J'en suis obsédé. » Devant les paysages africains il rêvait à des paysages normands. Aux confins de la Nubie inférieure, sur le sommet de Djebel-Aboucir, qui domine la seconde cataracte, pendant que nous regardions le Nil se battre contre les épis de rochers en granit noir, il jeta un cri : « J'ai trouvé! *Eurêka! Eurêka!* je l'appellerai Emma Bovary; » et plusieurs fois il répéta, il dégusta le nom de Bovary en prononçant l'*o* très bref. Par un phénomène singulier, les impressions de ce voyage lui revinrent toutes à la fois et avec vigueur lorsqu'il écrivit *Salammbô*. Balzac était ainsi : il ne regardait rien et se souvenait de tout.

CHAPITRE XIV

A TRAVERS L'ORIENT

On a retrouvé chez Théophile Gautier une lettre que je lui écrivais à cette époque; j'en citerai quelques passages qui diront la vie que je menais en Nubie : « Descendant le Nil, en vue de la forteresse d'Ibrym, le 31 mars 1850. — Bonjour, Fortunio! je parie que vous n'avez pas trente-sept degrés de chaleur à l'ombre; avez-vous beaucoup de brouillard et de vaudevilles? Quand donc ferez-vous vos paquets pour venir flâner dans les pays du soleil? Plus je les vois, et plus je regrette que vous ne les connaissiez pas; vous êtes de ceux pour qui ils ont été faits, et je crois qu'en ne venant pas les visiter, vous manquez à votre destinée et à vos instincts. En outre, ces pays ont besoin d'un livre, et qui pourra le faire si ce n'est vous? Seulement, dépêchez-vous, le temps presse; on démolit les temples pour en faire des fabriques à sucre, que l'on appelle ici des raffinatures, et bientôt, sur la berge du Nil, il y aura plus de pompes à feu que de pylônes. Après avoir remonté le fleuve jusqu'à la seconde cataracte, je le descends jusqu'au Caire, m'arrêtant et séjournant là où je trouve quelque chose à voir; cela durera longtemps, car j'ai une façon de procéder qui n'est pas expéditive : je prends des épreuves photographiques de toute ruine, de tout monument, de tout paysage que je trouve intéres

sants; je relève le plan de tous les temples et je fais estampage de tout bas-relief important; ajoutez à cela des notes aussi détaillées que possible, et vous comprendrez que je ne puis aller bien vite; cela ne m'importe guère, car la vie que je mène est parfaite. Je ne sais plus si l'Europe existe, s'il y a des journaux, ni si Ledru-Rollin continue à vider les caisses de l'État sur les genoux de sa maîtresse qui s'appelait La Martine, comme le croyaient les bons paysans de France. J'ai mieux à faire; je me fais raser la tête tous les deux jours, je bois du café, je me baigne matin et soir, je fume des narguilehs, je regarde couler l'eau, verdoyer les palmiers, briller le soleil, miroiter le désert et je suis l'homme le plus heureux de ce bas monde. Vous souvenez-vous d'avoir vu au Salon, il y a deux ou trois ans, un petit tableau d'Adrien Guignet, qui représente une *Fuite en Égypte*? C'est, avec les Marilhat, ce que j'ai vu de plus vrai. Ce qui déroute les peintres qui viennent ici, c'est la profondeur des horizons et le fondu extraordinaire des teintes les plus disparates. Le bon Dieu est un grand harmoniste et il s'entend aussi à l'anatomie; les Nubiennes sont en bronze florentin; on ne voit que des *Vénus d'Ille* et pas le moindre Mérimée. L'île d'Éléphantine est à vendre : douze mille francs; je meurs d'envie de l'acheter; j'y vivrais avec des crocodiles, moins farouches que les humains, ainsi qu'eût dit Marmontel, et j'aurais toujours un hamac à vous y offrir sous un palmier. Dans une quinzaine, j'espère être arrivé à Thèbes; j'y chercherai le second pied de la princesse Hermontis, et si je le trouve, je vous l'enverrai. Je viens de passer trois jours à Ibsamboul, qu'il vaudrait mieux nommer Abou Sembil; j'en suis demeuré stupide, comme un héros du vieux Corneille. Flaubert vous envoie ses tendresses. »

Théophile Gautier me répondit : « J'envie bassement

votre bonheur. Dussé-je être votre domestique et cirer vos bottes, je voudrais être avec vous; j'ai des nostalgies d'Égypte et d'Asie Mineure, mais au prix où l'on vend les syllabes, je sens bien que je n'irai jamais. » Louis de Cormenin m'écrivait aussi et me parlait politique : « On écume de réaction; on ne fait que sottises; on ne veut pas admettre que la république est un terrain où toutes les opinions peuvent se mouvoir; cela ne durera pas et nous marchons droit à une dictature. » Après le vote de la loi du 31 mai 1850 qui restreignait le suffrage universel, il m'écrivait : » Au cours de la discussion, Thiers, que l'on écoute comme un oracle, a prononcé un mot qui retombera sur lui; il a dit « la vile multitude »; le jour où il se trouvera quelqu'un pour rendre le bulletin de vote à la vile multitude, la vile multitude proclamera celui-là roi, empereur ou Grand Mogol, et la farce sera jouée. Si Louis-Napoléon est ambitieux, et il l'est, on vient de lui mettre le sceptre entre les mains. Ces gens-là croient tuer la république à leur profit : ce sont des niais qui obéissent à leur passion du moment; la loi du 31 mai chassera ceux qui l'ont imaginée et couronnera le président; quand tu reviendras, il y aura peut-être des aigles à la hampe de nos drapeaux. » Je lisais cela sans y donner grande attention, car toute politique m'était indifférente; mais plus tard j'ai admiré avec quelle perspicacité Louis avait prévu les événements. Bouilhet ne nous disait jamais un mot de politique, mais il nous envoyait les chants de *Melænis*, qu'il terminait, et cela nous plaisait davantage.

Les voyageurs qui remontèrent le Nil pendant l'hiver de 1850 furent peu nombreux; la vieille Égypte semblait délaissée; à peine rencontrâmes-nous trois ou quatre barques pavoisées aux couleurs d'Angleterre. Un matin cependant, le 29 avril, la veille même du jour où nous

devions arriver à Louqsor, en abordant au mouillage d'Erment qui fut Hermontis, et où Desaix avait fortifié le tombeau de Sidi-Abdallah-em-Marabout, j'aperçus une cange qui battait pavillon français. Sur le pont, un grand vieillard et une femme grisonnante vêtue de noir nous faisaient des saluts de la main. Nous nous rendîmes à leur bord et nous fûmes en présence du colonel Langlois, qui venait de séjourner à Thèbes et d'y dessiner les ruines de Karnac. Le colonel Langlois avait alors soixante et un ans, il était à la retraite depuis l'année précédente et il avait mis ses loisirs à profit pour venir en Égypte relever l'emplacement de la bataille des Pyramides, dont il fit le panorama que chacun a pu admirer. Il était de haute taille, vigoureux malgré sa maigreur, très actif malgré son âge et très doux malgré ses allures militaires. Sa femme, un peu plus jeune que lui, ne le quittait pas; elle l'aidait dans ses travaux et tirait bon parti de la chambre claire.

Le colonel Langlois était et doit rester célèbre, car c'est à lui, plus qu'à nul autre, que l'on doit en France, sinon la création, du moins le perfectionnement des panoramas. C'est lui qui le premier transporta le spectateur au centre même de l'action représentée, modela la peinture avec soin, distribua abondamment la lumière sur la toile et produisit un effet qui touche de près à l'illusion. Je me rappelle encore l'émotion dont je fus saisi, lorsque, étant petit enfant, on me conduisit, aux environs du boulevard du Temple, dans une vaste rotonde où je vis pour la première fois un panorama de Langlois, qui était celui de la bataille de Navarin. C'était extraordinaire d'animation, de fougue et d'emportement. Quel tumulte! mais quel silence! j'en fus effrayé. Quoi! la colonne d'eau soulevée par les boulets ne s'affaisse jamais, la lueur du même canon brille toujours, le

capitaine de vaisseau Milius n'abaisse pas son bras dressé par un geste de commandement; cette immobilité me glaçait, car je la trouvais surnaturelle. Cette même impression je l'ai éprouvée depuis, mais à un degré plus raisonnable, devant la *Bataille de la Moskowa*, l'*Incendie de Moscou*, la *Bataille d'Eylau* et devant la *Bataille des Pyramides*. Le colonel Langlois faisait vraiment œuvre de magicien et créait la réalité. On dit d'un portrait ressemblant : Il ne lui manque que la parole; de ses batailles on pourrait dire : Il ne leur manque que le bruit.

Il était entré au service en 1807 et avait fait les dernières campagnes de l'Empire. Plus que l'art de la guerre, il aimait l'art de la peinture. Il fut l'élève de Girodet, de Gros, d'Horace Vernet; il a peint une infinité de petits tableaux, qui tous représentent des combats auxquels il a assisté. Le musée de Versailles conserve plus d'une de ses toiles; mais, malgré ses qualités, qui sont remarquables, il fût sans doute resté perdu au milieu des artistes de second ordre, s'il n'eût élevé le panorama à la hauteur de la grande peinture historique; c'est là son titre dans l'histoire de l'art moderne et ce titre est suffisant à sauvegarder son nom.

Il s'en allait alors jusqu'à l'île de Philæ, d'où nous arrivions et, malgré le désir que nous éprouvions de passer une journée près de lui et de sa femme, qui était charmante, nous dûmes repartir, car la chaleur devenait accablante, le temps nous pressait et nous avions bien des choses à voir encore avant de débarquer au Caire. L'occupation ne chômait pas, car nous étions dans la région des temples : les ruines succédaient aux ruines; les journées avaient beau être longues, elles suffisaient à peine au labeur. La jeunesse est admirable, rien ne l'arrête; le soir, j'étais tellement épuisé de fatigue que je pouvais à peine gagner mon lit, dont la mollesse

n'avait rien d'attrayant; quelques heures de sommeil me remettaient sur pied et j'étais prêt à affronter toutes besognes. Nous voulûmes aller voir la mer Rouge et nous baigner dans les flots qui ont englouti le Pharaon. Entre Kéneh et Qôseir, il y a quatre jours de marche à travers le désert. C'était pendant la seconde moitié du mois de mai; il faisait chaud, si chaud qu'ayant pris mon fusil par le canon, j'y laissai la peau de ma main.

Pendant cette petite expédition il se produisit entre Flaubert et moi un incident, — le seul de tout notre voyage, — qui fut pénible; nous restâmes quarante-huit heures sans nous parler. Ce fut à la fois sinistre et comique, car Flaubert, en cette circonstance, obéit à une de ces impulsions irrésistibles qui parfois le dominaient. Du reste, dans le désert on est susceptible; j'en fournirai la preuve. Nous étions partis de Qôseir avec trois outres d'eau, — d'eau exécrable, — qui devaient subvenir à nos besoins pendant la route; les trois outres étaient imprudemment chargées du même côté, sur le même chameau; de l'autre côté, une partie de nos bagages faisait contrepoids. Le désert est habité par une quantité prodigieuse de rats qui se nourrissent d'animaux morts et qui sont troglodytes. Ils creusent des galeries souterraines, où ils se réfugient. Le chameau qui portait notre provision d'eau mit le pied sur une de ces galeries, la croûte de terre s'effondra sous son poids : le malheureux animal se brisa la jambe, tomba et en tombant écrasa les trois outres. Ceci se passait le soir de notre départ; nous avions trois jours de route à faire avant d'arriver au Nil et deux jours et demi avant de toucher Bir-Amber, le seul puits potable que nous pussions rencontrer.

Nous avions reconnu, en venant, que Bir-el-Hammamat (le puits des pigeons) était tari et que Bir-es-Sed (le puits de l'obstacle) était oblitéré par un éboulement de ro-

chers. C'était le jeudi 23 mai, vers huit heures du soir; en admettant qu'aucun accident ne nous arrêtât, nous ne pouvions être à Bir-Amber que le dimanche 26, dans la journée; donc un minimum de soixante-dix heures sans boire. — Bath! nous rencontrerons une caravane et nous lui achèterons de l'eau. — Nous croisâmes trois caravanes et ne pûmes obtenir une gargoulette pour quelque prix que ce fût. La journée du vendredi ne fut pas trop dure; j'avais brisé une pierre à fusil, j'en avais distribué les fragments à Flaubert et à nos hommes. Placé sous la langue, ça entretient le jeu des glandes salivaires et ça neutralise un peu la soif. La nuit fut chaude et lourde; le vent du sud soufflait, ce vent maudit que les Arabes d'Égypte appellent *khamsin* (cinquante, Pentecôte), parce qu'il règne régulièrement cinquante jours après la Pâque des Coptes, et dont le vrai nom est *simoun* (les poisons). A quatre heures du matin, le samedi, nous étions debout, énervés et mal reposés. En riant, je dis à Flaubert : « Au matin de son exécution, Damiens disait : La journée sera rude. » Nous montâmes sur nos dromadaires. Pour me protéger contre la chaleur, je m'étais enveloppé le visage d'une épaisse coufiéh (mouchoir en grosse cotonnade rouge rayée de soie jaune); j'avais la bouche sèche, les lèvres farineuses; la vermine de mon dromadaire m'avait envahi et me dévorait. Dans notre petite caravane, nul ne parlait, ni Flaubert, ni moi, ni mon drogman, ni nos chameliers, qui ballottaient sur leurs chameaux.

Tout à coup vers huit heures du matin, pendant que nous passions dans un défilé, — une fournaise, — formé par des rochers en granit rose couverts d'inscriptions, Flaubert me dit : « Te rappelles-tu les glaces au citron que l'on mange chez Tortoni? » Je fis un signe de tête affirmatif. Il reprit : « La glace au citron est une chose

supérieure; avoue que tu ne serais pas fâché d'avaler une glace au citron. » Assez durement je répondis : « Oui. » — Au bout de cinq minutes : « Ah! les glaces au citron! tout autour du verre il y a une buée qui ressemble à une gelée blanche. » Je dis : « Si nous changions de conversation? » Il riposta : « Ça vaudrait mieux, mais la glace au citron est digne d'être célébrée; on remplit la cuiller, ça fait un petit dôme, on l'écrase doucement entre la langue et le palais; ça fond lentement, fraichement, délicieusement; ça baigne la luette, ça frôle les amygdales, ça descend dans l'œsophage, qui n'en est pas fâché, et ça tombe dans l'estomac qui crève de rire tant il est content. Entre nous, ça manque de glaces au citron dans le désert de Qôseir! »

Je connaissais Gustave, je savais que rien ne le pouvait arrêter lorsqu'il était la proie d'une de ces obsessions, et je ne répondis plus, dans l'espoir que mon silence le ferait taire. De plus belle, il recommença, et voyant que je ne disais rien, il se mit à crier : « Glace au citron! glace au citron! » Je n'y tins plus; une pensée terrible me secoua. Je me dis : Je vais le tuer! Je poussai mon dromadaire jusqu'à le toucher, je lui pris le bras : « Où veux-tu te tenir? En arrière ou en avant? » Il me répondit : « J'irai en avant. » J'arrêtai mon dromadaire et quand notre petite troupe fut à deux cents pas en avant de moi, je repris ma marche. Le soir, je laissai Flaubert au milieu de nos hommes et j'allai préparer mon lit de sable à plus de deux cents mètres du campement. A trois heures du matin, le dimanche, nous partions, toujours aussi éloignés l'un de l'autre et sans avoir échangé un mot. Vers trois heures, les dromadaires allongèrent le pas et donnèrent des signes d'agitation; l'eau n'était pas loin. A trois heures et demie, nous étions à Bir-Amber et nous avions bu. Flaubert me prit dans ses bras et me dit :

« Je te remercie de ne m'avoir pas cassé la tête d'un coup de fusil; à ta place, je n'aurais pas résisté. » Le lendemain matin, nous avions retrouvé mieux que les glaces au citron de Tortoni : nous avions retrouvé l'eau du Nil, qui vaut les vins les plus exquis, surtout lorsque l'on sort d'un désert où l'on a crevé ses outres.

Notre voyage d'Égypte s'acheva sans encombre, et le vendredi 19 juillet nous débarquions à Beyrouth, où allait commencer notre voyage en terre ferme. La *concha d'oro* est belle à Palerme, le golfe de Naples est splendide, mais Beyrouth est incomparable; non pas la ville elle-même, qui est pauvrette et sans grandeur, mais la campagne qui l'environne, la forêt de pins parasols, les chemins bordés de nopals, de myrtes, de grenadiers où courent les caméléons, mais la vue de la Méditerranée et l'aspect des cimes boisées du Liban qui dessinent sur le ciel la pureté de leurs lignes. C'est une retraite faite pour les contemplatifs, pour les désenchantés, pour les blessés de l'existence; il me semble que l'on y peut vivre heureux rien qu'à regarder les montagnes et la mer. Que de fois, dans mes heures douloureuses, j'ai rêvé d'aller me réfugier là et d'entrer dans l'apaisement que donne la contemplation de la nature! J'y serais peut-être mort d'ennui; à l'ardeur avec laquelle les hommes les plus intelligents de la colonie française attendaient le courrier de France et se jetaient sur les journaux, j'aurais pu comprendre que les arbres, les monts, les océans et les fleuves, si imposants qu'ils soient, ne suffisent pas longtemps aux besoins de l'âme humaine.

En Syrie, en Palestine, les souvenirs historiques ne manquent pas plus qu'en Égypte; l'histoire des Juifs, l'histoire des croisades se substituent à l'histoire des Pharaons, des Ptolémées et des kalifes; l'enceinte des villes maritimes, les forteresses, les églises gothiques,

les chapelles abandonnées, les ruines des monastères parlent du temps des Bouillon, des Philippe Auguste et des Richard, tandis que la nature elle-même est l'énergique commentaire de la Bible. La terre étant sans merci, le peuple qui l'habita fut sans pitié : cela est naturel. Sur Jérusalem, sur les rochers qui la dominent et l'entourent, sur les pays désolés qui vont vers la mer Morte, la malédiction de Dieu semble peser encore.

Comme autrefois, la discorde est au temple : catholiques, orthodoxes, schismatiques, latins, grecs, abyssins, coptes, arméniens sont prêts à tirer le couteau pour se disputer la tombe révérée. Le musulman est là, fort heureusement; il maintient les frères ennemis, il les protège, à coups de bâton il est vrai, mais il sauve le saint sépulcre, qui sans lui disparaîtrait et serait détruit au milieu de la mêlée générale. Toutes ces sectes rivales se haïssent et essayent, par l'ingérence de leurs consuls, de dominer les unes sur les autres. Le Turc écoute les plaintes, ne donne satisfaction à aucune exigence et entretient les divisions qui lui assurent le pouvoir, tandis que le juif va pleurer ses nénies sur les ruines du sanctuaire où l'on prononçait le nom ineffable. Les partis hostiles étaient en trêve à Jérusalem en 1850, et trois ans plus tard cependant, d'une petite chapelle de Bethléem, devait sortir la contestation qui amena la guerre d'Orient, l'expédition de Crimée et la prise de Sébastopol.

Le consul de France, qui engagea le conflit, était déjà à Jérusalem lorsque nous y arrivâmes le 8 août. C'était Paul-Émile Botta, hospitalier comme un chef de grande tente, érudit, archéologue perspicace, connaissant toutes les langues de l'Orient, maigre comme un ascète, inquiet, nerveux, fou de musique, mangeur d'opium et charmant. Il avait alors une cinquantaine d'années; la grâce l'avait touché, il se considérait comme le gardien du tombeau

de son Dieu; il détestait Voltaire, il détestait les encyclopédistes; en histoire il rejetait Guizot, qui était protestant, Michelet, qui était républicain, Augustin Thierry, qui avait été saint-simonien; il n'eût pas blâmé le rétablissement de l'inquisition et n'en était pas moins le plus doux des hommes. Si emporté, si excessif qu'il fût dans sa conversation, il restait d'une irréprochable courtoisie dans ses relations et était avec ses subordonnés d'une bonté paternelle. Quand les discussions philosophiques ou religieuses l'avaient trop agité, il prenait son violoncelle, jouait une mélodie de Schubert et se trouvait apaisé, comme Saül par la harpe de David.

De tous les agents consulaires que j'ai côtoyés pendant mes voyages en Orient, Botta est celui qui m'a laissé le plus sérieux souvenir. Ses gestes anguleux, ses éclats de voix, ses yeux caves et profonds, dont la pupille était à peine dilatée, sa marche saccadée à travers le salon du consulat, sa façon précipitée de rouler son chapelet, ses bonds de fureur lorsqu'il entendait émettre une théorie qui lui déplaisait, son attendrissement subit dès qu'il craignait de vous avoir blessé par un mot trop vif, tout en lui avait une originalité dont il était impossible de n'être pas frappé. Il disait : « Je suis un civilisé revenu à l'état sauvage. » Il avait reçu une forte éducation; son père, médecin, historien et poète, l'avait bien forgé et de bonne heure: il aimait l'archéologie et le prouva lorsque, consul à Mossoul en 1844, il fit mettre le premier la pioche sur les décombres où dormaient les palais de Korsabad. On peut voir au Louvre, dans le musée assyrien, ce que la science lui doit; si on l'eût écouté, si de misérables questions d'argent n'étaient intervenues, tous les monuments perses et parthiques qui sont aujourd'hui au *British Museum* appartiendraient à la France. Lorsqu'on lui parlait de ses fouilles aux environs de Ninive, il se

dérobait et laissait comprendre que ce sujet lui était pénible.

Pendant les quinze jours que nous passâmes à Jérusalem, Botta nous accueillit avec une bonne grâce que je n'ai point oubliée; il entoura de toutes précautions notre excursion à la mer Morte et, à Mâr Sabah, il fit arrêter et condamner au service militaire les hommes d'une tribu qui nous avaient tiré quelques coups de fusil lorsque nous passions près d'eux. Protecteur officiel des catholiques d'Orient, il n'avait pas grande estime pour ses protégés. « Ils ne sont bons qu'à faire leur main, me disait-il, ils tirent parti de tout; ils volent ou mendient selon les circonstances, mais ils prennent le bien d'autrui, qui les attire invinciblement. » Je pus constater bientôt, par une petite aventure personnelle, combien Botta avait raison.

Le 14 septembre, nous avions établi notre campement à Baâlbeck. La tente se dressait près d'un ruisseau, sous un noyer, en face des temples. Nous avions amené avec nous Joseph Brichetti, notre drogman d'Égypte, vieil Italien de la rivière de Gênes, geignard, madré et en somme assez honnête, car, sauf une paire de pantoufles, une médaille de Syracuse, un Alexandre, un Othon et une montre en or à répétition, il ne vous vola pas grand'chose. Nous l'avions surnommé le Vieux des voyages, et la fièvre le saisit à Baâlbeck; il y eut une rémittence; mais lorsque, le 17, nous allâmes camper au pied même du Liban, à Deir-el-Achmar, la fièvre accompagnée de délire et de vomissements le reprit avec intensité. Gravir le Liban, franchir la région des neiges éternelles avec un homme dans cet état, il n'y fallait pas songer. Je donnai à Flaubert et à Sassetti, mon domestique français, toutes les instructions nécessaires. Ils devaient partir au point du jour, le lendemain matin, avec nos hommes, nos chevaux et le

bagage; ils traverseraient le Liban et iraient m'attendre à Eden, dans la maison des lazaristes; je les y rejoindrais, le plus rapidement possible, après avoir conduit Joseph à Beyrouth, d'où je ramènerais un autre drogman.

Le 18, avant cinq heures du matin, nous nous séparâmes. J'eus un serrement de cœur en disant adieu à Flaubert, qui commença à gravir les premières pentes de la montagne à la tête de la petite caravane, pendant que, seul avec Joseph, je prenais la route de la plaine. Le Vieux des voyages me faisait grand'pitié. Je lui donnais du sulfate de quinine, mais je n'avais ni vin, ni confiture, ni beurre pour masquer l'amertume de la drogue. Je la lui versais dans la main, il y trempait sa langue et faisait la grimace en disant d'une voix lamentable : « Ah! quo mauvais goût y tient! » A deux heures, j'arrivai à Zah'lé, j'en repartis à six heures; à minuit, je m'arrêtai à Khan Husseim, où je fis avaler à mon malade une jatte de moût de vin assaisonné de sulfate de quinine, qui l'assomma. Le 19, à cinq heures, je le remis en selle, vacillant et un peu égaré; à midi, j'entrais à Beyrouth et je le confiais aux soins du docteur Sucquet. Dans la journée je m'arrangeai avec un autre drogman nommé Abou-Ali, et, le 20, à quatre heures du matin, je partais pour rejoindre Flaubert.

Abou-Ali était un Arabe Syrien qui avait conduit des chevaux à Victor-Emmanuel; il avait séjourné quelque temps à Turin et y avait appris un peu d'italien; cela me suffisait et nous pouvions nous comprendre. Il avait déterminé notre itinéraire : le premier jour, coucher à Djebaël, le second à Batrun, le troisième à Eden. C'était trop lent, j'étais pressé. Je dis à Abou-Ali : « Sais-tu trotter? » Il me répondit affirmativement et mentit. — Les Orientaux vont au pas, — à l'amble, le plus souvent, — et au galop, mais au trot jamais. Je

montais un vieux cheval arabe qui avait du cœur. Depuis deux mois que nous étions l'un sur l'autre, nous nous connaissions, et je savais ce que j'en pouvais exiger. — Je le mis au bon trot de route; à midi, j'étais à Djebaël, où je le laissai reposer; à trois heures, j'en repartais; avant sept heures, j'arrivais à Batrun; j'avais gagné une journée, mais j'avais perdu mon drogman, qui ne me rejoignit qu'à minuit.

A trois heures et demie, à la clarté de la lune, je partis; c'était le 21 septembre, un samedi. Abou-Ali suivait cahin caha. Au moment où nous franchissions une vallée retentissante de cailloux et empanachée de lauriers-roses qui pendant l'hiver sert de lit au *Nahr ed Djauzeh*, nous rencontrâmes une bande de mulets chargés de neige se rendant à Beyrouth. J'arrêtai le chef des muletiers. « As-tu traversé Eden? — Oui. — Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? — Rien; il y a deux étrangers chez les pères noirs (lazaristes). — Comment vont-ils? — Il y en a un qui est malade, il a la fièvre, il va mourir aujourd'hui. — Lequel? le plus grand ou le plus petit? — Je ne sais pas; que Dieu te conduise! — Que le diable t'emporte! » Mon émotion fut dure; lequel des deux? J'enlevai mon cheval et j'allai aussi vite que la montagne me le permettait. Au bout de trois quarts d'heure, je n'apercevais plus mon drogman. Nulle route; à peine deci delà un sentier battu; mais j'avais ma carte et ma boussole, j'étais donc certain de ne pas m'égarer.

Je n'avais pas mangé depuis la veille, c'était insignifiant; mais j'avais soif, j'avais très soif; pas un ruisseau, pas une mare. Vers dix heures du matin, par un soleil terrible, j'arrivai près d'un village dont toutes les maisons étaient closes; devant une porte, un paysan, un Maronite, se tenait debout. Pour lui parler, j'employai sottement la formule musulmane, et je lui dis : *Inch' Allah! at moïa :*

« S'il plaît à Dieu, donne-moi de l'eau! » L'homme fit claquer sa langue et rejeta la tête en arrière. C'était un refus. Je fis effort pour cracher jusqu'à ses pieds et je lui criai la plus mortelle injure qui puisse frapper un Oriental : *Rouh kelb! il'an darnak!* « Va, chien! je maudis ta barbe! » et je continuai ma route. Le village était long et paraissait abandonné. Cent pas au delà des dernières maisons, sous d'énormes platanes, des femmes bavardaient et puisaient de l'eau dans un réservoir carré entouré d'un petit mur en ciment. Je criai : « Ohé! les femmes! j'ai soif, donnez-moi de l'eau. » L'une d'elles prit sa cruche, monta sur la margelle et je bus longuement comme Éliézer au vase de Rébecca. *Allah ibarick fick!* « Que Dieu te le rende! » Et je donnai une piécette d'argent.

A midi, j'entrais à Eden et devant la porte de la maison des lazaristes j'apercevais Flaubert. J'étais un peu nerveux à cette époque; en le voyant, je me mis à sangloter. « Et Sassetti? » Gustave répondit : « Il est perdu! » — J'eus vite fait d'être chez le malade, que l'on avait installé dans la meilleure chambre de la maison. Quelle pitié! le teint jaune, les lèvres noirâtres, les yeux vitreux, l'haleine fétide, les gestes déjà inconscients, la voix indistincte. On avait fait appeler un capucin de Béchari, qui passait pour médecin; il avait saigné et purgé deux fois ce malheureux, auquel Flaubert avait administré du sulfate de quinine. Fièvre pernicieuse intermittente de Syrie : on meurt infailliblement pendant le troisième accès. Sassetti avait eu le second la veille; nous avions dix-huit heures devant nous pour livrer le grand combat. « Le sulfate de quinine doit produire dans l'organisme l'effet d'un coup de canon. » Ce mot, que Bretonneau m'avait dit à Tours trois ans auparavant, me revint en mémoire. J'introduisis quatre-vingts centigrammes de sulfate de quinine dans

un morceau de beurre dont je fis une boulette que le malade avala; au milieu de la nuit, on lui en donna autant; l'effet fut prodigieux. Le pauvre garçon tomba dans une sorte de sommeil comateux qu'il secouait de temps en temps pour dire : « Il y a trop de cloches! » Il fut presque sourd et complètement abruti pendant une ou deux semaines; mais il fut sauvé, car nous avions coupé la fièvre avant le troisième accès.

Le supérieur de la maison lazariste établie à Tripoli était alors dans la maison succursale d'Eden; c'était un Espagnol naturalisé Français et nommé Amaya. Sa distinction, sa foi indulgente, sa bonté et son instruction en faisaient un homme de haute valeur. Partout on l'eût remarqué, mais dans les montagnes du Liban, au milieu de prêtres maronites peu scrupuleux et de paysans, on était tenté de l'admirer. Le clergé indigène ne lui plaisait guère : il estimait que les mœurs relâchées, la quémanderie et l'ignorance ne sont pas le fait des serviteurs de Dieu. Lorsqu'on lui parlait des habitants de la montagne, il levait doucement les épaules et répondait : « Ils se disent chrétiens, c'est quelque chose; mais, en réalité, je les crois idolâtres. Je n'ai jamais pu les empêcher de se réunir, au printemps, sous les cèdres, et de s'y livrer à des pratiques abominables; ils ressemblent aux juifs, qui, malgré les malédictions du prophète, malgré les châtiments divins, allaient toujours sacrifier sur les hauts lieux. Lorsque je leur refuse l'absolution, leurs prêtres la leur donnent; le lien qui les rattache à notre sainte religion est si faible, que je crains sans cesse de le briser; bien souvent je ferme les yeux par prudence et peut-être aussi pour ne pas voir. »

Le cheik d'Eden était à sa résidence; des lettres de Beyrouth l'avaient prévenu de notre arrivée; nous allâmes le voir en compagnie de M. Amaya. C'était alors un jeune

homme d'une vingtaine d'années; son visage arrondi, orné d'une faible moustache blonde, avait une expression à la fois douce et rusée qui n'était pas sans grâce. Il était très élégant; son manteau en soie, rehaussé de broderies de vermeil, son turban en damas rouge parsemé de losanges d'or lui donnaient quelque chose d'afféte et de féminin; pour me servir du langage familier d'aujourd'hui, on eût pu l'appeler le « gommeux » du Liban. Il parlait assez bien le français, qu'il avait appris à Antourah, chez les lazaristes. Depuis le jour où il nous a reçus en nous aspergeant d'eau de rose et en brûlant des cassolettes devant nous, il a fait parler de lui et a occupé l'Europe de sa personne. C'était le fameux Joseph Karam, qui, dix ans plus tard, en 1860, souleva les Maronites, attaqua les Druses, ne put venger le massacre de ses coreligionnaires, nécessita l'intervention de la France et finit par être expulsé du pays qu'il avait imprudemment appelé aux armes.

Le soir, Flaubert s'établit dans la maison des lazaristes pour veiller Sassetti, et j'allai coucher sous la tente; en me quittant, M. Amaya me dit : « C'est demain dimanche, nous célébrons la messe à sept heures du matin, la population des villages voisins s'y rend avec empressement; je vous demande de vouloir bien y assister, ce sera de bon exemple. » Je répondis que je n'avais aucune objection à entendre la messe, mais que je demandais à être réveillé une heure avant, car j'étais si las et si courbatu que j'étais capable de dormir dix-huit heures de suite. On me promit de m'avertir en temps utile. Je m'étendis, tout vêtu, sur mon petit lit de camp et je ne fus pas long à partir pour le pays des rêves.

Je dormais encore lorsque la portière de ma tente fut relevée; j'ouvris les yeux et fus stupéfait. Devant moi, M. Amaya et Flaubert se tenaient debout; à leurs côtés,

en attitude suppliante, l'homme qui, la veille, m'avait refusé de l'eau; derrière, un jeune homme et une jeune femme qui paraissaient consternés; plus loin, dans la cour qui précède l'église et où ma tente était dressée, une centaine de Maronites. Je me mis sur pied, et à ce moment toute l'assistance poussa un gémissement qui ressemblait à une prière et à une plainte. Je regardai Flaubert, qui écarta les bras et me dit : « C'est énorme! » M. Amaya prit la parole : « Hier, l'homme que voici a refusé de vous donner à boire et vous avez maudit sa barbe; les gens de son village l'ont su et ne veulent pas laisser entrer dans l'église un homme dont la barbe est maudite; il a eu tort, il regrette sa mauvaise action; je vous prie de lui pardonner. » Je répondis : « Non! » — M. Amaya, se tournant vers le paysan, dit en arabe : « Le seigneur maintient l'anathème. » Il y eut un cri de désolation. Le seigneur, c'était moi, et quel seigneur, palsambleu! une veste en lambeaux, une chemise de flanelle plus trouée qu'une écumoire et des bottes dont il ne restait plus guère que les éperons.

L'homme s'agenouilla devant moi; je le repoussai. M. Amaya m'approuva du regard et reprit : « La fille de ce malheureux devait se marier; son fiancé, que voici, refuse d'épouser la fille d'un homme dont la barbe est maudite. » Le jeune homme et la jeune fille s'approchèrent de moi et me baisèrent la main. Elle était très jolie, la petite Maronite! Je restai impassible. A voix basse, je dis à M. Amaya : « Vous m'indiquerez par un signe quand il faudra terminer cette bouffonnerie. » Il me répondit : « Cédez lentement! » Je fis une allocution : « N'est-ce pas un crime de refuser de l'eau à un voyageur, — que dis-je? — à un chrétien épuisé? » M. Amaya traduisait ma harangue; le Maronite, à genoux, disait en se lamentant : « Je t'ai pris pour un Anglais, pour un

hérétique, ami des Druses. » — On devine mon mouvement oratoire. » Et quand même j'eusse été un hérétique! » Enfin, je fus magnanime : » En considération de cette jeune fille dont je veux assurer le bonheur, je te pardonne, ô homme! Va, ta barbe n'est plus maudite! »

Ce fut une explosion de joie et chacun se félicita. Alors le Maronite, d'une voix suppliante, me regardant avec des yeux caressants, me dit : « Qui saura dans la montagne que ma barbe n'est plus maudite? Il me faut un signe visible de ton pardon que je puisse montrer à ceux qui se détourneraient de moi. Ma fille va se marier; vois son bonnet, il est parsemé de pièces d'argent et de pièces d'or qui sont sa dot; donne-moi une pièce, une petite pièce d'or du pays des Francs, une toute petite pièce qui me rappellera ta générosité, qui me rappellera ma faute et m'empêchera d'y jamais retomber. » M. Amaya nous avait quittés pour aller revêtir ses vêtements sacerdotaux. Un prêtre maronite de Béchari, parlant italien, nous servait d'interprète. Je pris ma bourse. C'était une longue bourse algérienne, sorte de sacoche en filet que l'on fermait par un nœud. Elle contenait de quoi subvenir aux besoins de deux ou trois jours de route et, — en cas d'événement imprévu, — une réserve composée de cinq pièces d'or de Sardaigne, de cent francs chacune.

J'avais versé l'argent sur mon lit et j'y cherchais à travers les piastres et les paras une livre turque (vingt-cinq francs) pour en augmenter la dot de la fillette. L'homme prit délicatement une pièce de cent francs et dit : « Voilà ce qu'il me faut. Ma fille, remercie ce seigneur de sa générosité. » — J'étais un peu abasourdi. Il en prit une seconde : « Celle-ci est pour moi; j'y ferai un trou, je la suspendrai sur mon cœur, et je la conserverai en sou-

venir de ta miséricorde. » Flaubert s'écria : « Cet animal-là est énorme ! » Le prêtre maronite s'approcha, me dit : « Il y a tant de pauvres à Béchari ! » et il prit deux livres turques. Je remis en hâte mon argent dans la bourse et la bourse dans ma poche. Tout le monde paraissait satisfait. La cloche sonnait, la messe allait commencer. Lorsque le Maronite sortit de ma tente, je vis son dos et j'y mis un coup de pied. Il se retourna avec un sourire avenant et me dit : *Mâlech!* « Ça ne fait rien ! » Après les offices, je contai l'histoire à M. Amaya, qui, riant ainsi que moi, me répondit : « Ils sont tous comme cela ! »

Cinq jours après, nous étions à Beyrouth, où m'attendait une déconvenue qui fut sérieuse. Mon intention, après avoir pris quelque repos à Beyrouth, où je trouvai des caisses de linge et de vêtements dont j'avais grand besoin, était de continuer ma route par Antioche, Bagdad, de descendre jusqu'à Bassora, de parcourir la Perse et de gagner Constantinople par l'Arménie et les anciennes colonies grecques des bords de la mer Noire. Ce programme était assez ample et j'étais en mesure de l'exécuter, car il ne pouvait présenter aucun obstacle sérieux. A Jérusalem, j'avais arrêté un drogman qui devait faire route avec nous à partir de Beyrouth, car le Vieux des voyages n'eût été qu'un embarras pour nous en Mésopotamie et en Perse. C'était un Grec, alerte et jeune, nommé Stephano Barri, qui avait vécu à Téhéran, où il avait été attaché en qualité de domestique-interprète à l'ambassade que dirigea le comte de Sartiges ; il connaissait bien les langues française, italienne, grecque, turque, arabe, persane et nous eût été extrêmement utile. Il nous attendait à Beyrouth, lorsque nous y revînmes après notre voyage en Palestine et en Syrie ; mais ce n'est point vers le pays des Achéménides qu'il eut à nous accompagner.

Le jour même de notre retour, dans la soirée, le consul général de France, qui était M. de Lesparda, me prit à part et me dit : « Voici une lettre que je suis chargé de vous remettre. » En reconnaissant l'écriture, je devinai le contenu. C'était une lettre de Mme Flaubert; six pages qui peuvent se résumer ainsi : « Au lieu de vous éloigner, rapprochez-vous. Je meurs d'inquiétude à l'idée que Gustave va aller au delà de l'Euphrate et que je resterai des mois à attendre de ses nouvelles. La Perse m'effraye; qu'est-ce que cela peut vous faire d'être en Perse ou en Italie? » Ma nuit ne fut pas bonne.

Le lendemain, au lever du jour, je fis seller mon cheval et j'allai me promener dans la campagne, me demandant si j'avais le droit d'imposer un tel sacrifice à Mme Flaubert et aussi — je n'en doutais pas — à Gustave, m'étonnant qu'ils n'eussent pas apprécié avant le départ les conséquences de notre voyage et me disant qu'après tout j'avais vingt-huit ans, bien des années devant moi et que je ferais, seul et maître de ma destinée, l'expédition à laquelle je me sentais moralement contraint de renoncer. Je pris mon parti, mais j'avoue que ce ne fut pas sans peine. Le voyage que je comptais faire à travers la Mésopotamie et la Perse est enfoui sous le tumulus où dorment tant de rêves qui maintenant ne se réveilleront plus.

J'annonçai ma résolution à Flaubert, qui respira comme un homme soulagé d'un poids trop lourd; il me dit : « J'aurais été avec toi en Perse si tu l'avais voulu. » Je le savais bien, et c'est pourquoi je ne l'ai pas entraîné sur une route qui l'éloignait trop de sa mère. Jamais, du reste, nous n'avons reparlé de céla ensemble Notre nouvel itinéraire fut promptement tracé, et dans la soirée du 1er octobre nous montions à bord du paquebot autrichien *le Stamboul*, qui, le 4, au lever du soleil, jetait l'ancre dans le port de Rhodes. Nous restâmes dix jours

dans « l'Ile-qui-tremble », transportés en plein moyen âge, trouvant sur les murs l'écusson des chevaliers des « langues » de Provence, de Picardie, de France et d'Allemagne; partout des fortins, des tourelles, des courtines avec échauguettes et mâchicoulis, citernes et silos pour garder les provisions d'eau et de grains pendant les sièges, chemins couverts, et haut donjon d'où l'on pouvait surveiller les mouvements de la ribaudaille musulmane.

Dans l'intérieur de l'île verdoyaient des forêts de pins et de gigantesques bruyères en fleurs au milieu desquelles nous disparaissions. De route, il n'y en a pas; quand le paysan veut avoir un champ, il met le feu à un coin de forêt et défriche le terrain noir de cendres; les rivières, qui sont des torrents en hiver, n'avaient point une goutte d'eau; sur le lit de cailloux, il y a des îlots de lauriers-roses; la végétation rappelle déjà l'Occident; je n'ai vu qu'un seul palmier, planté comme un panache au sommet de la falaise de Lindo, où Minerve eut un temple, l'Ordre une forteresse et où tout est en ruine. Les tremblements de terre ont renversé ce que les Turcs ont laissé debout. Rhodes n'est qu'un amas de décombres au-dessus duquel plane le souvenir de Villiers de l'Isle-Adam.

Un grand caïque muni d'une misaine, d'un foc et monté par huit matelots nous transporta en sept heures, par une mer magnifique, de Rhodes à Marmariça, où nous prenions pied en Anatolie. Nous avions accueilli à notre bord un vieux Turc de Moglah, qui était venu dans l'île consulter un médecin, — un sorcier? — célèbre. Le pauvre homme souffrait d'un rhumatisme intercostal et ne respirait que péniblement. Son docteur l'avait traité sans délai; on l'avait étendu sur le dos; sur sa poitrine on avait appliqué une feuille de nopal, large raquette garnie de piquants; sur la feuille on avait posé une planche que l'on avait frappée de trois coups de marteau;

à chaque coup, on avait dit : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! » Puis on avait enlevé la feuille et on l'avait suspendue au plafond à l'aide d'un fil; lorsque le fil se brisera sous le poids, le malade sera délivré de son mal. Le bonhomme était enchanté de son traitement et en attendait le plus grand bien. Il n'en faut pas rire : Mme de Sévigné enterrait les plantes qui avaient enveloppé sa jambe malade et croyait qu'elle serait guérie dès que les plantes commenceraient à pourrir. Ce genre de thérapeutique est à peu près le seul que l'on pratique en Orient : attouchements d'un cheick, versets du Koran, pratiques de la Kabbale, incantations et sortilèges, cela suffit à tous les maux.

De Marmariça à Smyrne, c'est la patrie du pavot rouge, c'est la région de l'opium. Les négociants européens qui s'imaginent recevoir la drogue précieuse à l'état de pureté sont dans l'erreur. Vingt kilogrammes d'opium recueillis entre Milassa et Guzhel-Hissar en représentent plus de cent lorsqu'on les débarque à Trieste ou à Marseille. Les musulmans se mêlent peu de ce commerce, qui est presque exclusivement accaparé par les Grecs, par les Juifs et par des Européens déclassés, dont nous vîmes quelques tristes échantillons. L'un d'eux nous disait : « Je suis venu échouer ici, à Birkéh, après avoir dévoré par mes folies une fortune colossale, une fortune de plus de cent cinquante mille livres de rente. » L'homme qui nous parlait ainsi ressemblait à un charbonnier débarbouillé. Flaubert lui dit : « Eh! mon Dieu! comment avez-vous fait pour vous ruiner? » Il poussa un soupir et répondit en baissant les yeux : « J'avais un cheval de selle et un chien de chasse. »

Un autre nous racontait qu'un membre de l'Institut de France lui avait volé une collection d'inscriptions grecques à l'aide desquelles il avait établi sa réputation; un

troisième nous expliquait qu'il recherchait les trésors que saint Louis avait enfouis pendant les croisades, — saint Louis en Asie Mineure! — qu'il ne les avait pas encore découverts, mais qu'il possédait des indications positives et qu'il était certain de les trouver bientôt. Ces rencontres m'étaient désagréables, mais nous ne pouvions guère les éviter, car, lorsque nous arrivions dans une ville, les pachas, les caïmacans nous envoyaient de préférence et par courtoisie loger chez nos compatriotes. Flaubert se divertissait à écouter ces histoires, dont il provoquait le récit. Il conçut l'idée de faire un roman dont la scène se passerait sur les territoires à opium et dont les principaux personnages seraient des Français, des Italiens et des Grecs mentant à qui mieux mieux et se dupant les uns les autres. Il disait : « Ce sera *le Roman comique en Orient* » ; il ne l'a jamais ébauché.

Nous avancions sur cette terre d'Anatolie, qui me parut laide ; je revis le chemin que j'avais déjà parcouru en 1844 ; je passai sous l'aqueduc « élevé en l'honneur de César Auguste pour les besoins de la ville d'Éphèse » ; j'aperçus les ruines au milieu desquelles j'avais dormi, engourdi par la souffrance ; je retrouvai la petite mosquée effondrée, qui est comme une jardinière de plantes sauvages ; je regardai les blocs de pierre arrachés à la frise du temple et couchés sous les herbes ; les cigognes, déjà revenues d'Europe, battaient du bec sur le toit des maisons turques. L'automne était arrivé ; des nuages couraient dans le ciel, des ondées tombaient, les platanes perdaient leurs feuilles ; je me sentais triste, comme si l'on m'eût enlevé du pays natal. Dans mes notes, je retrouve cette impression : « 23 octobre. Le paysage est lourd, les montagnes ont l'air bête : ce matin il a plu et j'ai eu froid. Est-ce donc déjà l'Europe? Qu'il doit faire bon sous les palmiers d'Éléphantine ou dans la salle hypostyle de Karnac! »

Notre dernière étape fut à Cassabah, célèbre par ses melons. Nous en partîmes le matin, à cinq heures, avant que le jour fût levé, avant que le soleil eût précipité les brumes qui rampent sur la plaine, imprudence qu'un vieux voyageur n'aurait pas dû permettre! Mais des lettres nous attendaient à Smyrne et nous avions hâte d'y arriver. Après avoir fait halte et déjeuné à Nymphio, où je devais revenir pour aller examiner dans la montagne le bas-relief assyrien dont parle Hérodote et que les gens du pays appellent Kara-Bell, l'homme noir, nous reprîmes notre route. La veille, j'avais reçu à la jambe, d'un des chevaux de main, un coup de pied qui me faisait souffrir; en outre, je me sentais mal à l'aise; j'avais soif et contre mon habitude j'avais plusieurs fois demandé à boire; je n'éprouvais aucun plaisir à fumer; un petit frisson me passa sur les épaules et j'entendis la fièvre qui sonnait sa clochette dans mes oreilles.

C'était la fièvre intermittente quotidienne; j'eus beau la traiter sans ménagement, elle ne m'en tint pas moins treize jours à Smyrne. Elle me laissait quelque liberté le matin et le soir, mais elle était peu clémente dans la journée et me mettait au lit. Lorsque l'accès avait été violent, j'étais le soir dans un état vague qui n'était pas désagréable, mais qui m'interdisait toute occupation; je ne pouvais ni lire ni écrire, et cela m'était odieux, car je n'ai jamais pu supporter l'oisiveté. Flaubert, qui me soignait avec une bonté sans égale, qui avait pour moi ces attentions féminines que toute souffrance d'autrui développait comme un contraste dans sa forte nature, Flaubert me proposa de me lire à haute voix « un bon livre ». J'acceptai. Il avait découvert un cabinet de lecture dans la ville, il y courut et, quoique je le connusse bien, je restai surpris du roman qu'il avait choisi. Je le donnerais en cent mille que l'on ne devinerait pas. Triomphalement

il rapportait *le Solitaire*, du vicomte d'Arlincourt. Le résultat fut tout autre que celui qu'il espérait. Cette lecture détermina un fou rire et le retour de la fièvre. J'en revins au sulfate de quinine; c'était moins gai, mais plus efficace.

Nous tournions le dos à la « barbarie » orientale et nous marchions vers la civilisation européenne. Cette civilisation était venue au-devant de nous; nous la trouvâmes installée à Smyrne sous la forme d'une troupe de comédiens français qui donnaient des représentations dans un petit théâtre récemment emménagé au milieu de deux ou trois maisons que, tant bien que mal, on avait réunies pour cet objet. Que pouvaient valoir les acteurs? Je ne m'en souviens guère. Les spécimens de notre littérature dramatique offerts à l'admiration des Smyrniotes étaient de choix : *Indiana et Charlemagne*, la *Seconde Année*, *Passé minuit*. Les belles filles grecques, coiffées du tactikos ruisselant d'or, les bras chargés de bracelets en filigrane, se penchaient au rebord des loges, ouvrant leurs grands yeux, cherchant à comprendre et éclataient de rire quand un spectateur français riait.

Pour aller à Constantinople, j'aurais voulu prendre la la route de terre par la Troade et par la Bithynie, mais la fièvre m'avait trop fatigué. J'obéis aux conseils des médecins français établis à Smyrne et, le 8 novembre, nous nous embarquâmes à bord de l'*Asia*, du Lloyd autrichien. Le 12, à sept heures du matin, nous entrions dans la Corne d'Or et Stamboul se déroulait devant nous. Mon vieil ami, Kosrew-Pacha, n'y était plus : il avait été rejoindre les janissaires qu'il avait fait massacrer; mais le Bosphore était toujours admirable, le golfe de Nicomédie brillait sous le soleil, la pointe du Séraï était un bouquet de verdure, les muezzins chantaient l'heure de la prière sur la galerie des minarets; tout était beau et nous avions de quoi occuper nos loisirs.

CHAPITRE XV

EN GRÈCE

A la fin de 1850, l'Europe s'apaisait. Des tempêtes de 1848 et de 1849 il ne restait plus que la houle qui allait s'affaissant de jour en jour. Vainement l'Italie avait tenté de rejeter au delà de ses frontières l'élément étranger qui l'opprimait, vainement la Hongrie avait réclamé, par les armes, les franchises que lui assuraient les traités; la maison de Habsbourg, attaquée de toutes parts, chassée de Vienne, avait fait face au péril; seule, elle avait reconquis le Lombardo-Vénitien et brisé l'effort piémontais à Novare; aidée de la Russie qui lui prêta ses meilleures troupes, elle reprit la Hongrie, débloqua Temeswar et força les Magyars à la capitulation de Villagos. A Pesth, à Milan, à Venise, l'ordre régnait, comme dix-huit ans plus tôt il avait régné à Varsovie. Ces guerres d'indépendance furent assimilées à des guerres révolutionnaires, la répression fut sans merci. Les soldats du droit national s'éloignèrent de leur pays et se répandirent sur le monde. Les épaves du naufrage flottèrent à tous les vents : *Mare exsiliis plenum*, a dit Tacite.

L'Orient reçut un grand nombre de proscrits. Sur le Nil, près d'Assouan, j'avais rencontré le baron Anka, qui fut un des chefs du soulèvement sicilien; à Esnéh, à Kénéh je trouvai des médecins qui avaient été à Malgherra et à

Ferrare; au Caire, lorsque l'on avait besoin d'un ouvrier armurier, bijoutier, ébéniste, un Italien se présentait : « Où étiez-vous? — A Milan, avec Carlo Cattaneo; à Florence, avec Montanelli; à Venise, avec Manin; à Rome, avec Cernuschi; à Palerme, avec le comte de Trobriant. » Au mont Carmel, nous avions offert un cheval à un officier romagnol qui voulait se rendre à Jérusalem chez les pères de la Terre-Sainte. A Beyrouth, à Saint-Jean-d'Acre, à Jaffa, à Damas, à Tripoli de Syrie, à Eski-Hissar, à Smyrne, partout enfin nous nous étions croisés avec les hommes des guerres de libération.

A Constantinople, la Pologne et la Hongrie s'étaient réfugiées; on eût dit une colonie venue des bords du Danube et de la Vistule. A Péra, à Galata, on ne voyait que moustaches blondes et regards bleus. Les plus hauts personnages de l'insurrection avaient été dirigés sur les villes d'Asie; Kossuth et Casimir Bathyani étaient internés à Kutayah; Bem, avec son état-major, vivait à Alep et on l'appelait Amurath-Pacha. L'empereur Nicolas, se considérant comme le pape de l'absolutisme et comme le prophète de l'autorité en Europe, avait envoyé deux de ses aides de camp à Constantinople pour demander l'extradition des Polonais qui en Hongrie avaient lutté contre les armées de Paskiewitz. Sultan Abdul-Medjid fut inébranlable. Celui que le tsar ne désignait que par le surnom de l'homme malade se sentit assez bien portant pour résister à des réclamations qui ressemblaient à des ordres. Au premier rang des vertus musulmanes, le Koran a inscrit l'hospitalité; le sultan se retrancha derrière les prescriptions de la religion dont il est le plus haut représentant et refusa d'entendre les messagers de l'autocrate. Celui-ci ne l'oublia pas; trois ans plus tard, profitant d'un conflit élevé à propos de l'éternelle question des lieux saints, il envahit le territoire ottoman; mal lui en advint.

Ces proscrits étaient dignes de respect, c'étaient des vaincus et non pas des coupables. Les gens de la Commune, qui ont tenté d'égorger la France agonisante, ont osé se comparer à ces hommes dont le rêve avait été de délivrer leur patrie. Entre les uns et les autres il n'y a rien de commun. Le volontaire de 1848 et de 1849 qui a combattu pour l'indépendance de l'Italie et de la Hongrie peut dire au fédéré de 1871 qui a massacré les otages et incendié Paris, ce que Guillaume Tell disait à Jean de Souabe, à Jean le Parricide : « Je lève vers le ciel mes mains pures et je te maudis, toi et ton crime! »

Constantinople s'était peu modifiée depuis mon premier séjour; la vieille ville, Stamboul, gardée par l'immuable islamisme, n'avait point changé; les quartiers francs de Péra et de Galata n'étaient ni plus propres, ni mieux éclairés que par le passé; mais on y avait construit quelques maisons en pierre, dont un hôtel où nous logions; on avait terminé le palais de l'ambassade de France, où résidait le général Aupik, et l'on avait bâti un théâtre, un vrai théâtre, où des troupes italiennes jouaient l'opéra et dansaient quelques ballets peu costumés qui mettaient les vieux Turcs en jubilation. Le voile, — le yachmac, — des femmes me sembla plus transparent qu'autrefois; le costume des hommes se transformait pour se rapprocher du nôtre, et souvent le cheik d'un couvent de derviches venait me voir le matin, me demandait de l'eau-de-vie et me racontait des histoires qui m'ont fait supposer que le vœu de chasteté n'était point imposé à sa congrégation.

Faudrait-il conclure de là que les mœurs occidentales pénétraient la vie musulmane et que le fanatisme religieux tendait à s'affaiblir? Nullement. La princesse Belgiojoso, traversant à cheval une rue de Top'hana, fut apostrophée par un hadji qui la traita de chienne, fille de chienne et

lui donna un si violent coup de bâton qu'il la fit tomber. Je passais par là et je la reçus dans mes bras. C'est la seule fois que j'ai eu l'honneur de la voir; elle avait des cheveux blancs et ne rappelait guère la grande dame dont Paris s'occupait, alors qu'elle patronnait un Arabe, prisonnier de guerre, qui avait une tête de bouc, sans doute pour justifier son surnom de Bou Maza : le père de la chèvre.

Lorsque j'étais venu pour la première fois à Constantinople, c'était pendant l'été, j'avais vu une ville lumineuse et chaude. Elle est humide et assez froide en hiver; parfois un coup de vent du nord y arrive d'Arkhangel à travers les steppes, à travers la mer Noire et lui apporte une température glaciale contre laquelle nulle cheminée, nul poêle ne permet de se défendre; on en est réduit aux braseros, mode de chauffage médiocre et dont l'haleine n'est pas rassurante. Dès qu'il pleut, les rues non pavées deviennent des torrents de boue, les carrefours sont des lacs de fange; les immodices flottent dans ces mares, où les chiens les disputent aux percnoptères. L'incurie musulmane ne peut vivre que sous le soleil et dans la chaleur; aux heures brumeuses de l'hiver, elle devient repoussante. Dans les quartiers de Péra, habités par des négociants européens, on dégageait du moins le pas des portes et à coups de balai on repoussait les plus grosses ordures; mais dans les quartiers grecs, arméniens et turcs on se serait cru au milieu d'un marécage.

Je m'en apercevais lorsque j'allais à Kouroutchesmé, village ou faubourg étagé sur la rive européenne du Bosphore. Là s'était retiré Artim-Bey, que j'avais connu au Caire, premier ministre d'Abbas-Pacha, qu'une brusque disgrâce avait frappé et qui, pour échapper à la mort, n'avait eu que le temps de s'embarquer clandestinement sur le bateau français à bord duquel nous nous étions rendus d'Alexandrie à Beyrouth. C'était un Arménien à cheveux

blancs, très fin, peu véridique, dont le regard ne se fixait pas volontiers et dont le nez énorme ressemblait à un bec inachevé. Il vivait dans la solitude, aigri, humilié de sa chute et ruminant ses griefs, dont il me faisait confidence. Dans ses heures d'expansion, de récrimination et peut-être de calomnie, il m'a raconté sur la vie intime d'Ibrahim-Pacha et de plusieurs autres princes de la famille de Mehemet-Ali des détails qui rappellent les cruautés inconscientes de ces rois nègres dont Speke, Grant et Burton ont parlé.

La toute-puissance, pour les hommes de race sémite et de race touranienne, semble être le droit à la bestialité. Le beau-frère de Mehemet-Ali, ce terrible Mehemet-Bey-Defterdar, qui faisait ouvrir le ventre d'un de ses officiers pour s'assurer s'il avait bu une tasse de lait, n'était point une exception. Un tel acte n'était qu'une peccadille pour l'homme qui ordonnait de ferrer ses esclaves comme des chevaux lorsqu'ils lui demandaient des souliers. Dans toutes les conversations d'Artim-Bey je retrouvais le vaincu révolté, le chrétien, l'Arménien, le raya en un mot, qui, par nécessité, par ambition, a courbé la tête, a servi son maître, lui a baisé la main, mais qui n'a rien abjuré de sa haine de race opprimée. La maison de bois, très belle et très vaste, qu'il habitait prenait jour sur le Bosphore par des fenêtres grillées de moucharabiehs, qui permettaient de voir et empêchaient d'être vu. Un jour que j'étais chez lui, sultan Abdul-Medjid passa dans son caïque, manœuvré par vingt-quatre rameurs; d'un signe de tête, je le lui montrai en disant : « Et celui-là? » Il baissa la voix pour répondre : « Oh! celui-là, c'est l'ombre de Dieu sur la terre! » Puis, comme se parlant à lui-même : « Oui, l'ombre, comme l'obscurité est l'ombre de la lumière, comme le froid est l'ombre de la chaleur, comme le mal est l'ombre du bien. » Une seule fois nous abordâmes la question

d'Orient, cette fameuse question d'Orient, qui est semblable au cancer et se reproduit d'elle-même lorsqu'on l'a opérée. Ce qu'il m'a dit, je ne l'ai point oublié : « Tant qu'il y aura un Turc, tant qu'il y aura un musulman sur les bords de la Méditerranée, la question d'Orient ne sera pas résolue. » Artim-Bey vint plus tard habiter Paris ; il y était pendant la guerre de Crimée ; il se souvint probablement de nos conversations, car il sembla m'éviter, et je ne le recherchai point.

Six semaines s'étaient passées à voir Constantinople et Scutari, à visiter les mosquées, à examiner les restes de Byzance et à pénétrer, moyennant quelque pourboire, dans les lieux sacrés interdits aux chrétiens. L'heure de partir était venue, et le 15 décembre, vers quatre heures du soir, nous montâmes à bord du paquebot français *le Mentor*, qui le 18, par une mer dure et un temps gris, déroula sa chaîne dans le port du Pirée, où Chateaubriand eût vainement cherché le douanier turc dont le sort lui faisait envie : la Grèce aujourd'hui appartient à la Grèce.

Nous avions hissé pavillon jaune, car, arrivant de Constantinople après avoir fait escale aux Dardanelles et à Smyrne, nous étions considérés comme pestiférés. On nous enferma, au lazaret, dans une chambre meublée de quatre murs blanchis à la chaux ; on nous interna, on nous enfuma, on nous soufra et, au bout de quatre jours de claustration, on nous lâcha. Nous avions mis le temps de notre reclusion à profit ; je m'étais fait expédier de France Thucydide, Diodore, Athénée, Plutarque, Pausanias ; ces livres nous attendaient ; ils furent les bienvenus, et, grâce à ce secours, les heures de quarantaine ne nous parurent pas trop longues. Gustave Flaubert, qui avait traversé l'Égypte, la Nubie, la Palestine, la Syrie, Rhodes, l'Asie Mineure et Constantinople sans curiosité, s'anima dès qu'il eut mis le pied sur le sol de la Grèce. Les souvenirs de l'antiquité, qu'il connaissait

bien, se réveillaient en lui et lui promettaient des émotions. J'étais heureux de le voir s'intéresser à cette partie de notre voyage et aspirer au jour où, à cheval et côte à côte, nous irions vers Épidaure, vers Mantinée, vers Orchomène, vers Bœsa où est le temple d'Apollon Epicurius. Cette ardeur ne se démentit pas; chaque soir, il prit ses notes, ce qu'il n'avait pas encore fait, si ce n'est par-ci par-là en Égypte. Toutes ses autres notes relatives à ce voyage d'Orient ont été simplement transcrites sur les miennes, après notre retour.

J'eus une déception en arrivant à Athènes. J'avais compté y rencontrer Édouard Thouvenel, qui faisait fonction de chargé d'affaires; il venait de rentrer en France. Au mois de janvier 1850, il avait vigoureusement appuyé la résistance du gouvernement hellénique contre l'Angleterre, qui avait envoyé quelques navires au Pirée pour réclamer le payement d'une créance due à un Juif de ses protégés, nommé dom Pacifico. L'affaire fit quelque bruit en son temps, et, grâce à Thouvenel, se termina à l'avantage de la Grèce. Le ministre des affaires étrangères à Athènes était Anastase Londos, auquel Thouvenel insufflait son énergie et qui se promenait dans son cabinet en criant : « Palmerston! Palmerston! je t'apprendrai à te frotter à Londos! » Ce fut cet incident qui inaugura la fortune politique de Thouvenel; on sait jusqu'où il la mena. Il était mon proche parent et j'avais de l'affection pour lui. Je n'en dirai qu'un mot : il fut de mœurs irréprochables et ne spécula jamais; il donna à la France trois départements, la Savoie, la Haute-Savoie, les Alpes-Maritimes, et il sortit des affaires plus pauvre qu'il n'y était entré, après avoir refusé le titre de duc de Nice que Napoléon III lui avait offert.

Nous étions installés à l'hôtel d'Angleterre depuis une heure, lorsqu'un domestique annonça : M. le colonel

Touret. — Uniforme bleu de ciel, ajusté, serré, sanglé; quatre croix au côté gauche; chapeau à trois cornes surmonté de plumes blanches; moustaches et impériale de neige; la poitrine bombée, les épaules effacées, les talons rapprochés, les coudes en dehors, la tête de trois quarts; tenue militaire irréprochable, salut courtois et martial. « Les rapports du Pirée m'ont annoncé votre arrivée, messieurs; soyez les bienvenus. Je sais qui vous êtes et quel long voyage vous venez d'accomplir : la France est toujours la reine des nations. Je suis le colonel Touret, ancien philhellène, commandant de place à Athènes, tout à vos ordres, messieurs. J'ai connu Fabvier, qui n'était pas bon garçon tous les jours; j'ai pris du service en Grèce, mais je n'en suis pas moins Français de cœur, comme de naissance; j'ai chez moi les portraits de l'empereur, du roi Louis-Philippe, du duc d'Aumale, du général Cavaignac, du prince Louis Bonaparte : je vous les montrerai si vous me faites l'honneur de visiter ma demeure, l'humble demeure du soldat. Ma femme est bonne créature; je n'ai pas d'enfants. Vous serez reçus ici avec les égards qui vous sont dus. La Grèce est un pays qui vous intéressera, le roi est absent, la reine est charmante. Je suis votre humble serviteur. » — Nous nous confondions en excuses, pendant que le vieux troupier renouvelait ses offres de service.

Quel voyageur en Grèce ne se rappelle cet excellent homme, à tête de linotte, au cœur d'or, qui courait au-devant des Français, aplanissait toute difficulté pour eux et n'épuisait jamais son inépuisable complaisance! Il avait été lieutenant de lanciers pendant les dernières guerres de l'Empire, et fut entraîné par le mouvement qui poussa l'Europe à la délivrance de la Grèce. Il avait combattu à Chio, à Corinthe, à Modon, à Phalère; il avait aidé à ravitailler l'Acropole assiégée; il avait suivi la fortune de son

pays d'adoption, s'y était attaché et ne l'avait plus quitté. Le jour où le colonel Touret, parvenu à l'âge de la retraite, est rentré en France, son activité, sa bienveillance, son empressement ont manqué aux Français qui visitaient Athènes.

Il représentait l'aventurier d'esprit court, de loyauté et de bravoure à toute épreuve qui, dans le pays où le sort l'a jeté, sert encore la mère patrie en s'efforçant d'être utile à ses compatriotes. Jamais on ne le trouvait en défaut; à quelque heure qu'on eût recours à lui, il était prêt. Il nous fut précieux, car il nous racontait les combats de la guerre d'indépendance, les embuscades des Pallikares, la mort de Bourbaki et d'Odissefs, l'assassinat de Capo d'Istria. Nous retrouvions dans ses récits l'écho des préoccupations dont notre enfance avait été le témoin. Nous avions été bercés avec les romances célébrant les Albanaises au pied léger, nous avions entendu réciter les *Messéniennes*, nous avions tressailli aux salves d'artillerie annonçant la victoire de Navarin, et le premier livre de Victor Hugo que j'avais lu était *les Orientales*. Nous étions tout pleins des histoires de Miaoulis, de Colocotronis, de Botzaris; nous tenions un héros, — c'en était un, — de cette haute aventure, nous ne le lâchions pas, nous l'interrogions et je dois dire qu'il se laissait faire avec complaisance. Il lui était doux de redevenir jeune et de reprendre pour nous la vie qu'il avait menée jadis à travers des montagnes qui sont le Parnasse et le Cithéron, sur le bord des rivières qui sont l'Ilissus et l'Alphée, sur des mers et sur des plaines qui se sont appelées Salamine et Marathon. L'immortalité des lieux ajoute à leur grandeur, et ceux qui combattaient contre les Turcs se souvenaient sans doute de ceux qui combattirent contre les Perses.

Ce fut au colonel Touret que nous dûmes la bonne for-

tune d'être présentés à celui des Grecs vers lequel l'Europe regarda avec le plus d'admiration, à celui que Victor Hugo a chanté de préférence :

Canaris! demi-dieu de gloire rayonnant!

Il était vêtu à l'européenne d'une redingote à la propriétaire; des cheveux blancs coupés ras, une lourde moustache, un regard paterne, une bouche qui avait l'air de sourire par habitude, de grosses mains rougeaudes qui roulaient un chapelet d'ébène, une attitude embarrassée. Quoi! c'est là ce Psariote, ce brûlotier devant qui s'enfuyaient les flottes turques, devant qui Alexandrie pleurait de terreur? C'était lui, hâlé, tanné par le vent de la mer, trapu, vigoureux encore, devenu un personnage politique, dépaysé dans ce rôle et regrettant peut-être son chebeck incendiaire! Il avait été grand amiral, ministre de la marine; il n'était plus que sénateur! Il n'avait jamais su écrire; on lui avait appris à dessiner quelques jambages qui simulaient son nom. Il avait alors soixante ans et, malgré son épaisseur, ne manquait pas, dit-on, d'une certaine finesse. Lorsqu'on lui vantait sa gloire, il se faisait humble et disait : « Oui, je sais que l'on a parlé de moi dans les livres d'Occident. » Sa modestie était-elle sincère? Je le crois; je l'avais prié de me raconter en détail le fait du 7 juin 1822, qui fut extraordinaire. Le premier massacre des habitants de Chio venait de révolter l'humanité :

Les Turcs ont passé là! tout est ruine et deuil!

On résolut de s'en venger. A Psara, on tint un conseil de guerre; Georges Pipinos d'Hydra et Constantin Canaris furent chargés d'incendier la flotte ottomane qui était au mouillage près de la côte d'Asie, dans le canal de Tchesmé. Les deux brûlotiers partirent pendant la nuit qui

était celle du Ramadan. La flotte était illuminée. Canaris aborda le vaisseau amiral monté par Kara-Ali, accrocha son brûlot, s'élança dans sa yole et à force de rames s'éloigna pendant que les navires turcs sautaient. Six mois après, il renouvelait cet exploit dans la rade de Ténédos. Je l'avais écouté avec recueillement et ne lui cachai pas mon admiration; il me répondit : « Dans une expédition pareille, il importe de bien connaître la manœuvre du gouvernail, car tout dépend d'un coup de barre; il ne s'agit, en effet, que d'engager le beaupré ou les antennes du brûlot dans un sabord du vaisseau que l'on veut incendier, et ça n'est pas difficile : vous voyez donc que c'est bien plus simple que vous ne croyez. Si je n'avais pas eu vent debout, en août 1825, j'aurais brûlé la flotte égyptienne dans le port même d'Alexandrie, et j'aurais ainsi empêché Ibrahim-Pacha de débarquer en Morée; mais la Panagia ne l'a pas voulu. »

Toutes les fois que je me suis trouvé en présence d'hommes célèbres par leurs actes d'héroïsme, j'ai éprouvé une déception. On se les figure autres qu'ils ne sont; on s'ingénie à modeler la forme du corps sur les qualités de l'âme; il semble que le courage, qui est une beauté morale, comporte nécessairement la beauté physique; on s'imagine que l'on va voir Achille ou Thésée, et l'on reste surpris de rencontrer un père noble en lunettes et en perruque. Il y a là une contradiction qui est choquante et l'on s'en irrite. Aussi j'avais beau regarder Canaris, faire la part de l'âge et des fatigues, je ne parvenais pas à me persuader que ce paysan mal dégrossi eût été le porte-flammes que ses hauts faits ont rendu immortel. Et puis, l'avouerai-je? Canaris en souliers lacés, en bas bleus, en redingote de ratine, en chapeau de soie noire, ne me semblait pas pouvoir être Canaris; je le trouvais trop déguisé; je l'aurais préféré avec les cnémides, la

foustanelle, la veste brodée et le fez à gland bleu, comme j'apercevais quelques aides de camp du roi qui, eux aussi, avaient été de bons lutteurs au temps des batailles.

Un de ceux qui avaient le mieux combattu en Péloponèse contre les troupes d'Ibrahim-Pacha, était alors à Athènes, oisif et attristé. C'était le général Morandi, né à Modène, que je voyais souvent chez le colonel Touret. où il avait trouvé cette hospitalité que les anciens compagnons d'armes ne se refusent jamais. Touret et Morandi venaient quelquefois partager notre dîner à l'hôtel d'Angleterre et les conversations se prolongeaient jusqu'au milieu de la nuit.

Morandi était un admirable type de soldat d'aventure; partout où l'on avait crié indépendance et liberté, il était accouru. Sa haine contre la maison de Bourbon et contre la maison de Habsbourg était vivace. Avec la faconde italienne, il disait : « J'ai fait le serment d'Annibal! » Il avait été carbonaro, avait porté la baguette de coudrier dans sa manche et enfoncé un poignard dans les deux bustes de cire, celui du pape et celui du roi de France. Condamné à mort, évadé des prisons de Venise, compagnon de Silvio Pellico, combattant contre nous en Espagne avec Armand Carrel, se jetant en Grèce et y faisant la guerre de partisan; dictateur à Modène, pendant quarante-huit heures, en 1831; reprenant du service en Grèce, où il est nommé commandant supérieur de la gendarmerie: facilitant, en 1844, le passage des frères Bandiera en Italie; abandonnant son poste sans autorisation, en 1848; général de brigade dans les troupes du Piémont et allant à Venise tirer les derniers coups de fusil contre l'Autriche, il s'évada par la bouche de Malamocco et revint en Grèce à travers l'Épire. Il espérait retrouver son grade et ne trouva qu'un conseil de guerre réuni à Nauplie pour le juger. Il présenta lui-même sa défense et fut acquitté;

mais la diplomatie autrichienne intervint et il fut mis en retrait d'emploi. Il avait des loisirs dont il enrageait et en profitait pour écrire ses Mémoires. Il était de tenue correcte et avait une pétulance qui n'enlevait rien à ses façons accortes.

Non seulement nous prenions plaisir à l'entendre raconter ses aventures, mais nous l'interrogions souvent, car il avait été l'ami de lord Byron, près duquel il avait combattu à Missolonghi. Il avait eu entre ses mains la correspondance de Byron et de la marquise Giuccioli. Celle-ci répondait toujours sur la lettre même de celui-là, écrivant entre les lignes noires avec de l'encre rouge; elle employait la langue italienne, il employait la langue anglaise. Morandi nous disait : « C'était une frénésie d'amour qui touchait à la démence; » il était persuadé que cette liaison avait été un accès de platonisme exalté, et rien de plus. Il appuyait son opinion sur le passage d'une lettre qui, pour lui du moins, ne laissait subsister aucun doute. La Giuccioli écrivait : « Comment faut-il te prouver mon amour? » Byron répondit : « En ne m'accordant jamais ce que ma folie, ce que ma fureur te demande sans cesse, afin que notre amour reste éternellement beau et au-dessus de l'humanité. » Dans je ne sais quelle échauffourée italienne, Morandi, traqué par les Autrichiens, abandonna ces lettres à Ancône; il ne les a jamais retrouvées.

Byron marchait très lentement, pour dissimuler la légère claudication dont il était atteint et qui l'humiliait; il mangeait peu, afin d'éviter l'embonpoint, qu'il redoutait par-dessus tout. Sur un point, le général Morandi et le colonel Touret étaient absolus et n'admettaient aucune contradiction : ils rejetaient avec indignation, comme une calomnie inventée par l'aristocratie anglaise, tout ce qui a été dit sur les mœurs que Byron aurait adoptées en

Orient. Morandi disait : « Je l'ai connu, je certifie que cela est faux. » Le colonel Touret ajoutait : « Jamais, en Grèce, je n'y ai entendu faire même une allusion. » A Missolonghi, où il mourut, Byron avait organisé à ses frais une compagnie de pionniers d'artillerie; il la passait en revue et la faisait manœuvrer. Dans ces occasions, il portait souvent le costume des héros d'Homère : le casque avec le cimier rouge, la cuirasse à mailles, les cnémides en métal, le glaive court battant sur la cuisse nue; « il était admirable ainsi, disait Morandi, il ressemblait à Achille. » — Plus habituellement, il était vêtu en Pallikare, ayant le yatagan et les pistolets à crosse de vermeil passés dans la ceinture. Il recherchait les femmes, les payait, les dotait pour les aider à s'établir après leur faute; il était persuadé qu'aucune d'elles ne résiste à l'argent. D'après Morandi, il a rendu de grands services à la cause de l'indépendance. « Sa mort, disait-il, a été un désastre pour la Grèce. »

Nous ne vivions pas seulement sur les souvenirs de la guerre que l'intervention française termina au bénéfice des Hellènes, nous remontions vers l'antiquité et nous nous y plongions. Nous allions à Marathon, à Éleusis, à Salamine; la course, chaque fois, fut faite en une journée; mais notre tournée en Phocide et en Béotie exigea dix jours, qui ne furent point mal employés. Nous allions évoquant les souvenirs des choses d'autrefois, souvenirs dont nous ne retrouvions trace que dans notre mémoire, car la terre même où elles se sont accomplies n'en a pas gardé vestige. Trop d'invasions, trop de barbares ont passé par là, il ne reste plus rien; s'il subsiste une ruine, elle est muette. A Leuctres, à Platée, à Chéronée, où Philippe ivre et vainqueur parcourut le champ de bataille en se raillant de Démosthènes, quelques pierres n'ont pas encore disparu. A Castri, nous avons

interrogé l'oracle de Delphes; à Livadia, penchés au-dessus de l'antre, nous avons appelé Trophonius, qui n'a pas répondu. La Grèce est dans nos arts, dans nos mœurs, dans notre philosophie, dans notre poésie, dans notre éloquence; elle est dans toute civilisation, mais elle n'est plus en Grèce; son âme est devenue l'âme du genre humain. Si la Grèce et le christianisme n'avaient été, le monde serait encore à l'état sauvage, à l'âge de pierre de l'intelligence.

L'œuvre des hommes s'est émiettée sous les doigts du temps, mais la nature est restée la même; la montagne, le défilé, la mer, le fleuve sont là, éternels témoins qui racontent. L'endroit où le haut fait s'est produit ne s'est pas modifié. Si Léonidas et les trois cents revenaient aux Thermopyles, ils les retrouveraient ce qu'elles étaient en l'an 480 avant Jésus-Christ. Nous nous y sommes assis, nous y avons déjeuné d'un cuissot de chèvre, nous y avons baigné nos mains dans la source chaude que Minerve fit jaillir pour désaltérer Hercule fatigué de sa lutte avec Antée[1]. Le mont Œta poussait son éperon jusque dans le golfe Maliaque, à peine ridé par les brises du matin. Il faisait froid et l'eau des sources sacrées, des sources héroïques, fumait en faisant tourner la roue d'un moulin. Il faut applaudir au progrès, mais j'avoue que le moulin des Thermopyles m'a semblé une profanation. A côté, il existe une sorte de tumulus qu'on ne manque pas de donner pour le tombeau de Léonidas; point, c'est le terrassement d'une redoute élevée lors des premiers combats de la guerre d'indépendance.

Nous sommes restés là longtemps, écrasant sous nos

1. J'ai ramassé des cristaux pris au bord de la source chaude, et voici le résultat de l'analyse que j'ai fait faire à Paris : carbonate de chaux, 94,50; carbonate de magnésie, 1,75; sulfate de chaux, 1,45; matières organiques, 0,94; sable et eau, 1,25.

pieds la croûte de cristallisation jaunâtre qui est le dépôt des sources thermales; nous avons relu le récit de Plutarque. C'est là-haut, sur cette colline où les arbousiers et les lentisques sont roussis au souffle de l'hiver, que les Perses, guidés par Aphialtès, fils d'Eurydème, ont mis en fuite les mille Phocidiens; c'est par là, poussant les feuilles mortes sous leurs pieds, qu'ils descendirent pour prendre les Spartiates à revers. On voit où se tenaient Léonidas et les siens; on reconnait la basse colline derrière laquelle ils s'abritaient. Les Thermopyles ne sont point un défilé; c'est un pas, un étroit sentier resserré entre la montagne et un marais qui jadis était la mer. Quand les Perses reculaient, les satrapes les frappaient à coups de fouet et ils tombaient dans les flots. Pas de rocher, pas de convulsion de terrain; une nature calme et neutre; des judelles barbotaient à travers les joncs, le moulin faisait tic-tac, un troupeau de chèvres était suspendu aux premières pentes de l'Œta; vers le nord, on apercevait les murailles de Zeïtuni et au delà du golfe la cime des montagnes de Négrepont.

Flaubert était plein de joie, il criait : « Passant! va dire à Sparte... » Il me disait : « Comment se fait-il que ce petit combat domine toutes les batailles, toutes les tueries de l'antiquité? Ce fut une affaire d'avant-garde comme il y en eut tant. Pourquoi ces Spartiates ont-ils été des héros? C'étaient trois cents bourgeois, trois cents gardes nationaux qui avaient quitté leurs boutiques et qui vinrent ici parce que c'était leur tour de service; ils sont tous morts parce qu'ils étaient attaqués par derrière et par devant et qu'ils ne pouvaient fuir ni à gauche ni à droite. Quel beau récit on pourrait faire! » L'envie d'écrire le combat des Thermopyles le tourmenta toujours, et s'il eût vécu, c'est probablement ce qu'il eût entrepris après avoir terminé *Bouvard et Pécuchet.*

Nous quittâmes les Thermopyles pour aller coucher à Molos; c'était le 9 janvier; le temps avait été magnifique depuis notre départ d'Athènes; le soleil était tiède et le ciel avait des sourires bleus qui étaient charmants. Le 10, à Chéronée, où nous eûmes grand'peine à protéger un rhapsode aveugle contre des chiens qui attaquaient ses haillons, la soirée fut assombrie par des nuages peu rassurants; à minuit, les coqs ne chantèrent pas; au matin, la pluie tombait. Nous réussîmes à gagner Livadia; les agogiates déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. Le 12, il y eut une embellie aux premières heures du jour; nous en profitâmes pour sauter en selle et nous partîmes précédés par un gendarme d'escorte, car nous comptions aller prendre gîte au khani de Casa, qui est à Éleuthère, et nous avions à traverser le Cithéron, dont la réputation n'est pas irréprochable. Nos chevaux n'étaient point mauvais; nous marchions bon pas, car l'étape devait être longue, et nous ne nous attardions pas à attendre le bagage qui lentement venait derrière nous. Nous déjeunâmes au khani de Sulinari et, malgré quelques ondées, nous n'avions pas ralenti notre allure.

Dans l'après-midi, la pluie devient torrentielle; la plaine est inondée. Que faire? Obliquer à gauche et nous rendre à Thèbes? Impossible; les terrains que nous avons à traverser sont transformés en lacs; le plus sage est d'atteindre la route carrossable qui gravit le Cithéron; là du moins nous serons à l'abri de l'inondation et tôt ou tard nous arriverons à Casa. Cette opinion est celle de notre gendarme, qui rit aux averses, qui rit au rafales et s'ébroue comme un chien mouillé. Il est suivi d'un terrier écossais qui jappe et saute autour de son cheval. Devant un ruisseau que nos chevaux ont franchi en se trempant jusqu'au poitrail, le petit terrier hésite et

gémit; son maître l'appelle; le brave animal se met à la nage, le torrent l'entraîne, le roule et le rejette mort sur la berge. Le pauvre gendarme détourne la tête, se frotte les yeux et dit : *Morto! morto!* il ne rit plus.

A la pluie la neige a succédé, une neige fine, aveuglante, qui frappe droit sur nous chassée par le vent du nord. La nuit venait; les nuages semblaient envelopper les arbres et ramper sur la terre; en face de nous la montagne toute blanche était coupée presque à sa base par une large nuée. La solitude est complète, nul être vivant n'apparait. Bientôt l'obscurité nous environna, le reflet du sol nous éclairait encore un peu. Une heure, deux heures se passèrent; la neige s'attachait à nos vêtements en plaques épaisses que nous faisions tomber d'un coup d'épaule. Nos chevaux hésitaient; nous sentions qu'ils mettaient le pied dans des touffes d'arbustes. Tout à coup le gendarme et notre drogman s'arrêtèrent : nous avons perdu la bonne piste, nous sommes égarés. Sous la neige, la route est méconnaissable. Le gendarme tira quelques coups de pistolet dans l'espoir que la détonation serait entendue et provoquerait un appel. Tout resta silencieux; nos chevaux s'agitaient comme s'ils eussent craint d'être ensevelis sous cette neige qui tombait sans relâche. Pendant plus d'une heure et vainement nous cherchâmes la route. Nous étions trempés et nous avions froid.

La perspective d'une nuit passée dans le Cithéron par un temps pareil n'avait rien de plaisant, et cependant nos plaisanteries ne tarissaient pas, nos éclats de rire nous réchauffaient et donnaient du courage à nos hommes. Nous nous décidâmes à tourner bride et à marcher vers la plaine que nous avions traversée le matin; en plaine, du moins, il y avait des villages, et peut-être réussirions-nous à en découvrir un. Nous allions avec prudence,

tenant les chevaux de près pour éviter les chutes, sondant l'horizon des yeux et n'apercevant aucune lumière. Nous commencions à croire que cette lugubre chevauchée durerait toute la nuit, lorsque le gendarme dit : « Écoutez! » Nous nous arrêtâmes; au loin, au loin, on entendait les aboiements d'un chien. Alors nous reconnûmes chez notre drogman un talent que nous ne soupçonnions pas. C'était un garçon qui avait de gros yeux saillants, des yeux montés sur pédoncules, comme ceux des langoustes; il ne nous avait été bon à rien pendant notre expédition, pas même à préparer les repas, mais il dénonça subitement une faculté exceptionnelle : il aboyait comme un bouledogue. Il se mit à aboyer avec une force extraordinaire. Nous écoutâmes; vers la droite un aboiement lui répondit. Pendant plus d'une demi-heure, nous marchâmes ainsi, aboyant et aboyés.

A travers la nuit, au-dessus du sol presque indistinct malgré sa blancheur, nous aperçûmes une maison, puis un village. Tout était éteint, tout était clos. Au milieu de la rue, une bande de chiens nous barraient le passage. A coups de poing, à coups de crosse de pistolet, le gendarme frappait sur les volets fermés et demandait l'hospitalité. De l'intérieur des maisons sortaient des voix furieuses et épouvantées qui nous envoyaient au diable. Les réponses n'attendaient pas les questions; les murailles semblaient crier contre nous. Flaubert était en gaieté et disait : « L'étranger est un hôte envoyé par les dieux; on doit d'abord lui laver les pieds. Lisez donc Homère! » Le gendarme prie, supplie, menace, offre de l'argent; nulle porte ne s'ouvre et les accents de colère sont tels, que, dans la crainte d'un coup de fusil, nous nous rangeons contre les murs. C'était sauvage; la neige tombait, les chiens hurlaient, le vent sifflait, le gendarme blasphémait et des voix invisibles nous accablaient d'injures.

Tout à coup une porte s'ouvrit, un homme armé d'un fusil fit un bond, se campa au milieu de la route et cria : « Halte-là! Qui êtes-vous? » Le gendarme répondit : « Gendarmerie royale, escortant des voyageurs. » L'homme jeta son fusil sur l'épaule et marcha devant nous; nous le suivîmes jusqu'à l'autre extrémité du village, où nous trouvâmes le khani, l'hôtellerie banale. Nous étions à l'abri, il était près d'une heure du matin. Une seule chambre assez vaste, divisée en deux compartiments; dans l'un les chevaux, les bestiaux, les poules; dans l'autre, surélevé d'un degré et en terre battue, comme une aire, les maîtres du logis et leurs hôtes, qui étaient trois chenapans vêtus de guenilles. Au milieu, sans plus de façon, ni de cheminée, le feu brillait, dont la fumée s'en allait à la grâce de Dieu.

Une vieille femme nous fit une omelette; elle remuait la poêle au-dessus du feu en faisant onduler ses jupes qui sentaient le graillon. Flaubert eut un sourire et me dit : « Te rappelles-tu l'*Ane d'or* d'Apulée : *Quam pulchre, quamque festive, Fotis mea, ollulam istam cum natibus intorques!* » Nous mangeâmes les œufs de gros appétit avec un morceau de pain noir et un verre d'araki. Notre bagage était resté en route et nous étions mouillés jusqu'aux os. Nous étalâmes nos vêtements autour du foyer pour les faire sécher, et sous un sayon de laine trouée, sur des nattes de joncs, nous nous étendîmes pour dormir. De temps en temps on se réveillait; on lançait quelques branches de chêne nain dans le feu qui les dévorait d'une flamme pétillante, et on s'allongeait de nouveau pour reprendre le somme interrompu. Au matin, Flaubert s'aperçut qu'il avait brûlé ses bottes et je retrouvai mon paletot troué par les charbons qui avaient roulé dessus. Ce village s'appelle Kekrouki; au temps d'Ulysse, on était plus hospitalier. Un berger nous servit

de guide lorsque vers huit heures nous partîmes. La neige tombait toujours. Cette fois nous ne manquâmes pas la route du Cithéron ; à dix heures, nous étions à Éleuthère, où nous trouvions à déjeuner, et à cinq heures nous rentrions à Athènes juste à temps pour recevoir l'accolade du colonel Touret, qui commençait à s'inquiéter de notre absence. Trois jours après, notre bagage arriva; les agogiates avaient hiverné à Livadia, où il y a de bons cabarets, et avaient attendu la fin de la bourrasque avant de se remettre en route.

Pour nous rendre à Patras, où nous devions prendre un paquebot qui nous déposerait à Brindisi, nous avions à traverser la Mégaride, l'isthme de Corinthe, l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, l'Élide et l'Achaïe. C'était une course de plus de quinze jours, pour laquelle nous avions besoin d'un courrier moins bête que celui qui nous avait égarés au pied du Cithéron. Nous fîmes choix de Francesco Vitalis, homme énergique, rompu aux voyages, connaissant bien les routes et qui avait momentanément habité Paris, dont il avait gardé un impérissable souvenir « à cause des huîtres et du vin blanc ». Il avait eu plus d'une aventure dans sa vie : Pallikare pendant la guerre d'indépendance, blessé, prisonnier, évadé, naufragé, repris par les Turcs, renégat, esclave en Égypte, amené à Constantinople par un pacha, enlevant la femme de son maître et revenant en Grèce, il était beau causeur et aimait à raconter son histoire, qui me remettait en souvenir les épisodes que Le Sage a répandus dans *Gil Blas*.

Le 24 janvier 1850, nous avons dit adieu à Athènes et échangé une dernière poignée de main avec le colonel Touret. Souvent nous nous sommes retournés pour donner encore un regard à l'Acropole, à la colline sur laquelle la beauté même a bâti ses temples et où l'art s'est élevé à

une altitude que l'humanité n'a pu atteindre de nouveau. Flaubert était de belle humeur. A Mégare, il parcourut la ville pour y rechercher l'emplacement de la maison où était née Aspasie; à Corinthe, il regretta que les mille courtisanes sacrées qui desservaient le temple de Vénus ne fussent plus encore vivantes, pour venir au-devant de nous au son des flûtes et des crotales; dans la plaine de l'Argolide, entre Argos et Nauplie, il voulut découvrir la fontaine Canathy, où chaque année Junon se baignait pour reprendre une virginité nouvelle: à Mycènes, où Schliemann, cet illuminé des fouilles archéologiques, n'avait point encore trouvé le trésor des Pélopides, il mima le récit de Théramène et faillit choir de cheval en voulant recourber sa croupe en replis tortueux; au delà d'Argos il injuria l'hydre de Lerne et lui reprocha de s'abaisser jusqu'à faire virer les roues d'un moulin. Il était gai; ce voyage en Grèce lui était resté cher, et souvent il m'en a parlé.

Le 29 janvier, après avoir dormi au khani de Krya-Vryssi, nous partîmes par un temps froid et nous suivîmes longtemps les restes d'une voie antique. Nous avons marché dans un sentier circulant au milieu des lentisques, des arbousiers, des héliotropes sauvages, des chênes nains; partout il y a des anémones, des iris, de grandes euphorbes. Nous avons gravi la montagne où est le village de Vourlia, entouré de peupliers; sur le sommet, des nuages légers nous ont enveloppés comme la vapeur d'un bain; pendant plusieurs heures, nous avons descendu un chemin où les pierres roulaient sous les pieds de nos chevaux; à un coude de la route, l'Eurotas apparut à travers des buissons de lauriers-roses, semblables à ceux où le cygne se cachait en attendant Léda. Il coule au fond d'une gorge dont nous avons longé les bords; la gorge s'évase et s'ouvre sur une plaine qui est celle de

Lacédémone. Tout au fond, vers le sud, le Taygète, couvert de neige, tacheté de forêts, coiffé d'une buée sombre, semble surveiller le pays où fut Sparte. Flaubert se dressa sur ses étriers et, comme autrefois Chateaubriand, il cria : « Léonidas! Léonidas! »

En vertu d'un décret royal, Sparte est la seconde ville du royaume : honneur platonique qui remonte dans le passé et n'appartient pas au présent. Lorsque je m'y arrêtai, c'était une bourgade. S'appelait-elle Sparte ou Palæo-Chorio? Entre le nom officiel et le nom vulgaire, les habitants n'hésitaient pas. Un commandant de gendarmerie était venu nous voir. Flaubert l'interrogeait : où était le stade? où était le théâtre? où était le Plataniste? où était le temple sur l'autel duquel la statue d'Arès était enchaînée? Le pauvre major n'y entendait pas malice et répondait : « Je ne sais pas bien, je ne pourrais pas vous dire au juste; » puis, pour changer le cours d'une conversation qui l'embarrassait un peu, il montrait un pan de sa tunique et nous disait : « Quel mauvais drap! à la première ondée, on est trempé; ça boit l'eau comme une éponge. » — Alors Flaubert, reprenant la phrase de Chateaubriand, s'écria : « Et Sparte même semble avoir oublié son nom! »

Pour ne pas manquer le bateau à vapeur qui devait nous conduire en Italie, nous avions doublé notre dernière étape et, partis à sept heures du matin de Derwiche-Tchélébi, nous étions arrivés le soir, vers dix heures, à Patras. Le bateau fut moins exact que nous; d'où venait-il? Je ne sais plus, mais il n'était point pressé et nous l'attendîmes pendant neuf jours. Le temps nous parut long; on a beau, le soir, aller au théâtre entendre *Roméo et Juliette* de Verdi ou *Karaïskakis*, un drame grec joué par des amateurs; on a beau se promener sur le bord de la mer et compter les barques qui sont dans le port; ce sont des

distractions médiocres qui ne m'ont point fait pardonner à Patras l'ennui dont nous y avons été saturés. Nous aurions voulu traverser le golfe et aller visiter Missolonghi qui brillait toute blanche au soleil sur l'autre rive, mais le paquebot pouvait arriver d'un instant à l'autre et nous ne devions pas nous exposer à le voir partir sans nous. On le signala enfin ; le 15 février, nous y prîmes place, et le 17 nous débarquions à Brindisi, après avoir touché à Zante et à Corfou.

Pendant seize mois nous venions de vivre dans des contrées que l'Occident a souvent qualifiées de barbares : pays égyptiens, pays noirs, pays soumis à la Sublime Porte, pays parcourus par les Turcomans nomades, pays grecs, nous avions tout traversé sans obstacle, trouvant près de chaque autorité l'aide dont nous avions besoin, respectés par la population, protégés par les fonctionnaires. A quelles facilités empressées ne devions-nous pas nous attendre en mettant le pied sur la terre italienne, qui se dit volontiers la terre de la civilisation par excellence? Nous ne tardâmes pas à le savoir. A peine débarqués et encore dolents des suites d'une traversée exceptionnellement dure, nous entrâmes à la douane pour assister à la visite de notre bagage.

Dans la salle où l'on nous enferma, il n'y avait pas que des douaniers ; des gens de police nous attendaient et les portes étaient gardées par des gendarmes. On voulut vérifier l'exactitude de notre signalement sur notre passeport ; notre passeport nous avait été délivré au ministère des affaires étrangères et ne notifiait aucun signalement ; grave difficulté ; on fit prévenir le préfet, qui arriva et nous interrogea. Nos bagages furent impitoyablement examinés, on retourna les vieilles vestes, on secoua les pantoufles, on confisqua nos pistolets, on se mit en devoir de lire nos papiers, qui étaient volum-

neux et auxquels ces bonnes gens ne comprenaient rien. Un plan du pèlerinage de la Mecque que j'avais relevé à Constantinople dans le turbé de sultan Solyman les intriguait beaucoup; j'avais beau m'évertuer en explications, la colline de Merwa leur paraissait le Vésuve; ils confabulaient entre eux et n'étaient point rassurés, car l'énorme barbe de Flaubert les troublait.

Cela dura plus de deux heures. On nous conduisit enfin à la préfecture, où, contre quelques piastres, on nous accorda un permis de séjour de vingt-quatre heures à Brindisi, un permis de nous rendre à Naples, un permis de prendre un vetturino, un permis de prendre la diligence, un permis de prendre des chevaux de poste; chacune de ces paperasses portait notre signalement détaillé: en outre, nous avions à expliquer pourquoi nous allions à Naples, où nous devions y demeurer, combien de temps nous devions y séjourner. Nous savions que des lettres nous attendaient à la poste de Brindisi; j'insistai pour aller les chercher; gracieusement le préfet nous les remit; elles avaient été déposées entre ses mains et il nous avait épargné la peine de les décacheter.

A cette époque l'Italie méridionale était lamentable; on y vivait sous une pression dont il est difficile de se faire une idée. Le roi Ferdinand, celui auquel son peuple avait donné le surnom de *Bomba*, mourait de peur et croyait toujours que la révolution allait entrer chez lui, tambour battant, mèche allumée. Depuis que, le 15 mai 1848, à l'aide des mercenaires de Suisse et de Bavière, il avait retiré, *manu militari*, la constitution qu'il avait consentie, il pesait sur ses sujets et les réduisait au silence, à l'immobilité, à l'obscurité. La délation était partout et chacun était soupçonné. Un seul journal, le journal officiel, qui ne parlait de rien dans la crainte de dire quelque chose; censure ecclésiastique, censure royale qui se renvoyaient

les livres à examiner et les supprimaient; en plein vent les prédicateurs faisant concurrence à Polichinelle; les voyageurs épiés, numérotés, catalogués; le pourboire élevé à la hauteur d'une institution; les soldats en faction devant le palais royal demandant l'aumône; la bourgeoisie celée derrière les portes closes et n'osant se montrer; les lazzaroni arrogants et voleurs maîtres du pavé; des rufians à chaque coin de rue, il y en avait autant que de mendiants et toute la ville mendiait. A Pompéi il fallut nous gourmer avec les vétérans qui ne voulaient point nous laisser prendre de notes; à Pæstum, des gendarmes nous escortèrent malgré nous et exigèrent une indemnité; il nous en eût moins coûté de payer rançon à un Fra Diavolo de rencontre.

A cette heure, après la compression des soulèvements de 1848, l'Italie vivait-elle encore? On en pouvait douter. La France était dans les États pontificaux; elle maintenait le pape, il est vrai, mais elle protégeait les Romains, et comme elle ne pouvait satisfaire l'un des partis sans mécontenter l'autre, elle se faisait haïr de tous les deux. En Lombardie, en Vénétie, l'Autriche ne régnait pas, elle dominait; dans les villes, les canons chargés surveillaient les places publiques; la guivre de Milan, le lion de Saint-Marc étaient dépecés par l'aigle des Habsbourg; la Hongrie, vaincue, gardait l'Italie; l'Italie, écrasée, gardait la Hongrie, conservant ainsi la couronne de fer et la couronne de Saint-Étienne sur la tête apostolique et royale. De l'Adige au golfe de Tarente, la race italienne était dans la nuit. Tout au bout, vers le nord-ouest, on apercevait un fanal, pauvre lumière qui vacillait et parfois semblait près de mourir. Cette lueur indécise flottait au-dessus du Piémont; était-ce un phare que l'on venait d'allumer? était-ce une lampe sépulcrale qui allait s'éteindre? on s'y méprenait. Il y avait là aussi un petit homme d'une qua-

rantaine d'années, myope, ironique, peu prolixe, obèse et perspicace : c'était Camille Cavour, qui s'essayait à la politique et répétait un mot historique : « L'Italie est un artichaut qu'il faut manger feuille à feuille. » Dix-sept ans après Novare, le Piémont était à Milan, à Naples et à Venise.

Flaubert et moi nous avions beau fuir la politique, elle nous atteignait par les mille tracasseries de la police, qui nous suivait dans les musées, nous regardait déjeuner au cap Misène et écoutait nos causeries dans les cavées d'Herculanum. Sans nous gêner, elle nous importunait et plus d'une fois nous fit abandonner des excursions commencées. A Rome, on nous laissa tranquilles, et je pus prendre des notes dans le musée étrusque sans voir un custode se pencher au-dessus de mon épaule pour regarder dans mon calepin. Nous voulions faire des fouilles à Cornetto, retrouver des fibules et des coupes, mais les formalités que nous aurions eu à affronter devaient être si longues, que nous prîmes le parti d'y renoncer. Flaubert se plaisait à Rome, et, comme au temps de sa première jeunesse, il évoquait les gladiateurs en parcourant les gradins du Colisée; il frappait de son bâton les dalles de la Voie Sacrée et regrettait de n'avoir pas vu Titus triompher en faisant porter devant lui le chandelier à sept branches.

« Le monde, dans son immensité, appartient au voyageur, » a dit F. Ruckert. Cela est vrai; nous venions d'en faire l'expérience. La vie étagée, restreinte, formulée nous rappelait; nous allions reprendre notre numéro d'ordre au milieu de la civilisation. Plus de tente, plus de désert, plus de palmiers, plus de fleuve vagabond, plus de courses à cheval avec les Bédouins, plus de narguileh fumé en écoutant la flûte à deux branches moduler ses variations sur la basse continue des dar-

boukas: l'existence sous le soleil, en liberté, en expansion, était close; il fallait rentrer dans les maisons à cinq étages, dans les rues populeuses, dans les vêtements étroits, dans la régularité, dans la convention. Cela me paraissait dur, et je me disais : « Que ne suis-je à Schyraz ou à Persépolis? »

Quand nous revînmes à Paris, au mois de mai 1851, nous nous imaginions avoir mis fin à notre apprentissage; nous ne savions pas alors que l'apprentissage des lettres dure toute la vie et que l'on peut mourir centenaire avant de l'avoir terminé.

TABLE DES CHAPITRES

Avant-propos 1

Chapitre I. — L'enfance 5
— II. — L'école 27
— III. — Le collège 53
— IV. — L'initiation 79
— V. — L'émancipation 107
VI. — Le temps perdu 135
— VII. — Gustave Flaubert 161
— VIII. — En voyage 187
— IX. — Les deuils 217
— X. — En Bretagne 243
— XI. — En révolution 269
— XII. — La tentation de saint Antoine 297
— XIII. — Au Caire 325
— XIV. — A travers l'Orient 353
— XV. — En Grèce 379

23926. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, 9, à Paris.

23935. — Paris. Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9.

4.5.

